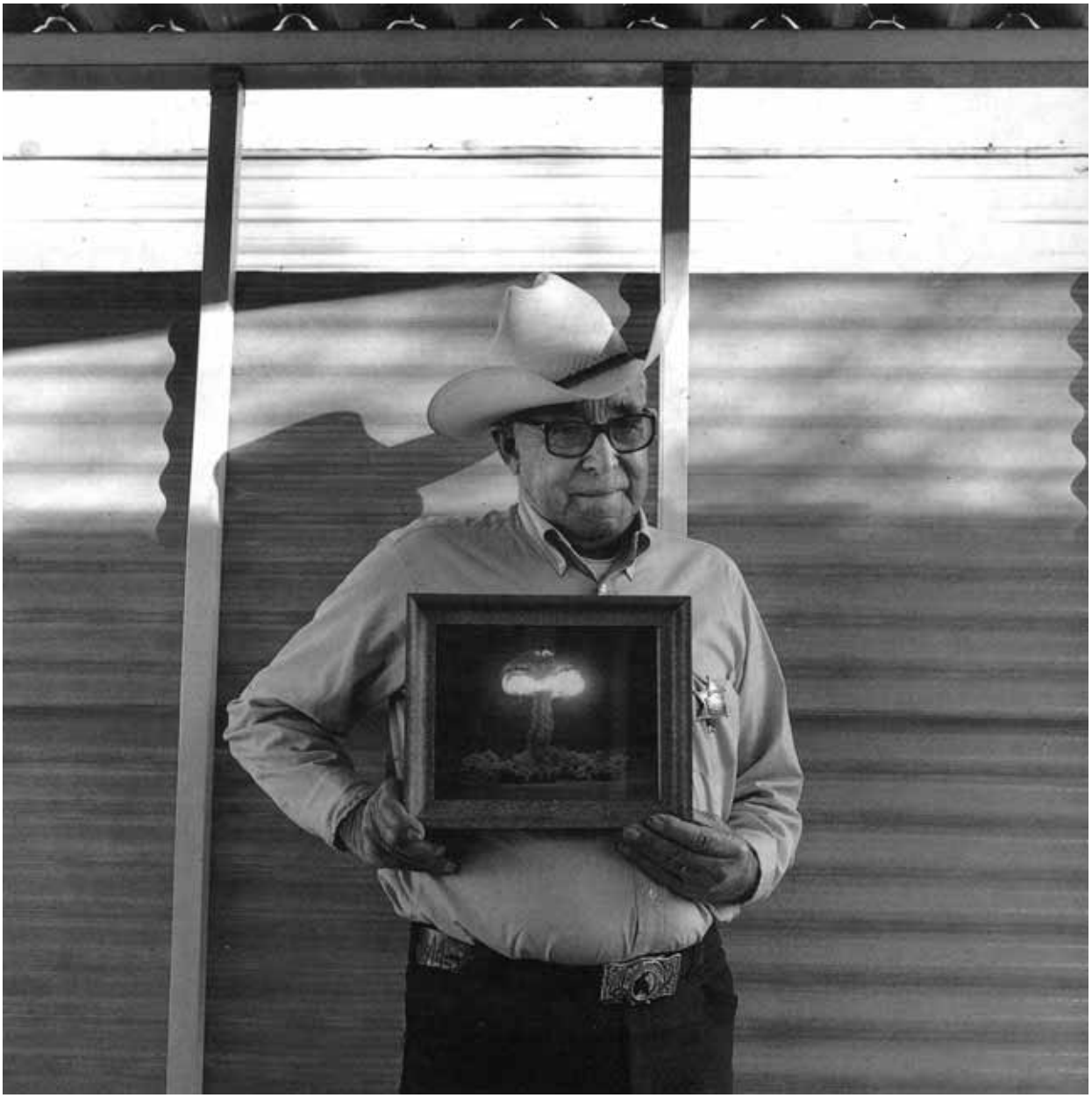
AMERICAN GROUND ZERO
LA GUERRE NUCLÉAIRE SECRÈTE



CAROLE GALLAGHER

M.I.T. Press 1993

Paru aux Etats-Unis en 1993, ce livre fut proposé à divers éditeurs, grands, comme petits. Tous ont renoncé à le publier, essentiellement semble t-il pour des raisons financières. C'est pourquoi ce livre est maintenant publié en ligne sur Internet. Toutes les unités de mesure sont ici traduites (par exemple, les degrés sont en degrés Celcius).

AVANT-PROPOS

Le 27 janvier 1951, quelques minutes avant les premières lueurs de l'aube, un bombardier B50 de l'Air Force tourna à gauche au-dessus des genévriers et des arbres de Josué[1] et lâcha une bombe atomique dans le désert, à l'ouest de Las Vegas. La lumière de l'éclair réveilla les fermiers habitant plus au Nord, dans l'Utah. La secousse fit voler en éclats des vitres dans l'Arizona. Les radiations se répandirent dans toute l'Amérique, contaminant les sols de l'Iowa et de l'Indiana, les côtes de la Nouvelle Angleterre et les neiges de l'État de New-York, au Nord.

Ainsi commençait le programme d'expérimentation scientifique le plus prodigieusement téméraire de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique. Durant les douze années qui ont suivi, les acteurs gouvernementaux de la guerre froide firent exploser 126 bombes atomiques atmosphèriques dans les 2 150 km^2 du site d'essais du Nevada. Chacun des nuages roses qui dériva au-dessus des plateaux et des vallées interdites appartenant aux terrains d'essais atomiques contenait des doses de radiation comparables à la quantité relâchée en 1986 après l'explosion du réacteur de Tchernobyl.

Les Etats-Unis ont condamné l'Union soviétique pour avoir passé sous silence le désastre de Tchernobyl pendant trois jours, empêchant ainsi les Ukrainiens et les Européens de prendre des mesures contre les radiations. Mais de leur côté, les patrons de l'industrie des armes nucléaires américaines ont, pendant 30 ans, tout fait pour sauvegarder le secret médical et scientifique, afin de camoufler la contamination de vastes zones de l'Amérique du Nord résultant des explosions atomiques sur le site d'essais du Nevada.

Ces secrets sont maintenant publics, car durant ces 14 dernières années, des documents archivés, relatifs au programme d'essais atomiques, ont été rendus publics dans des cours fédérales, au Congrès et dans la presse. Ces rapports dévoilent une histoire faite de froids calculs et de comportements constamment irresponsables des ingénieurs et scientifiques nucléaires de haut niveau du gouvernement. Attitude qu'il est difficile, même à notre époque de cynisme national, d'appréhender pleinement.

Selon des études menées secrètement par le Public Health Service[2] et l'Atomic Energy Commission[3], la campagne nucléaire lancée par le gouvernement dans le Nevada a empoisonné du lait en Nouvelle Angleterre, du blé dans le Dakota du Sud, de la terre en Virginie, et les poissons des Grands Lacs. Les radiations ont touché les électriciens et les ouvriers non protégés chargés de poser les canalisations sur le site d'essais, ainsi que ceux qui ont construit les tours où avaient eu lieu les explosion et nettoyé les débris radioactifs. Des milliers de soldats à qui l'armée avait ordonné d'observer les essais à partir de tranchées et de faire des manœuvres près du point zéro, ont aussi été atteints. Au-delà des limites de la réserve atomique gouvernementale, les radiations ont tué des moutons, brûlé des chevaux et du bétail, et ont condamné des hommes, des femmes et des enfants à mourir du cancer dans les coquettes petites villes mormones du nord de l'Arizona, du sud du Nevada et de l'Utah.

En général, les idées les plus destructrices furent celles d'hommes croyant que des époques extraordinaires justifient des actes extraordinaires. Au milieu du XXème siècle, cette manière de voir a constitué l'assise idéologique de ceux qui ont géré l'industrie gouvernementale des armes nucléaires. A leurs yeux, la bombe atomique allait bien au-delà du simple exploit scientifique : ils la concevaient comme la réussite scientifique suprême du siècle, un symbole de virtuosité technique, une sorte de balle explosive magique qui, non seulement allait protéger l'Amérique et mettre les Soviétiques à terre, mais allait également conduire à une nouvelle ère de réalisations destinées à durer des siècles, au cours de laquelle la science viendrait à bout des maux humains.

Installés dans leur bureaucratie industrielle hautement centralisée, protégée par le strict secret militaire, les scientifiques de l'atome étaient libres de prendre tous les risques, d'effectuer tous les essais, d'élaborer toutes les expériences à l'abri de toute ingérence extérieure. Peu leur importait les conséquences brutales qui en résulteraient pour la terre et pour les populations. Les patrons de l'Atomic Energy Commission, l'agence gouvernementale à qui appartenait le site d'essais, pensaient que l'histoire justifierait leurs activités au cas où elles seraient découvertes.

Néanmoins, la vérité la plus frappante et la plus déconcertante de cette page sombre de l'histoire américaine, c'est que, tout en invoquant la protection des idéaux démocratiques, l'Atomic Energy Commission et ceux qui la soutenaient à la Maison Blanche et au Congrès les ont dégradés. Des gens qui avaient prêté allégeance à la Constitution ont mené un combat constant pour garder secrète cette trace de leur violence. Quand au début des années 50, puis de nouveau dans les années 60 et 70, on les mit en face des conséquences de leurs actes, les responsables de l'industrie nucléaire se sont comportés comme des traîtres, mentant sans vergogne lors des auditions au Congrès, détruisant des documents lors des procès, et conspirant pour camoufler la réalité.

La vérité commença à émerger en 1978, lorsque le Président Jimmy Carter ordonna que les rapports opérationnels de l'Atomic Energy Commission soient rendus publics. Deux ans plus tard, une équipe d'enquêteurs qui avait étudié les documents et interviewé des participants concluait : « la plus grande ironie de notre programme d'essais nucléaires atmosphériques est que la seule victime des armes nucléaires des Etats-Unis depuis la seconde guerre mondiale a été notre propre peuple. »

Dans son livre déterminé et courageux, Carole Gallagher nous présente des Américains victimes de la bombe atomique. Le livre de Gallagher, qu'elle a mis une décennie à mettre au point, est un panorama saisissant des victimes non décorées d'une guerre non déclarée. Tandis qu'elle préparait ce chef-d'œuvre, elle savait qu'elle engageait une course contre la montre pour recueillir les récits de personnes irrémédiablement malades, témoins d'événements que le gouvernement espérait enterrer avec eux. La conséquence de l'attitude insensible du gouvernement fut d'affermir la résolution de l'auteur et de ses sources. C'est le seul travail dans la récente littérature sur les armes atomiques américaines qui cherche avec autant de détermination à obliger les patrons de l'industrie des armes

nucléaires à faire face aux coûts humains de leur œuvre.

« Je me souviens qu'une fois, à l'école, on nous a montré un film intitulé “A” pour Atome, “B” pour Bombe », dit Jay Truman - une des victimes, né en 1951 et élevé à Enterprise, dans l'Utah, une communauté située sous le vent du site d'essais du Nevada, dans laquelle des malformations congénitales et des décès dus au cancer ont commencé à apparaître à la fin des années 50. « Je crois que la plupart de ceux d'entre nous qui avons grandi durant cette période a ajouté mentalement : “C” pour Cancer ; “D” pour Décès.” C'est ce que je vois pour le futur, je pense. Dans ma vie je n'essaye pas de penser à l'avenir, dans un sens parce que... on finit par réaliser qu'on n'en a pas vraiment. »

« Je me souviens quand mon fils est né avec une malformation congénitale, juste après que tout cela se soit produit », a ajouté Ken Pratt, qui vivait dans le sud de l'Utah dans les années 50 et travaillait comme cascadeur pour doubler les vedettes dans des films. « Son visage était un trou immense et ils ont dû en réunir tous les morceaux derrière. Je pouvais voir sa gorge dans la partie inférieure, tout était sens dessus dessous, son visage était ouvert, chaque côté allant vers l'extérieur, et c'était horrible. Je voulais mourir et je voulais qu'il meure. »

Il est difficile de qualifier cet ensemble de blessures humaines et écologiques autrement que comme quelque chose d'immoral. Au moins, la fabrication et les essais d'armes nucléaires semblent enfin se terminer. Depuis que Carole Gallagher a commencé à travailler sur ce livre, aucune autre industrie aux Etats-Unis n'a subi autant de changements que celle qui fabriqua les bombes atomiques du gouvernement. En 1983, le site d'essais du Nevada était l'un des 17 principaux complexes répartis dans 12 États qui constituaient le cœur du monopole de la fabrication des armes nucléaires appartenant en totalité au gouvernement. Avec près de 120 000 employés et un budget annuel de 4 milliards de dollars au début des années 80, l'industrie des armes nucléaires était une des entreprises les plus dangereuses et les plus importantes du pays.

Aujourd'hui, en 1992, les Etats-Unis n'ont plus produit d'arme nucléaire depuis 2 ans. Seuls six complexes d'armement restent ouverts, y compris le site d'essais du Nevada, qui cette année testera sous terre 5 ou 6 armes nucléaires, d'après le rapport public fait par le Department of Energy, le successeur de l'Atomic Energy Commission. Le Congrès est en lutte avec le Department of Energy pour faire de nouvelles propositions qui pourraient mettre fin aux essais nucléaires dans le Nevada. Bientôt l'industrie des armes nucléaires pourrait être réduite à deux complexes tout au plus, dont la tâche serait de démanteler les milliers de têtes nucléaires qu'on a mis 50 ans à construire.

Il est évident que l'effondrement du communisme en Europe de l'Est et la fin de la guerre froide ont contribué à la débâcle soudaine de l'industrie des armes nucléaires. Ce que le public a appris à la fin des années 80 au sujet des équipements dangereusement délabrés de cette industrie, de ses mauvais rapports d'exploitation et d'une pollution radioactive et chimique rampante fut aussi important. A chaque étape des opérations de cette industrie, des parties de la population demandaient l'arrêt de l'exploitation de matières radioactives qui n'étaient plus nécessaires à une guerre qui ne serait jamais entreprise.

Le mouvement national qui conduisit à l'arrêt de l'industrie des armes nucléaires à la fin des années 80 n'a pas pris naissance spontanément. Il est né dans le désert, autour du site d'essais du Nevada, et a pris de l'ampleur grâce à quelques fiers et opiniâtres Mormons du sud-ouest qui considéraient que c’était pécher que de défier le gouvernement, mais s'y résignèrent parce que ne pas le faire eût été pêcher plus gravement encore. En 1956 et 1982, ces gens s'attaquèrent au gouvernement devant un tribunal du district fédéral de Salt Lake City, à l'occasion de trois affaires historiques qui furent les premières à révéler le scandale nucléaire national.

Les deux premières affaires concernaient les mêmes incidents de 1953, lorsque des gardiens de moutons qui effectuaient le rassemblement de leurs troupeaux au printemps trouvèrent leurs brebis et leurs agneaux porteurs de vilaines brûlures, de lésions au museau et à la gueule, et si malades que beaucoup pouvaient à peine tenir debout. Quand ils conduisirent leurs animaux dans les bergeries de l'Utah, ils furent témoins de phénomènes biologiques encore plus étranges. « Il commença à naître des agneaux chétifs et ballonnés » affirma en 1989 Kern Bulloch, un fermier de Cedar City (Utah) lors d'une audition du comité judiciaire du Tribunal.. « De tels agneaux ne vivaient que quelques heures. »

Sur les 14 000 moutons qui se trouvaient le long du site d'essais du Nevada, 4 500 moururent en mai et juin 1953. Les éleveurs de moutons étaient convaincus que ces pertes étaient dûes aux radiations particulièrement nocives causées par les essais nucléaires atmosphériques effectués au début de cette année-là. En 1955, les éleveurs entamèrent des poursuites devant les juridictions du district fédéral de Salt Lake City, et furent les premiers à réclamer des indemnités pour des pertes dues aux radiations provoquées par l'industrie gouvernementale des armes nucléaires. En septembre 1956, pendant le procès de 14 jours qui se déroula devant le juge A. Sherman Christensen, les éleveurs n'eurent pas la moindre chance. Quand les scientifiques gouvernementaux de l'atome prirent position, c'est tout juste si leurs témoignages n'étaient pas mensongers du début à la fin.

En 1980, le Comité Judiciaire chargé du commerce international et interaméricain mena une enquête sur les moutons morts et conclut que l'Atomic Energy Commission s'était engagée dans une entreprise de camouflage scientifique sophistiquée, visant à protéger le programme d'essais mené au Nevada à n'importe quel prix, y compris au risque de ruiner la crédibilité gouvernementale. Des rapports internes découverts par les enquêteurs indiquaient que les vétérinaires fédéraux et ceux de l'État avaient mesuré des doses létales de radiation dans les organes des animaux morts et mourants, mais que l'Atomic Energy Commission avait fait disparaître ces rapports.

En outre, l'Atomic Energy Commission avait mené des études distinctes entre 1951 et 1954 dans une autre usine d'armes nucléaires, la réserve nucléaire de Hanford, dans l'État de Washington, au cours desquelles des moutons furent exposés à des niveaux d'irradiation identiques à ceux provoqués par les retombées sur le Nevada et l'Utah. Les résultats furent presque

semblables à ceux de 1953 dans l'Utah. Les moutons développaient des lésions, perdaient leur laine, et ils mouraient en plus grand nombre que d'ordinaire. Le gouvernement ne mentionna jamais l'existence de ces études devant la cour.

La publication de l'étude du Comité Judiciaire incita plusieurs des plaignants d'origine à demander un nouveau procès. En mai 1982, pendant quatre jours, le juge Christensen, le juge le plus haut placé de la cour à l'époque, entendit leurs arguments. En août 1982, dans un rapport de 56 pages, il rendit un jugement qui entendait faire jurisprudence. Vingt-six ans après sa première décision, Christensen déclarait qu'une monstrueuse erreur judiciaire avait été commise et que l'Atomic Energy Commission avait perpétré « une fraude vis-à-vis de la cour, à laquelle il faut remédier, même à cette date tardive ». En accordant un nouveau procès aux fermiers, Christensen disait que les scientifiques et les hommes de loi du gouvernement avaient délibérément caché des documents, produit des faux témoignages et occulté des informations.

En 1983, par une décision inexplicable, la cour d'appel de la 10ème circonscription des Etats-Unis à Denver annula le jugement de Christensen. Le jury d'appel jugea qu'il n'y avait pas eu de témoignages faux ou mensongers et qu'on n'avait caché aucune preuve aux gardiens des troupeaux de moutons. On a su plus tard qu'avant d'être nommé à la Cour d'appel en 1962, le juge qui avait rendu cette décision avait travaillé à Santa Fé (Nouveau Mexique) comme membre d'une importante société judiciaire servant de conseil au laboratoire national de Los Alamos, le responsable des expérimentations atomiques.

La troisième affaire historique, la plainte de 1 200 habitants du sud-ouest, fut exposée devant la cour du juge Bruce S. Jenkins à Salt Lake City en 1982. Pour illustrer les résultats des essais, on avait sélectionné les dossiers médicaux des cancers de 24 plaignants, parmi lesquels 4 enfants -tous morts- et 19 adultes, dont 5 étaient encore en vie. Pendant 4 mois le tribunal présidé par Jenkins entendit les dépositions de 98 témoins. Des mères et des pères parlèrent de la douleur indicible dont avaient souffert leurs enfants agonisants. Des enfants de victimes décrivirent leurs tourments à la vue de leur parents agonisants, dont le corps s'atrophiait. Des scientifiques du gouvernement admirent qu'ils avaient caché les dangers des expérimentations, tout en précisant qu'ils restaient sceptiques sur le fait que quiconque ait subi un préjudice.

En mai 1984, Jenkins, dans un rapport de 489 pages, prononça un jugement, le premier à affirmer que les radiations émises par l'industrie gouvernementale des armes nucléaires avait causé des cancers. Jenkins accordait des indemnités à 10 des 24 victimes parce que, disait-il, le gouvernement avait négligé de prévenir les habitants des conséquences potentielles de l'exposition aux retombées. « La Cour a conclu qu'individuellement ou en commun, les accusés ont exposé d'une manière déraisonnable les plaignants ou leurs ascendants à des risques de blessures résultant directement ou indirectement du fait qu'ils ont négligé de les prévenir » écrivait-il.

Une fois encore, la cour d'appel de la 10ème circonscription de Denver cassa la décision. Un comité de juges décida en 1987 que la conduite d'essais ou de tests atmosphériques était une décision politique protégée par le Federal Tort Claims Act, une loi de 1946 qui donne aux fonctionnaires de larges pouvoirs discrétionnaires permettant de mener des programmes fédéraux vitaux, que ceux-ci causent ou non des préjudices. En 1988, la Cour suprême des Etats-Unis décida de ne plus s'occuper de l'affaire et la querelle judiciaire prit fin.

Loin de se laisser abattre par les décisions de la Cour suprême, le mouvement national, décidé à placer le gouvernement face à ses responsabilités, acquit un nouveau dynamisme. Utilisant la décision Jenkins comme jurisprudence, des actions en justice furent intentées dans 10 Etats contre les installations d'armes nucléaires dépendant du Départment Of Energy, réclamant des indemnités pour dommages médicaux et environnementaux. La première victoire fut remporté en 1989 : le Department Of Energy versa 78 millions de dollars aux habitants de Fernald (Ohio) pour torts causés à leurs biens par la contamination radioactive venant du Feed materials production center, une usine locale de traitement de l'uranium.

Le jugement du juge Jenkins pesa en faveur des tentatives des législateurs du Congrès pour dédommager les victimes de l'industrie nucléaire. En 1988 le Congrès chargea le Ministère des anciens combattants de verser des pensions d'invalidité aux vétérans de l'atome qui avaient participé aux essais atomiques du Nevada et qui souffraient d'un des cancers figurant sur une liste de treize types de cancer. Et le 15 octobre 1990, après des années de lobbying intensif mené par deux législateurs de l'Utah, le représentant Wayne Owens et le sénateur Orrin Hatch, le président Bush signa le « Radiation Exposure Compensation Act », en vue de présenter les excuses du gouvernement pour son comportement dans le sud-ouest et d'instaurer un fond en fidéicommis pour les victimes.

La guerre nucléaire secrète est un récit consciencieux et difficile à surpasser qui parle de confusion humaine et d'indifférence officielle. Ce livre s'inscrit dans une tradition américaine d'histoire orale et de photographies documentaires qui transcende toute autre forme d'art parce qu'elle conserve la mémoire des époques politiques troublées. Tout comme Mathew Brady a produit des documents sur la Guerre de Sécession, Walker Evans a fait la chronique de la Grande Dépression, et tout comme des photo-reporters modernes ont réalisé des reportages sur le mouvement des droits civiques et la guerre du Vietnam, Carole Gallagher nous met en face des victimes d'un autre chapitre douloureux de l'histoire américaine. Les conséquences de la contamination de l'Amérique par l'industrie des armes nucléaires persisteront pendant des siècles. Voici un document d'une qualité professionnelle extraordinaire dû à une journaliste qui refuse de laisser cette tragédie sombrer dans l'oubli.

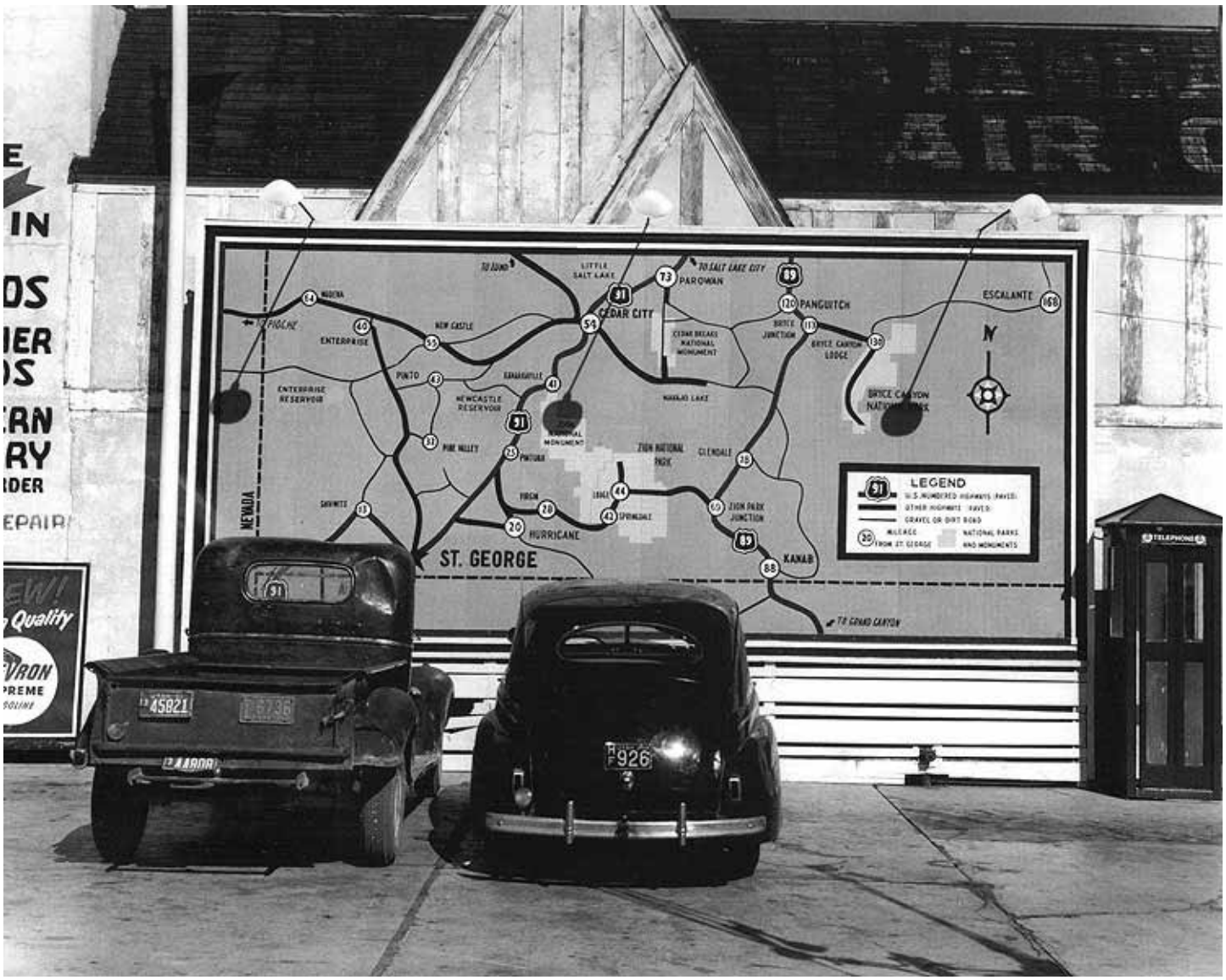
KEITH SCHNEIDER

Journaliste au New-York Times, spécialisé dans l'étude des coûts écologiques occasionés par le développement militaire de l'époque de la guerre froide.

1. Yucca du sud-ouest des Etats-Unis.

2. Service de la Santé Publique

3. Atomic Energy Commission, (AEC) : Commission à l'énergie Atomique. Créée en août 1946, elle fut supprimée en 1975, et remplacée par le Department of Energy.



St George Utah 1953.
Avec la permission du musée d'Okland.
Photographie de Dorothea Lange.

IL N'Y A PAS DE DANGER

Atomic Energy Commission

Parfois, ceux qui gouvernent... estiment que des circonstances particulières sont trop inconfortables, trop douloureuses, pour que la plupart des gens soient capables d'y faire face de façon rationnelle... Les chefs de gouvernement peuvent alors considérer que la duperie est le seul moyen d'atteindre les résultats qu'ils considèrent essentiels. Derrière toutes ces décisions de dire des mensonges «nobles», les perspectives du menteur comptent par dessus tout. Si le menteur envisage les réactions possibles de ceux qu'il a trompés, il part de l'hypothèse qu'ils ne se plaindront pas, voire même qu'ils lui seront certainement reconnaissants une fois qu'ils auront découvert la supercherie et qu'ils en auront compris les avantages... Ainsi Erasme commentant les idées de Platon dans « La République » écrivait-il :

«... Il avança des affabulations pour la populace, afin qu'elle ne puisse mettre le feu au Tribunal, et des duperies similaires de telle sorte que la multitude crasse soit trompée dans son propre intérêt, de la même façon que les parents trompent leurs enfants et les docteurs les malades. »

Des fonctionnaires expérimentés sont agacés par toutes les tentatives qui remettent en question l'éthique de telles pratiques frauduleuses. Ils prétendent que pour réussir à vaincre de puissants obstacles, ces supercheries sont nécessaires et permettent d'atteindre des objectifs vitaux dans l'intérêt de la Nation. Des négociations doivent être menées, qu'il vaut mieux tenir cachées au public ; des marchandages doivent être dissimulés, qu'un électorat politiquement peu sophistiqué ne peut pas appréhender. Une certaine dose d'illusion est nécessaire pour que les fonctionnaires soient efficaces. Par conséquent chaque gouvernement doit, dans une certaine mesure, abuser les gens pour les diriger. Pour ces fonctionnaires, l'attention que le public porte à l'éthique est compréhensible, mais peu réaliste.

Sissela Bok,
Mensonges, choix moraux dans la vie publique et privée.

PROLOGUE

En 1981, deux phrases rencontrées au cours de mes letures me permirent d'établir fortuitement une association d'idée qui changea le cours de ma vie, et cela à une époque cruciale : une décennie de politique américaine faite de duplicité et de cupidité sans précédent commençait. Alors que j'étudiais une biographie de la photographe américaine Dorothéa Lange, je découvris par hasard qu'elle avait fixé en permanence sur la porte de sa chambre noire une citation de Francis Bacon :

La contemplation des choses telles qu'elles sont,

sans erreur ni confusion,

sans substitution ni imposture,

est en soi une chose plus noble que tous les fruits

des inventions.

Vers cette époque, j'avais fait pendant quelques années des recherches sur le complexe militaro-industriel nucléaire et je venais de découvrir des documents déclassifiés de l'Atomic Energy Commission datant des années 1950, curieux et profondément dérangeants. Les gens qui vivaient sous le vent du site d'essais du Nevada à l'époque des essais atmosphériques étaient décrits, dans un rapport top secret de l'Atomic Energy Commission, comme « **un segment de population de peu d'utilité** ». L'impression de choc que je ressentis devant ce fanatisme impitoyable se mêla à celles que j'éprouvais par rapport à l'idéal de clairvoyance exprimé par Bacon. Ce fut ce moment d'illumination, même s'il fut douloureux, qui me conduisit finalement dans l'Ouest pour rechercher, enquêter, contempler, et me documenter sur les effets des essais nucléaires sur la terre et sur trois groupes de personnes : celles qui étaient les plus proches du site d'essais, les travailleurs du site, et les soldats les plus exposés aux bombes sur ordre militaire. Je renonçai à la vie que j'avais connue jusque-là.

La vérité se révélant plus étrange que la fiction, j'ai loué une chambre en sous-sol dans la maison de deux mormones, veuves d'un mari polygame à St George (Utah). Une fois installée dans l'Utah pour travailler, on me dit à plusieurs reprises - il me faut faire contre mauvaise fortune bon cœur - que je n'étais rien d'autre qu'une petite maligne des villes de la Côte Est. Horreur ! J'avais beaucoup à apprendre sur la manière dont les préjugés régionaux nous divisent et prennent le pas sur ce que les Américains ont en commun. Tout d'abord, je cessai de dire aux gens que j'étais de New-York, la ville que l'Amérique aime haïr. Reconnaissant qu'il s'agissait d'un obstacle une fois que je parvins à l'entendre, je me suis radicalement débarrassée de mon accent new-yorkais en prenant des cours de diction dans un établissement secondaire ; réalisant alors que ma seule apparence pouvait me rendre étrangère à des mormons ruraux si différents de moi, je l'ai changée. Je laissai pousser mes cheveux, j'abandonnai mes pantalons, je portai des jupes plus longues et des blouses modestes et de plus, je mis souvent un gilet ou une jaquette ; je chassai l'exubérance et l'assurance de ma voix et je fis passer au second plan tout ce qui me concernait. Dorothéa Lange avait formulé beaucoup de bons conseils pour les reporters et je les ai tous suivis, mais celui qui m'a été le plus utile a été celui qui enjoignait de porter « le voile de l'invisibilité ». J'ai voulu devenir une ardoise vierge sur laquelle on pourrait inscrire des histoires et des images, mais pour y arriver il m'a fallu laisser de côté mes propres besoins et mon histoire. Je suis peut-être parfois allée trop loin pour mon équilibre, mais une nouvelle vie qui se déroule dans un paysage jusqu'alors inconnu peut produire des images différentes et fortes, de nouvelles manières de réfléchir. Mettre sa propre voix en sourdine pendant quelques années afin d'écouter les histoires des autres peut être une voie royale vers la compréhension. Dans son livre *Mormon country* (1942), Wallace Stegner a caractérisé les Mormons de l'Utah comme des gens inamicaux, et même franchement hostiles vis-à-vis de ceux de l'extérieur, et c'est vrai pour une bonne part ; mais quand j'arrivais pour faire une interview, les gens que je rencontrais réalisaient après m'avoir jaugée d'un coup d'œil qu'ils n'avaient rien à craindre de ma part. J'étais couverte de poussière, blême, complètement dépassée par les événements, j'évoquais à peine la bombe, qui était pourtant devenue une entité vivante pour moi. L'indifférence ne faisait pas partie de mon répertoire. Ma vulnérabilité très perceptible a peut-être été ma meilleure carte de visite.

L'Utah, le Nevada et l'Arizona sont sans conteste quelques-uns des plus beaux territoires qui existent sur terre. Au début, intimidée par cet endroit, j'étais totalement incapable de prendre une quelconque photographie, parce que j'avais le sentiment que le simple fait d'essayer serait arrogant. Une fois encore ce furent mes lectures qui me sortirent de cette impasse, grâce à une phrase trouvée dans une publication des années 1950 intitulée « *Discours aux forces armées* ». Destiné à l'instruction des soldats avant qu'ils ne se lancent dans des manœuvres sur le site d'essais, la revue décrivait cette partie de l'Ouest comme « **un endroit sacrément bon pour jeter des lames de rasoir usagées** ». Ceci caractérise l'attitude des décideurs vis à vis de la terre et des gens, et il en est encore de même aujourd'hui. Puisque le gouvernement fédéral détient 68% des droits sur la terre et l'air dans l'Ouest (ruinant ces

deux éléments avec des sites expérimentaux et des laboratoires biologiques et nucléaires, des dépôts de déchets nucléaires et toxiques, des équipements pour la guerre électronique, des silos de missiles, la liberté de faire des essais de mitraillage et de bombardement, et plus récemment, des projets d'essais en plein air de fusées à têtes nucléaires), il semblait approprié d'inclure dans les dernières pages des photographies du pays et de ses habitants, au travail et au repos. J'espère que la beauté des lieux telle que j'ai pu la voir à travers mes objectifs mettra un peu de baume au cœur du lecteur et lui donnera un peu de repos après le caractère tragique de ce qui précède. Il lui faudra pourtant garder à l'esprit que la présence avérée de toxines radioactives est le secret caché de chacun de ces paysages. Toutes ces photographies ont été prises dans des zones indiquées, sur les cartes déclassifiées de l'Atomic Energy Commission, comme gravement polluées par les retombées, des zones dans lesquelles certains isotopes sont là pour au moins 250 000 ans. Certaines choses que j'ai vécues pendant les deux journées où j'ai fait des photographies à l'intérieur du site expérimental, en particulier à Frenchmen Flat, le point zéro pour 27 tirs, m'ont sûrement conféré un doctorat honoraire ès refus, parce qu'elles m'ont rapproché d'une meilleur compréhension de la culture des « sous le vent ». Néanmoins, je suis sûre que ce fut ma solitude immergée dans les paysages de l'Ouest, différents et sournoisement létaux, qui m'a donné la capacité et la force de continuer. Comme j'écoutais les récits des gens de l'Utah, du Nevada, et d'autres endroits plus éloignés du Nord, de l'Est et de l'Ouest, il était évident que ces zones considérées comme les « terres incultes du désert » par l'Atomic Energy Commission représentaient une consolation permanente et un remède pour nous tous, en dépit de leurs mystères radioactifs cachés. La beauté étourdissante de ces terres avait le pouvoir de nous apaiser en nous faisant basculer dans un état de contentement passif. Comment quelque chose d'aussi beau pourrait-il être dangereux ?

Dans les pages suivantes s'exprimeront des gens restés longtemps silencieux, et à partir de leurs portraits, icônes de l'âge atomique, on pourra comprendre que leur tragédie est universelle. (Dans ce seul pays, il existe 45 000 sites hautement contaminés par les radiations.) Pour remonter dans le temps et vous montrer les bonnes et gentilles personnes dont on a fait des victimes, j'ai inclus quelques photographies prises par Dorothea Lange en 1953 lorsqu'elle était en poste dans l'Utah. Quoique de nombreux États de l'Ouest aient été sévèrement affectés par les retombées des nuages lors des essais atmosphériques d'armes nucléaires, je crois que l'Utah a servi au mieux comme Etat bélier dans ce drame atomique ; il est peuplé d'êtres fervents, descendants des pionniers mormons qui se considérent comme plus Américains et plus patriotes que n'importe qui. Ici, le terme *bélier* (littéralement le mouton mâle qui mène le troupeau) contient une ironie désabusée. En 1953, une des plus sales et des plus dangereuses années où l'on a fait des essais dans le Nevada, de nombreux troupeaux de moutons de l'Utah ont été décimés après avoir pâturé dans les endroits contaminés par la poussière radioactive. Comme les éleveurs les plus touchés exerçaient cette activité depuis des générations, aucun ne fut abusé par les assertions de l'Atomic Energy Commission, selon laquelle il fallait attribuer la perte des animaux à « une mauvaise gestion, à la malnutrition, et peut-être à des plantes vénéneuses sur le site. » Leurs représentants agricoles du comté ainsi que les fonctionnaires de la santé publique leur ont d'abord dit que les brûlures aux

museaux de leurs animaux, qui s'étendaient jusque dans leurs canaux alimentaires et dans leurs intestins, venaient des rayons bêta. Des brebis avortaient. Des agneaux vivaient très peu de temps après leur naissance, certains d'entre eux naissaient avec le cœur qui battait à l'extérieur de la poitrine. La laine des animaux tombait et cela ressemblait beaucoup à la manière dont les Japonais avaient perdu leurs cheveux après avoir été empoisonnés par les radiations à Hiroshima et à Nagasaki. Même si la bureaucratie de la santé publique ainsi que les scientifiques de l'Atomic Energy Commission ont camouflé les conséquences de leurs activités lorsqu'ils ont réalisé qu'un scandale public au sujet des effets possibles des retombées sur la santé pourrait les forcer à fermer le site d'essai, il n'y avait et il n'y a toujours pas une seule personne en vie dans le Sud de l'Utah qui ne craigne que les morts de ces agneaux et moutons ne préfigurent un destin commun.

Les gens choisis dans ce livre parmi les centaines de personnes interviewées, l'ont été de manière à représenter le plus grand nombre de types d'effets de la radioactivité sur la santé (cancer, maladies cardiaques, problèmes neurologiques, maladies du système immunitaire, anomalies du système reproductif, stérilité, malformations de naissance, maladies liées aux mutations génétiques qui apparaissaient aux générations suivantes), et le plus de points de vues politiques et de situations différentes possibles. Des études scientifiques, aussi bien indépendantes que gouvernementales, ont confirmé la relation entre ces maladies et l'exposition aux radiations. Les ouvriers du site d'essais étaient souvent des travailleurs itinérants, venant d'autres États où l'emploi était rare, et leur travail était de loin le mieux payé du Nevada, si l'on excepte le crime organisé. Tout comme maintenant, les anciens combattants de l'atome faisaient partie de ces catégories de citoyens qui servent toujours leur pays, beaucoup d'entre eux dès la sortie du lycée ; très peu de membres de l'élite de la nation faisait partie de leurs rangs. J'ai essayé de présenter un échantillon varié de gens vivant dans le plus grand nombre possible de petites villes de l'Utah et du Nevada, ainsi que d'autres cas représentatifs du Nord de l'Arizona, de l'Idaho, et du point le plus au Nord où je suis allée pour me documenter, du Dakota du Sud. Ce sont les «sous le vent», mais comme me l'a dit au cours d'une interview un colonel de l'Air Force qui volait pour des missions de contrôle des radiations : « il n'y a personne aux Etats-

Unis qui ne fasse pas partie des "sous le vent". » Au minimum, il faudrait faire entrer le Canada dans ce drame nucléaire et au maximum, la terre entière puisque les possesseurs de la bombe ont laissé comme résidus de l'ensemble des essais nucléaires atmosphériques plus de 5 tonnes de plutonium, le plus toxique des éléments connus. Une seule livre de plutonium, qui reste mortel pendant 250 000 ans, tuerait tous les habitants de la planète si elle était distribuée de façon égale et ingérée, inhalée, ou absorbée dans le système sanguin.

J'ai aussi inclus des récits d'un certain nombre de scientifiques de l'âge atomique, en particulier ceux de deux personnes qui ont participé dès l'origine au projet Manhattan. Le témoignage du docteur John Gofman décrit la mentalité pronucléaire qui préside aux études sur le cancer subventionnées par des fonds fédéraux. Pendant plus de 40 ans et au prix de plusieurs centaines de millions de dollars, les résultats de ces études ont constamment minimisé les effets des radiations. Stewart Udall, qui fut secrétaire au ministère de l'Intérieur dans les gouvernements de Kennedy et de Johnson, et qui est maintenant avocat des «sous le vent», les caractérise comme « les renards gardant le poulailler ». Quelques scientifiques fédéraux ont été jusqu'à avancer le concept d'« hormésis », m'a dit le docteur Gofman, « une réécriture orwellienne de l'histoire -ils proclament que les radiations pourraient même nous être bénéfiques ». Gofman, qui a participé à la découverte de l'Uranium 233 et qui a isolé le premier milligramme de plutonium pour J. Robert Oppenheimer pendant le projet Manhattan, a plus tard été appelé pour étudier les effets des radiations en tant que directeur associé du Laboratoire Lawrence Livermore.

«Tout ce que nous voulons c'est la vérité» a dit à Gofman le prix Nobel Glenn Seaborg, alors président de l'Atomic Energy Commission. « Je pense que j'ai fait une erreur d'appréciation » dit Gofman à propos de son acceptation du poste. Au cours d'une allocution intitulée : « Faible dose de radiation, cancer et chromosomes », qui finalement provoqua son expulsion de la recherche scientifique financé par des fonds fédéraux, il révéla que le risque de cancer avait été sous-estimé d'au moins un facteur 20, et que si la population recevait la dose « autorisée », il y aurait de 16 000 à 32 000 cancers mortels supplémentaires par an aux Etats-Unis. Son programme annuel de 3 millions de dollars fut stoppé et Gofman fut réduit au silence de manière efficace. « Ils sont intelligents. Ils ont appris quelque chose que les anti-nucléaires n'ont jamais su, la leçon de Joseph Gœbbels. Il avait raison. Dites un mensonge. Dites-en un très gros, et on vous croira, si vous le répétez assez souvent... Regardez le grand nombre de scientifiques qu'ils produisent à partir de leur bordel, une étable pleine. Les gens pensent qu'ils donnent une opinion scientifique. Foutaise ! Ils donnent l'opinion qui leur garantira le maintien de leur emploi, ou des subventions pour leurs recherches scientifiques... L'exemple des gens qui organisent des fuites vous montre que vous vous retrouverez brisés. »

Le docteur John Willard Senior, un chimiste de Rapid City, dans le Dakota du Sud, a travaillé au projet Manhattan à la réserve nucléaire d'Handford dans l'État de Washington, dans laquelle on fabriquait de l'uranium et du plutonium enrichi pour les bombes atomiques. Des années plus tard il lavait au jet d'eau les rues de Belle Fourche, dans le Dakota du Sud, jetait le lait produit localement, et brûlait le foin après que des pluies eurent fait retomber sur la région la contamination produite par les essais effectués au site d'essais du Nevada. Il a aussi avisé de l'urgence de la situation la Défense Civile et les autorités locales du ministère de la Santé, qui lui ont fait parvenir par une escorte du FBI une citation à comparaître dans les bureaux de l'Atomic Energy Commission à Las Vegas où il fut sévèrement réprimandé. « L'Atomic Energy Commission m'a vraiment menacé de m'expédier à Leavenworth[1], en me disant que je n'avais pas de pouvoir et que j'avais identifié un essai qui était ultra secret. C'est ce que j'avais fait. J'avais ramené un peu de cette foutue saleté au laboratoire. Toute matière radioactive a ce que nous appelons son empreinte digitale. Je l'ai transmise à Denver et à l'Air Force ici. Bon Dieu, ils allaient me faire la peau. Ils m'ont consigné chez moi. Ils m'ont expliqué quel genre de traître j'étais. Même le chef de l'Atomic Energy Commission à Washington a décroché son téléphone. » Il continue à croire que moins on en dit « aux gens », mieux ça vaut, quoiqu'il se soit montré extrêmement inquiet de la sécurité de ses voisins, lorsque sa ville a été directement exposée.

Le docteur Billings Brown de Provo (Utah) semblait brisé, mais les efforts qu'il avait poursuivis durant toutes ces années pour alerter le nord de l'État des retombées qui avaient gravement pollué ses montagnes n'ont pas été entièrement vains, même s'il admet maintenant avec un réalisme cynique : « Quand le gouvernement ne veut pas voir sortir une affaire, il sait l'étouffer énergiquement... Il verse suffisamment d'argent pour les procès et les dissimulations et ainsi il gagne toujours. C'est eux contre nous. »

Dans l'Utah il existe un adage mormon très courant : « Tout va bien ». C'est un reste de l'époque des Pionniers, lorsqu'ils traversaient les plaines en poussant leurs biens dans des charrettes à bras, fuyant les persécutions religieuses qu'ils subissaient dans l'Est. Ces compagnies intrépides de Saints du dernier jour[2] chantaient des hymnes pour conserver leur courage et leur endurance. Comme me l'a expliqué Sheldon Johnson, « Selon la philosophie des Saints du dernier jour, tout ira bien, peu importe quoi... En dépit de tout ce qui arrivera, tout ira bien, la fin sera très bien. » Néanmoins, des dispositions d'esprit à ce point confiantes, qui sont appropriées à un siècle donné, peuvent ne pas s'adapter aussi bien aux problèmes plus complexes que présente le siècle suivant. Le revers de ce « tout va bien » est son aptitude à masquer la réalité. Un adage plus adapté à l'Utah d'aujourd'hui pourrait être « tout n'est pas ce qu'il paraît être », ceci dans un État où l'on admet rarement qu'il pourrait y avoir quelque chose qui ne va pas et dont les citoyens se considèrent réellement comme des Saints à partir du moment où ils sont conçus, avant même d'avoir été mis à l'épreuve.

L'Utah est l'exagération vivante des traditions de l'Amérique, et pourtant maintenant encore, des visiteurs auront l'impression d'avoir franchi la frontière d'un pays étranger et d'être retournés au moins dix ans en arrière. Disposés comme ils le sont à prendre presque tout ce qu'on leur dit pour parole d'évangile, il n'y avait peut-être que des gens de l'Utah pour élire en toute confiance le redoutable sénateur Orrin Hatch, un profiteur roublard bien trop indigne de confiance et trop dangereux pour avoir autant de succès dans sa Pennsylvanie natale ou n'importe où ailleurs. L'Utah l'a élu avec constance depuis 1976. C'est Orrin Hatch qui a introduit une législation pour indemniser les « sous le vent » (Partie du décret sénatorial S. 1483). Cette législation, si le Congrès

l'avait réellement adoptée, n'aurait aidé que peu de gens, voire personne. Les tables radio-épidémiologiques (probabilité de causalité) à partir desquelles ont été décidées les indemnités ont été établies par des scientifiques anciennement associés à l'Atomic Energy Commission et/ou ont été subventionnées par le Department of Energy, par les instituts nationaux de la Santé ou par l'Institut National du Cancer : les renards gardant le poulailler. Aucune étude indépendante (non biaisée) n'a été engagée. Cette loi d'indemnisation comportait d'énormes lacunes et fournissait aux responsables des moyens d'échapper à leurs responsabilités ; elle appliquait libéralement des concepts sous-estimant la probabilité de causalité ; beaucoup de cancers radio-induits n'auraient pas été indemnisés. L'opinion de John Gofman sur cette loi, que beaucoup de « sous le vent » avaient acceptée de la part de Hatch sans poser de questions ni protester était : « Mensonge absolu ».

Cette législation, tout comme la loi d'indemnisation de l'exposition aux radiations, légèrement plus favorable, qu'a introduite plus tard un avocat des « sous le vent », le républicain Wayne Owens, avec le sénateur Hatch (promulguée par le Congrès en octobre 1990 dans la loi publique 101-501, sections 3139-3141), n'incluent que les comtés du sud du Nevada et de l'Utah et, en Arizona, seulement le nord du Grand Canyon. Ces deux lois ignorent complètement d'autres territoires des États occidentaux, directement frappés à plusieurs reprises par des nuages de retombées, ou exposés à la suite de pluies radioactives provoquées et répertoriées. Elles excluent aussi de l'indemnisation beaucoup de cancers et d'autres maladies liées aux radiations. On ne tient pas compte des cancers et des malformations génétiques laissés en héritage aux générations futures, causées par les aberrations chromosomiques dûes aux radiations, ce que le Docteur John D. Little et ses collègues de l'école de Santé Publique de l'Université d'Harvard appellent l'« effet de mutation retardé ». Des études préliminaires de ce phénomène génétique retardé ont été lancées dès les années 50, lorsque l'Atomic Energy Commission, la première, a commencé ses recherches et ses expérimentations sur les radiations. Plus conscients de la bêtise des fonctionnaires qui faisaient confiance à leur gouvernement au sujet des retombées des années 50, mais pas suffisamment intelligents pour chasser du pouvoir les coupables d'une trahison équivalente aujourd'hui, la plupart des mormons vivant sous le vent croupissent dans une naïveté politique inébranlable. Il y a encore beaucoup d'illusions à perdre.

Dans l'Utah il n'y a pas de différence substantielle entre l'Église et l'État : 92% du corps législatif de l'État et tous ses représentants au Congrès sont des Saints du dernier jour. Avec une indéniable capacité à mobiliser rapidement un grand nombre de ses dociles fidèles au moindre appel, cette religion peu commune est la plus redoutable force politique de l'Amérique de l'Ouest ; néanmoins tous les efforts faits pour mettre fin aux essais atomiques furent aussi vains à cette époque qu'ils le sont aujourd'hui. De son côté, la hiérarchie n'a pas lancé d'appel à émigrer loin des explosions atomiques atmosphériques pour sauver la vie de ses fidèles, alors que, eu égard à la leçon d'Hiroshima et de Nagasaki, on aurait certainement pu considérer ces explosions comme aussi mortelles que la persécution religieuse du siècle précédent qui avait jeté les pionniers sur les routes, dans les plaines et les Rocheuses, en poussant leurs biens dans leurs charrettes à bras. On ne fit pas non plus la moindre tentative pour installer dans le sud de l'Utah des équipements médicaux adéquats pour être en mesure de diagnostiquer le cancer et soigner par la chimiothérapie, ce qui obligeait les «sous le vent» à entreprendre, dans les circonstances les plus épouvantables, un voyage d'une journée vers Salt Lake City, vomissant pendant tout le trajet du retour à cause de la chimiothérapie. Une telle situation était considérée comme un « affront » par beaucoup de ces habitants, néanmoins une des questions à laquelle les fidèles étaient le moins susceptibles de répondre sans autre réaction qu'un blêmissement du visage était : « Si votre Église ouvre chaque jour quelque part dans le monde une antenne ou un temple coûtant au moins un million de dollars, pourquoi n'inaugure-t-elle pas à St George un centre anticancéreux, comme branche de l'Hôpital des Saints du dernier jour ? N'était-ce pas un des premiers enseignements de Jésus-Christ que de se soucier des malades et des mourants ? »

L'Église des mormons enseigne que les richesses d'ici-bas sont un signe de la bénédiction de Dieu, aussi n'est-il pas surprenant que le niveau supérieur de la hiérarchie soit composé principalement de cadres ayant réussi et de petits entrepreneurs appartenant à l'aile la plus orthodoxe des forces politiques conservatrices. Leur ascension au pouvoir ne réclame pas beaucoup d'entraînement théologique académique et pour la plupart leur engagement dans l'Église est un effort secondaire. Un nombre disproportionné de mormons détient des postes hautement respectés dans le gouvernement, en particulier au FBI et à la CIA ; ils sont valorisés par leur patriotisme indiscutable, leur loyauté, et une dévotion sincère aux valeurs de la famille américaine. Ezra Taft Benson, « Prophète et Révélateur » actuel de l'Église, était le secrétaire à l'Agriculture du gouvernement Eisenhower à l'apogée des essais atomiques. Alors même qu'un Saint du dernier jour vénéré et respecté était membre de son Cabinet et que beaucoup d'autres mormons occupaient des postes importants au sein de l'Administration, Eisenhower, clairement informé des dangers que les essais atomiques en atmosphère faisaient subir aux citoyens vivant près du site d'essai, aurait dit : « Nous pouvons nous permettre de sacrifier là-bas quelques milliers de personnes dans l'intérêt de la sécurité nationale. »

Depuis l'époque des essais jusqu'à aujourd'hui, la hiérarchie mormone est officiellement restée silencieuse sur le problème des essais. Avec la fin de la Guerre Froide, des politiciens locaux qui appartiennent à l'Église maintiennent encore que les essais doivent continuer « dans l'intérêt de la sécurité nationale », alors même que tant de croyants, d'amis et de voisins en ont souffert et en sont morts. En fait, certains des politiciens qui ont changé d'opinion sur la cause de la mort des moutons dans les années 50 étaient des mormons locaux et aujourd'hui encore, quelques bureaucrates du Department of Energy les plus haut placés dans la hiérarchie du site d'essais sont membres de l'Église. Mes recherches m'ont conduite à envisager la très sombre possibilité d'un marché entre le gouvernement, qu'on croit « divinement inspiré » et l'Église mormone. Fermer les yeux sur les expériences nucléaires dans la patrie des Saints du dernier jour dans l'intérêt de la défense nationale fournissait des études scientifiques extrêmement lucratives subventionnées par l'État fédéral aux Universités locales et une possibilité de boom économique dans deux des États les plus pauvres de la nation. J'ai préféré ne pas pousser mon enquête plus avant. Une étude sur cette sorte d'alliance - de type Guerre Froide - entre l'Église et l'État nécessiterait à elle seule un livre et une autre décennie de recherches, dans

une Église où les secrets ont toujours été sévèrement gardés et dans les agences gouvernementales qui ont détruit les preuves pendant des décennies. J'ai plutôt essayé de m'en tenir ici à la méthode des anthropologues : examiner la culture elle-même d'une façon aussi détachée que possible, sans accusation ni censure, pour pouvoir découvrir ce qui a permis à cette tragédie d'avoir lieu ici et comment elle s'est déroulée.

Dans l'Utah, le contrôle et l'obéissance aveugle sont à la base de l'organisation de l'Église mormone. Par-dessus tout, les Saints font ce qu'on leur dit. Il faut même éviter d'avoir ouvertement une opinion divergente. Pendant les interviews, le sentiment de l'isolement intellectuel et affectif des quelques dissidents était tangible, presque tragique. Comme Wallace Stegner l'a écrit dans *Mormon Country* :

« Il faut du courage à un Mormon pour être dissident. Il y a une génération, quelqu'un s'est dressé dans l'assemblée des fidèles et a demandé une justification des fonds épiscopaux : on l'a jeté dehors sans ménagement et il a été excommunié.

« Ces mormons obéissent parce que toutes leurs coutumes et toute leur éducation les prédisposent à l'obéissance... Ils défendront de manière militante leur système, parce qu'en général il a été bon pour eux. En général il a été responsable, en dépit de sa prétention à diriger les individus. Appelez-le un despotisme bienveillant. Même maintenant, ce n'est pas une démocratie sauf en terme de politique nationale et d'État, et son hostilité essentiellement fondamentaliste envers la liberté de penser a conduit un grand nombre de ses fils et de ses filles à quelque chose qui ressemble à l'exil ; mais on ne peut pas considérer cette hostilité comme plus déplorable ou malsaine que n'importe quelle autre foi fondamentaliste. Après tout, cela satisfait son peuple, ou une grande partie de celui-ci. »

Après le commencement des essais nucléaires, ces règles rigoureuses de comportement et de pensée convenables ont fait le lit du désastre. Comme Jackie Maxwell nous le rappelle dans son interview, l'Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour enseigne que la constitution et la création des Etats-Unis étaient d'origine divine. Quelques mormons dévots que j'ai interviewés ont perçu la maladie et la mort liées aux radiations comme un acte de punition de Dieu, puisque c'était leur gouvernement divinement inspiré qui avait jugé convenable de les bombarder. Cette attitude, combinée très tôt à l'impression qu'il était futile de donner un sens à ce qui arrivait et aux ravages personnels des maladies et de la mort, a occasioné beaucoup de dépressions, dont la plupart ne sont pas traitées ; d'autres ont trouvé dans cette doctrine une raison de nier que quelque chose d'inhabituel était réellement en train de se passer. Après tout, les fonctionnaires du gouvernement leur avaient régulièrement dit qu'il n'y avait aucun danger. Le cancer était une telle rareté que lorsque le nombre de morts par leucémie augmenta de façon incroyable dans les petites villes du sud de l'Utah et du Nevada, quelques années après le début des essais en 1951, les docteurs eux-mêmes n'avaient aucune idée de la maladie dont il pouvait bien s'agir. Un médecin qui n'avait jamais vu de leucémies auparavant diagnostiqua un diabète chez un garçon de 5 ans qu'on avait amené à l'hôpital de St-George. L'enfant mourut après une injection d'insuline. Elmer Pickett, l'entrepreneur de pompes funèbres, qui plus tard allait perdre 16 membres de sa proche famille par cancer, a dû apprendre de nouvelles techniques d'embaumement pour préparer en vue de l'enterrement de si petits corps, ravagés et quasi exsangues. Même si les familles des défunts ont exprimé l'intensité de leur inquiétude et de leur peur, l'ensemble du mécanisme mental menant à la dénégation était fermement en place, au point d'empêcher les personnes vivant le plus directement sous le vent du site d'essais de « foutre la pagaille », comme dit Don Cartwright.

« J'ai été élevée dans une famille mormone, on m'a toujours élevée pour être une patriote, pour être constamment obéissante et ne jamais rien mettre en question », a rappelé Darlene Philips qui, adolescente, s'était assise quelques heures dans le brouillard du nuage d'une retombée de couleur rose-orange qui planait au-dessus d'elle près du Bryce Canyon, où elle peignait. « Alors quand nous avons commencé à essayer les bombes dans le Nevada, cela m'enthousiasmait... on nous prévenait toujours quand il y aurait une explosion, parce que c'était un jeu patriotique excitant que d'y aller et de les contempler... On voyait le ciel s'illuminer comme si le soleil se levait de l'autre côté, même les ombres des arbres étaient fausses, projetées dans l'autre direction. J'aurais alors dû savoir que le monde était sens dessus-dessous, que ça n'allait pas, mais je ne l'ai pas compris. »

De toutes les personnes que j'ai interrogées au sujet des dangers de l'obéissance aveugle, Darlene Philips - qui en plus de l'écriture a d'autres activités artistiques - était l'une de celles qui s'exprimait le mieux : « Je ne suis pas une mormone actuellement... J'ai choisi une autre voie... Quand j'ai posé des questions [en tant que jeune femme des années 50] pour connaître la conduite à tenir face au problème des retombées et aux querelles politiques liées à cela, on m'a répondu : «Nous sommes de bons citoyens et nous avons la chance d'avoir ces essais près de chez nous ; nous devrions être honorés. C'est pour nous, l'occasion de prouver que nous sommes des citoyens loyaux à l'égard des Etats-Unis.» Je pense que tout le monde dans l'Utah a payé pour cela. Je crois que l'Utah est le seul État où ils auraient pu faire cela. » Au moment où elle voulut se joindre à une manifestation, on lui interdit de le faire, même après qu'au milieu des années 50, un groupe d'environ un millier de scientifiques dirigé par le docteur Linus Pauling[3] eut émis une mise en garde au sujet des effets des radiations sur la santé, et qu'il y eut quelques petites manifestations contre les essais dans l'Utah. « J'ai demandé à l'évêque quel était le rôle le plus approprié qu'une bonne mormone devait jouer. Il me dit : “Restez en dehors de cela, ces gens-là sont des communistes”, aussi n'y suis-je pas allée. Pour les Mormons, le premier commandement de Dieu est l'obéissance. Nous étions les plus aptes à devenir des victimes. L'Utah est très connu pour l'imposture et à cause de sa structure et de sa société, il est plein de gens qui croiront n'importe quoi. »

Il me fut extrêmement pénible de comprendre les réponses des mormons vivant sous le vent en Utah. On pouvait leur raconter n’importe quoi, ils le croyaient, et ce qu'ils croyaient avait fait de ces gens bons et gentils des gens craintifs, soupçonneux, extrêmement réticents à répondre aux interviews, et, dans la plupart des cas, extrêmement passifs, une fois confrontés à la tragédie des cancers radio-induits. (Ce n'était absolument pas le cas avec les travailleurs du site d'essais et les anciens combattants de l'atome ou avec leurs veuves, qui m'ont toujours accueillie très chaleureusement ; très

désireux de se livrer, ils me mettaient immédiatement entre les mains des piles de documents scientifiques, de dépositions légales, et des articles de magazines sur le sujet.) Pris au piège d'une situation véritablement inextricable, beaucoup de «sous le vent» de l'Utah m'ont dit qu'ils considéraient comme déloyal et antipatriotique de s'exprimer « contre le gouvernement », et encore plus, d'agir. Certains toutefois, les rares personnes qui ont songé à examiner le revers de la médaille, se sont exprimés avec force, parlant pour eux-mêmes et pour la santé et le bien-être de leur famille, au risque souvent d'être perçus comme excentriques, voire pire.

Beaucoup de «sous le vent» ont témoigné que des fonctionnaires du service de la santé publique leur avaient dit que leur « névrose » relative aux retombées était la seule chose qui leur donnait le cancer, en particulier s'il s'agissait de femmes. A l'hôpital, on diagnostiqua même une « névrose » chez les femmes sévèrement atteintes de maladies dûes aux radiations, qui perdaient leurs cheveux et avaient la peau gravement brûlée. Chez d'autres femmes gravement malades, on diagnostiqua un « syndrome de la ménagère ». La duplicité était aussi évidente dans les films de propagande militaire montrés aux soldats avant qu'ils ne soient postés à une très courte distance, souvent à moins de 5 km du point zéro, exposés à la puissance d'une bombe atomique. On leur rappelait : « le soleil, et non pas la bombe, est votre pire ennemi à Camp Desert Rock. » Il y a eu ceux qui, une fois confrontés à leur propre maladie, ont su qu'il n'y avait absolument pas de « névrose » en cause et ont préféré considérer les choses clairement, mais souvent à un prix élevé. « Quand j'ai quitté l'Église mormone je réclamais mon droit de prendre mes propres décisions, même si elles étaient mauvaises », se souvient Darlene Philips. « Mes parents étaient en colère. Ma mère me désavoua. Mes sœurs ne voulaient pas me parler. Mes voisins ne voulaient rien avoir à faire avec moi. Ce ne fut pas une décision facile, mais j'ai choisi la vie plutôt que la tyrannie. »

Les forces anesthésiantes créées par ce système autoritaire, n'ont pas été aussi évidentes dans d'autres États de l'Ouest, moins rigidement retranchés dans les positions de l'Église mormone. Ruth Cole Fishel de Belle Fourche, dans le Dakota du Sud, a été énergique, recherchant la cause de la mort de ses veaux, effectuant carrément des autopsies avec son mari, mettant en garde des officiels locaux, et rassemblant autant de données scientifiques que possibles. D'autres interviews recueillies à Rapid City, dans le Dakota du Sud ont prouvé l'existence d'un réseau communautaire actif qui a servi à alerter les autorités de la santé publique de l'existence d'un problème de radiation. Les services de pompiers locaux ont nettoyé les rues à grande eau, on a jeté le lait, et on a pris d'autres mesures pour atténuer les risques. Cependant, des scientifiques de l'Atomic Energy Commission ont examiné à St Louis des échantillons de lait de l'Utah et peu après les niveaux de radiation admissibles ont été révisés à la hausse, afin qu'ils correspondent à ceux que l'on trouvait. Personne n'a posé de question. Et personne n'a jamais lavé au jet les rues de St George.

L'expression « engourdissement nucléaire » a été créée par le docteur Robert Jay Lifton, un psychiatre dont les recherches, qui font autorité, sur les effets sanitaires et émotionnels du « nucléarisme » (les plus notoires sont les interviews des *hibakusha*[4] de Hiroshima et Nagasaki dans son livre *Death in Life*), sont une partie importante du travail auquel il a consacré sa vie. Ses écrits suggèrent que la passivité, l'engourdissement dont j'ai été témoin, peuvent avoir été un sous-produit naturel du traumatisme produit par les essais de bombes atomiques explosant à proximité de populations (presque assez proche de celles-ci pour que les ondes de choc jettent les gens à bas du lit) et par le tissu de mensonges dans lequel étaient empêtrés les «sous le vent». Pour venir à bout du dégât psychique résultant du sentiment d'avoir été trahis, il était peut-être nécessaire d'éviter de connaître des informations supplémentaires : en transformant leurs vagues peurs en un sentiment motivé, ces informations auraient suffi à contraindre à des actions décisives. Dans cette perversion de la conscience et cette paralysie de la puissance politique que possèdent les gens de la base, les personnes vivant sous le vent ont été les moutons de Panurge de la guerre froide d'une nation qui se pose de moins en moins de questions. Ils furent les victimes inconscientes d'une jihad nucléaire américaine : la guerre froide contre le communisme. Chaque société produit son propre massacre d'innocents, elle élimine ceux qui sont les plus sacrifiables à des époques dangereuses, que le danger soit faussement fabriqué pour atteindre un but politique, ou qu'il existe réellement. « Qu'il ait tort ou qu'il ait raison, c'est mon pays » : le problème de l'obéissance aveugle à l'autorité se rapporte à toutes les sociétés qui placent des idéaux abstraits au-dessus de la vie. Le rôle actif ou passif de la religion est aussi important et puissant que celui de l'État. Le pire résultat qu'apporte une répression aussi absolue du choix individuel, soit par un gouvernement, soit par une religion, semble être une répétition du syndrome de l'holocauste humain, le génocide. Si on se réfère à l'histoire écrite, il y a au cœur de cette misère planétaire un réseau qui manipule ce qu'Erasme appelait « des fictions trompeuses pour la populace », grâce auxquelles les quelques puissants de l'Église et de l'État contrôlent la vie du plus grand nombre, toujours pour son bien.

En raison de la quasi-invisibilité des toxines radioactives mortelles et à un camouflage bien orchestré par le gouvernement, il s'est agi d'une guerre secrète. Les débris des retombées se sont éparpillés sur une zone de 560 000 km^2, et ont créé beaucoup de points radioactifs au point d'exposer tout intrus à un rayonnement capable de le tuer en une heure. Aux gens concernés, ceux qui vivaient sous le vent, ceux qui travaillaient au site d'essais ou ceux qui effectuaient des exercices militaires sur le champ de bataille nucléaire, on a dit constamment : « il n'y a pas de danger » et cette duplicité, propagée par le complexe militaro-industriel nucléaire, persiste encore aujourd'hui. Dans l'ambiance persistante du précédent Holocauste, qui a pris fin à peine une décennie avant que les essais ne commencent, ces expérimentations nucléaires ont transformé « un segment de population de peu d'utilité » en « cobayes oubliés ».

Primo Levi, un survivant du génocide hitlérien des Juifs, a écrit : « le silence est complice ». Très peu d'entre nous savent que jusqu'à une date récente les essais nucléaires étaient effectués deux fois par mois au Nevada au beau milieu du paysage lunaire de Yucca Flat. Chaque essai coûte entre 50 et 100 millions de dollars aux contribuables. Beaucoup, sinon la plupart des charges explosées étaient 10 fois plus puissantes que la bombe qui a détruit Hiroshima. 15 % des 760 explosions nucléaires annoncées ont laissé échapper de la radioactivité dans l'atmosphère, et on les a fait exploser quand le vent souf-

flait vers l'Utah, comme toujours. Mort à cause de la situation géographique. Qui décide de la vie et de la mort ? La protestation de Glenna Orton : « Je suis aussi importante que n'importe qui d'autre », est une vérité qui a été perdue dans la course à la supériorité nucléaire globale, comme elle l'est dans n'importe quelle tyrannie.

Après avoir déménagé à Cedar City, à une centaine de kilomètres au nord de St. George, je me rendais parfois avec angoisse au magasin K-Mart, pour acheter des piles ou du savon et j'étais horrifiée d'y voir des enfants de 4 et 5 ans portant des perruques, d'une pâleur mortelle et de toute évidence sous traitement chimiothérapique. Le propriétaire de mon appartement de North Main street était Carl Bradshaw, qui possédait la quincaillerie au rez-de-chaussée. Son épouse était morte d'une leucémie vers trente ans et un de ses enfants était né avec une seule main. Isaac Nelson vivait quelques immeubles plus loin, et je marchais souvent avec lui pour lui tenir compagnie lorsqu'il passait deux fois par jour une demi-heure à s'occuper de la sécurité des écoliers aux passages cloutés. Je voyais toujours plus d'enfants malades, et j'avais constamment en mémoire les histoires d'Isaac, la première personne que j'ai interviewée, qui m'a décrit une nuit ordinaire avec sa femme, Oleta, se rendant dans la salle de bain pour se laver les cheveux. « D'un seul coup elle a poussé le cri le plus perçant que j'ai jamais entendu, j'ai couru vers elle, il y avait environ la moitié de ses cheveux tombés dans la baignoire ! Vous pouvez imaginer une femme avec des beaux cheveux noirs de jais, si noirs qu'ils avaient des reflets verts à la lumière exactement comme les ailes d'un corbeau, et ils étaient longs, descendant sur ses épaules... Elle était paniquée. » Une fois sensibilisée, partout où je regardais s'étalaient devant mes yeux les fruits mortels de la Bombe. Des années plus tard, je me présentai aux bureaux du Department of Energy à Las Vegas après un accident survenu au site d'essais, qui avait relâché de la radioactivité dans l'atmosphère. Je questionnai Barbara Yoerg, fonctionnaire aux Affaires Publiques, au sujet de l'incident. Ayant appris que j'étais photographe en mission pour un journal, elle mentionna qu'elle avait elle aussi un diplôme de photographie, elle justifia alors son travail au site comme un moyen de gagner suffisament d'argent pour pouvoir se livrer à son travail de photographe... Maintenant que l'information sur la fuite radioactive avait été admise par la presse, j'enquêtais sur la pratique de l'Atomic Energy Commission et du Department Of Energy consistant à attendre que le vent souffle vers l'Utah avant de faire les essais des bombes, ou à relâcher de la radioactivité de façon à éviter de contaminer Las Vegas ou Los Angeles. Aucunement ébranlée et ne se sentant pas concernée, elle dit textuellement au magnétophone, « Ces gens de l'Utah se foutent des radiations. »

Durant cette décennie que j'ai vécue comme documentariste et comme témoin de premier plan des effets des essais nucléaires sur la santé, j'ai fini par admettre que cette naïve fonctionnaire du site d'essais avait peut-être raison, mais pas seulement au sujet de l'Utah. Quand il s'agit du nucléaire, nous devons ressembler aux poissons des profondeurs, êtres blêmes qui ont vécu si longtemps dans l'obscurité que leurs yeux ne sont plus qu'un souvenir. Nous croyons ce que l'on nous dit, ne serait-ce que pour étouffer notre anxiété. Durant les années 80, la nation a totalement cessé de poser des questions, s'appuyant sur le confort de la consommation et sur la cupidité, pendant que les dollars des contribuables dépensés pour le développement cancéreux du complexe militaro-industriel nucléaire atteignaient la barre des 2 000 milliards de dollars, accroissant ainsi le déficit au lieu de le solder. Le manque de vigilance et de contrôle vis-à-vis des fabricants d'armes a joué un grand rôle dans la banqueroute de l'économie des deux superpuissances, et pas simplement d'une seule. Nous sommes entrés dans le second âge nucléaire, celui de la multiplication des déchets radioactifs sans site d'enfouissement sûr, celui de la prolifération et du terrorisme. Aujourd'hui, tout le monde, n'importe où, est capable de fabriquer et de faire exploser une bombe nucléaire. Endormis par 50 ans de nucléarisme, il se pourrait que nous soyons devenus une nation de “bons Allemands”, désireux de ne pas voir.

La contemplation des choses

telles qu'elles sont,

Sans erreur ni confusion...

Sortant de ce silence aveugle, on peut entendre s'élever de ces pages un bref chuchotement formé des voix des vivants et des morts. La guerre nucléaire qui a réclamé leurs douces existences n'est plus un secret. Ils nous laissent leur mémoire comme un avertissement.

1. Prison fédérale situé au Kansas

2. Autre appellation des mormons.

3. Linus Pauling : scientifique américain, Prix Nobel de Chimie en 1954. Il participa dans les années 50 à une campagne de scientifiques (parmi lesquels Einstein, Albert Schweitzer) contre les essais nucléaires. Il fut l'un des premiers scientifiques à attirer l'attention du public sur l'impact génétique de la radioactivité liée aux retombées planétaires des essais nucléaires. Deux ans après avoir obtenu le Prix Nobel de la Paix (1962) il déclarait dans une conférence : « (...) j'ai calculé (et le Comité Scientifique des Nations Unis pour l'étude des effets des radiations ionisantes est parvenu dans l'ensemble à la même conclusion, de même que le Comité fédéral créé par gouvernement des Etats-Unis pour étudier les dommages causés par le rayonnement des hautes énergies) que les essais d'armes nucléaires effectués jusqu'ici et totalisant 600 mégatonnes affecteront au cours du temps 16 millions d'enfants si gravement qu'ils souffriront d'infirmités mentales et physiques notoires, ou qu'il s'agira d'enfants morts-nés ou qui mourront en bas âge. (...) Si nous admettons que la radioactivité des hautes énergies est cancérigène même à faible dose - et je crois qu'elle l'est - alors il est possible de calculer ce que les essais d'armes nucléaires coûtent à nos contemporains. Deux millions d'entre eux mourront dix, quinze ou vingt ans plus jeunes, à cause du cancer, et d'autres maladies provoquées par les radiations des hautes énergies libérés lors des essais d'armes atomiques faits jusqu'ici. » (Conférence du 19 juin 1964 à la Maison de l'Unesco in *Courrier de l'Unesco*, novembre 1964)

4. Irradiés en japonais.

LES EMPLOYÉS DU SITE D'ESSAIS : PRENDRE LES RISQUES COMME ILS VIENNENT

à Ben Levy

“Ils ont essayés tous les tirs imaginables, encore et encore. Des lapins couraient ça et là, et ils brûlaient vifs.”

KEN CASE

Janvier 1984, North Las Vegas, Nevada.

Ken Case avait le privilège, douteux à son avis, d'être surnommé “le cow-boy atomique”, tant par ses camarades du site d'essais, que par la presse. Après l'avoir embauché comme sheriff adjoint à cheval en 1954, l'Atomic Energy Commission en a bel et bien fait un cow boy; après une explosion nucléaire, elle lui faisait mener au point zéro un troupeau comportant du bétail et des chevaux, afin que des scientifiques de Los Alamos puissent mesurer les effets des radiations sur les animaux sauvages. Ces séries d'expérimentations sur des animaux se sont poursuivies pendant sept ans. Il m'a montré des photographies jaunies datant des années cinquante prises pendant son travail, c'était l'image parfaite de l'homme Marlboro, en selle, soulevant un fer à marquer le bétail, avec les initiales de l'Atomic Energy Commission faisant presque 30 centimètres de haut. Avec une marque au fer rouge de 30 centimètres sur le dos il était impossible de ne pas reconnaître une vache radioactive dans la prairie. Sur une autre photo de l'ère des essais où il est à cheval, il me montra la poussière soulevée par les chevaux et le bétail. «Ils ont eu le cancer, nous aussi», disait-il «seulement les animaux étaient bien plus près du sol et ils sont morts plus rapidement.»

Ken Case, le “cowboy atomique” en 1963.

On avait enlevé à Case plusieurs dizaines de centimètres d'intestins ainsi que la rate, et au moment de cette interview, le cancer s'était étendu à la plupart de ses organes. Sa femme aussi était en train de mourir du cancer, elle souffrait également depuis des années de “fusion” de disques de sa colonne vertébrale, un autre effet de l'exposition aux fortes radiations. Tous deux vivaient dans une caravane à North Las Vegas. Parmi le bric-à-brac accroché au mur, il y avait des photographies de deux des nombreuses bombes atomiques à l'explosion desquelles Case avait assisté de près lorsqu'il travaillait au site d'essais. L'une, mise sous verre avec des roses, était accrochée au-dessus d'un plat sur lequel était écrit un poème intitulé “A maman”. C'était un ours plein de bonté et avec sa femme, également attachante, ils se préparaient à rejoindre l'Eternité comme des mormons pieux - ils savaient qu'ils n'avaient plus longtemps à attendre.

Votre travail consistait à rassembler du bétail dans la prairie. Etiez-vous proche de la zone du point zéro ?

Souvent, je suis allé en plein dedans. Je chevauchais tout le temps dans la prairie, dans toute la zone, pour vérifier l'alimentation du bétail et l'eau. Pour faire le boulot, en 55 et 57, ils ont amené 27 ou 37 gros hélicoptères, ceux qu'on appelle le «modèle banane», ces gros nez qui se balancent avec le double système d'hélice. Je pense qu'à chaque mission, dans l'hélico, le pilote et moi étions les tout-premiers au point zéro. Nous faisions des contrôles.

Est-ce que l'échelle de mesure des compteurs Geiger permettait de mesurer la radioactivité ? A quelle distance vous approchiez-vous du point zéro et à quoi ressemblait-il ?

Nous passions au-dessus (du point zéro) et bing, les mesures étaient hors-échelle. Quand nous revenions examiner, à environ 9 mètres au-dessus du sol, le sable était fondu comme du verre. Au printemps, quand on regardait dehors, ces points zéro dessinaient un grand cercle dans la neige, comme une saignée. Une fois que la chaleur était redescendue après un tir, on contrôlait toute la zone ainsi que ce qui restait de la tour (sur laquelle on faisait exploser la bombe). Ils remettaient cette tour à la fonte. Ils ont fait sauter quelques bombes aériennes, des avions arrivaient et les larguaient. Ils avaient vraiment peu de temps pour s'en éloigner. Si on regardait l'avion, on pouvait voir qu'il était ballotté. A l'instant de l'explosion, le territoire à l'extérieur de ce cercle était en flammes. Les mauvaises herbes et le pâturage, et s'il y avait des arbres, eux aussi étaient en flammes. Des lapins couraient ça et là, et ils brûlaient vifs. C'était quelque chose.

Pendant combien de temps avez-vous fait des contrôles en hélicoptère et combien de tirs avez-vous suivis ?

A peu près 15 ou 18 tirs en atmosphère, j'étais là à chacun d'entre eux. Deux fois par an nous prenions des échantillons du bétail, un grand nombre dans chaque troupeau. Je pense que pour ce qui est de l'étude des résultats des radiations, ils gaspillent leur argent depuis dix ans. Ils disposent de toutes les données nécessaires depuis très, très longtemps. Ils ont essayé tous les tirs imaginables, encore et encore. Ce n'est qu'une façon de dépenser beaucoup d'argent.

En 1989, plusieurs années après cette interview, j'ai effectué une «visite d'information publique» du site d'essais, une visite que peut faire toute personne qui en fait la demande à l'avance. Le Department of Energy va même chercher des visiteurs dans des conventions à Las Vegas et dans des maisons de retraite. Aussi le bus était-il rempli de gens du troisième âge attendant avec impatience de passer un jour "à la campagne", ainsi que d'étrangers, de simples curieux. Il était interdit de prendre des photos ou d'apporter des magnétophones. La guide, qui savait qui j'étais, se troubla lorsque je lui posai des questions à propos des cages d'animaux qui se trouvaient encore là abandonnées, à Frenchman Flat où ont eu lieu 27 essais de bombes atomiques. Elle nia qu'il s'agissait de cages. Pensant aussi à Ken Case, je lui demandai ensuite s'il y avait eu un programme d'expérimentation sur des animaux au site d'essais, disons dans les années cinquante, avant qu'on en sache davantage. « Oh non, nous n'aurions pas fait cela. »

Quelles étaient les conditions d'observation quand il y avait une explosion atmosphérique ?

Au point d'observation, une grosse foule se rassemblait, beaucoup de gens avec des voitures. On avait annoncé le tir et dit à tout le monde qu'avant la mise à feu on fournirait des lunettes, comme des lunettes de protection, qu'il fallait les porter ou alors tourner le dos au tir, ne pas y faire face. Rares étaient ceux qui essayaient de faire les malins et de regarder sans ces lunettes. Ils étaient aveuglés pour un bon moment. La puissance des bombes vous obligeait à vous retourner, leur chaleur vous brûlait la nuque. Nous étions à peu près à 8 ou 10 kilomètres du point zéro.

Avez-vous été témoin de ce qu'ont vécu les anciens combattants de l'atome ? Combien en connaissiez-vous ?

A peu près deux cents. De ceux que j'ai personnellement connus lorsque j'étais là-bas, je ne pense pas qu'il en reste plus de quatre ou cinq en vie aujourd'hui. Ils travaillaient partout dans le site. Bien sûr, il y en avait beaucoup à Camp Desert Rock. Ils utilisaient des machines pour creuser des tranchées où s'abriter. A un certain nombre de pieds ou de yards[1] du point zéro, j'ai oublié combien. Les premières étaient assez proches, à moins d'un kilomètre et demie de distance. Là, c'était chaud. Alors, rares étaient ceux qui n'étaient pas malades. On essayait de leur faire dire que ces maladies ne venaient pas de là, mais en fait, il s'agissait des effets du rayonnement. Ça dépendait beaucoup du type de tir dont il s'agissait, des produits chimiques utilisés dans l'engin. J'ai perdu huit ou dix amis que je connaissais très bien.

Quand j'ai commencé à me préparer pour les tirs là-bas, au moment où ils ont démarré leurs séries en 55, le seul auquel je n'ai pas assisté de près a été celui de Control Point. On m'avait fait sortir sur l'autoroute de Lathrop Wells à Indian Springs pour effectuer une patrouille. Les vents ont tourné et ont ramené le nuage de retombées droit sur Control Point. Nous utilisions comme voiture de patrouille une vieille

conduite intérieure Plymouth. Plus tard, ils l'ont emmenée au camp et l'ont lavée à grande eau. J'ai pris un petit déjeuner, puis je leur ai demandé si elle était prête. Ils ont répondu que oui. Je suis rentré à Control Point. Sur la route, mon bras à commencé à me brûler. J'ai retroussé ma manche. J'étais brûlé de la main jusqu'au coude sur une bande large comme ça (à peu près 5 centimètres). Il y avait des radiations dans le coussinet du feutre de la fenêtre, parce qu'il a pris l'humidité pendant le lavage. Nous avons pris contact avec celui qui était censé être le chef et nous lui avons dit ce qui se passait. Il a répondu : « Retournez travailler, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. » Il n'a même pas voulu regarder mon bras. C'est comme ça que ça marchait. C'est effrayant, c'est terrible.

J'ai été opéré onze fois. Des tumeurs. Ce que je pense, c'est que le site d'essais n'est rien d'autre qu'un endroit où l'on dépense plein d'argent d'une manière insensée.

Ken Case est mort le 5 juillet 1985 et sa femme Woody l'a suivi peu de temps après.

1. 1 Pied = 30,48 cm ; 1 yard = 91,44 cm

"On nous avait inculqué l'idée de ne pas nous plaindre ; si nous le faisions, nous perdions notre emploi.
Dans les tunnels, il y avait une bouteille d'un litre pleine de cachets d'aspirine posée près du bidon d'eau. Après le passage de deux équipes, cette bouteille était vidée."

KEITH PRESCOTT

Novembre 1984, Kamas, Utah.

Keith Prescott et sa famille ont toujours vécu dans la petite ville de Kamas, dans les montagnes Uinta, à 65 kilomètres à l'est de Salt Lake City. Pendant toute la période où il a travaillé au site d'essais du Nevada, de 1961 à 1968, il ne pouvait vivre chez lui que les week-end ; pendant la semaine, il séjournait dans une caravane sur le site d'essais. Il faisait chaque week-end 1 900 kilomètres aller et retour. Faire ainsi la navette n'a rien d'inhabituel dans l'Ouest, où la situation économique a contraint beaucoup de personnes à effectuer de longues distances pour travailler. Une partie de son travail concernait la construction souterraine et consistait à creuser les tunnels dans lesquels on effectuerait plus tard les essais nucléaires. Comme il était technicien d'exploitation, il devait aussi dégager avec sa machine à curer la saleté laissée par une explosion. On lui a demandé deux fois d'aller récupérer des instruments dans le tunnel près du point zéro, et à l'époque des essais atmosphériques, il a aussi assisté à beaucoup d'explosions en surface. Comme si cette exposition aux radiations ne suffisait pas, sa famille et lui vivaient sous le vent des retombées du site d'essais. Quand Prescott découvrit qu'il avait un myélome multiple, un cancer radio-induit de la mœlle osseuse, il décida d'engager des poursuites contre le Department of Energy et le site d'essais. Son cas est représentatif des doléances de tous les ouvriers du site d'essais, il a ouvert aux survivants la voie leur permettant d'engager une procédure. Le gouvernement fédéral a cherché à empêcher le procès, sous prétexte que les actions et les décisions qui y seraient débattues concernaient l'accomplissement «d'un devoir ou d'une mission à caractère discrétionnaire» nécessaire à la préservation de la « sécurité nationale ».

Quand je l'interviewai, Prescott éprouvait visiblement une grande douleur causée par sa maladie et il éclatait de temps à autre en sanglots, tant à cause de sa lutte contre la souffrance physique que du caractère pathétique de l'histoire qu'il racontait.

Nous travaillions dans les tunnels et quand il y avait un tir atmosphérique tout le monde devait sortir. On nous donnait une paire de lunettes noires, nous devions nous asseoir et regarder l'explosion. Il fallait que nous portions un dosimètre au cas où il y aurait le moindre risque de rayonnement. Nous l'acceptions parce que nous pensions qu'on avait pris toutes les mesures nécessaires pour nous protéger et qu'on nous permettait de prendre 5 rems de radiations par an.

C'était angoissant, c'est certain. C'était quelque chose de stupéfiant, quelque chose qu'on n'aurait jamais pensé voir de sa vie. Quand la bombe explosait, on voyait les saillants tomber des montagnes et de la poussière. Puis on voyait quelque chose à côté de l'endroit de l'explosion, ressemblant à un raz de marée qui s'avançait. Le sable vous arrivait droit dessus, c'était manifeste. Il bougeait, tout comme une vague dans l'eau. On voyait des fissures dans le sol et puis la poussière était vomie des cavités, peut-être pendant 10 minutes.

Parlez-moi de vos missions de récupération au point zéro dans les tunnels d'essais.

Après l'explosion, toute la boue contenue dans les tunnels était soufflée, alors j'y allais avec la machine à curer. Elle avait une benne, il fallait y aller ramasser la boue, la mettre sur un tapis roulant dans des wagons, tirer les wagons dehors et la jeter. Dans un seul cas, lors d'un tir dans le tunnel B, nous avons porté des masques, des appareils respiratoires, des bottes de caoutchouc, des bleus et des gants que l'on attache avec

du ruban adhésif aux poignets et aux chevilles. Lors de ce tir il y a eu du gaz empoisonné. Nous avions des masques à oxygène, les tuyaux étaient raccordés à une réserve en haut. Ce jour-là le tuyau s'est accroché à un morceau de métal et l'installation s'est débranchée. Chuck Taylor, qui s'occupait de mes tuyaux et de mes affaires, les a rebranchés, et je me souviens que Glen Clayton, mon remplaçant à cette époque, a dit que si j'avais respiré la moindre bouffée de cet air, elle m'aurait tué sur place. Je suppose que c'était aussi de la radioactivité. Bien sûr ce tir était dans le sable, il était très radioactif. On voyait la vapeur qui s'échappait des parois et on sentait cette odeur épouvantable, cette odeur de brûlé, qui ne ressemble à rien de descriptible. Ça sentait comme de la crasse brûlée ou du sable brûlé. C'était très chaud, peut-être 67° ou plus. Rad Safe, l'équipe de sécurité qui s'occupe du rayonnement, était là parce que c'était vraiment chargé en radiations, ils devaient nous changer les films dosimétriques deux fois par jour, à midi et à la fin du temps de travail. Personne n'a jamais dit à quoi cela servait.

Pourquoi avez-vous cessé de travailler au site d'essais ? Est-ce que ce fut en 1969 ?

Eh bien, à peu près un an avant cela, j'ai été vraiment mal. Je savais que j'avais quelque chose qui n'allait pas, mais je ne savais pas ce que c'était. Et puis, quand nous prenions le bus pour aller travailler, mes côtes me faisaient souffrir, une douleur lancinante, je pensais que c'était les reins. Ça me faisait tellement mal que je ne pouvais m'asseoir dans le bus et ça a duré longtemps. Je pouvais encore travailler. Je pouvais faire marcher ma machine à curer, mais je n'arrivais pas à la soulever. Je pouvais pousser, tirer, on aurait dit que les muscles étaient affectés. Je suis allé voir un spécialiste à Las Vegas qui m'a expliqué que c'était à cause du type de travail que je faisais - il m'a dit que beaucoup de femmes qui frottent les planchers ont la même chose que moi, parce qu'elles se penchent ! Les gens du site d'essais avaient pour habitude de « ne pas faire de vagues, de ne pas venir se plaindre ». Cette attitude vous mettait mal à l'aise, quand vous saviez que vous n'alliez pas bien, car personne ne vous croyait. Dans les tunnels, il y avait une bouteille d'un litre pleine de cachets d'aspirine posée près du bidon d'eau. Après le passage de deux équipes, cette bouteille était vide. Personne là-bas n'avait assez d'ambition ou d'estomac pour se plaindre des conditions dans lesquelles nous travaillions. On nous avait inculqué l'idée de ne pas nous plaindre ; si nous le faisions, nous perdions notre emploi. C'était leur langage. Les hommes étaient malades à cause de l'absence de ventilation. Il n'y avait que de l'air inerte, confiné, puant, et du gaz qui s'échappait de la roche. Beaucoup avaient des nausées, des maux de tête. Il y avait trois cents hommes par équipe.

Ils auraient pu prendre des précautions sans que cela leur coûte un centime. Par exemple, interdire d'emporter les vêtements de travail chez soi pour les laver. De les ramener à la maison, de les mettre à laver avec la lessive familiale, pour les rapporter au travail le lundi et les porter jusqu'au vendredi soir. Nous ramenions les radiations à la maison, nous ne nous en rendions même pas compte. A force de marcher dans cette poussière, le revers des jambes de pantalon devait contenir une certaine quantité de radiations. Nous avions des dosimètres qui lisaient jusqu'à un rem. Si la ligne rouge était dépassée, il fallait aller les examiner avec Rad Safe. Ils ont toujours dit que ça ne marchait pas, que le dosimètre ne fonctionnait pas. Ils le jetaient et nous en donnaient un autre.

Une fois où nous travaillions en équipe de nuit, nous nous sommes arrêtés pour prendre notre repas. Je buvais une tasse de café, ma gorge est devenue douloureuse, et au moment du changement d'équipe, quatre heures plus tard, j'avais du mal à respirer tant ma gorge avait enflé. Alors je suis allé dans ma voiture et je me suis enfoncé les doigts dans la gorge pour avoir de l'air, parce que je pensais que je m'étouffais. Cela vous montre à quel point j'avais peur. Je suis allé à Mercury (une petite ville au sud-est du site d'essais) voir les médecins. Ils n'ont rien fait, si ce n'est me donner une aspirine. Puis ils ont dit : « Retournez maintenant au camp. Si vous ne vous sentez pas mieux, eh bien, revenez. » J'ai répondu : « Je ne peux pas aller au camp. J'ai eu une sacrée veine d'arriver ici. Je ne vais pas repartir, parce que je ne le peux pas. » Je suis allé me coucher dans l'un des lits, et quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital de Las Vegas.

Un matin au travail, j'ignore combien de temps plus tard, pour aller dans le tunnel, je suivais un wagon servant à dégager la boue, une torche électrique à la main. J'ai fait tomber la pile dans le fond du wagon, je me suis penché au-dessus pour la ramasser, faisant porter tout mon poids sur le rebord du wagon au niveau de la poitrine. J'ai entendu que ça claquait. J'ai entendu un bruit dans la poitrine, j'ai eu la nausée et je n'ai pas pu marcher. Je n'arrivais à rien faire. Bien sûr, mon contremaître gueulait que je n'étais pas à mon poste, prêt à travailler ; il criait, il gueulait. Ça ne les intéressait pas. Je suis sorti, je ne me souviens même plus si je suis allé à Mercury. Je suis rentré chez moi. On a diagnostiqué un myélome multiple et on m'a dit que les os de la poitrine s'étaient fracassés en mille morceaux comme un pare-brise de voiture. Toute ma poitrine s'est fracassée. Le docteur a dit que j'avais arraché quelque chose à l'intérieur de la cage thoracique et que le diaphragme s'était dégagé. A cause de ce myélome multiple, j'ai eu aussi six vertèbres désintégrées, mais je travaillais. A cause de ces vertèbres broyées, ma taille a diminué de sept centimètres et demie. C'était en octobre 1969.

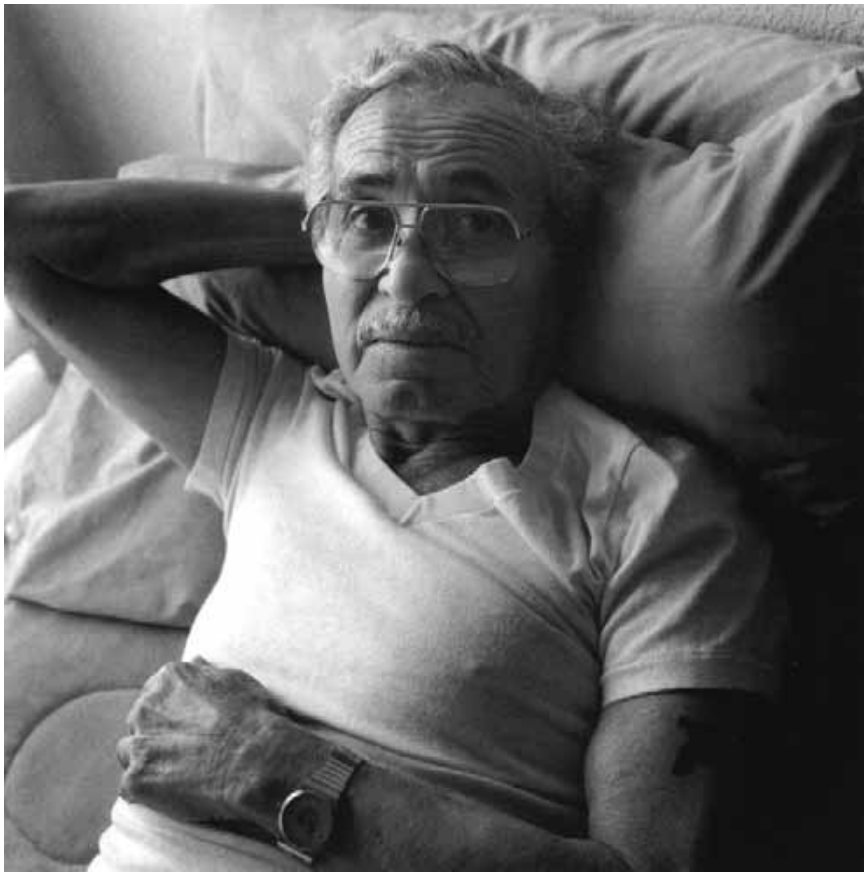
Avez-vous déjà eu l'impression que vous étiez sacrifiable ?

Oui ! Souvent ! Quand je travaillais là-bas, je n'ai jamais douté d'eux. Le gouvernement était pris au sérieux. Quand on occupait un emploi qui dépendait de lui, on n'avait pas à s'inquiéter, il devait s'occuper de vous. Je pense que quatre-vingt dix pour cent des gens qui travaillaient là-bas pensaient ainsi. On nous permettait cinq rads de radiations par an. Si on n'avait pas été exposé aux radiations, ils nous mettaient dans un endroit chaud et l'on y travaillait jusqu'à atteindre presque cinq rads. Une fois, on a fait un tir à midi et l'équipe de nuit a pris son poste à minuit. Quand nous sommes venus à huit heures le lendemain matin, le chef d'équipe nous a expliqué à quel point ses hommes étaient malades. Ils ne savaient pas ce que c'était, aussi beaucoup d'entre eux étaient-ils à l'extérieur du tunnel. Cette équipe est partie et au moment où elle a franchi la porte qui mesure les radiations sur les ouvriers, à Mercury, les alarmes ont sonné - on a transporté les gars en avion au Livermore Radiation Center. On ne nous a jamais appelés à Mercury et on ne nous a jamais examiné, c'est ce qui me chiffonnait. Quelqu'un nous a affirmé : « cette

récupération (d'instruments servant à mesurer la puissance et les effets de la bombe) est très importante pour le gouvernement des Etats-Unis, les conséquences ne sont rien. Nous enlevons ce truc d'ici, quoi qu'il en coûte !» Il ne se passait pas beaucoup de temps avant qu'on ne nous envoie en mission de récupération.

La vie quotidienne de Keith Prescott à Kamas est une lutte contre la douleur. Il est ligoté et corseté afin que ses os fragiles restent en place et le simple fait de rester assis sur une chaise est un défi. Cependant, quand je lui ai demandé ce qui lui maintenait le moral, ses yeux ont pétillé. Il arriva tant bien que mal à descendre à pied jusqu'à l'étable, où il me montra un très jeune poulain qui s'ébattait avec sa mère dans le corral. « Tout ce que je veux, dit-il c'est le voir grandir », et sortant de sa poche un petit appareil, il commença à prendre des photos.

Après toutes ces années, Keith Prescott est toujours vivant. Son affaire contre le gouvernement et les entrepreneurs du site d'essais est un cas qui fait référence et qui est en litige devant les tribunaux depuis une décennie. Il n'y a pas encore eu de décision.



"Tout ce que je vous dis, je peux l'étayer avec des documents. Je suis en train de vous prouver que notre gouvernement ment, camoufle, ne dit pas la vérité."

BEN LEVY

Janvier 1984, Las Vegas, Nevada.

Le jour où je le rencontrai pour la première fois, Benny Levy était malade, des quintes de toux l'empêchaient de faire quoi que ce soit, mais il était fermement décidé à me montrer sa collection considérable de documents déclassifiés, de photographies, de vieux magazines et de livres, qu'il considérait comme un ensemble de preuves irréfutables des dangers du travail au site d'essais du Nevada. En 1980, il avait organisé un ensemble important d'ouvriers, au sein duquel la proportion des veuves augmentait constamment, qui se réunissait tous les mois pour discuter des progrès de leur procès contre le gouvernement et les entrepreneurs du site d'essais. Les membres de ce groupe avaient rassemblé leurs «tests comparatifs», les enregistrements faits par le site d'essais de l'exposition estimée de chacun aux radiations. Quand ceux qui avaient travaillé côte à côte pendant des années comparaient ces enregistrements, il apparaissait clairement qu'on avait manipulé les estimations. Ils avaient rarement porté des badges, des dosimètres, ou des vêtements de protection. D'où venaient donc les chiffres ? Je feuilletai les relevés estimant les doses de Benny sur une période de huit ans. Pendant tout ce temps, il avait effectué le même travail, aux mêmes endroits. Les chiffres n'avaient aucun sens.

Tout ce que je vous dis, je peux l'étayer avec des documents. Je suis en train de vous prouver que notre gouvernement ment, camoufle, ne dit pas la vérité. Ils disent que le site d'essais n'est pas un endroit dangereux pour y travailler, n'est-ce-pas ? Au site d'essais, il y a quarante-neuf endroits dans lesquels il y a de fortes radiations et j'ai travaillé dans chacun d'entre eux.

Voici mon exposition totale aux radiations en 1957 : 3 850 millirems. En 1958 : 3 760 millirems. J'aimerais que vous accordiez une attention particulière aux années qui vont de 1960 à 1965. J'ai une exposition de zéro millirems. Or, quand on travaille là-bas où il y a du plutonium - j'étais sou-

vent dedans - ce n'est pas possible. Quand j'ai demandé une seconde appréciation, on a trouvé que j'en avais un peu plus, on m'a alors attribué 10 110 millirems. Cela ne concerne que le badge dosimétrique, c'est externe, mais on ne m'a jamais donné aucun résultat de lectures internes de ce que j'inhalais ou ingérais. Ils n'en n'ont pas d'enregistrements. (Tous les enregistrements d'expositions que possède l'Atomic Energy Commission / Department of Energy concernent la dose externe. On n'a jamais estimé, ni même étudié la radioactivité ingérée ou inhalée.)

J'ai travaillé au site d'essais pendant vingt-sept ans et demi. J'y travaillais quand ils ont fait sauter la première bombe le 27 janvier 1951. Nous travaillions au temps des essais atmosphériques, quand ils faisaient sauter les bombes sur les tours. Nous construisions les tours et puis nous les nettoyions et les découpions au chalumeau. Ce n'était plus que du métal contaminé. Quand la bombe explosait, sa forme ressemblait à celle d'un parapluie. La boule de feu redescendait à terre et enveloppait tous les débris de la tour qui avait fondu (ainsi que la terre en-dessous). Voilà ce que la boule de feu emmenait avec elle. Quand ça se dissipait, cette poussière commençait à redescendre au point zéro. Nous faisions notre rentrée pour récupérer des instruments entre trente minutes et une heure après l'explosion, quand le sol était encore tout fumant à cause de la chaleur. Une fois les instruments refroidis, nous y allions et nous nettoyions. Nous respirions l'air de là-bas. Nous étions plus exposés que les gens qui ont nettoyé Nagasaki ou Hiroshima, car tout retombait directement sur le site d'essais du Nevada. C'est pour cela qu'aujourd'hui j'ai des problème, mais ils ne l'admettront jamais. J'ai des problèmes pulmonaires, ils ont commencé il y a deux ou trois ans. Je prends ça comme ça vient. Pendant tout le temps que j'ai passé là-bas, je n'ai jamais porté de masque. Voilà pourquoi je dis que le Bon Dieu a étendu sa protection sur moi à ce moment-là, car tous les gars avec lesquels j'ai travaillé sont morts. Il en reste très peu.

Une fois, on m'a viré, licencié, parce que j'étais trop radioactif, j'avais reçu trop de radiations. En 1957. Je sais qu'on n'a contrôlé aucune des personnes contaminées et mortes de cancer, ni poursuivi les recherches sur l'état de santé de personne. On ne m'a pas contrôlé une seule fois. J'ai payé pour mon examen. Le site d'essais du Nevada ne verse aucune indemnité pour les maladies radio-induites. Si vous avez un cancer radio-induit, vous payez de votre poche.

Vous me demandez pourquoi je me suis engagé là-dedans, pourquoi j'attaque le gouvernement ? En 1956 j'ai perdu trois très bons amis lors d'un raté, quand ils ont fait (à Frenchman Flat) le test de sécurité destiné à voir si le crash à l'atterrissage d'un avion dans lequel se trouve un engin nucléaire le ferait exploser. Ils ont été irradiés. Au moment où ils ont fait leur rentrée dans la zone de récupération, ils ont été contaminés par des rayonnements alpha, du plutonium. Ils n'étaient pas protégés contre le rayonnement alpha. Ensuite, Oral Epley a été malade pendant plusieurs jours. Il est mort d'une hémorragie cérébrale à l'hôpital trois jours après avoir récupéré les instruments, et sa famille a dû venir le voir de l'Oklahoma. On a demandé à la famille la permission de conserver le corps une journée et de procéder à une autopsie. On lui a retiré tous les tissus cérébraux et les parties molles. Le type qui a transporté les organes à Mercury pour les mettre dans un avion en partance pour Los Alamos est un ami. On n'a jamais fourni de certificat de décès à la famille. J'en ai eu un, qui vient des statistiques démographiques, disant qu'on a effectué une autopsie, mais sous la rubrique «autorisation de la famille», il y a écrit «NON», Larry Johns, notre avocat, a continué à se renseigner sur ce qu'il était advenu de ces organes, et Los Alamos a répondu n'avoir aucun dossier à leur sujet. John Carter, l'un des deux autres amis, est mort pour les mêmes raisons.

Voilà comment j'en suis arrivé là. C'est parce que le gouvernement a commencé à mentir en 1956. Est-ce que justice nous est rendue ? Non. Leur petit jeu c'est, comme toujours, de gagner du temps, d'attendre que tout le monde soit mort. Ainsi, personne ne sera indemnisé. Il n'y aura plus personne pour témoigner. On a envoyé ces hommes en mission de récupération sans se soucier des conséquences. On n'a pas prévenu les gens des dangers potentiels, on les a simplement envoyés là sans rien leur dire. Le gouvernement ne donne pas un sou pour une vie. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est en train de les rattraper. La vérité commence à paraître.

Huit ans plus tard, quand je rendis une nouvelle visite à Benny chez lui, son exposition aux radiations l'avait rattrapé. Un homme différent me salua à la porte, trop maigre, trop frêle, presqu'incapable de parler, de marcher, ou même de se tenir droit sur ses jambes, mais capable de pleurer facilement. Au cours des années, il avait fait de grandes avancées dans son combat pour exposer la vérité sur les conditions de travail au site d'essais ; le Christic Institute lui avait finalement décerné le prix Karen Silkwood, pour le courage dont il a fait preuve en divulguant des faits occultés. La plupart des ouvriers du site d'essais avec lesquels il m'avait mise en contact pour une interview étaient morts, ainsi que leurs veuves, et les femmes encore là étaient aigries, souvent déprimées et vivaient pauvrement dans l'isolement. L'une d'entre elles avait tout perdu, jusque sa maison, en essayant de règler les frais médicaux de son mari ; elle en était réduite à vivre dans sa voiture depuis un an. En mars 1992, la cour d'appel de la neuvième circonscription avait refusé que le gouvernement rejetât l'affaire de Keith Prescott, le cas d'école sur lequel étaient basées les procédures des autres ouvriers du site d'essais. La vérité commençait à apparaître, malgré plusieurs décennies de coûteux efforts des agences gouvernementales et de leurs entrepreneurs militaires. Lentement, les rouages glacés du système judiciaire avaient écrasé la plupart des obstacles que l'Atomic Energy Commission et son rejeton tout aussi roublard, le Department of Energy, avait placés sur le chemin des indemnisations des ouvriers, mais ces rouages avaient aussi pulvérisé le reste des victimes. Quelques petits progrès avaient été obtenus, mais dans la plupart des cas, « ce petit jeu : gagner du temps », n'avait eu que trop de succès.

Walter Adkins a été exposé pendant 5 heures aux nuages de retombées d'un essai souterrain, Baneberry, qui s'est échappé de son confinement.
"Ça résonnait comme un coup de tonnerre... Boum !!! Et ça a renversé nos tasses de café. Nous pensions que la salle du mess était en train de s'effondrer. Une grande flamme rouge et noire ainsi que de la fumée s'élevaient, tout comme la bombe pendant la guerre à Iwo Jima. Ils ont bousillé ma voiture, ils l'ont passée à la vapeur pendant neuf semaines. Ouais, c'est comme ça qu'ils en ont enlevé les radiations."

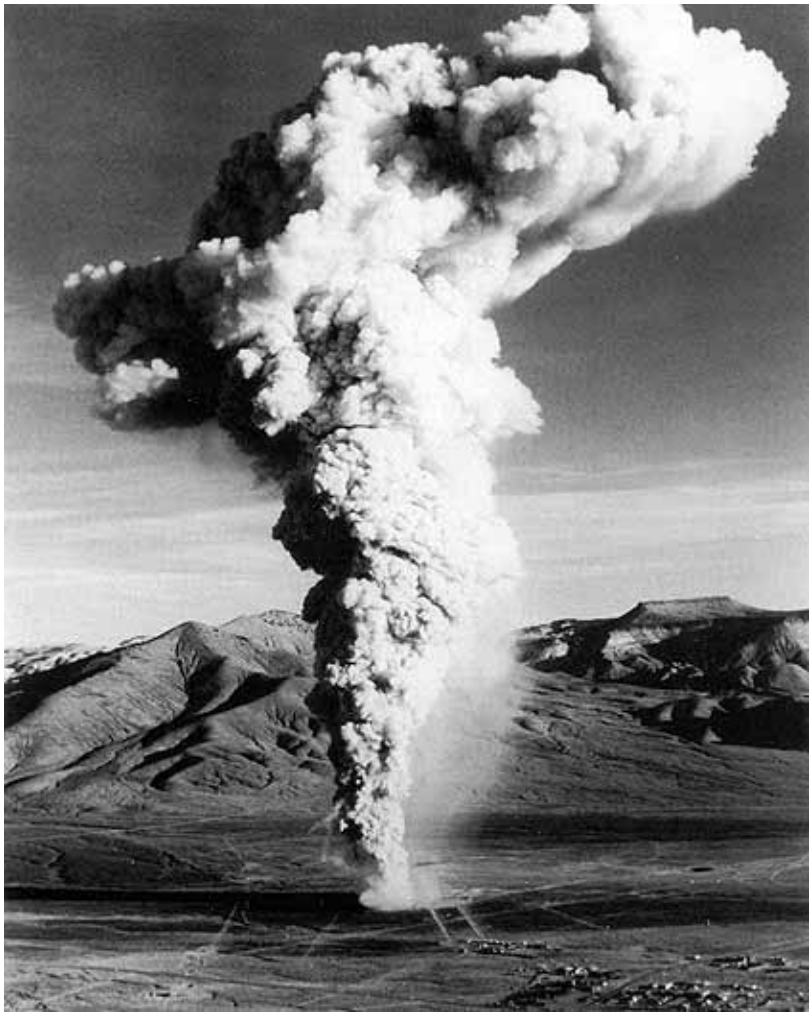
WALTER ADKINS

Mai 1984, Las Vegas, Nevada.

Quand les Etats-Unis et l'URSS signèrent en 1963 un traité partiel d'interdiction des essais atomiques[1] bannissant les essais atmosphériques, ils tranquilisèrent un public anxieux qui crut désormais se trouver à l'abri des retombées. Au site d'essais du Nevada, le 18 décembre 1970, l'essai Baneberry, tir souterrain d'une tête de missile nucléaire, a mal tourné. Cette explosion fait partie de la quarantaine d'essais des années 60 et 70 qui ont laissé échapper des quantités massives de radiations. On avait placé l'engin dans un puits vertical de 275 mètres de profondeur et de 2,15 mètres de diamètre, mais l'explosion provoqua une fissure du terrain désertique sur une longueur d'au moins 90 mètres. Cette fuite très importante laissa échapper pendant plus de 24 heures un nuage radioactif de plus de 3 millions de curies qui dériva lentement au-dessus du Nevada, de l'Utah, du Wyoming, et d'une partie de la Californie. Une tempête hivernale absorba une partie du nuage, ce qui provoqua des chutes de neige très radioactives sur des stations de ski populaires situées près de Salt Lake City, tout comme l'avait fait, deux ans auparavant, un essai dont le nom de code était Schooner[2]. Huit ans plus tard, lors d'une audition portant sur les dangers potentiels des essais nucléaires, l'amiral Hyman Rickover[3], le père de la marine nucléaire, rappelait à un comité de surveillance dépendant du congrès qu' « une simple exposition à deux centièmes de curie signifie qu'on exposerait les gens à un niveau de radiations... équivalent à six ou sept radiographies de la cage thoracique ». Rickover était plein de respect à l'égard du pouvoir toxique de l'atome. Lorsque la marine commença à utiliser l'énergie nucléaire comme combustible pour ses sous-marins, il avait placé un adage sur son bureau : « Sans vision à long terme, on meurt ».

D'après l'estimation de Rickover, les gens vivant ou travaillant directement sous le vent de Baneberry ont passé, à cause de ce seul essai, des milliards de radios de la cage thoracique. La condition physique de Walter Adkins, à cette époque chauffeur de bus au site d'essais, est directement liée aux retombées auxquelles il a été exposé lors de cet incident. Il a développé une tumeur au larynx, puis on lui a retiré un poumon cancéreux. Des cancers de la peau se sont développés sur tout le corps. Des mois avant que je ne l'interviewe en mai 1984, il lui était devenu difficile de respirer sans un appareil à oxygène portatif ; il transportait avec lui une bonbonne d'oxygène partout où il allait, afin de survivre avec son unique poumon malade. Il m'a montré une photographie de lui prise à la fin des années 60, époque où il commença à travailler au site d'essais. Marvel, sa femme, et lui avaient déménagé de l'Oklahoma pour aller travailler à Las Vegas, à cause de leur situation économique difficile ; ils vivaient dans une petite caravane sur Boulder Highway, puis dans la banlieue de Las Vegas.

Quand Baneberry s'est produit, je suis retourné là-bas (à l'antenne médicale à Mercury) et les docteurs m'ont examiné au peigne fin. Mes cheveux, mes yeux, mon cœur - un électrocardiogramme. Ils disaient que je n'avais rien qui clochait, que j'étais fort ! J'ai commencé à travailler ici, par intermittence, en 61. Il y avait peu de travail, ils m'appelaient puis me débauchaient et ainsi jusqu'à Baneberry. J'ai travaillé ensuite un moment après Baneberry, et puis ils nous ont licencié. Je ne sais pas si c'est parce que j'avais reçu beaucoup de radiations ou pour une autre raison. Ils m'ont radié de ma mutuelle syndicale puis j'ai commencé à décliner physique-



ment. Un déclin, après mon licenciement... on aurait dit qu'ils m'avaient arraché toute la sève. Je n'avais plus d'énergie. Ni rien. Ça commençait à me brûler à l'intérieur de la peau. Ça commençait à me faire souffrir, on aurait dit que mes os se calcinaient à l'intérieur (il me montra du doigt les cancers de la peau qu'il avait sur tout le corps). Vous pouvez voir ici où ça me brûle un petit peu. Ça continue à se déclarer partout, là, à la racine des cheveux, partout. (C'est la manifestation caractéristique d'une forte exposition aux radiations : une rougeur violente et brûlante, une léthargie intense et une douleur corporelle suivies, des années plus tard, par de nombreux cancers de la peau aux endroits exposés.)

Je vais vous parler de Baneberry. C'est là où j'ai eu mon compte de radiations. Ce matin-là j'ai conduit mon bus à la salle du mess pour charger les ouvriers et les emmener. Je jurerais qu'il était sept heures, ou presque huit heures, quand la bombe explosa. Je devais conduire les hommes au tunnel T (l'un des tunnels d'accès aux excavations nucléaires où l'on fait exploser les bombes). *J'étais assis là, je buvais mon café en attendant que les gars aient fini de manger et montent dans le bus. On était assis dans la salle du mess, là-haut dans la montagne, et en bas, dans la plaine, à même pas six kilomètres d'où nous étions ça a sauté en surgissant du sol.*

Bon Dieu, ça a secoué. Une explosion qui claquait comme si 40 bâtons de dynamite avaient explosé. Ça sautait ! Je veux dire, ça résonnait comme un coup de tonnerre... Boum !!! Et ça a renversé nos tasses de café. Nous avons pensé que la salle du mess était en train de s'effondrer et nous avons couru dehors et regardé la colline : une grande flamme rouge et noire ainsi que de la fumée s'élevaient, tout comme la bombe pendant la guerre à Iwo Jima. Exactement pareil ! Et alors, on m'a donné l'ordre de charger les hommes, de prendre un chargement d'hommes dans le bus et d'aller au tunnel T ; et il fallait que j'aille juste là où la bombe avait sauté ! Nous y sommes allés et on m'a dit : « Va dans le tunnel T, attend et laisse les gars aller à l'intérieur. Nous ne savons pas encore ce que nous allons faire. Nous t'appellerons... tu attends. » Alors, j'ai eu l'impression de rester là pendant 30 minutes. J'étais assis dans le bus. Je ne suis jamais allé dans le tunnel... parce qu'ils m'avaient dit, à l'époque, que les radiations ne feraient jamais aucun mal. Ça arrivait, mon Dieu, c'était épais.

Ça commençait à arriver, et très vite ils ont appelé pour dire : « Ramenez les gars zone 12 ». Je les ai repris. Ils étaient là tout autour et tout le monde devenait fou ! Ils ne savaient pas quoi faire ! Ils devenaient complètement cinglés ! Là-bas, ça nous recouvrait, alors qu'on attendait qu'ils se décident à faire quelque chose. Je pouvais voir ce truc sur mes mains. Rose, un machin qui ressemblait à du rose. Comme une poussière rose, l'intérieur de ma voiture en était tout recouvert. Le 18 décembre 1970, c'était Baneberry.

Alors on nous a emmené aux douches des vestiaires. Il neigeait. Quand nous y sommes allés, un type a fait marcher un engin de contrôle sur moi et on aurait dit que la boîte allait éclater ! « Oh la la !, ont-ils dit, sors de cette voiture et va aux douches ! » J'y suis allé et cette saleté d'eau chaude ne fonctionnait plus. Il a fallu que nous prenions des bains dans une eau glaciale. J'y suis allé, j'ai pris mon bain, je suis sorti, il a fait marcher ce compteur Geiger sur moi et m'a poussé à y retourner en prendre un autre, et ça s'est passé neuf fois. J'en ai pris neuf et je pense toujours que cela n'a pas nettoyé mes cheveux. Le truc continuait à cliqueter quand je m'approchais, je pensais que j'étais en train de geler à mort dans l'eau glacée. Ça suffit pour tuer un homme sur le coup ! En hiver, et il neigeait !

Ils ont bousillé ma voiture ; ils l'ont passée à la vapeur pendant neuf semaines. Ouais, c'est comme ça qu'ils en ont enlevé les radiations. En tous cas, après avoir fait tout ça, ils nous ont emmené à Mercury. Ils avaient des toubibs là-bas, ils nous ont examinés jusqu'à quatre heures du matin. Je ne plaisante pas. Il en arrivait continuellement. Nous étions assis là dans le bus, ils nous ont fait entrer en nous pressant et ils ont fait des examens, des examens, des examens, toute la nuit. Finalement ils nous ont fait rentrer chez nous avec des combinaisons, des combinaisons en papier et des chaussures en papier. Le lendemain matin à 4 ou 5 heures, nous sommes repartis chez nous.

Deux ans après Baneberry, Walter Adkins était encore affligé d'une toux sèche et persistante : « j'ai toujours pensé que c'était un rhume qui me travaillait. ». Depuis l'accident, il avait remarqué que tout ce qu'il buvait « faisait un peu de mousse » en atteignant la trachée, ce qui déclenchait une quinte de toux. « Je pensais que j'étais tout le temps enrhumé, mais c'était cette tumeur qui agissait sur moi. Puis j'ai commencé à développer des cancers de la peau ». Montrant des

tumeurs et des excroissances sur ses bras, ses jambes, son dos, son nez, dans sa cavité nasale, dans ses oreilles et ses yeux, il continua : « tous ces trucs sont sur moi depuis que Baneberry a sauté là-bas. Vous voyez que j'en ai un juste là, dans l'œil ? »

On lui avait enlevé une tumeur maligne de la trachée. On lui fit un pontage coronarien permettant l'ablation future du poumon. Trois semaines après cette opération de pontage, Adkins rejeta en toussant le contenu d'une tasse de sang ; on l'hospitalisa immédiatement et on lui excisa une tumeur du poumon. Deux mois plus tard, on lui enlevait tout le poumon. Il est mort à l'automne 1988. Pendant des années, Adkins s'était rendu aux réunions mensuelles de l'Association des ouvriers (du site d'essais) malades des radiations, accompagné par sa femme, Marvel, toujours équipé d'un appareil à oxygène portable. Sa taille avait diminué d'un tiers par rapport à celle qu'il avait sur la photo qu'il m'avait montrée. Sur cette photo, on le voit dehors en train de couper les cheveux d'un autre ouvrier du site d'essais, dans la chaleur de Las Vegas, avant “le Baneberry”.

1. Traité de Moscou signé le 5 août 1963 par l'URSS, les Etats-Unis et le Royaume Uni. Ce traité interdisait les essais d'armes nucléaires dans l'atmosphère, dans l'espace extra-atmosphérique et sous les eaux.

2. L'essai Shooner (35 kt) faisait partie du projet “Soc de charrue” dont l'artisan fut le physicien Edward Teller (également promoteur de la bombe H, puis plus tard un des principaux inspirateurs du projet “Guerre des Etoiles”). Ce projet remonte à la crise de Suez en 1957 : l'idée originelle était d'utiliser des explosions nucléaires pour ouvrir un second canal le long de la péninsule du Sinaï. La fin de la crise et la réouverture du canal de Suez intervinrent avant sa réalisation. Mais le programme n'était pas mort pour autant : différents projets, les plus grandioses fort heureusement abandonnés (par exemple le creusement d'un canal destiné à relier deux rivières en Alabama et au Mississipi, ou la création d'un second canal de Panama, baptisé canal panatomique) furent lancés. Après l'échec en 1967, d'un projet destiné à libérer des gisements de gaz (le gaz libéré par l'explosion était devenu radioactif), le programme végéta, puis fut formellement abandonné avec la dissolution de l'Atomic Energy Commission en 1975. L'arme nucléaire a été envisagé ou expérimentée (aux Etats-Unis comme en URSS) dans divers travaux de génie civil : déplacements de montagnes ou détournements de fleuves, formations de canaux, de ports artificiels, de barrages, stimulations de gisements de gaz etc. Les Etats-Unis ont procédé à l'explosion de près d'une centaine de charges nucléaires dans des expériences civiles. (voir B. Goldschmidt, Le complexe atomique, Fayard, 1980, p 195-199). Dans la plupart des explosions du programme “Soc de charrue”, la charge nucléaire était enterrée à seulement 60 mètres ce qui créait un énorme cratère à la surface. Dans de nombreux cas, toute la radioactivité était alors libérée. Dans le cas de l'essai Schooner (8 décembre 1968) toute la côte est des Etats-Unis fut polluée et on en mesura les effets à Toronto et Montréal.

En URSS, de 1965 à 1988, 115 explosions nucléaires (comprenant plusieurs charges à la fois) ont été réalisées dans le cadre du Programme n°7 “Explosions nucléaires pour l'économie nationale”. De nombreuses applications ont été réalisées : sondage sismique profond de l'écorce terrestre, stimulation de gisements de pétrole et de gaz, excavations, création de réservoirs d'eau, de digues etc. De nombreuses et graves pollutions consécutives à ces expériences ont eu lieu : par exemple sur le site de Sémipalatinsk (15/1/65) lors de la réalisation d'une retenue d'eau artificielle, près de Kinechma (Russie, 19/9/71), dans la république de Sakha (Yakoutie, en 1974 et 1978), au Kazakhstan lors de la création d'un réservoir souterrain (18/12/78), etc. (Actualités russes 4/2/94)

3. Hyman Rickover est né en 1900. Sa vie est inséparable du développement du nucléaire aux Etats-Unis. Cet ingénieur est l'artisan du programme de création des premiers sous-marins américains à propulsion nucléaire (avec notamment l'achèvement, en 1954, du Nautilus). Assurant la liaison entre les laboratoires et les constructeurs industriels, Rickover organise le développement pour l'AEC du programme nucléaire civil américain et de la première centrale nucléaire (Shippingport, 1956-57). Après 60 ans de service actif, le 28 janvier 1982, le Joint Economic Comitee rendit hommage au Congrès à ce «magicien de l'ingénierie et des relations publiques». Celui que le sénateur Proxmire venait de proclamer «Monument national» abandonna le langage du technicien et déclara alors aux membres du Congrès stupéfaits qu'il allait «être philosophique». Et il affirma «que le nucléaire est un mal absolu à combattre et à éradiquer, non pas seulement les applications militaires, mais encore toutes les applications civiles, des centrales de puissance aux appareils et aux sous-produits destinés à un usage médical». Pour un intéressant portrait de Rickover et de la mentalité technicienne qui l'animait, voir Jean-Jacques Salomon, *Le destin technologique*, 1992, p50-65)

"Ce que les radiations peuvent faire a été prouvé. Aucune dose de radiation n'est inoffensive pour un être humain. Avant qu'il meurt, sa langue avait tellement enflé qu'elle avait jailli de la bouche et recouvrait son nez. C'était une vision horrible. Personne ne pouvait supporter de le regarder. Je pense que le gouvernement a tué mon mari et a foutu ma vie en l'air."

RUBY DAVIS

Juin 1986, Las Vegas, Nevada.

J'ai rencontré Ruby Davis à une réunion de l'Association des employés du site d'essais du Nevada victimes des radiations. Cette réunion se tenait dans un local du syndicat des métallurgistes situé dans une poche de pauvreté de Las Vegas. En fait, nous nous étions déjà croisées un certain nombre de fois à plusieurs conférences de victimes des radiations tenues dans le pays. C'est une Irlandaise que l'on remarque, avec une chevelure rousse éclatante, et pendant la période où je l'ai connue, j'ai assisté à son changement d'attitude, qui est passée de la majesté à la lassitude. Depuis la mort de son mari, elle n'avait pas eu une vie facile, elle passait par des phases de dépression aiguë. Elle partageait sa maison avec cent cinquante grosses tortues dont elle s'occupait avec une grande tendresse. Je dois dire que ce fut pour moi un spectacle surprenant que d'arriver chez elle en voiture par 45°, et de voir un peu partout des tortues dans la lumière blanche éblouissante du soleil du désert. Une fois installées dans la fraîcheur de la maison, elle me montra une photographie de Jack, son mari, et je fus touchée par la douce innocence de son visage.

Quand mon mari est mort, j'ai bouclé la maison. J'ai loué celle de Henderson pour un prix m'assurant juste le remboursement du crédit de la maison, afin de ne pas la perdre. A cette époque, nous n'avions pas de couverture sociale du syndicat pour les maladies de coeur ou pour le cancer, et l'assurance expira au bout de treize mois alors que nous devions encore des milliers de dollars. Je l'ai emmené contre sa volonté dans un hôpital d'anciens combattants à Long Beach. Cela ne m'a rien coûté, en dehors du loyer et de ce que je mangeais, ce qui n'était pas grand-chose. Je suis restée avec lui toute cette année-là ; j'étais là chaque fois qu'il appelait. Très peu de temps avant la fin, quand j'étais dehors dans le fumoir, je surveillais la lumière en haut en face, quand elle s'allumait ce n'était pas pour les infirmières, elles l'ignoraient carrément. C'était pour moi, parce qu'elles ne pouvaient rien faire pour lui.

Il a perdu la voix, il a perdu la coordination des mains, il n'arrivait plus à écrire de notes. Il s'est accroché à la vie jusqu'à la toute dernière minute. Il ne voulait pas abandonner, il croyait qu'il était en train de se rétablir. Mais en fait, il a passé vingt-six mois à l'hôpital. Trois semaines avant sa mort, il pesait 43 kilos. Nous devions le retourner avec des gants de caoutchouc, parce que sa peau se décollait des os. Je ne pouvais pas pleurer, je ne pouvais lui laisser voir que je pleurais. Je me retenais à mort. Je ne pouvais même pas pleurer derrière son dos parce qu'il devinait que j'avais pleuré. Nous n'avons été mariés que huit ans. Auparavant, nous étions restés ensemble quatre ans, puis huit années de mariage, les années les plus heureuses et les plus tristes.

Nous avons commencé à sortir ensemble en 1956 et nous nous sommes mariés en 1960. Avant cela, il avait longtemps travaillé ici. Les gars travaillaient tous ensemble et les filles étaient toutes des amies. Nous n'avions pas d'avis sur la bombe. Il ramenait une bonne paye à la maison. Tout le monde avait besoin d'argent. A différentes reprises, Jack rentrait à la maison agité et il disait à Jim : « allons faire un tour, fils, je veux te parler. » « Pourquoi ne me parles-tu pas aussi ? » disais-je, « Je ne veux pas te parler du travail, je veux en parler à Jim ». Il emmenait Jim dans un bar, ils s'asseyaient, prenaient une bière, et il lui disait : « J'ai vraiment pris une dose aujourd'hui. J'ai pris une sale dose aujourd'hui. Ne le dis jamais à Maman, ne l'inquiète jamais. »

Son dernier chef est mort d'un cancer il y a six ans. Il s'était voué à cet endroit pendant seize ans, des années pleines, il n'avait jamais manqué une journée de travail, ni refusé une heure supplémentaire, il travaillait comme chef d'équipe. Il est tombé malade et on lui a dit qu'il vieillissait, qu'il n'arrivait plus à se souvenir de quoi que ce soit et on l'a viré indignement, sans prendre en considération ce qu'il avait donné au site d'essais. Sa femme est morte cinq ans plus tard d'un cancer du colon. Nous avons toutes (les veuves) été confrontées au cancer, je dis cela parce que j'en ai eu un. Beaucoup de femmes de ma connaissance en ont attrapé. Les hommes rentraient à la maison avec leurs vêtements sales, poussiéreux, leurs visages étaient pleins de poussière et de cendre, leurs casque étaient recouverts de cendre mêlée à la poussière. De la poussière radioactive.

Les tout derniers mois pendant lesquels Jack a travaillé là-bas, Zeck Simmons, son chef, est venu m'annoncer : « Ruby, je vais devoir retirer Jack de ce travail. » « Pourquoi ? » ai-je répondu. « Il descend dans les trous chauds pour récupérer des instruments, et il n'arrive pas à revenir, nous devons le ramener. » (Les trous chauds sont les tunnels souterrains et les puits verticaux du site d'essais dans lesquels on fait des essais nucléaires depuis le traité d'interdiction des essais atmosphériques de 1963.) « Il étouffe à mort dans les trous chauds. Il n'arrive plus à respirer, il étouffe à mort. Il va falloir faire quelque chose». J'ai répondu : « Virez-le. Virez-le sur le champ. » La dernière fois qu'on l'a remonté d'un trou chaud a été la dernière où il a travaillé.

On devait lui enlever le larynx et la langue. On ne l'a pas fait. Pour la langue c'était trop tard et pour le larynx, ils ont gratté ce qu'ils pouvaient avoir. Avant sa mort, sa langue avait tellement enflé qu'elle avait jailli de la bouche et recouvrait son nez. C'était une vision horrible. Personne ne pouvait supporter de le regarder.

A sa mort, il avait 49 ans. Toute la journée, au cours de son agonie, il a eu des crispations. J'ai aidé à le maintenir dans le lit. Je ne voulais pas laisser le docteur le maîtriser. Je le maintenais au lit et quand il est entré dans l'ultime spasme je l'entourai de mes deux bras, et il m'a saisi les mains ; il est mort comme ça, il ne voulait pas me desserrer les mains, et je ne voulais pas lâcher les siennes. Alors, il a fallu qu'on vienne pour l'allonger, qu'on m'arrache les mains des siennes. Cette expérience a fait de moi une personne bien meilleure. Elle m'a aidé à comprendre qu'il y a de l'espoir, qu'il y a une vie après la mort.

Votre fils ne travaillait-il pas lui aussi au site d'essais ?

Si. Maintenant, sa santé se détériore. Il est tout le temps épuisé. Il a du mal à maintenir la tête droite. Il est complètement épuisé. Il m'a parfois dit qu'il n'arrivait plus à réfléchir, qu'il était trop fatigué pour ça. Il est trop fatigué et il n'a que 43 ans. Il est allé travailler là-bas à 18 ans, comme apprenti pour l'été. Maintenant, ses jambes le font beaucoup souffrir. Son dos aussi. Il a des étourdissements, il est fatigué, il a du mal à voir, il n'est pas capable d'attention suivie et il va d'un médecin à l'autre pour essayer de trouver ce qui ne va pas. Je lui ai demandé s'il se souvenait du docteur Stewart qui disait que ça pourrait prendre vingt ans à se manifester. Il a répondu : « oui, j'y ai réfléchi ». (Avant que les essais ne commencent dans le Nevada, le docteur Alice Stewart, de Birmingham en Angleterre, a effectué une des premières études sur les dangers des faibles doses de rayonnement ; elle indiquait que les enfants de femmes radiographiées pendant leur grossesse présentaient un taux très élevé d'aberrations chromosomiques et de cancers. Toujours aussi respectable et énergique, à plus de 80 ans, elle continue aujourd'hui encore de faire des études sur les effets du rayonnement).

Eh bien Ruby, avez-vous une opinion sur votre gouvernement et sur son rôle dans tout cela ?

Je pense que c'est dégueulasse. Je pense que le gouvernement a tué mon mari et a foutu ma vie en l'air. Jusqu'à ma mort, je combattrai cela, je le ferai. Si je peux simplement aider à prouver qu'ils ont tué nos hommes aussi sûrement que s'ils les avaient envoyés au massacre dans une bataille, et ils l'ont fait, je le crois... A vrai dire, nous avons tout conservé à l'abri. Beaucoup d'hommes de notre section syndicale (des métallurgistes) sont morts ici à Las Vegas. Je peux aller à notre grande salle de l'union locale et vous montrer sur cette grande plaque de bronze tous les hommes qui sont morts du cancer. Je les connaissais tous. Beaucoup, des milliers, qui ne faisaient pas partie d'une section syndicale sont morts de cancers, je le sais. Le Department of Energy, ici en ville, sait que nous savons plus de choses que lui. Et les gens de l'Utah sont exactement comme nous.

Ce que les radiations peuvent faire a été prouvé. Aucune dose n'est inoffensive pour l'être humain. C'est pourquoi les gens devraient réagir et prendre conscience.

"Tous ceux qui travaillaient au site d'essais et avec qui je discutais sont morts. On dirait que l'endroit est plein de fantômes. Ils continuent d'embaucher. Oui, ils continuent d'embaucher, mais nous savons ce qui va leur arriver, n'est-ce pas ?"

JUNE RIDGWAY

Février 1984, Las Vegas, Nevada.

June Ridgway est la veuve de John Chester Ridgway, qui a travaillé comme inspecteur au projet Manhattan à Los Alamos. Il fut plus tard le directeur de son département pendant le projet de missile Titan II, au Laboratoire Lawrence Livermore, la boîte à idées nucléaire de l'Atomic Energy Commission / Department of Energy, située près de San Francisco, et ses collègues du site d'essais au Nevada le considéraient comme un homme « indispensable ».

J'avais à peine poussé la porte de sa maison de Las Vegas qu'elle me mettait dans les mains un énorme dossier relié contenant des dépositions. John Ridgway avait déposé ce dossier, son testament, comme témoignage pendant son procès contre le site d'essais du Nevada. Après nous être assises et mises à notre aise, June Ridgway me montra une photographie de sa famille datant de l'époque où "John Chester", qu'elle appelait aussi "Papa", était encore en vie. C'était un couple très attirant ; elle avait été mannequin et son mari présentait une nette ressemblance avec Oppenheimer, quoique Ridgway fût de loin le plus bel homme des deux.

Tout ce qu'elle me dit lors des vingt premières minutes de notre entretien indiquait qu'elle éprouvait un besoin pressant de me convaincre que les hommes et les femmes liés au site d'essais étaient des gens normaux, patriotes, travaillant dur, ayant une existence quotidienne normale, et qui avaient besoin de ces emplois pour continuer à subvenir aux besoins de leurs familles en dépit de l'horreur des bombes. Trois ans après la mort de son mari, elle croyait à une « défense forte » et au caractère indispensable du site d'essais, parce que « Las Vegas en a besoin pour les emplois ». Le seul changement qu'elle jugeait nécessaire était d'équiper les ouvriers de « vêtements de protection adéquats », et elle se demandait avec une incrédulité bizarre pourquoi le gouvernement « achète des vêtements spatiaux pour les astronautes, mais pas pour les ouvriers du site d'essais.. »

Alors, voyez-vous, des gens vivent ici. Ils travaillent ici. Ils vont à l'école ici et ils meurent ici. Oui, il en meurt plus qu'il ne devrait.

Tous ceux qui travaillaient au site d'essais et avec qui je discutais sont morts. On dirait que l'endroit est plein de fantômes. Ils continuent d'embaucher. Oui, ils continuent d'embaucher, mais nous savons ce qui va leur arriver, n'est-ce pas ?

Là, passez-moi cette déposition, je vais vous montrer ce qu'a écrit mon mari, noir sur blanc. Ils lui ont dit qu'il serait stérile. Mais il ne l'a pas été, ma petite, parce que c'est le seul homme avec qui j'ai couché et c'était le père de Jeff. Ils ne lui ont pas dit qu'il pourrait avoir le cancer, ils lui ont dit qu'il serait stérile et il a répondu : « c'est bon », parce qu'à cette époque, Sean avait 19 ans. C'est notre gamin et nous n'avions pas prévu d'avoir un autre enfant. Mais, comme je le dis, quand on est en ménage, on sait ce qui arrive !

Il n'y avait ni instruction au sujet des radiations, ni quoi que ce soit d'autre. Pas de protection. Leur traitement contre les radiations, c'était des douches. C'est tout ce qu'ils faisaient. Huit heures de douches. Il devait laisser ses vêtements dehors parce qu'ils étaient contaminés.

J'ai pris des photos de lui qui vous épouvanteraient. Mon mari pesait 36,5 kilos quand il est mort. Je peux vous montrer. Il avait l'air épouvantable, et vous pouvez voir ici (montrant la photo de famille) que c'était un homme qui avait une très belle allure, pour moi du moins, et qu'il avait un visage agréable. Il n'était pas osseux, ni gros. Ça a été très dur pour moi quand il est tombé malade, je pense que c'est parce que je devais le soulever. Voyez-vous, Papa ne pouvait pas marcher et même s'il n'avait pas son rein branché sur un tube[1] (il avait perdu un rein et on lui avait fait une colostomie), il fallait que je le transporte aux toilettes. Il ne pouvait pas parler. Je devais lui faire boire de l'eau dans une cuillère à thé, la lui verser dans la bouche. Ça lui faisait tellement mal... « Momma, viens et prie pour moi », et je posais mes mains sur son ventre nu et je priais Dieu pour lui, pour l'aider à bien se porter. Oui, ma chère, ce fut une expérience horrible... quand on vit avec quelqu'un... 41 ans... l'essentiel de ma vie (June Ridgway s'est mariée à 14 ans, son mari en avait 23).

Je ne veux jamais revivre ça. Pas question. Quand mon père est mort, cela m'a fait terriblement souffrir. Et j'ai perdu un petit garçon. Mais ce n'était pas comme avec mon mari. Ça m'a quasiment tuée ! Et j'ai eu des cauchemars. J'en ai encore fait un la nuit dernière ! Je n'y peux rien. Le 27 juin, cela fera trois ans qu'il est mort. Il est parti... il y a à peu près 31 ou 32 mois, et je continue d'avoir des cauchemars, c'était si horrible. Sa mort a été un ENFER ! Et, pour ces bâtards qui disent « vous êtes "sacrifiables" ! », je n'y peux rien, je souhaite qu'ils se trouvent placés dans cette situation. Je ne veux pas qu'ils meurent, je veux simplement qu'ils subissent cette situation pendant une journée. Ils ne feraient plus jamais ça à personne.

Est-ce que ce n'est pas méchant de ma part ? Je n'ai pas l'intention d'être vindicative. Mais je n'y peux rien, j'entends encore mon mari, il hurlait « Momma ! Momma ! ». Il ne voulait pas mourir. Dans cet hôpital, ils s'en souviennent, deux ans plus tard. Il hurlait et il pensait qu'il ne mourrait pas si j'étais présente. Mais j'étais très fatiguée vers deux heures et le docteur a dit : « June, soit vous rentrez chez vous, soit je vous fais amener un lit d'hôpital dans cette chambre ». Et il est mort une heure plus tard. Je lui avais promis d'être avec lui quand il mourrait.

Ce fut un mariage heureux. J'ai eu de la chance. Je ne dirais pas que ça a démarré dans le bonheur, parce que ça n'a pas été le cas. Rien de véritable ni d'important n'arrive facilement. Mais ces 25 dernières années, personne n'a eu un mari meilleur que le mien. Il était très prévenant, et c'était un père merveilleux. Je ne suis pas la seule à avoir subi une perte, mais il y a ces jeunes gars ici en ville qui disent : « Madame, pourquoi fallait-il que John meure ? Nous avons besoin de lui ». Il avait aidé ces gosses à démarrer leur apprentissage. Il aidait tout le monde. Demandez à n'importe quelle personne du voisinage, elle vous dira : « John Ridgway, il était O.K. ». Mais attention, ce n'était pas un saint - il avait son caractère - c'était un homme, tout simplement. Mais c'était un homme bon, qui ne buvait pas et ne jouait pas, et comme je l'ai dit, c'était un homme bon. Et on se demande pourquoi cela devait arriver et pourquoi il a eu une mort aussi horrible ! Je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi.

Quel est votre sentiment à propos des gens du site d'essais qui ont envoyé les hommes dans ces zones contaminées ?

Je pense qu'il faudrait qu'ils se trouvent pendant une semaine dans la situation de John Chester Ridgway, ils devraient subir cet enfer. Je ne demande pas à Dieu de prendre leurs vies. Qu'on les place une semaine dans la même situation, dans l'enfer que John a subi, et plus jamais personne ne serait exposé aux radiations. Là, je vous parle des grosses légumes, de ceux qui disent « Allez-y, vous êtes "sacrifiables" ! ». S'ils subissaient pendant une semaine la même chose que John Chester, il n'y aurait plus jamais personne sans vêtements de protection.

Il avait une constitution robuste et il voulait vivre. Et vous pouvez parler à ces infirmières de l'hôpital, elles s'en souviennent encore. Il luttait pour vivre et le docteur lui a dit : « John, vous êtes mourant, vous serez parti dans trois... » Il gisait sur le canapé dans cette salle d'attente, il l'a bourré de coups de poing et il a dit : « Ce n'est pas juste ! J'ai subi votre opération, j'ai subi 23 traitements par rayonnement au Southern Nevada Hospital, j'ai subi vos traitements gamma, ces traitements lourds à Loma Linda. J'ai pris votre chimiothérapie, je suis allé au Mexique pour suivre un traitement au laetrile[2], et je suis encore mourant ? ». C'est pour cette raison que je n'ai rien fait pour moi. Quelle importance ? Subir tout cet enfer pour rien ? Et tout cet argent, pour rien ? Il n'y a rien que je puisse faire !

June Ridgway souffrait d'un cancer du pancréas, inopérable, et au stade terminal ; elle vivait seule dans une maison dont les vitres étaient pourvues de barreaux, à Las Vegas, dans le Nevada.

1. Probablement, il n'avait pas de sonde urinaire (pour la collecte des urines).

2. Médicament contre le cancer utilisé à partir des années 50, dérivé du noyau de l'abricot. Son efficacité n'est pas prouvée.

"J'ai dit : « Daddy, pourquoi te donnent-ils à faire tout ce genre de trucs comme travail ? et il a répondu : « Je ne sais pas. Parfois nous avons des réunions où on nous dit que, quoi qu'on nous demande, il faut le faire si nous voulons conserver notre boulot ». Il pensait qu'il devait tout faire pour conserver sa place, et ils lui ont gâché toute sa vie. Je ne suis pas très douée pour parler, mais je ne peux pas m'empêcher de réfléchir. Réfléchir est mon truc, alors je peux voir à quel point ils ont abusé de lui."

MAPLE HALL

Novembre 1988, North Las Vegas, Nevada.

Le bruit courait parmi les veuves des ouvriers du site d'essais que le site avait profité de Mark Hall en l'envoyant effectuer des missions qui demandaient un personnel plus qualifié. Toutes les veuves envoyaient chaque matin leurs maris à Mercury, une entrée du site d'essais située dans le Nevada, à 95 kilomètres au nord-ouest de Las Vegas. Chacune avait une histoire similaire : un époux souffrant de myélome multiple, de lymphome, de cancers de tous les organes, d'impuissance, de stérilité. Après avoir assisté pendant des années aux réunions de l'Association des victimes des radiations du site d'essais du Nevada, les veuves perdaient l'espoir de récupérer l'argent des dépenses occasionnées par les cancers. Sans que sa femme le sache, Mark Hall avait souscrit pendant sa maladie une assurance sur la santé auprès du site d'essais, assurance qu'elle n'a jamais utilisée, payant tous les frais en espèces, de sa poche. Maple Hall s'excusa :

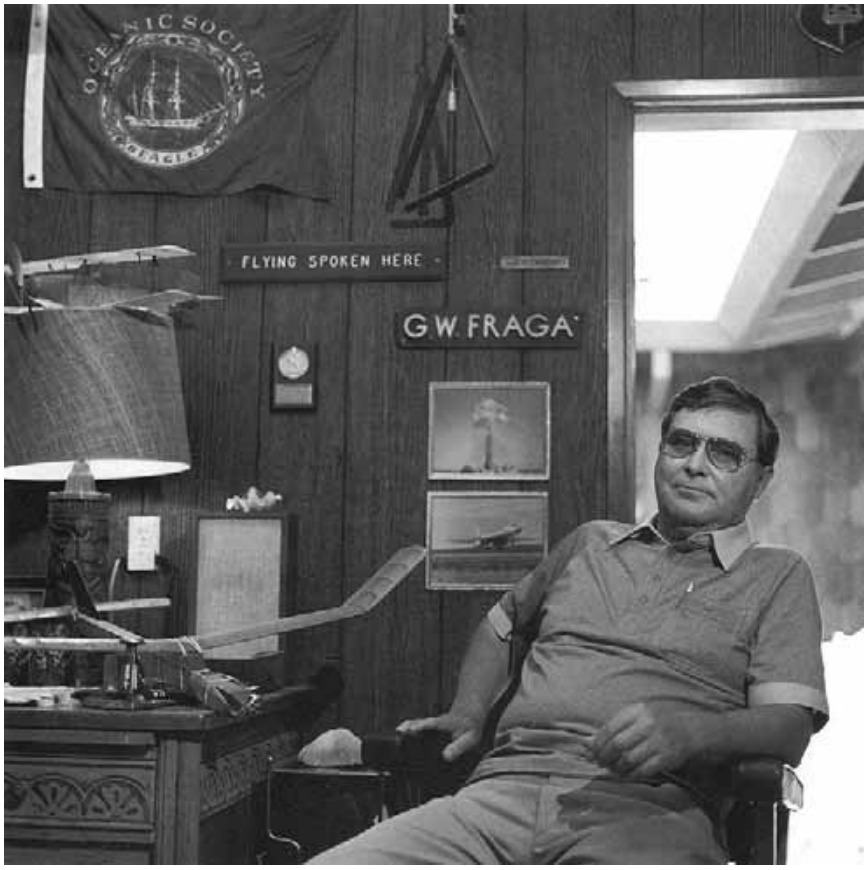
J'étais si stupide et si désireuse de faire ce que j'avais à faire que je n'ai pas pensé à l'argent, et je ne savais pas que nous allions être si fauchés plus tard. J'ai dû payer à chaque fois l'hôpital et puis j'ai dû payer d'autres gens pour qu'ils viennent et qu'ils m'aident à m'occuper de lui. Toutes ces choses sont arrivées, je n'en étais pas réellement consciente. J'ai tout payé de ma poche, en espèces. Je n'ai pas pensé à cette assurance qu'il avait déjà contractée à Mercury, et cet argent m'appartient toujours.

Il aimait Mercury. Il avait signé un contrat de mariage avec moi, mais il était marié à Mercury. Il a vraiment dédié sa vie à Mercury, mais pour moi, il fut un mari merveilleux. C'était quelqu'un de très bien, je suis sûre qu'à son travail, tout le monde l'aimait. Et puis il était vraiment propre et soigné. C'était une personne très ambitieuse, un véritable trésor. Nous n'étions pas allés au collège, mais nous étions des gens "bien".

Ils ont fait beaucoup de choses abusives, je ne sais s'ils les ont faites parce que c'était une personne de couleur. Ils disaient : « cet idiot fera tout ce qu'on lui dit de faire... » Ils savaient à quel point il était adroit et efficace. J'ai remarqué que ses mains avaient enflé. Je lui ai demandé : « Daddy, pourquoi sont-elles si grosses, aussi grosses que tes deux poings ? ». Alors il a commencé à pleurer : « ils m'ont dit de creuser et de trouver la ligne à haute tension qu'il y a dans le sol. Quand je l'ai trouvée, ça m'a projeté contre la maison, puis je suis retombé, et j'avais toujours la pelle dans les mains ». Ils savaient qu'il n'avait pas plus de bon sens que ça, qu'il irait là-bas et creuserait le plus rapidement possible. Ils savaient que si quelqu'un devait la trouver, ce serait Mark, et c'est bien ce qu'il a fait. Puis il a dû subir beaucoup d'opérations chirurgicales.

J'étais aussi stupide que lui, en un sens, parce que j'étais une sorte de gamine. J'ai dit : « Daddy, pourquoi te donnent-ils à faire tout ce genre de trucs comme travail ? Ils voient que tu ne comprends pas vraiment », et il a répondu : « Je ne sais pas. Parfois nous avons des réunions où on nous dit que, quoi qu'on nous demande, il faut le faire si nous voulons conserver notre boulot ». Il pensait qu'il devait tout faire pour conserver sa place, et ils lui ont gâché toute sa vie. Je ne suis pas très douée pour parler, mais je ne peux pas m'empêcher de réfléchir. Réfléchir est mon truc, alors je peux voir à quel point ils ont abusé de lui.

Il a été malade par intermittence pendant à peu près 15 ans. C'était un tel trésor. Il continuait de vouloir aller à Mercury. Puis j'ai vu ses chairs abîmées. Daddy s'asseyait et il pleurait souvent. Ses chairs s'ouvraient. Il est allé de mal en pis. Il perdit ses cheveux et des balafres sont apparues sur sa tête. Il se mit à uriner du sang. Ça me crevait le cœur. Le temps passant, sa chair s'est détachée des os et les os de la hanche lui ont traversé la chair. Un jour, son estomac a enflé, comme quand une jeune vache va vêler. Cette chair pourrie avait bloqué ses urines et il ne pouvait pas aller aux toilettes. Son estomac s'est dégagé, son pénis était plus gros que celui d'un cheval et enflé avec toute cette pourriture. La chair avait pourri et s'était détachée des os, parce qu'il avait inhalé trop de ces radiations. Beaucoup de choses sont arrivées, par exemple du sang qui sortait de ses yeux parce qu'il y avait une pression énorme à l'intérieur. Alors il a été déprimé jusqu'à sa mort parce qu'il n'avait plus rien à quoi se raccrocher.



Contrôleur du niveau des radiations pour l'Atomic Energy Commission, Gilbert Fraga a distribué des badges dosimétriques dans les bordels locaux.
"Il y avait un petit lot, plus que décolorée : elle avait les cheveux teints en vert. Son business développées à toute allure : des gardiens de moutons, des propriétaires de ranch, et des mineurs arrivaient de plusieurs kilomètres alentour pour faire leur affaire avec la fille au badge dosimétrique. Elle ne l'enlevait jamais, c'était le gag."

GILBERT FRAGA

Août 1986, Sacramento, Californie.

Contrôleur du niveau des radiations pour l'Atomic Energy Commission, Gilbert Fraga est entré en contact avec toutes sortes de gens de l'Utah et du Nevada, alors qu'il suivait des nuages de retombées dans sa Plymouth Fury. Il s'arrêtait fréquemment dans l'une des maisons de passe, omniprésentes au Nevada, pour boire une bière fraîche et bavarder, déposant en cours de route quelques badges dosimétriques.

Plus on montait dans les collines, plus les gens étaient amicaux. Vous vous demandez peut-être comment il se fait que je connaisse la patronne du Big Four (un bordel). Mon directeur m'a dit : « Fraga, nous sommes censés avoir un échantillon de la population indigène. C'est-à-dire, des infirmières, des institutrices, ce style de personnes. Avez-vous jamais distribué un film dosimétrique (badge) dans un bordel ? Vous feriez bien de le faire. Il vous faudrait au moins une fille avec un film dosimétrique. » Je savais qu'il me faisait marcher, alors je l'ai pris au mot : j'y suis descendu et je me suis présenté à la patronne. Tout autour du bar, il y avait des filles avec des trucs à fanfreluches et je lui ai dit que je venais pour donner un badge dosimétrique à l'une de ses employées. « Oh, bien sûr, bonne idée ! Je vais aller chercher dans l'arrière-salle celles qui ne sont pas occupées et les rassembler ici. » Alors elle me les envoya toutes. « Allez-y et faites votre choix. » Il y avait un petit lot, plus que décolorée : elle avait les cheveux teints en vert. Elle s'appelait Lucky. Ses affaires se sont développées à toute allure : des gardiens de moutons, des propriétaires de ranch, et des mineurs arrivaient de plusieurs kilomètres alentour pour faire leur affaire avec la fille au badge dosimétrique. Elle ne l'enlevait jamais, c'était le gag.

Avec Atomic Energy Commission peint sur la voiture et tout le reste, les gens savaient qui nous étions quand nous arrivions. Personne ne soulevait de discussion au sujet de la bombe. C'était tout simplement une chose de la vie, je suppose. C'était la psychologie de l'époque. Personne n'exprimait la moindre inquiétude. Je suis tombé sur beaucoup d'institutrices du Nevada et de l'Utah, elles n'ont montré aucune anxiété. Les bombes explosaient chaque jour. Nous devions venir et rassembler de temps en temps les badges dosimétriques. J'ai demandé à l'une d'elles : « Vous ne dites pas que vous vous inquiétez des radiations et des nuages en forme de champignon qui planent au-dessus d'ici, mais de quelle manière ressentez-vous cela ? » Elle a répondu « Je m'en moque complètement. Ce sont mes parents, là-bas, à New York, qui me téléphonent chaque fois qu'ils apprennent qu'une bombe explose ». A cette époque, les gens de la côte Est étaient probablement plus anxieux.

C'est Smoky[1], ou alors Hood[2], qui a été un cafouillage terrible, l'un des pires que j'ai jamais vu. On m'avait téléphoné pour que je conduise deux reporters du magazine Life à Newsmen's Knob. Toutes les troupes étaient en rang, il n'y avait personne dans les tranchées, quelques-uns des officiers étaient debout et faisaient face à la tour sans lunettes de protection. Il faut toujours avoir des lunettes de protection. Cela peut brûler la rétine si l'on est proche, et nous l'étions, 4,8 kilomètres. Il y eut alors un éclair éblouissant. Dans un grondement une grande onde de choc nous a frappé la poitrine, nous a presque, mais pas tout à fait, jeté à terre. Cinq secondes plus tard, un grondement s'est répercuté dans tout le

canyon. Le champignon était toujours censé monter, se dissiper et puis être poussé par le vent vers l'est, en direction de l'Utah. Le bulletin météo était erroné... le nuage a commencé à arriver droit sur nous. Il y avait là des centaines et des centaines de personnes. C'était une chose curieuse, voilà le nuage juste au-dessus de moi et c'est tout comme un nuage de pluie quand ça descend. C'est un nuage mobile. Puis ça retombe, les retombées se forment, c'est comme de la pluie. J'ai vu que j'avais 1 500, 2 000 millirems. J'ai pensé que mes instruments étaient faux, alors je suis passé de l'un à l'autre. Mais non, ils marchaient correctement. Alors j'ai appelé le quartier général. J'ai dit : « C'est une fournaise ici, c'est l'enfer. » « Eh ! Fraga est là-bas, il dit que ça brûle plus que les flammes de l'enfer » « Dites-lui que ses instruments sont faux ». Bon Dieu, je me suis mis à courir. On a dû monter jusqu'à 130 km/heure sur les deux voies. Ce nuage continuait d'arriver, il continuait de nous suivre. Il est descendu par la Vallée de la Mort, puis au Nord, au-dessus de Beatty, Warm Springs, Carson City, de la pluie est tombée sur Reno, puis il s'est dirigé vers la mer, à Fort Bragg, en Californie. Il était mauvais, celui-là.

Représentez-vous la tour de la bombe, on fait exploser le truc, et la tour est complètement vaporisée, jusqu'aux blocs d'appui de béton. Le sol est enfoncé dans un bassin, il est complètement cramé. Le sable est fondu et fait des petites boules noires. Une fois, nous avons contrôlé l'un de ces sites en avion. Nous avions sortis nos compteurs Geiger ; c'était radioactif. On avait tiré la bombe deux semaines auparavant, et c'était toujours bigrement radioactif ; pour cette raison, nous ne pouvions rester là très longtemps. Le fait est que, de toute façon, nous n'aurions pas dû y être, c'était trop radioactif pour n'importe qui. Nous avons travaillé là un moment et nous sommes revenus une semaine plus tard contrôler au milieu de la plaine une rangée de maisons, construites dans le but de faire des expérimentations. Des carcasses de bois, des blocs de cendres, différentes choses, tout cela équipé de mannequins complètement habillés, assis autour d'une table, dans une salle à manger. Puis la bombe. Nous sommes allés dans ces endroits. Les mannequins étaient complètement déchiquetés par les explosions des vitres des fenêtres. Il y avait des éclats de verre plantés de l'autre côté de la salle à manger.

Nous couvrions un grand territoire qui comprenait des parties de la Californie, tout le Nevada, des parties de l'Arizona, des parties de l'Utah, tout cela divisé en zones. Pour nous rendre dans tous ces endroits quatre d'entre nous devaient faire 4 800 kilomètres par mois, à 145 km/heure dans une Plymouth Fury. Nous étions tellement éparpillés que nous avions une baraque en tôles à Las Vegas. Tous les badges dosimétriques devaient y être, nous les changions toutes les deux semaines. Nous les distribuions aux gens ainsi qu'aux portes des écoles et des églises. On descendait des vallées désertes sur des kilomètres et des kilomètres pour récupérer un film dosimétrique. Nous en avions des tonnes. La vérité c'est qu'on en a jeté des centaines à la poubelle parce que nous n'avions pas le temps de les lire tous, on n'en lisait pas plus de 40, 50 %. J'avais mon propre badge. Il ne fonctionnait pas assez bien. Ils ne valaient rien.

Nous devions aussi répondre aux plaintes concernant les dégâts, les brûlures infligées au bétail, aux moutons et aux gens par les rayons bêta. Je me souviens d'être tombé sur un Indien qui avait des médailles de l'artillerie de la Seconde Guerre mondiale. Ce pauvre vieil Indien avait des moutons, une fois il s'est mis à pleurer en parlant du mal infligé à ses moutons par les brûlures bêta. Des larmes coulaient sur ses joues. Il a déboutonné sa poche et ça m'a vraiment fait quelque chose. J'en ai presque pleuré. Il a sorti de sa poche de chemise sa médaille de l'armée de l'air, il avait à peu près quatre médailles enveloppées dans du papier toilette. Il disait : « A cette époque là, j'étais un bon Indien et un héros, mais maintenant, ils me traitent très mal. » Des brûlures bêta, cela fut confirmé.

C'était en 57, j'avais 23 ans. Deux ans plus tard, je retournai à Berkeley pour passer mes diplômes universitaires. J'ai commencé à avoir d'horribles maux de tête. Deux ans plus tard, ils ont disparu d'un seul coup. Puis j'ai commencé à avoir des étourdissements. Ça a empiré graduellement. Ça a atteint le point où je n'ai plus été capable de piloter un avion, parce que je tombais dans les pommes. J'avais ce qu'on appelle des vertiges et j'en ai encore. De légers titubements en marchant, des problèmes de mémoire à court terme, des nausées assez souvent, de la fatigue. Ça allait si mal qu'il m'était difficile de dormir. Certains jours, c'est au point que je ne peux pas sortir du lit. De la chirurgie pour un cancer de la vessie. Une mauvaise circulation. Deux crises cardiaques. Savez-vous ce que signifie être châtré ? Quand un homme ne peut conduire sa voiture, c'est castrateur. Ça vous rend fou. Vivre en-dessous du niveau de pauvreté, ce n'est pas très amusant. Nous avons demandé à être reconnus invalides à la caisse de retraite. Pendant trois ans, nous nous sommes battus avec ces salauds et finalement ils m'ont rejeté. Ils ont dit : « M. Fraga, vous ne pouvez pas prouver que les radiations sont la cause de vos maladies. » J'ai répondu : « Vous ne pouvez pas prouver qu'elles ne le sont pas. »

On voit des films dans lesquels des bombes atomiques ou des bombes à hydrogène explosent. Des gens essaient de décrire l'explosion. Mince alors, ça n'a rien à voir avec le fait d'en voir une par soi-même, en étant sur place. C'est une énergie sacrément forte, ça ne vous lâche pas.

1. Tir effectué le 31 août 1957. Plus de 3 000 soldats furent exposés lors de cette explosion nucléaire.

2. Tir d'une puissance de 74 kilotonnes, effectué le 5 juiller 1957.

Adam et Sarah Haynes.
"Il était à l'extérieur, au milieu de nulle part, il surveillait des boules de plutonium. On voulaient savoir si une détonation atomique les ferait exploser. On l'a assigné à un poste inaccessible que même un super-communiste n'aurait pas approché ! Il était trop radioactif. Ils plaçaient un compteur Geiger derrière ses oreilles, ce truc sautait. Il a vomi pendant six semaines complètes sans pouvoir s'arrêter."

SARAH HAYNES

Juin 1986 et décembre 1991, Las Vegas, Nevada.

UNIQUEMENT A USAGE OFFICIEL
- 29 mars 1955

De : James E. Reeves, Manager des essais

Objet : SUREXPOSITION DU GARDE DE SECURITE EUGENE D. HAYNES

Dans la matinée du 1er mars 1955, M. Haynes s'est rendu après l'heure H dans la zone du tir de Tesla, afin d'effectuer la surveillance des sphères de plutonium, jusqu'à ce que, dans le cadre du Project Recovering Party, on puisse les récupérer après leur exposition au tir Tesla. Il est allé à moins de 400 mètres du point zéro. Il s'est trouvé au maximum pendant 20 minutes dans la zone contaminée. La lecture du dosimètre indiquait que sa limite était dépassée. Quand le film dosimétrique fut développé plus tard ce jour là, il a indiqué une exposition totale de 39 Rœntgens.

C'était un ancien marine qui avait 36 ans quand l'"accident" est arrivé. L'Atomic Energy Commission a admis qu'il avait reçu en vingt minutes dix fois la dose maximum de radiations qu'elle considérait alors comme la dose "limite" pour une année. Le *Las Vegas Review Journal* écrivit : « Eugène Haynes redoutait plus la colère de sa femme que n'importe quelle maladie qu'il pouvait avoir contractée. » « La connaissant comme je la connais, je ferais bien de rentrer le plus vite possible en Californie. Elle est nerveuse et ceci va la bouleverser. Elle est capable de piquer une crise. A part ça, je me sens bien et je ne vois pas pourquoi on fait tout ce chambard. » Des années plus tard, le visage de son frère Wilbur, lui aussi gardien de sécurité au site d'essais, s'empourprait de rage quand il pensait à la dureté du personnel d'encadrement, coupable de l'exposition de son frère : « Ils ont fait des expériences. On lui a donné cette stupide mission sans aucune raison. A cette époque précise, quelqu'un faisait des expériences avec des boules de plutonium. On les plaçait à des endroits stratégiques. Ils voulaient savoir si une détonation atomique les ferait exploser ou de quelle manière elles réagiraient. Le sergent Crane a dit : "Après le tir, je veux que vous alliez là-bas et que vous vous assuriez que personne ne tourne autour de ces boules de plutonium." Vraiment, c'est ridicule. Il n'y avait personne là-bas pour tourner autour ! A la minute où la charge a explosé, Gene a reçu le feu vert et il est parti. Quand il a pris cette route, au lieu d'éviter les retombées qui suivaient la direction prévue, il a roulé en plein dedans. C'était si intense que ça a bloqué sa radio, l'empêchant de contacter le quartier général. (Plus probablement, l'impulsion électromagnétique de la bombe avait temporairement mis en panne sa radio ainsi que d'autres engins électroniques). Gene n'avait travaillé ici que quelques mois, il ne savait rien de cette affaire. Il y est allé et il s'est placé derrière les boules de plutonium. Ils ont finalement eu le contact et ils lui ont demandé à quel endroit il se trouvait. Il le leur a dit et ils ont répondu : "Sortez de là !". On m'a dit que s'il était resté là cinq minutes de plus, il serait probablement mort, tant la chaleur était intense. »

Eugène Haynes est allé à moins de quatre cents mètres du point zéro, quelque temps après l'explosion de Tesla (7 kilotonnes), en plein dans le champignon atomique où il est resté pendant vingt minutes. Son frère se souvenait : « Je l'ai conduit au quartier général où nous nous sommes rendus compte que le véhicule qu'il conduisait était plus chaud que le canon d'un fusil. Ils ont voulu l'examiner. Peu après il n'a plus été capable de conserver quoi que ce soit dans l'estomac. Le Médecin Général est venu (de Washington). Ils plaçaient un compteur Geiger derrière ses oreilles, ce truc sautait. Des furoncles se sont déclarés et il a eu beaucoup de problèmes pour manger. Le Médecin Général est venu une seconde fois. Après cela, on ne lui a plus jamais permis de retourner au site

d'essais, alors ils se sont débarrassés de lui, ce qui ne m'a pas vraiment dérangé. »

Sarah, sa veuve, se remémorait leurs années antérieures au site d'essais, quand ils étaient fermiers et éleveurs de poulets à Cotati, en Californie.

Il y a eu une épidémie de polio dans notre communauté. Il a eu la polio et n'a pas pu travailler pendant des mois. Il était complètement paralysé, la seule chose qu'il pouvait bouger était la tête. En 1952, j'étais la "mère polio" de l'année, mon mari et mon fils aîné l'avaient. Gene ne pouvait vraiment pas prendre un boulot dur physiquement, alors son frère lui a dit : « Pourquoi ne viens-tu pas à Las Vegas pour avoir un emploi de gardien au site d'essais ? Nous nous faisons beaucoup d'argent, et il n'y a pas de travail dur physiquement. » Voilà, c'est le début de l'histoire. Je ne comprenais pas encore tout ce jargon, « point zéro », « le champignon ». Nous ne lisions pas, nous nous fichions d'Hiroshima. J'avais mes propres problèmes, j'étais complètement dépassée, et je me moquais de ce qu'avait fait la bombe atomique à Hiroshima et à Nagasaki. Je ne savais rien du travail que Gene et Wilbur effectuaient là-bas.

On l'a envoyé en mission dans une zone qui était tellement inaccessible que je me fous de savoir jusqu'où aurait pu aller la ferveur d'un communiste russe, puisqu'il n'y serait pas allé, tellement c'était radioactif. On n'a dit que récemment ce que Gene surveillait : c'était des boules de plutonium au milieu d'un no man's land. Ils ont dit qu'il aurait grillé s'il y était resté dix minutes de plus. Ils ont brûlé sa jeep devant tous les hommes. Ils ont brûlé ses vêtements et ils l'ont renvoyé à la maison ! Ils n'avaient pas besoin de lui dire de rester chez lui, il ne pouvait plus aller travailler, il vomissait. Il a vomi sans arrêt pendant six semaines complètes, il a perdu 18 kilos. On lui a fait des examens de sang tous les jours. Il devait aller voir le docteur Ross Sutherland qui était la risée de tout le camp. Honnêtement, c'était l'être humain le plus ignorant que Dieu ait jamais placé sur terre. « Il n'y a rien qui cloche chez vous, Gene. Vous êtes seulement nerveux, c'est pour cela que vous vomissez tout. Tout va bien. » Ils ont décidé que rien ne clochait et lui ont tapoté le dos. D'un seul coup, au cours de la septième semaine, tout son corps s'est couvert de furoncles, du sommet de la tête jusqu'au bout des pieds. Des furoncles et des tâches d'un rouge violacé sur tout le corps, le visage, le dos et le cou. Il ne pouvait pas porter de vêtements. Il criait si quelqu'un le touchait. C'était violent, non ? Apparemment, il y avait, à cette époque, du grabuge qui provenait d'Hiroshima, à propos de ce type de lésion. Il y avait des photographies des victimes de brûlures. Ils ont continué à nier jusqu'au bout que quelque chose clochait chez lui.

Les médias ont demandé à Gene de venir en ville, au bureau de l'Atomic Energy Commission, pour l'interviewer. Des reporters étaient venus du monde entier. Avant cette interview, il a signé une lettre qui l'engageait à taire certains faits - s'il ne taisait pas ces faits, il était passible d'un procès pour trahison. S'il assumait la responsabilité d'avoir pris sa jeep et d'avoir pris une mauvaise route, s'il disait aux médias que c'était de sa faute, ils lui promettaient un emploi à vie, en ville (dans leurs bureaux plutôt qu'au site d'essais). Une suédoise lui a demandé : « Comment pouvez-vous être stupide au point de prendre la mauvaise route ? » Il s'est effondré et il a pleuré, il ne pouvait même pas lui répondre. Alors ils ont fermé leurs micros. Après toutes les photos qui ont paru dans les magazines, dans Life, *dans* Liberty, *Gene a travaillé à peu près un mois puis ils l'ont licencié. Il a demandé : « Et les promesses d'emploi à vie ? » Le capitaine Mc Intyre a répondu : « Prouvez qu'il y en a eu. » Je parle d'hommes insensibles, pas d'hommes compatissants. Les choses s'apaisant, le cas de Gene n'a pas été longtemps d'actualité, les essais ont continué, d'autres gens ont été irradiés. Nous avions toujours tort. Ils avaient toujours raison.*

Après l'accident, Gene a été stérile pendant de nombreuses années. Après y être allé pour se faire opérer d'une hernie, ils ont dit que ça ne pourrait plus arriver... apparemment c'est arrivé. J'ai été enceinte. J'étais inquiète à propos des radiations. Mon docteur était japonais et lui aussi était inquiet. Pour Adam, je voulais un avortement. C'était illégal à cette époque. Adam est un peu lent, il y a un problème avec ça. Il n'a aucune capacité de concentration, c'est un très grand asthmatique, il a toutes sortes de maladies. C'est mon souci maintenant. C'est mon chagrin. La raison pour laquelle Gene et moi n'avions pas d'argent, c'est qu'Adam n'arrêtait pas d'entrer et de sortir des hôpitaux. C'est pour ça que si je fume trop, au point d'en mourir et si je n'ai pas à affronter le futur, je serai heureuse. Tout semble si futile. (Vers la fin de sa vie) Gene suffoquait et toussait tous les jours, les taches rouges étaient importantes. Je revois ce type costaud qui hurlait en me regardant dans les yeux, je dis bien qui hurlait. J'ai reconduit Gene à l'hôpital. Le docteur Kureshi m'a regardé de ses yeux tristes et a dit : « Mme Haynes, votre mari a un adénocarcinome des poumons. Il n'y a que deux façons d'avoir ce type de cancer. A-t-il jamais été en contact avec de l'amiante à son travail ? » J'ai répondu : « Non, jamais. » « Il n'y a qu'une autre façon de contracter un adénocarcinome, c'est par les radiations.[1] » Il a dit aussi que les taches rappelaient beaucoup le cancer des radiations. Gene est allé dans cet hôpital trente ans exactement après le jour où il a été irradié.

Sarah Haynes aimait son mari avec violence, d'une façon passionnée et souvent voyante ; sa mort déclencha chez elle une rage qui la mina au point d'affaiblir rapidement sa santé. Pendant les années qui suivirent son enterrement, elle subit 13 opérations chirurgicales pour son cœur défaillant et, incapable de supporter l'effort financier nécessaire à son entretien et à celui de son fils Adam, handicapé pour des raisons génétiques, elle succomba à des accès périodiques de dépression. Adam, un teenager dégingandé, ravagé par la mort de son père, éclata en larmes quand je lui posai des questions au sujet de celui-ci, qui était aussi son meilleur ami et un compagnon constamment attentionné. « Il m'appelait toujours son copain fidèle. » Quand les ouvriers et les veuves du site d'essais entamèrent leurs poursuites contre le gouvernement et les entrepreneurs de l'industrie des armes, Sarah commença à rassembler des témoignages pour défendre son cas et écrivit à différentes agences gouvernementales pour obtenir les rapports concernant les doses de radiations reçues par son mari. Pendant les semaines qui ont suivi son exposition, on a envoyé

des échantillons quotidiens de sang et d'urine pour les analyser à Los Alamos. Malgré cela, lorsque Sarah Haynes utilisa en 1985 le Freedom of Information Act[2] pour obtenir des documents concernant cette exposition, la réponse écrite du Départment of Energy fut : « Le fait que notre fichier ne contienne aucune donnée concernant M. Haynes constitue un motif de rejet de votre requête. »

Il y eut de nombreuses années au cours desquelles on se renvoya la balle entre cours de justice : des décisions judiciaires favorables aux ouvriers et aux veuves du site d'essais furent reconsidérées en appel et gagnées par le gouvernement. A la fin du printemps 1991, celui-ci tentait une nouvelle combine.

Le gouvernement a voulu obtenir des dépositions de nous tous, spécialement des cinq ou six premiers d'entre nous à avoir intenté des procès. Le ministère de la Justice a voulu obtenir nos dépositions. Alors tout le monde est allé en faire une, cela prend trois ou quatre heures. Moi, j'y suis restée deux jours. Deux jours. Ma fille y est allée une demi-journée. Keith (Prescott), moi, Alma (Moseley), cinq ou six, je ne peux pas en être vraiment sûre. Nous sommes tous sous la juridiction du cas Prescott. C'est un homme fort, mais il ne vivra jamais assez longtemps pour voir le cas réglé. Le juge Foley a pensé que nous devrions avoir chacun notre jour, à la cour. La veille, nos avocats nous ont appelés pour nous informer que le procès était reporté indéfiniment. Les avocats ont reçu une notification de procédure d'appel de dernière minute émanant de la cour de la neuvième circonscription, destinée à nous rembarrer en empêchant notre venue à la cour. Les avocats étaient tous nouveaux, ils « n'avaient pas assez de temps pour éplucher tous nos dossiers », et ils ne pouvaient donc pas comprendre de quoi nous parlions. C'était un obstacle de dernière minute pour tenter de gagner du temps.

Pire encore, après les dépositions, notre avocat Larry Johns nous a téléphoné : le juge l'avait appelé en privé pour lui dire que le gouvernement voulait une autopsie. Vous saviez cela ? Bon, vous ne le saviez pas. Bon, je vais tout vous dire. C'est de cela dont nous dépendons à l'heure actuelle. Ils veulent effectuer cinq autopsies. Keith (Prescott) est vivant, alors ils ne vont pas la lui faire, n'est-ce pas ? Mais ils veulent déterrer Gene et le mari d'Alma, ils veulent exhumer quatre corps, et c'est en cours au tribunal. C'est à cela que le procès est suspendu.

Dans les premières années suivant le début des expérimentations, une procédure classique de l'Atomic Energy Commission consistait à prélever discrètement des parties de corps. Cela concernait alors des moutons, maintenant il s'agit d'humains. Toutefois, cela n'avait jamais été au point de profaner des tombes, de déménager des corps pour les autopsier. Comme cela s'est passé dans le cas des organes dont se souvenait Ben Levy, ces corps pourraient ne jamais être renvoyés, être opportunément “perdus”, et toute preuve de la culpabilité du gouvernement serait détruite à jamais.

Chacun d'entre nous a dû écrire au juge Foley pour le supplier de ne pas laisser le gouvernement nous faire ça. Je vous le dis, petit à petit, je commence à m'effacer. A me retirer du monde, de l'affaire, de tout. L'autopsie ? Des parties de son corps iront à Livermore, certaines ici, d'autres ailleurs, il y a tant de labos dans le pays. Voilà où nous en sommes à l'heure actuelle. Quand nous avons écrit nos lettres au juge Foley, cet homme a levé les bras au ciel en disant : « Je ne veux plus m'occuper de l'affaire». Il a expédié l'affaire à la cour de la neuvième circonscription à San Francisco. Alors, voilà où nous en sommes : le gouvernement veut l'exhumation des corps et nous luttons contre ça. Au début, Larry m'a dit que je ne pourrai en parler à personne, il disait que c'était un moyen de nous faire taire. J'ai répondu : «Larry, la cour ne peut pas me museler. D'abord, ils ne m'ont pas envoyé de notification. Et puis, que la cour aille se faire voir. Je m'en fiche pas mal. Qu'est-ce qu'ils vont me faire, me poursuivre pour outrage à la cour ? Me mettre en prison ? Très bien, j'aurai des repas gratuits, je n'aurai pas à faire le ménage à la maison, qui est-ce que ça intéresse ? A mon âge, qui est-ce que ça intéresse ? !!!»

Je suis amère, je suis méfiante. Je n'ai jamais été comme ça. J'essaie d'être raisonnable, mais maintenant, je suis trop vieille pour l'être. J'aurai 65 ans en juin. Je n'ai plus d'argent. Je suis dans une situation désespérée. J'ai le dos au mur, je ne sais pas où aller pour emprunter de quoi payer mon prochain loyer, Carole. Je pleure parce que je n'ai pas d'argent et que je dois soutenir un enfant qui ne peut pas travailler. Il ne peut même pas aller travailler chez Mc Donald's, parce qu'il n'a pas un visage normal. Vous l'avez vu aujourd'hui. Il est timide et renfermé, il rentre en lui-même, et je n'ai rien pour ce garçon. Je ne sais pas ce qui va lui arriver, je n'ai pas d'argent à lui laisser. Je n'avais pas l'intention de pleurer, je suis désolée. Je m'apitoie sur moi-même et je suppose qu'il y a des moments où je dois le faire, parce que j'ai gardé tout ça en moi.

Ce n'est pas nouveau que je pleure, et il ne s'agit pas que de Gene. Je pleure pour tout le monde, aussi bien pour ceux que je ne connais pas que pour ceux que je connais. Bien avant que Gene ait eu son adénocarcinome, je pleurais toutes les fois que je lisais un article au sujet d'un enfant qui mourait dans l'Utah et quand des collègues de Gene mouraient. C'est une Armageddon humaine : l'homme n'a même pas besoin d'une guerre nucléaire pour mourir d'irradiation. Je pense que le rayonnement tue et tuera toujours. Du fond du cœur, je sais qu'ils meurent d'avoir été exposés aux radiations, je le sais vraiment.

1. En fait, l'adénocarcinome du poumon représente 15 à 30 % des cancers du poumon. Le tabac en est le facteur de risque le plus habituel. Son effet est synergique et multiplicatif avec l'exposition à d'autres facteurs cancérigènes : radiations, amiante, oxyde de fer, etc. Donc, le tabagisme (celui de Sarah Haynes ou celui de son mari), aussi compréhensible qu'il soit, aggravait nettement le risque d'adénocarcinome du poumon. L'exposition à l'amiante seule, classiquement, n'entraîne pas un adénocarcinome du poumon mais un mésothéliome qui touche d'abord la plèvre (la tunique qui enrobe les poumons) puis le poumon lui-même. La présence de cristaux d'amiante dans certains globules blancs du poumon signe son origine (on ne dispose pas de telles signatures pour les cancers induits par les radiations).

2. Le Freedom of information act, voté en 1966, «garantit le droit de prendre connaissance du contenu des affaires “courantes” des administrations quand bien même elles seraient encore “en activité” dans les administrations productrices et auraient moins de 30 ans.» (Sonia Combes, *Archives interdites*, Albin Michel, 1994).

"Quelques jours après les funérailles (de mon mari) deux hommes sont venus, m'ont montré des badges de l'Atomic Energy Commission. Ils ont brûlé tout ce qu'il y avait dans le bureau, même mes affaires. Des choses qui n'avaient rien à voir. Et ils sont repartis à pied, tout simplement..."

GRACE SWARTZBAUGH

Janvier 1984, Las Vegas, Nevada.

Le mari de Grace Swartzbaugh a travaillé au site d'essais du Nevada dès sa mise en service. Il avait travaillé auparavant sur le Projet Manhattan à Los Alamos. Son emploi dans l'industrie nucléaire dura du début des années 40 jusqu'en 1968. En 1958, certaines conséquences sanitaires de son exposition aux radiations sont devenues manifestes et on lui enleva un rein cancéreux. En 1968, pendant des vacances avec sa femme à Hawaï, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus marcher autant qu'à son habitude et qu'il était constamment épuisé. Malgré ce malaise, il retourna travailler au site d'essais après leurs vacances. Un jour, quelques semaines plus tard, il appela sa femme chez lui : « Essaie de voir si tu peux me trouver une place dans un hôpital. » L'examen commença, mais sans résultats concluants. Au cours d'une opération de chirurgie exploratrice, on découvrit que « ses entrailles ressemblaient à l'intérieur d'un arbre solide. Et on aurait dit qu'il y avait comme des anneaux autour de ses organes. C'était comme si tout s'était rassemblé, comme une grosse boule de gelée solide. Ils ne pouvaient rien faire pour lui. Mais comme je le dis, ça n'a duré que du 18 décembre au 18 janvier. »

Grace Swartzbaugh ne possède aucune preuve que son mari ait jamais travaillé au projet Manhattan, au site d'essais du Nevada ou au site d'essais atomiques des Iles Marshall à Eniwetok. (« Ses mains ont été très salement brûlées à Eniwetok »). Ne disposant d'aucun papier à fournir en cas de litige, elle ne peut entamer de poursuites au sujet de sa maladie ou de sa mort. « Je n'ai pas la moindre chose prouvant qu'il a travaillé au site d'essais. Quand j'ai envoyé une lettre leur demandant ce qu'il avait reçu comme radiations, ils m'ont répondu qu'il n'y avait jamais travaillé. » Au cours de ses dernières années, il travaillait comme coordinateur des essais nucléaires souterrains. L'une de ses fonctions était de récupérer du matériel au point zéro, peu après chaque explosion.

Quelques jours après les funérailles, une fois tout le monde parti, deux hommes sont venus, m'ont montré des badges de l'Atomic Energy Commission et m'ont dit : « Vous savez que votre époux effectuait des travaux confidentiels pour l'Atomic Energy Commission, nous devons entrer pour prendre ses papiers. » Ils sont donc entrés et j'ai dit : « Eh bien, tous ses papiers sont de ce côté du bureau. » Je leur ai montré où c'était. L'un d'eux a dit : « Bien, il avait des serviettes. Nous devons prendre les papiers qu'elles contiennent. » Alors je suis allée dans la chambre, j'ai pris les serviettes et je leur ai apportées. Pendant que j'allais chercher les serviettes, ils sortaient toutes les affaires des tiroirs et les brûlaient. Quand je suis revenue, j'ai demandé : « Qu'est-ce que vous faites ? » L'un des deux a répondu : « Eh bien, voyez-vous, nous devons les détruire avant qu'elles ne tombent dans les mains de gens à qui elle n'appartiennent pas. » Et alors, après avoir tout brûlé, ils sont partis et je suis allée au bureau pour fermer les tiroirs ; ils avaient brûlé tout ce qu'il y avait dans le bureau, même mes affaires. Des choses qui n'avaient rien à voir. J'avais des déclarations d'impôts et d'autres papiers personnels. Tout avait disparu. Et ils sont repartis à pied, tout simplement...

Bonnie Mc Daniels et sa mère, Marjorie Lease devant une photographie de leur père et mari Hap.
"Je me rappelle que Hap disait qu'ici, certaines zones étaient tellement infectées (au plutonium) que personne ne pourrait jamais y vivre"

BONNIE Mc DANIELS et MARJORIE LEASE

Juin 1986, Las Vegas, Nevada.

Quand j'arrivai chez elles, Bonnie Mc Daniels et sa mère, Marjorie Lease, étaient au travail, elles faisaient une douzaine de tartes aux pommes, au citron meringué et aux potirons. Je les connaissais toutes les deux depuis pas mal de temps, pour les avoir rencontrées aux réunions annuelles de l'Association nationale des survivants des radiations, et survivantes, elles l'étaient. Bonnie avait l'attitude d'une Annie Oakley[1], celle de quelqu'un qui tire juste et ne mâche pas ses mots. Elle lançait des insultes et tempêtait à chaque audition du comité de surveillance du Congrès à Washington, s'assurant que les intérêts des ouvriers du site d'essais étaient pris en compte. Sa mère, plus réservée de nature mais tout aussi prompte à se mettre en fureur, rétablissait l'équilibre, en quelque sorte. Pour évoquer les années où elles avaient soigné "l'homme de la maison", Hap Lease (« on le surnommait Happy »), elles ont déroulé une grande photographie de lui, prise au cours de son agonie. Toute envie de tarte chaude a rapidement disparu après que j'eus jeté un coup d'œil sur le cou du pauvre homme, une masse grouillante de tumeurs ouvertes ulcérées, d'une taille qui faisait approximativement la moitié de sa tête. « Ça ne me dérange pas de parler de lui » dit sa veuve, Marjorie, les lèvres serrées formant une ligne mince et dure.

Marjorie

Le cancer a démarré dans sa gorge, c'était très douloureux. Nous sommes allés voir notre docteur, qui a dit : « Vous avez mal à la gorge, je vais vous donner des antibiotiques. » Il les a pris pendant six semaines, mais ça n'a pas eu l'air d'améliorer quoi que ce soit. Nous sommes allés voir un spécialiste de la gorge. Il a dit : « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est sûr que vous avez mal à la gorge. Je vais vous donner quelques antibiotiques. » Nous lui avons dit que nous en avions déjà, mais il a répondu : « Eh bien, essayez trois ou quatre semaines de plus. » C'est allé de pire en pire. Finalement, désespérée, j'en ai cherché un autre dans l'annuaire. Nous y sommes allés directement. Il nous a dit : « Je n'aime vraiment pas ce que je vois. Je veux que vous soyez à l'hôpital demain matin pour une biopsie. » Après la biopsie, nous sommes allés à l'hôpital de l'UCLA où on lui a enlevé le larynx. On lui a presque détaché la tête. Quand il est sorti de son opération, il avait l'air d'une momie, tellement on l'avait empaqueté. Il n'a pas repris connaissance pendant quelques jours. Bonnie (c'est une infirmière) *a quitté son emploi pour s'occuper de lui et elle a assuré des soins intensifs, au sens propre du terme, pendant sept mois.*

Hap a travaillé au site d'essais pendant quatorze ans, à partir de 1962. C'était un contrôleur, alors il était l'un des premiers gars à y aller (dans les tunnels où ils faisaient des essais, pour récupérer du matériel et vérifier les niveaux de rayonnement), après les tirs. Je me souviens qu'il disait qu'il y avait là-bas certains endroits si salement infectés de plutonium qu'ils ne serviraient plus jamais à rien. Personne n'osait y aller parce qu'il y avait trop de plutonium. Il y a eu tellement de gars qui travaillaient là-bas et qui sont morts.

Bonnie

J'ai travaillé aussi là-bas en 1963 et 1964. J'étais secrétaire et comptable pour Rad Safe (l'équipe de sécurité du site d'essais qui s'occupait des radiations), *c'est pourquoi j'en savais beaucoup sur ce qu'il faisait. Il était dessinateur, alors il a fait les dessins pour tous les plans de l'ensemble du site. Il se trouvait sur toutes les routes, sur chaque morceau de terrain ; il prenait des mesures au beau milieu des tirs. Il a participé au nettoyage de Baneberry, il devait faire prendre des douches aux gens, leur faire boire des bières et leur donner des combinaisons en papier. Ils enterraient des voitures dans de grandes fosses car elles étaient si contaminées qu'ils ne pouvaient pas les nettoyer. Dans la cafétéria, tout était contaminé. Il était parmi les plus exposés. Ils avaient un T auquel s'accrocher, un de ces tuyaux fixé au sol, avec une barre perpendiculaire à laquelle on s'agrippait quand la terre tremblait.*

Le jour de Baneberry, ils se tenaient tous à ces points précis (les T) *pour le tir. Ça a vraiment secoué parce qu'il y a eu une rupture. Quand la fumée, la poussière, ou je ne sais quoi d'autre, sont sortis, Hap était juste au-dessus.*

Marjorie

L'endroit d'où il leur a dit de sortir était la zone douze. Ils ont répondu : « Non, nous ne pouvons pas. Notre contrôleur nous a dit de ne pas partir. » Hap a répondu : « Foutez le camp d'ici, c'est trop radioactif. » Robert et Nunemaker ne sont pas partis. Quatre ans plus tard, ils mouraient tous les deux d'une leucémie. Par la suite, il m'a dit qu'ils avaient gardé ces gens dans le bus et leur avaient fait prendre douche sur douche pour essayer d'enlever ce truc. Ils leur faisaient boire des bières, toutes sortes de liquide pour les faire uriner et virer ce truc de leur organisme. Il a dit n'avoir jamais vu de gens prendre autant de douches de sa vie.

Bonnie

Quand j'ai laissé tomber, ils m'ont dit que je ne pouvais pas retourner là-bas parce que j'avais reçu trop de radiations. Je venais de Mercury et je portais les feuilles de pointage et les fiches de paies à tous les gars, quel que soit l'endroit où ils se trouvaient. J'allais dans tout le site d'essais. J'y étais quand ils faisaient des tirs, et tout le reste. Je n'ai jamais été habillée (avec des vêtements de protection). Ils faisaient un tir, peu importait l'endroit où je me trouvais. Ils ne savaient pas où j'étais, je n'avais pas de radio dans mon camion. Le matin, je grimpais dedans et je démarrais. S'ils devaient faire un tir, ils faisaient un tir. Je ne savais jamais où. Je ne connaissais rien des radiations. Ils disaient qu'elles ne vous faisaient rien de mal, alors on y allait et on faisait ce qu'on avait à faire. J'avais un petit compteur, ils laissaient toujours un petit compteur dans les camions. Quand il se déclenchait dans le camion où l'on était, on savait que c'était contaminé.

Marjorie

On a dit plusieurs fois à Hap de les débrancher quand ils avaient des visiteurs en provenance de pays étrangers. Elle a pris beaucoup de radiations là-bas. Après cela, elle a eu un autre enfant, Sean, il a dix-huit ans maintenant, il est né avec une lèvre fendue et il a des problèmes avec les muscles abdominaux.

Bonnie

Il n'a pas de muscles abdominaux. Sa vessie est retournée. Il y a beaucoup de choses qui ne vont pas chez lui. Il a eu quatre opérations pour sa lèvre. Ses dents poussaient de travers, alors il a fallu les lui arracher. Je pense maintenant qu'il souffre plus qu'il ne veut bien l'admettre. Il a un mauvais caractère, car il ne sait pas quoi faire. Des docteurs lui disent qu'il ferait bien de ne pas avoir d'enfants à cause de tous les dégâts chromosomiques. Il est sacrément décidé à s'autodétruire. Il s'est mis à boire et à conduire comme un fou l'année dernière. Il a décidé qu'il était en train de devenir cinglé. Son frère aîné (conçu avant qu'elle travaille au site d'essais) va bien, c'est un gosse qui prend la vie comme elle va.

Et sous savez, dans les entrepôts où se trouvait mon bureau, ils amenaient des échantillons de sol, de bois, des petits animaux, toutes sortes de trucs, et alors les radiations arrivaient tout le temps. Je travaillais dans deux bureaux. Juste de l'autre côté du hall où ils avaient tous les badges (mesurant l'exposition des ouvriers). Ils passaient leurs badges aux compteurs Geiger, et souvent, j'ai entendu les gars dire : « Celui-là est trop radioactif », et : « Laisse tomber celui-là ; prends-en un neuf et donne-lui le même numéro. » Très souvent, ils les jetaient au feu et les brûlaient, oui, ils brûlaient les badges.

Ils nous ont fait signer des trucs nous engageant à ne jamais rien dire et à ne parler à personne de ce que nous faisions là, de ce qui s'y passait. Quand nous avons laissé tomber le travail, nous avons dû participer à un entretien. Ils s'asseyaient, nous parlaient et cherchaient à savoir ce que nous connaissions. J'ai joué le jeu de l'ignorance totale. Je suis sortie de là et j'ai pensé : « Vous êtes des imbéciles. » Tout le monde pensait que c'était très bien d'être employé par le gouvernement. C'était le genre de boulot qu'on ne pouvait pas refuser. Quand ils disent de faire quelque chose, on fait ce qu'on nous dit de faire.

Marjorie

Je pense qu'on ne peut pas leur faire confiance.

Bonnie

Le gouvernement pue.

Marjorie

Ils ne pensent qu'à eux-mêmes.

1. Annie Oakley ; personnage historique du Far-West, tireuse d'élite, elle évoque par de nombreux côtés Calamity Jane.

« C'était une bonne vie...
c'était la belle vie. »

MARY et HERMAN HAGEN

Juin 1986, Henderson, Nevada.

Herman Hagen était membre du syndicat des ouvriers qui ont posé les canalisations au site d'essais du Nevada. C'était un individu plutôt impressionnant qui pesait 102 kilos quand il était jeune ; quand je lui ai rendu visite en juin 1986, atteint d'un myélome multiple (cancer de la mœlle osseuse) il ne pesait plus que 44 kilos. Il gardait le lit depuis trois ans. Quand il s'assit, la lumière tombant de la fenêtre située derrière lui révéla, à travers son mince pyjama, la silhouette d'un corps qui avait rétréci au point de ressembler à celui d'un enfant, ceci étant cependant atténué par sa taille, 1,83 mètres. Il lui était si douloureux de se tenir droit que cette vision bouleversante ne dura que quelques instants.

D'après ce que décrivaient sa femme et ses amis ouvriers, le site d'essais n'avait nullement réduit la forfanterie machiste de Hagen. Il plongeait ses bras jusqu'aux coudes dans des déchets radioactifs liquides et disait : « Vous voyez, ça ne peut pas vous faire de mal ! » Même gisant sur son lit de mort, il lui était difficile d'admettre que les radiations qu'il avait ingérées au site d'essais pouvaient avoir provoqué sa maladie. Il ne cessait de répéter « C'était une bonne vie... c'était la belle vie. » Mary, sa femme, était plus critique « C'est un sujet que nous n'abordons pas, parce qu'il est vrai qu'ils lui ont assuré une belle vie, mais il oublie que ça le tue. Ils leur assurent une belle vie le temps qu'ils travaillent là, et alors, la belle affaire. Après 55 ans, j'ai vécu comme une veuve ; il est cloué au lit. En fait, un ami et moi disons souvent : “C'est l'homme jeune le plus vieux que nous connaissons”. » Elle était plus désireuse que lui de parler de tout cela. Quand il est mort un an plus tard, il ne pesait plus que 27 kilos.

Le matin, tout le monde sortait pour regarder les bombes. Je me rappelle de la toute première qui a explosé. Un matin, nous étions au lit, d'un seul coup toutes les fenêtres de la maison se sont mises à trembler. Nous ne savions pas ce que c'était. Un tremblement de terre ? Nous éprouvions une sensation horrible. Nous étions au lit, et c'était comme si la terre tremblait et si la maison bougeait. Tout ce qui peut trembler dans une maison tremblait.

Puis plus tard, quand nous savions qu'une bombe allait exploser, chouette alors ! Tout le monde se levait pour aller aux endroits d'où l'on pouvait très bien voir et regarder cette chose s'élever. Nous avons souvent vu ce champignon dans le ciel. Au bout d'un moment, ça n'a plus été une nouveauté.

Je me souviens quand Herman a commencé à y travailler. Sa grand-tante qui vit en Norvège a écrit une lettre pour dire : « Je déteste te voir travailler au site d'essais atomiques. » Nous avons répondu : « Il n'y a rien de mal à cela. Notre gouvernement ne nous laisserait pas y travailler si c'était nuisible » Nous le pensions vraiment. Ce que je pense maintenant, c'est que notre gouvernement n'empêcherait rien du tout. Comment peuvent-ils faire cela à leur propre peuple ? Ils calculent : on peut se passer d'eux tous, pourquoi ne pas les utiliser ? C'est ce que je pense. Il a commencé à travailler ici en 58. Je pense qu'on ne lui permettait pas de parler de son travail mais une fois, il a laissé échapper quelque chose et je ne lui ai jamais vu un air aussi bizarre. Il travaillait à un poste de récupération : voilà ce qui lui avait échappé et qu'il m'avait dit. Je ne savais pas ce que cela signifiait, quand il me l'a dit j'ai eu un choc terrible. Ils vont dans le tunnel un jour ou deux après une explosion. Ils l'habillaient (elle se met à rire) *et l'envoyaient dans les tunnels procéder à la récupération* (des instruments mesurant la radioactivité causée par l'explosion atomique).

Puis j'ai découvert qu'il avait marché sur des terrains radioactifs. On était censé interdire l'accès des zones radioactives, mais celle-là n'était pas interdite. Herman a commencé à la traverser, quelqu'un lui a gueulé de s'en aller. C'est dans son dossier médical, il a été exposé aux radiations. Il n'aurait jamais voulu l'admettre parce qu'il pensait qu'aussi longtemps qu'il avait une bonne fiche de paye... mais c'est un tas de conneries.

Il était malade depuis longtemps, mais nous ne le savions pas. Nous vivions à Pahrump (une toute petite ville située à 40 kilomètres du site d'essais) *et il a commencé à diminuer ses activités et à ne plus s'intéresser à rien. J'avais 42 ans quand nous avons déménagé ici, il en avait alors 44. C'était vraiment inhabituel. C'est après avoir vécu dix ans ici que nous l'avons remarqué. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas : « Mes mains me font très mal. Chaque fois qu'elles se refroidissent, elles deviennent très douloureuses. » Puis c'est passé de ses mains à ses pieds. Un jour, il a fait remarquer qu'il était tombé à terre. Il en a bavé. Si on ne l'avait pas aidé, il n'aurait pas été capable de se lever. Nous avons pris un rendez-vous à Loma Linda où on a découvert qu'il avait une neuropathie. Il a continué à y retourner pour qu'on l'examine, puis ils ont fait de plus en plus d'examens. Cela fera trois ans en juillet qu'après l'avoir pris pour trois semaines à l'hôpital, ils ont tout découvert. Je dirais qu'avant ça, il était vraiment mal depuis quatre bonnes années, mais il rentrait du travail et s'asseyait, sans jamais rien faire d'autre. C'était tout ce qu'il faisait pendant les week-ends : rester assis. Il avait beaucoup de peine à reprendre le bus pour aller travailler.*

Tout à la fin, Herman Hagen soutenait que le site d'essais « versait les meilleurs salaires de l'État, si l'on excepte ceux du crime organisé. » Quand j'ai suggéré qu'il pouvait très bien s'agir de crime organisé, un rire secoua ses os qui se désintégraient et se transforma rapidement en une grimace de douleur. Il était très mince et frêle, ses bras tatoués ressemblaient à des bouts de roseaux, ses mains étirées autour du pelvis étaient plus grosses que l'os pelvien, lui-même ravagé.

REX TOMLINSON

Mercenaire dans une vie antérieure, puis ouvrier au site d'essai du Nevada, "bien payé dans les deux cas". Dans sa course au dollar, Rex Tomlinson prend les risques comme ils se présentent.

Mai 1988, Las Vegas, Nevada.

Rex Tomlinson, un individu impressionnant au physique puissant, ancien mercenaire en Amérique Centrale et vétéran de 20 ans du site d'essais du Nevada, a refusé par peur de perdre son emploi d'accorder des entretiens enregistrés sur magnétophone. Pour aller travailler, il conduisait une énorme Cadillac jaune citron jusqu'à un immense parking situé sur l'autoroute n°15, pour attraper le bus du Department of Energy allant à Mercury, à 95 kilomètres au nord-ouest ; il effectuait une dure journée de travail au nord du site, puis faisait encore 65 kilomètres et rentrait chez lui, prêt à boire une bière. Mi-Cherokee, mi-Irlandais, il avait les cheveux aussi jaunes que sa voiture, et les yeux verts. Il a fallu que je passe quelques semaines et que je boive beaucoup de bières avec Rex avant qu'il ne me dise quoi que ce soit sur le site ; cette loyauté de nature religieuse et cette fierté sont comme une marque que le site imprime même chez les plus machistes de ses employés. Beaucoup d'entre eux m'avaient dit qu'ils avaient effectivement signé avec leurs employeurs des accords, stipulant qu'ils ne divulgueraient jamais le contenu du travail qu'ils effectuaient au site. D'autres ont affirmé qu'au moment de leur départ on les avait aussi forcés à signer un papier où ils s'engageaient à ne jamais poursuivre ni le site, ni ses fournisseurs, ni le gouvernement, au cas où ils auraient une maladie dont ils penseraient qu'elle pourrait venir de leur travail là-bas. Bien que Tomlinson se fasse de la bile au sujet de ses hémorragies nasales, de ses moments de malaise et d'autres symptômes précurseurs de maladies à venir, il montrait une bravoure singulière dans sa vie active. Quand je lui ai demandé de parler des choses qu'il préférait, il a mentionné une collection de fusils rangés dans un magnifique meuble en bois et en verre qui se trouvait dans sa chambre. La couverture de son lit avait été faite par sa mère Cherokee, qu'il appellait "la Squaw" et qu'il tenait à l'écart dans une caravane située derrière la très grande maison qu'il partageait avec ses fils. Elle n'y entrait que pour faire le ménage et leur faire la cuisine. Les housses qu'elle avait mises sur le lit étaient... roses !

Pourquoi faire du trafic d'armes en Amérique centrale et affronter jour après jour les dangers des radiations au site d'essais ? Tout cela semble tellement dangereux. « Les deux paient bien. » Dans sa course au dollar, Rex Tomlinson prend les risques comme ils se présentent.

ANCIENS COMBATTANTS DE L'ATOME : “NOUS ÉTIONS SACRIFIABLES“

à la mémoire de John Weik Grifalconi

Robert Carter présente une photographie de la section de soldats dont il faisait partie, image prise peu de temps avant l'explosion de Hood (le 5 juillet 1957) le tir atmosphérique le plus puissant (74 kilotonnes) jamais essayé au Nevada.
"J'étais heureux, plein de vie, avant de voir cette bombe, mais ensuite j'ai pris conscience du mal et je n'ai plus jamais été le même."

ROBERT CARTER

Octobre 1988, Taylorsville, Utah.

C'était un timide garçon de 17 ans aux yeux bleus, originaire d'une petite ville de l'Utah, un solitaire, effrayé au point de vomir par deux fois dans une boîte de conserve qui servait de cendrier pendant son stage de préparation à l'explosion de la bombe A lors de l'Opération Plumbbob[1] (été 1957) à Camp Desert Rock, dans le site d'essais du Nevada. Trente et un ans plus tard, un homme déprimé et en colère se tenait devant mon appareil photo, me présentant une photographie de l'escadron de ses copains de l'Air Force accroupis sur le sable du désert, dans l'obscurité, les mains posées sur les yeux, attendant que la bombe explose. Bob Carter était le seul à fixer des yeux le point zéro, sans protection, tout en se mordant les lèvres. C'était le 5 juillet 1957, juste avant qu'il n'assiste au tir de Hood. Le mécanisme était suspendu à 450 mètres au-dessus du désert par un ballon éclairé et rayé. Avec ses 74 kilotonnes ce fut de très loin le tir atmosphérique le plus important jamais effectué aux Etats-Unis.

Monter dans ma camionnette et marcher avec moi le long de Jordan River à la recherche d'un endroit me permettant de prendre sa photo avait fait souffrir Bob Carter. Il avait 49 ans, et depuis de nombreuses années, l'état de sa colonne vertébrale empirait et ses muscles s'affaiblissaient, ce qui l'obligeait à utiliser une chaise roulante pour effectuer la plupart de ses sorties. Il avait aussi eu deux petites attaques. Ses deux fils, âgés tous les deux d'une quinzaine d'années, étaient anormalement petits pour leur âge - le plus jeune ne mesurait que 1,43 m. Carter se dépeint lui-même comme quelqu'un de profondément déprimé et dit la même chose de l'un de ses fils.

J'étais heureux, plein de vie, avant de voir cette bombe, mais ensuite j'ai pris conscience du mal et je n'ai plus jamais été le même. Un an après, j'étais rongé par la maladie et elle ne m'a jamais quitté. J'ai vu de quelle manière le monde peut finir. Ce monde est un passage très rapide entre la mort et ce bonheur que j'ai connu durant toute ma vie. Il n'y a quasiment rien entre la destruction totale et la paix, le calme et le bonheur.

Là-dessus, je ne suis qu'un petit gars osseux, je fais 63 kilos. (Carter montre du doigt où il se trouve sur la photo, assis parmi quarante autres gars éclairés au flash près de News Knob, la zone de presse, juste avant l'aube et l'explosion de la bombe. Bientôt ils allaient se rapprocher très près du point zéro, sans même la protection de tranchées ; au contraire ils s'y tiendraient debout, totalement exposés, plus vulnérables qu'ils ne l'avaient jamais été durant toute leur vie.) *Quant le compte à rebours fut presque fini j'étais mort de peur. J'ai pensé : « Eh bien, je vais mourir ou peut-être que j'aurai de la chance et que je ne mourrai pas. » L'explosion arriva, et je me souviens d'avoir été conscient de la tempête qui me souffla, elle m'emporta à 12 mètres vers les montagnes, tous les autres aussi. Je sentais des épaules, des genoux, des têtes qui se cognaient les uns contre les autres, je sentis ma tête frapper le sol. Je sentais de la saleté dans mes oreilles, mon nez, elle descendait le long de ma gorge. J'avais le nez sanguinolent. Je ressentis toutes ces choses terribles qu'on ne veut pas subir de toute son existence. Je me souviens du sol, si chaud que je ne pouvais pas tenir dessus, j'étais en train de brûler vif. J'avais l'impression de cuire. Après le tir mes habits étaient déchirés et brûlés tant la chaleur était forte.*

Les soldats assommés ont ensuite participé à un exercice, une marche vers le point zéro pour simuler une bataille destinée à évaluer leurs réactions physiques et psychologiques, celles de gens ayant assisté à une explosion. Peu d'entre eux savaient à quel point cet exercice allait les exposer à la radioactivité. Le point zéro dégageait de 500 à 1 000 rœntgens par heure, c'est plus qu'il n'en faut pour tuer un homme. Et, contrairement à un accord passé entre les scientifiques fabricants d'armes, le gouvernement, et les militaires, selon lequel on ne ferait jamais exploser une bombe thermonucléaire sur le sol américain, Hood, « l'explosion atomique la plus sale qui ait eu lieu aux Etats-Unis[2] », était une bombe à hydrogène[3].

J'avais un énorme coup de soleil et je me souviens d'avoir beaucoup souffert sur le chemin du retour dans l'autobus. Le docteur m'a dit qu'il pensait que j'avais la maladie des

rayons, car j'avais envie de vomir, j'étais pris de vertige, j'étais désorienté. On ne savait pas quoi faire. On ne fait rien contre la maladie des rayons, on se contente de vous regarder mourir.

Après l'essai, quelques gars de la section eurent des motifs supplémentaires d'être choqués et épouvantés. Alors qu'ils balayaient la zone pendant leurs manœuvres, certains d'entre eux avaient vu des cages et des clôtures. Certaines contenaient des animaux brûlés au point d'en être rendus méconnaissables. Quand Carter m'a dit que les autres renfermaient des êtres humains menottés et enchaînés aux clôtures, je commençai à douter de sa crédibilité. Je savais qu'un aspect clinique de la dépression profonde était la paranoïa, et peut-être même la détonation avait-elle déclenché chez lui un épisode psychotique. Peut-être s'était-il agi d'une sorte d'hystérie de masse chez des hommes soumis à un stress psychologique et physique aussi dur.

Toutefois, pendant les trois années suivantes, je recueillis la même histoire, chaque fois venant d'hommes ayant participé au tir de Hood. Le récit du sergent des Marines, Israel Torres, figurant dans un dossier juridique constitué par l'avocat William A. Fletcher et publié dans le *Whashington Law Review*, était identique à celui de Carter. Effectivement, quand les soldats déclaraient avoir vu des restes d'êtres humains brûlés et entravés sur le champ de bataille nucléaire, on les soumettait au même programme de “déconditionnement” psychiatrique.

J'ai vu une autre chose horrible... Là-bas dans le désert après avoir été décontaminés et nous être installés dans nos camions. Nous n'avions fait que peu de chemin quand l'un de mes hommes a dit : “Bon Dieu, regardez ça !” Je regardai dans la direction indiquée et ce que je vis m'horrifia. Il y avait des gens sur une palissade - une clôture faite de chaînes avec du fil de fer barbelé attaché au sommet. Leurs cheveux tombaient et leur peau semblait peler. Ils portaient des jeans mais pas de chemise... Mon Dieu, mon Dieu, c'était épouvantable. Alors que j'étais à l'hôpital, je dis à mon infirmière ce que j'avais vu. Le lendemain lorsque le docteur m'examina, il dit : “l'infirmière m'a raconté une histoire peu banale. Parlez-moi de ces gens que vous dites avoir vu au site d'essais du Nevada ?” (on questionna Torres à deux occasions pendant les deux jours suivants. Il pensait qu'un des enquêteurs était un psychiatre)... *Ils me transférèrent à l'hôpital naval Balboa à San Diego* (où 4 hommes le questionnèrent longuement). *Je racontai l'histoire des gens attachés par une chaîne derrière la clôture. Ils me dirent que mon imagination me jouait des tours. L'un d'entre eux me traita de menteur et m'introduisit de force une grosse pilule dans la gorge. J'ai dû être drogué pendant plusieurs jours, parce que je me réveillai au Camp Pendleton à l'hôpital. Le jour où je le quittai pour retourner à mon unité, un docteur me dit de ne pas répéter l'histoire “bizarre” au sujet des gens que j'avais vus. Il me dit que si je le faisais, il lui faudrait examiner l'affaire et que je serai exclu du corps des Marines*[4].

Après avoir passé quelque temps en observation, on renvoya Carter à George Air Force Base et il découvrit que ses cheveux commençaient à tomber par touffes. Durant cet hiver, après un transfert à Terre-Neuve, son état de santé se détériora à tel point qu'il fut hospitalisé. A cette époque, tout comme Torres, il signala au docteur et à l'infirmière son épreuve du feu au site d'essais.

Ils me renvoyèrent aussitôt dans l'Etat du Colorado, où ils m'enfermèrent pendant trois jours dans une espèce d'établissement psychiatrique comme si j'étais un criminel. Ils me dirent que la seule façon de m'en tirer était de subir une espèce de « contre-lavage de cerveau ». Personne ne savait ce que nous savions. On n'ignore pas que si l'on parle à quelqu'un c'est comme de trahir, on sera pendu. Ils m'ont fait quelque chose au sommet du crâne. Je pensais que c'était des aiguilles plantées dedans, mais je n'ai pas pu voir. Je pensais : pourquoi suis-je enfermé ici où ils me crient dessus, m'injurient et me disent que tous mes amis sont de la jacquette ? Ils essayaient de me briser, me disaient que je ne devais rien révéler de ce que je savais. J'étais profondément bouleversé. C'est inimaginable.

Si Bob Carter et d'autres soldats comme lui ont subi des pratiques psychiatriques douteuses, il est certain qu'ils n'ont jamais reçu de thérapie pratique destinée à les aider à faire face au traumatisme émotionnel provoqué non seulement par le fait d'avoir été exposés d'aussi près à une bombe à hydrogène, mais aussi par la révélation, terriblement angoissante, que leur gouvernement pouvait faire des expériences sur des humains, chose qu'ils ont vu de leurs propres yeux. Le handicap physique qui le condamne aujourd'hui à la chaise roulante se double d'une forte tendance à la paranoïa qui le pousse à rester enfermé chez lui. Il a peur qu'on s'en soit déjà pris à lui et à sa famille ou qu'on finisse par le faire, pour le “récompenser” d'être souvent intervenu au côté des vétérans de l'atome.

Ce nuage était comme une grosse boule de feu avec à l'intérieur de la fumée noire et du rouge, gros, monstrueux, quelque chose qui vous soulevait quasiment le cœur. Quelque chose d'effrayant qui me laissa très déprimé, effrayé par la vie. Mon père disait que j'étais parti de chez moi en aimant la vie, je suis revenu et je n'aime plus la vie...

Comment vous sentiriez-vous si vous aviez envoyé votre fils de 17 ans regarder une explosion de 74 kilotonnes ? Elle détruit l'espèce humaine. C'est ce qui m'est arrivé. Après l'explosion je me suis dit que j'avais participé à la plus mauvaise chose que j'ai jamais vue de ma vie. Comment peut-on l'utiliser comme moyen de dissuasion à une guerre ? Je préférerais aller faire la guerre. Ne préféreriez-vous pas aller vous battre dans une guerre plutôt que de détruire le monde ?

1. Série de 29 tirs atmosphériques, effectués entre le 28 mai et le 7 octobre 1957.

2. Richard L. Miller, *Under the cloud : the decade of nuclear testing* (New York, The free press, 1986) page 266. Déclaration de Frank Putnam, membre de l'Académie nationale des sciences, le 24 janvier 1978 en réponse à une question du membre du Congrès Tim Lee Carter lors d'une réunion du sous-comité sur la santé et l'environnement. (NdA)

3. Thomas H. Saffer et Orville E. Kelly, *Countdown Zero* (New York : G. P. Putnam's Sons, 1982) page 47. Dans une lettre à l'ancien combattant de l'atome Thomas Saffer datée du 7 juillet 1980, le colonel William J. McGee a révélé : «C'était un engin thermonucléaire et un prototype d'armes nucléaires qui se trouve couramment dans l'arsenal national.» (NdA)

4. H. Saffer et E. Kelly *Countdown Zero* pages 248-250 ; voir aussi William A. Fletcher, «Atomic bomb testing and the Warner amendment : a violation of separation of powers» *Washington law review*, 65, n°2, avril 1990. (NdA)

Ted Przygucki a collectionné des photos de soldats de l'atome et de la bombe, il était particuliairement fière de celle-ci représentant un essai auquel il avait participé.
"Je pense que s'ils nous avaient dit que cela nous affecterait dans les années à venir, j'aurais certainement déserté ! L'Atomic Energy Commission et le ministère de la Défense se sont si longtemps dérobés que les gens commencent à en avoir marre".

TED PRZYGUCKI

Juillet 1986, Las Vegas, Nevada.

Ted Przygucki n'arrive pas à dire grand chose parce qu'il lui est très difficile de parler. Il n'a pas de larynx. Les documents écrits qu'il avait apportés en disaient long. Ce sont des listes. Liste de maladies et liste d'opérations. Liste des 22 bombes atomiques à l'explosion desquelles il a assisté entre 1952 et 1956. «Quand on en a vu autant, elles ont toutes l'air identique.» Mais il a vu des choses. Il a vu des mannequins et des animaux - cochons, poulets, lapins, ânes - tous «complètement cramés». Il était responsable des camions de l'armée de Survival City, ainsi décrite en mai 1955 par l'Associated Press :

«Immédiatement après l'explosion, un grand nuage de poussière a jailli du désert, couvrant la ville expérimentale d'un voile marron. Un feu de couleur blanche a eu l'air de surgir en silence de la saleté que l'on regardait. Les experts civils de la défense fouillaient les débris déchiquetés de cette ville soufflée par une bombe atomique et apprenaient où et comment l'on mourrait - ou survivrait - lors d'une attaque nucléaire. Les travailleurs de la défense civile commençaient à explorer les sous-sols des immeubles endommagés et détruits pour voir si des mannequins laissés dans les abris avaient pu en réchapper. Des débris déchirés et froissés permettaient clairement de comprendre que personne n'aurait survécu. Les familles de mannequins qui se trouvaient à l'intérieur étaient "mortes" - tout le monde sans exception. Dans les maisons à deux étages, quatre abris étaient intacts. A l'extérieur d'un abri fait d'une baignoire, il y avait deux adorables témoins de la survie qui remuaient la queue. C'était des chiens. Les photographies montraient une maison de briques à deux étages le long de Dommsday Drive, à 4,3 km du point zéro, complètement dévastée. C'était la maison de la famille Darling.»

J'étais sergent-chef. J'avais environ 28 ans. Les officiers responsables nous avaient dit que toutes les mesures de sécurité avaient été prises pour empêcher que quoi que ce soit ne nous arrive. Des tranchées, nous avons regardé les dégâts infligés aux mannequins habillés d'uniformes militaires avec des casques d'acier sur la tête. Le matériel disposé à diverses distances du point zéro était brûlé, balayé et éparpillé sur une bonne étendue. Je n'ai vu que des mannequins habillés, assis dans un complexe hôtelier fait de rochers, de bois et d'acier.Il y avait des mannequins disposés autour d'une table garnie de nourriture. La détonation ou la chaleur avaient endommagé l'intérieur et l'extérieur. Une grande quantité de poussière et de déchets, les retombées, venait sur nous après l'explosion. Quand un tir avait lieu, on entendait la détonation. Puis la chaleur nous recouvrait et on la sentait sur les bras, sur les oreilles et le cou. C'était une vraie fournaise. Puis l'onde de choc arrivait, on aurait été renversé même au point d'observation officiel, qui se trouvait probablement à 11 ou 16 kms du point zéro. Elle en faisait tomber quelques-uns sur le cul : ceux qui ne savaient pas tomber.

D'abord, on ne savait pas dans quel enfer nous entrions parce que les officiers nous avaient dit de ne pas chercher à en savoir plus. Voyez-vous, on ne les questionnait pas sur la sécurité car il y a 20 ans, même les scientifiques qui ont mis au point la bombe A ignoraient les dégâts que les radiations pouvaient causer. Le principal objectif était de voir comment nos troupes réagiraient au cas où, dans une guerre, nos ennemis lâcheraient une bombe A sur nous. De voir comment les soldats réagiraient, quel type de blessures extèrieures ils recevraient, ou quelles brûlures, mais on n'a jamais parlé de l'irradiation interne dûe aux retombées. Certains ont eu des migraines. Ils n'ont pas fait le lien avec les radiations. Mes dents sont tombées en 1956. Je pouvais les arracher moi-même. Je me rendis chez le dentiste où l'on m'a examiné. On m'a dit : «dans votre intérêt, nous allons vous arracher toutes les dents.» Ensuite, tous les ans, jusqu'en 1976, j'ai eu de très mauvaises laryngites. Le docteur a fait une biopsie et m'a déclaré que j'avais un cancer du larynx.

Des anciens combattants m'ont dit que lorsqu'ils allaient à l'hôpital des anciens combattants pour un bilan de santé et qu'ils disaient qu'ils étaient des vétérans de l'atome, on leur faisait faire un bilan normal. Puis on appelait un psychologue pour essayer de leur ôter de la tête l'idée qu'ils étaient malades. Je ne leur faisais pas confiance. Je ne suis même pas allé à cet hôpital pour mes traitements. Ils m'auraient dit que j'étais cinglé. Quand je leur ai dit que j'avais été exposé aux radiations, on m'a simplement rétorqué : «et alors ?»

Le sergent Ted Przygucki a un trou visible dans la gorge, signe distinctif d'une laryngectomie. A l'intérieur se trouve un petit bouton de métal avec un filtre pour permettre à l'air d'entrer et laisser la poussière et l'eau à l'extérieur. «Si de l'eau entrait je me noierais, parce que je n'ai pas la force de tousser pour rejeter de l'eau ou des liquides.» Et ses copains du site d'essais du Nevada ? «La plupart d'entre eux sont morts.» Przygucki est un homme minuscule, qui ne s'est jamais marié et que le cancer a pris par surprise.

Là, j'étais seul[1]. Je l'ai vu comme un défi. Je ne voulais pas être un pantin. J'ai dû apprendre à parler. J'ai pensé à tous leurs essais et à tous ces vérificateurs qui nous parlaient des précautions prises pour la sécurité. En essayant de comprendre pourquoi personne ne nous a dit que dans dix, quinze, vingt ans quelque chose pourrait nous arriver. Je pense que s'ils nous avaient dit que cela nous affecterait dans les années à venir, j'aurais certainement déserté. L'Atomic Energy Commission et le ministère de la Défense se sont si longtemps dérobés que les gens commencent à en avoir marre de leurs histoires idiotes, de leurs «c'est impossible», «rien n'arrivera», et «c'est sans danger».

Le titre de la une du *Las Vegas Tribune* du 5 mai 1955 s'étalait comme suit : « L'EXPLOSION BRUTALE D'UNE BOMBE A SECOUE LA "VILLE", ELLE A EPARGNE DES OBSERVATEURS PROTEGES.» Il y a un peu de vrai là-dedans, mais seuls les scientifiques et d'importants fonctionnaires du gouvernement ont été protégés. Pour les anciens combattants de l'atome tapis dans une tranchée à 3,3 km du point zéro, comme on les voit sur les photographies qu'il m'a montrées, c'était le grand mensonge qui s'exhibait dans ces colonnes marquées par l'esprit de la Guerre Froide : «De l'autre côté de la tour de tir - qui s'est évanouie en un clin d'œil lorsqu'une chaleur surnaturelle a tout vaporisé autour du point d'explosion - il y avait un champ de bataille atomique, comme celui qui pourrait guetter les soldats à l'avenir. Terrorisés, éblouis, le coeur battant la chamade, ils ont expérimenté une leçon fondamentale de la guerre atomique : qu'un abri et des connaissances adéquates peuvent souvent sauver le sang humain et la vie.»

1. Il parle de son cancer.

Cages pour les animaux cobayes près du point zéro à Frenchman Flat 1990.
"Alors que lors de ma visite guidée du site d'essais des officiels du Departement of Energy ont nié l'existence d'expérimentations sur les animeaux à l'époque des essais en atmosphère, les vétérans de l'atome ont certifié avoir vu des animaux et des humains enchaînés dans des cages près du point zéro. Frenchmen Flat est le site de 27 explosions atmosphériques et était jonché de détritus de motels, d'abris anti-atomiques expérimentaux fait de matériaux divers, de chambres forte, de tanks, de camions, de morceaux de ponts et d'autoroutes... et de cages."

Russell Jack Dann fraternise avec les acteurs sur le plateau de Nightbreaker, film basé sur sa vie d'ancien combatant de l'atome. 1988.
"C'est comme l'Holocauste. Mais le gouvernement joue la montre. Nous, les anciens combattants de l'atome, nous sommes devenus une espèce en voie de disparition, et plus ils attendent, bon Dieu, plus ils sont sûrs que nous serons tous morts. Tout ce qu'ils ont à faire est d'enterrer leurs maudites erreurs."

RUSSELL JACK DANN

Octobre 1988, Jean Dry Lake, Nevada.

Le premier tir, Smoky, eut lieu le 31 Août 1957. C'était l'équivalent de 44 000 tonnes de TNT (44 kilotonnes - Hiroshima équivalait à 13 kilotonnes). La tour semblait très proche, on pouvait compter les ampoules qui s'y trouvaient. C'était une tour de 228 mètres. Elle ressemblait à un arbre de Noël et il y avait un ascenseur qui montait et descendait. Personne ne savait à quel point la bombe était puissante. Nous ne portions aucun habit de protection ni quoi que ce soit d'autre, pas de gants, pas de masques à gaz. Nous étions dans un espace totalement découvert, au sommet de la colline, comme un groupe de figurants. A 6 km, la chaleur et la lumière sont instantanées. Tout d'abord, lorsque la bombe explosa, la lumière fut celle d'un millier de soleils et le bruit ressembla à celui d'un million de canons. Puis nous vîmes ce raz de marée de saleté et de poussière, des armoises, des serpents à sonnette et des fils qui venaient vers nous. Ça pouvait être n'importe quelle saloperie du coin, mais ça arrivait, et le sergent a hurlé : «Tirons-nous !» Nous avons descendu la colline comme de vulgaires quilles de bowling. Tout d'abord, on pouvait voir à travers nos bras comme si c'était des rayons X et puis on aurait dit que la terre éclatait, cela faisait un bruit assourdissant, un grondement terrible. Le vent soufflait à 240 km/h, nous criblant de tout ce qu'il charriait ; tout était emporté, un tas de choses que l'on aurait pu attraper. Il n'y avait rien à quoi s'accrocher.

Le pied du champignon était tout droit, d'environ deux kilomètres jusqu'au sommet. Avec Smoky, pour une raison que j'ignore, le pied était vraiment, vraiment sale, long comme un tuyau de cheminée et violet foncé au centre. Epouvantable, mais c'était sombre, noir à l'extérieur. Il était imposant et nous le regardions se dresser en nous demandant jusqu'à quelle hauteur cette chose allait s'élever. Cette bombe était quatre fois plus puissante que celles d'Hiroshima et de Nagasaki et nous étions là en plein milieu comme un troupeau de vaches regardant passer le train.

Juste après, on nous a fait avancer vers le bas de la colline, pour voir à quoi ressemblait la tour. C'était un tas de... rien. Il n'en restait rien, elle était comme vaporisée. Des chars étaient fondus et retournés, les maisons avaient volé au loin. Il n'y avait pas de cratère. Le sol était craquelé. Etait-ce vitreux ou en cristal, je n'en avais pas la moindre idée, sauf que lorsque une troupe de 170 hommes se mettait en marche, il y avait une grande quantité de poussière. Le type qui contrôlait les niveaux de radioactivité est arrivé avec son appareil de mesure et a hurlé : «Tirez-vous de ce coin, il est pas mal chaud.» Chaud, mais d'une chaleur radioactive.

Avant de monter dans les camions pour rentrer, on s'est contenté, en guise de décontamination, d'utiliser des brosses pour nous enlever la poussière, les particules alpha. Quand nous sommes revenus au camp, nous avons pris une douche avec nos uniformes, puis nous avons dû les jeter.

Le lendemain Russell Jack Dann fut envoyé pour assister à une autre explosion nucléaire, plus petite (9 kilotonnes), celle de Galileo[1], à Jackass Flats.

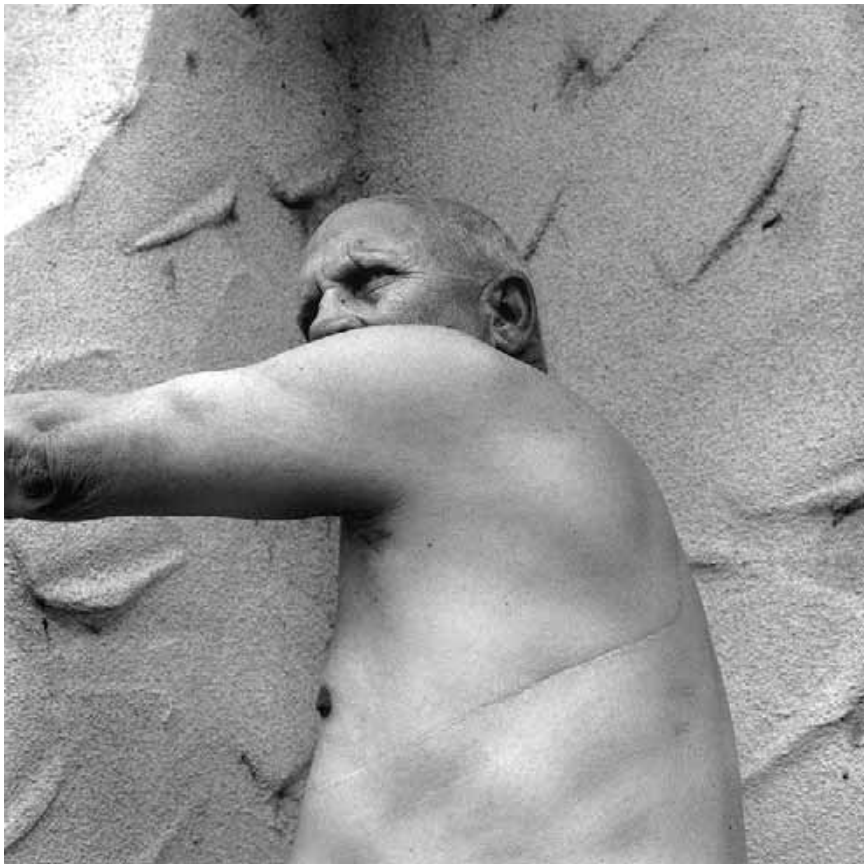
Nous étions juste en face du tir, étendus sur le sol. Ce fut un claquement vraiment net, comme si le temps s'était arrêté, comme un millier de claquements de fouet frappant nos oreilles, et la plus brillante, la plus magnifique, la plus belle bombe que vous ayez jamais vue de votre vie. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle avait du blanc pur, c'était absolument, fantastiquement beau. Le coin était pas mal chaud à cause des radiations, aussi ont-ils ordonné à mon groupe de partir.

Dan fut immédiatement atteint de la maladie des rayons, qui continua après que la 82ème Airborne Division à laquelle il appartenait fut repartie à Fort Bragg, en Caroline du Nord. Les médecins refusèrent de reconnaître qu'il était malade, prétendant qu'ils n'avaient jamais entendu parler des manœuvres atomiques : «Ils ne trouvèrent aucun document établissant que j'avais servi à Camp Desert Rock. Mais je ne savais pas que le Pentagone les avait gardés au secret, aussi n'avais-je aucune preuve.» Pendant ce temps-là, il vomissait de la bile verte, était de moins en moins capable de tenir sur ses jambes à cause de violentes attaques de vertiges et il perdait des touffes de cheveux. En un an ses dents se déchaussèrent et tombèrent, les lésions de la peau n'avaient pas encore disparu et son docteur découvrit qu'il était stérile. Les vertiges persistèrent et empirèrent jusqu'au jour où il tomba d'une échelle en construisant sa maison. Dans la chute, il se brisa le cou et il fut contraint de rester dans une chaise roulante pour le reste de sa vie. Parlant de l'amputation de sa jambe consécutive à cet accident, Dann remarqua cyniquement, qu'elle n'était «utile en rien à un quadraplégique». Comme l'ont fait des milliers de vétérans parmi les 250 000 qui avaient été exposés à une courte distance aux essais au Nevada et dans le Pacifique, il s'est battu sans succès pendant de nombreuses années afin d'obtenir des indemnités pour son handicap lié à son service.

Je ne me souviens pas être tombé et m'être rompu le cou. Bref, cela faisait un étage et demie, et dans la chute je me suis brisé le cou au niveau de la septième vertèbre, avec pour résultat une paralysie de tout le corps. Pour moi, le gouvernement nous a utilisés. Nous avons rempli notre mission, maintenant c'est à leur tour de remplir la leur. Nous avons fait notre devoir et servi l'armée, et nous l'avons bien fait.

Les anciens combattants de l'atome vaincront cette saloperie un jour, quelque part, mais je ne sais pas si je verrai ça avant de mourir. Un jour tout cela finira, mais le pire dans cette histoire, jeune fille, c'est qu'avec le temps ce sera balayé, oublié. C'est comme l'Holocauste : ce sera toujours autour de nous, bien sûr. Mais le gouvernement joue la montre. Nous, les anciens combattants de l'atome, nous sommes devenus une espèce en voie de disparition, et plus ils attendent, bon Dieu, plus ils sont sûrs que nous serons tous morts. Tout ce qu'ils ont à faire est d'enterrer leurs maudites erreurs.

1. Tir effectué le 2 septembre 1957.



Fred Warehime s'amuse de sa cicatrice de 70 centimêtres située autour du torse, résultat d'une opération destinée à soigner un cancer du poumon.
"(Après avoir assisté à l'explosion de la bombe), nous avons avancé tout droit, ce qui nous a amené dans un endroit fortement irradié. Le sable avait fondu, il était comme vitrifié, comme du verre brun. Puis nous avons eu des coups de soleil, tous les types se sont mis à vomir, malades comme des chiens, tous sans exception."

REASON «FRED» WAREHIME

Avril 1988, Riverdale, Californie.

Fred Warehime, qui s'engagea dans le corps des Marines avec une fausse carte d'identité lorsqu'il avait 16 ans, participa à l'occupation alliée de Nagasaki peu après que la seconde bombe atomique lâchée sur le Japon eut mis fin à la guerre. Il fit remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup d'adolescents dans ce qu'il appelait sarcastiquement «la brigade de nettoyage», mais son cynisme ne pouvait masquer son effarement face aux destructions de la bombe.

C'était rasé. Je n'avais jamais rien vu de pareil. C'est marrant, le premier jour nous n'avons vu personne. Personne. Tout le monde se cachait en nous voyant. Nous étions cantonnés dans ce qui restait de la gare. On pouvait la reconnaître parce que tous les rails y arrivaient. Les soldats du génie du corps des Marines étaient là et nettoyaient avec des bulldozers. Bien sûr toute cette poussière ne nous dérangeait absolument pas. Nous nous levions le matin avec un demi centimètre de poussière sur nous.

Nous avions vu deux roues de bicyclette pointer hors des décombres. Nous avons tiré il y avait un squelette sur cette saleté de truc. Eh bien, à ce moment-là nous n'avions pas réalisé que des gens avaient pu être vaporisés, mais on voyait tous les contours de leur ombre sur un mur, celles d'un chien, ou d'une personne.

Huit ans plus tard,en 1953, Warehime était envoyé aux manœuvres de Camp Desert Rock dans le Nevada, pour participer au tir de Simon[1], (43 kilotonnes).

Depuis, on a jugé que personne ne savait ce qu'on faisait. Les retombées de cette chose sont allées jusqu'au New Jersey. Ce fut un fiasco, une bombe de 43 kilotonnes, bien plus que celle d'Hiroshima. Lorsqu'on l'a essayée, on disait qu'elle faisait 51 kilotonnes ! Quand la chose a explosé on s'est senti comme dans de la vapeur, comme dans un vide. C'était vraiment tranquille - tout était tranquille comme la mort - et puis cette lumière très forte brilla pendant quelques secondes. C'était si clair que j'avais ma main sur mes yeux fermés, et que je pouvais en voir tous les os comme si on les regardait avec des rayons X. Puis ce tremblement de terre. Tout est si poussiéreux qu'on ne peut rien y voir, c'est un grondement assourdissant qui vous donne l'impression d'avoir la tête écrasée.

Puis un type s'est dressé et a hurlé : «Levez-vous et regardez ça,» aussi nous sommes-nous dressés. La boule de feu était juste au-dessus de nos têtes, je dis bien juste au-dessus de nos têtes. Pour la voir, on devait rejeter la tête en arrière afin de regarder en l'air. Nous devions être dans le pied du champignon.

Nous n'étions qu'à 275 mètres du point zéro. J'ai dit à mes gars de sortir de la tranchée et d'y aller. Tous nos sacs de sable étaient en feu. J'avais un sac pour le déjeuner, il était consumé au point de ressembler à un morceau de charbon. Nous avons avancé tout droit, ce qui nous a amené dans un endroit fortement irradié. Nous avons surtout remarqué en approchant de plus près que beaucoup de sable avait fondu, il était comme vitrifié, comme du verre brun. Puis nous avons eu des coups de soleil, tous les types se sont mis à vomir dans le camion du retour. Les gars dans le bunker en face de nous étaient malades comme des chiens, tous sans exception.

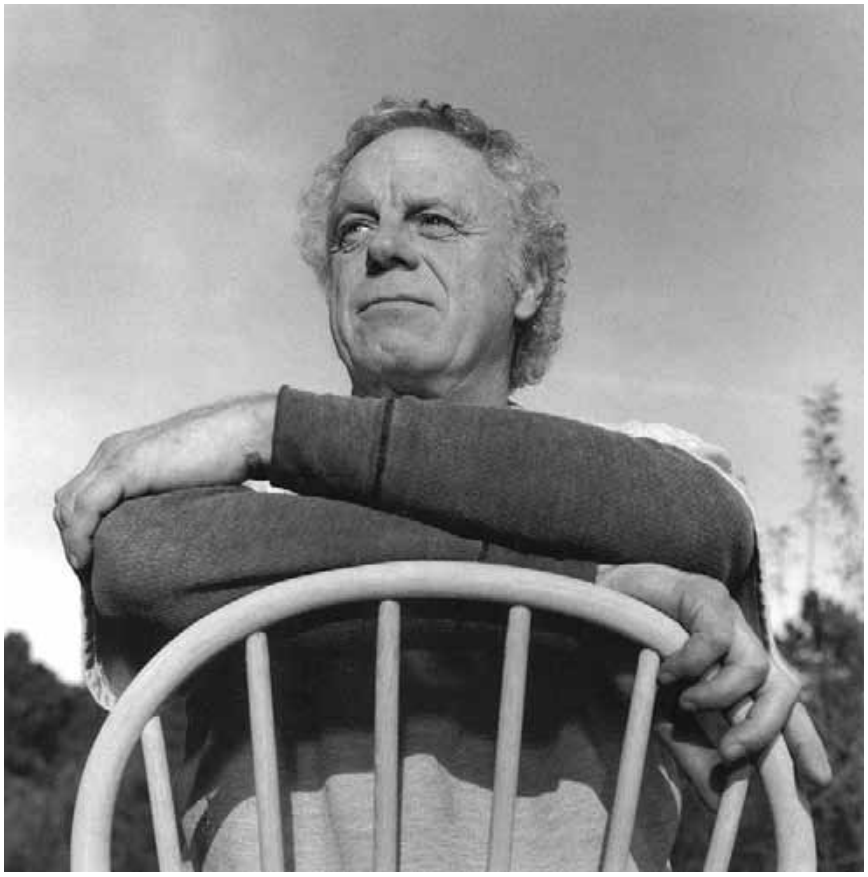
Le nuage des retombées de Simon, qui a dégagé 300 rœntgens à l'heure, dispersa ses déchets nucléaires sur une bande de 130 km de large approchant de l'Utah. On dressa des barrages et on arrêta des autobus sur la route de Las Vegas. Des voitures approchant de St George, dans l'Utah, du sud ou de l'ouest, furent inspectées aux compteurs Geiger et nettoyées avant qu'on ne leur permette d'entrer en ville. Le nuage dériva lentement vers le nord à travers le désert de l'ouest de l'Utah et plana au-dessus de Cache Valley sur la frontière entre l'Idaho et l'Utah, une des zones de productions laitières les plus importantes de l'Ouest, tuant des vaches dans son sillage en quelques heures. Il était toujours dangereux lorsqu'il atteignit l'Etat de New-York, où un orage le fit retomber sur les fermes laitières. A l'Institut Rensselaer Polytechnic de Troy, lorsqu'ils entrèrent en classe, des étudiants remarquèrent que les compteurs Geiger cliquetaient. Les flaques d'eau à l'extérieur étaient radioactives et l'eau du robinet était 2 630 fois plus radioactive que la normale. Les données relatives à la pluie furent rapidement classifiées. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que des niveaux élevés de retombées allaient faire un tour dans l'Est.

Quelques semaines après l'essai, Reason Warehime commença à perdre ses cheveux.

Ça se produisait à chaque fois que je me passais le peigne dans les cheveux, j'en retirais une grosse touffe. C'est environ trois ans plus tard qu'il a finalement fallu m'arracher toutes les dents, elles étaient toutes devenues noires et se déchaussaient. Voyons les choses en face : j'avais 28 ans et ce n'est pas l'âge où l'on perd toutes ses dents d'un seul coup. De plus, j'étais stérile après le tir. C'est écrit dans mes dossiers militaires.

Quand il eut une trentaine d'années Warehime développa une cataracte radioinduites, de l'ostéoporose, et la détérioration de son état musculaire a commencé à devenir un problème. En 1982, on découvrit qu'il avait une tumeur maligne dans les poumons. Il ne m'épargna pas une description macabre et réaliste de l'opération. «Ils coupent tout autour, soulèvent les côtes sur 35 cm avec un étau, puis en retirent le poumon. C'est l'opération la plus dure qu'on puisse subir.» Il remonta sa chemise et leva son bras gauche, révélant une cicatrice en forme de faucille de 70 cm de long, qui s'étendait de son sternum jusqu'à son dos. C'était trop cru pour moi, Fred Warehime se moqua de moi alors que mes genoux tremblaient à la vue et à l'idée d'une chose pareille. Je n'avais pas encore appris à prendre des distances, mais lui, c'était un Marine jusqu'au bout des ongles, un dur à cuire.

1. Ce tir fait partie de la série Upshot-Knothole, il eut lieu le 25 avril 1953. Upshot-Knothole est une série de 11 tirs atmosphériques qui se déroula du 17 mars au 4 juin 1953.



"C'était un beau jour cristallin dans le désert, mais à ce moment-là tout ce que l'on voyait était en feu. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là, à sangloter et pleurer sans aucune honte, tous autant que nous étions, sans aucune exeption. Nous regardions en direction du point zéro, c'était une vaste cuvette avec toutes ces fumées qui en sortaient. C'était vert-noir-violet et ça s'était mélangé en une grande soupe compacte."

ROBERT MERRON

Février 1991, Santa Lucia (Big Sur), Californie.

Big Sur est le cliché qui évoque la beat génération et Bob Merron ne vit pas très loin de son épicentre, Esalen. Concierge d'un immeuble de Santa Lucia perché au-dessus de la côte, il a transformé son jardin en y faisant pousser une profusion de fleurs tropicales. Lorsque le soleil se couche à l'horizon, ses grands bassins miroitent avec des poissons volants et des scintillements de lumière colorée. Cet environnement bucolique est l'antithèse de celui dans lequel Merron a vécu en tant que jeune soldat, lorsque le fait d'avoir participé au tir de Hood (74 kilotonnes), la bombe la plus puissante ayant jamais explosé en Amérique, détruisit pour toujours sa santé et la paix de son âme. Il riait de façon compulsive durant notre conversation, se défendant avec un humour morbide, mais c'était un homme triste, gentil et humble. Il sentait, disait-il, que la seule façon de se racheter était de se retirer dans la profonde sensualité de la nature en créant de la beauté pour combattre la catastrophe de son passé et la peur de l'avenir.

Quand le tir de Diablo[1] a raté, ils nous ont gardés dans le désert pour assister au prochain essai prévu dans la série de Plumbbob, qui était dans un ballon (C'était le tir de Hood). *C'était le genre de Plumbbob. Je le voyais de la tranchée. Ils ont dit qu'il était au loin, à 3 200 mètres, ce qui...* (rires nerveux) *était proche. Juste au-dessus de nos tranchées, il y avait des mannequins accoutrés d'uniformes de Marines, ils ont pris feu immédiatement. Peu après nous sommes sortis de nos tranchées, il n'y avait plus rien devant, il n'y avait plus de broussailles, plus de lézards, plus de lapins, rien. Incroyable.*

Comment vous préparaient-ils pour l'essai ?

Avant de partir pour le désert, on avait quelques jours de classes au Camp Pendleton au cours desquels on nous disait, on essayait de nous faire savoir ce qui allait se produire ou la raison pour laquelle nous étions là. Ils ne le savaient pas. Ce qu'ils nous disaient en fait, c'est qu'ils ne savaient pas bien ce qui allait se produire. Ils faisaient la comparaison avec une goutte d'eau sur une surface réfléchissante, la même quantité d'eau exactement - à chaque fois qu'elle frappe elle rejaillit différemment. C'est la manière dont elle éclaboussait qu'ils ne pouvaient décrire. Ça explosera sur 5 km dans cette direction, ou sur 10 km par là. Donc ils ne savaient pas réellement.

Quels étaient les sentiments des gars pendant les classes, est-ce que vous en parliez ?

NON ! Nous n'étions pas censés le faire. D'abord ils avaient clairement précisé à tout le monde qu'il fallait garder le secret, et en plus ils faisaient autre chose, de vraies enquêtes. Nous ne devions pas parler, nous n'étions pas censés dire quoi que ce soit à qui que ce soit. Dès qu'ils étaient informés que nous risquions de le faire, ils nous privaient de liberté, et nous n'étions plus autorisés à sortir de la base. Cela nous énervait.

N'aviez-vous pas de sentiments négatifs à ce sujet ?

A 20 ans, personne ne cherche à voir ce genre de chose. Ils nous ont dit, bien sûr, que nous avions le privilège d'avoir été choisis pour faire ça, et naturellement on le croit. On veut

le croire. On veut croire qu'on est les meilleurs, le top du top. Mais quand ils nous ont dit qu'ils ne savaient pas, il y a eu une certaine agitation, nous avons commencé à nous sentir un petit peu mal. S'ils ne savaient pas, alors comment savaient-ils que 2800 mètres étaient une distance suffisante ? Bref, je crois qu'ils nous ont emmenés à environ 145 km au nord de Las Vegas. Je me souviens qu'au volant, en traversant la zone, nous avons dépassé 20 tours, 30 peut-être, c'est difficile à dire, mais le nombre de tours m'impressionna réellement, tout comme les choses noircies au-dessous, sur le sol juste en-dessous d'elles, dans différents états de fusion ou de désintégration. Quelques-unes n'étaient pas en trop mauvais état et d'autres se trouvaient à terre sur un sol à la surface calcinée. Ils faisaient des essais, des essais, des essais. A n'importe quel prix. Ils nous disaient qu'ils étaient capables de contrôler la contamination par les radiations. Ils appelaient cela un dispositif «propre».(rires) *Eh bien, vous n'avez pas besoin d'être un expert en fusée, vous savez...*

Alors, ils nous ont fait traverser le désert à pied et de nuit pour prendre position dans les tranchées et ils ont procédé au compte à rebours. Quand Diablo s'est enflammé, j'ai pensé : «Qu'est-ce qui se passe. Sommes-nous morts maintenant ?» 5,4,3,2,1, rien, et alors ils se sont mis à hurler dans les haut-parleurs : «Echec de la mise à feu, échec de la mise à feu, restez à vos places.» Ils nous avaient sous la main dans le désert, prêts, alors ils ont décidé de nous y garder jusqu'au prochain dispositif prévu. Dispositif. Novlangue, j'ai toujours aimé ce mot. Nous y avons passé trois semaines je crois, si je me souviens bien. Nous avons passé tout ce temps à faire des marches dans le désert, la moitié de la journée pour l'aller et l'autre moitié pour le retour. Toutes ces troupes et rien à faire. On pouvait aller dans le désert, c'était plein de vie. de tortues du désert, de toutes sortes de reptiles, c'est donc un désert vivant.

A quoi ressemblaient ces vieux points zéros ?

*Ils étaient calcinés, il était évident qu'il y avait eu une explosion terrible. Ce qu'il y avait, c'est que c'était différent de ce qu'on connaissait jusque-là. Ils comparent ça à des milliers de tonnes de TNT, mais ça ne veut rien dire. On ne peut même pas faire la comparaison, c'est comme de comparer deux choses totalement différentes. On vous emmenait là, il faisait noir. On n'y voyait rien. Nous sommes descendus dans les tranchées, des tranchées d'un mètre quatre-vingt de profondeur, et on nous a dit de ne pas regarder vers l'est, là où se trouvait la bombe. La veille de cet essai, on nous avait amenés en camion au site d'essais ; il y avait d'innombrables pièces d'équipements militaires de toutes sortes, jeeps, tanks, camions, pièces d'artillerie. Elles étaient stationnées et dispersées dans une très vaste zone au sud et à l'est du véritable point zéro, et nous étions à l'ouest. Et il y avait cette ville, on la voyait qui luisait au soleil. Ce que j'ai compris c'est qu'ils avaient construit un lotissement pavillonnaire. Il y avait des tables, des mannequins, de la nourriture, des fenêtres, tout, reconstituant le moment du matin où les gens se lèvent, prennent leur petit-déjeuner, vont au travail. Il y avait assez de lumière à l'est pour que je distingue ce ballon, je pouvais le voir distinctement, comme dans «*le tour du monde en 80 jours*», un ballon avec un paquet pendu en-dessous. Il était attaché au sol. Il fallait que je regarde.*

On nous avait dit à quel endroit nous mettre à un certain moment du compte à rebours. Ils commencent le compte à rebours, on est dans les tranchées depuis une heure. On s'agenouille sur un genou et on se colle contre les côtés de la tranchée. C'est comme une tombe, c'est ce que c'est, une L-O-N-G-U-E tombe. Au moment de la détonation, je sentis la chaleur, c'était comme si quelqu'un m'avait passé un fer à repasser chaud sur tout le corps et je vis les os de mon coude. Je regardais avec les yeux fermés, c'était aussi clair que possible. Ainsi, en premier, c'est la lumière et la chaleur.

Un de mes copains portait une montre, on ne devait pas, une manche de sa chemise kaki n'en recouvrait qu'une partie. La bombe brûla la partie visible de sa montre qui est devenue marron-noir, sauf à l'endroit où se trouvaient les aiguilles. Il faisait chaud à ce point-là. C'est soit la chaleur ou les radiations ou la lumière ou une combinaison des deux, mais quelle est la différence ? Est-ce que quelqu'un le sait ? Ainsi la lumière arriva, puis elle s'affaiblit, s'affaiblit, s'affaiblit, et devint presque rouge. Tout était sombre, mais c'était rouge. Il y a eu deux détonations nettement séparées, la seconde fut l'onde de choc. Puis le sol commença à trembler, il s'effondrait, au sens propre le monde se disloquait. Je me rappelle seulement avoir vu deux types devant moi, la tranchée était comme prise de convulsions très violentes, elle zigzagait, se courbait et s'effondrait. Une fois que la lumière et la chaleur ont disparu, on nous a dit de sortir des tranchées pour ne pas être enterrés. Nous avons dû dégager des gars.

Quand nous sommes sortis, les mannequins brûlaient, il y avait des broussailles en feu derrière nous et on ne regardait pas n'importe où, mais droit devant. La boule de feu était de toutes les couleurs de l'arc en-ciel, vert, bleu, rouge... juste au-dessus de nous. Elle cachait entièrement le ciel. C'était un beau jour cristallin dans le désert, mais à ce moment-là tout ce que l'on voyait était en feu. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là, j'ai commencé à sangloter et à pleurer sans aucune honte, comme tous les autres. C'était juste... comment pouvons-nous faire ça ?

Après avoir tout vu, on nous a chargés dans des transporteurs blindés et on s'est contenté de nous transporter dans le désert pour tuer le temps. Puis on nous a emmenés dans un autre endroit, on nous a donnés des masques à gaz et nous sommes retournés là où nous nous trouvions la veille pour voir ce qui était arrivé aux équipements. C'était un exercice atomique. Nous étions censés jouer à la guerre. Je vous jure qu'on était incapable de faire quoi que ce soit qui ressemblait à la guerre ni à rien d'autre.

On ne peut pas comprendre la force qu'il faut pour faire cela. La bombe a complètement disloqué les choses en les soufflant ou elle les a fait fondre. Un camion ici, une jeep là, l'un d'eux sans pneus, tout est courbé et déformé ; juste à côté il y en a un avec des pneus, mais toute sa carcasse est fondue. Cela avait déplacé un tank. Nous regardions en direction du point zéro, c'était une vaste cuvette avec toutes ces fumées qui en sortaient. C'était vert-noir-violet et ça s'était mélangé. Comme une grande soupe compacte.

A moi qui l'ai vu une fois, personne ne pourra jamais expliquer comment on continue à faire cela. J'ai toujours

pensé qu'on devrait prendre tous ceux qui s'y intéressent tant et qui pensent que cela sert à quelque chose, pour les tester, les emmener dans le désert, les mettre dans un trou dans le sol et les y laisser. Il faudrait faire un tir pour eux s'ils aiment jouer avec cette merde, leur donner une expérience de première main. Mais sans leurs trucs protecteurs, les bunkers et les tenues de protection, avec lesquelles ils savent, de manière certaine, que leurs culs sont en sécurité. «Nous ne savons pas ce qui va arriver aux troupes, mais nous savons que tout va bien. Parce que nous prenons en considération nos études.» Je ne peux pas croire qu'ils font encore exploser ces trucs, et maintenant ils le font souterrainement, ce qui peut même être pire ! Ça doit cesser, c'est insensé. Qu'on les soumette à cette expérience rien qu'une fois et je vous promets qu'ils rejetteront ces choses si rapidement que ce sera historique. Je reste convaincu que si cela se reproduisait -je me moque de savoir si c'est par mégarde ou si c'est utilisé contre l'humanité- c'en serait alors fini de nous. Je pense que Dieu sera... eh bien, tant pis pour la race humaine.

Quels étaient les sentiments des gars dans le camp cette nuit-là, après avoir vu cela ?

Complètement à plat moralement, je veux dire tous, sans exception. On ne voulait parler à personne. Il n'y avait pas la moindre joie associée à l'expérience. Pas de discours, rien, je n'avais qu'une envie c'était d'être seul avec mes pensées. J'avais 20 ans, le plus jeune en avait probablement 18. C'était juste avant mon 20ème anniversaire. Je ne sais pas combien d'entre nous ont disparu. A ce propos, dans un avenir proche je suppose qu'ils seront capables de nous compter tous avec les doigts des deux mains.

Avez-vous eu des problèmes de santé dans les années qui ont suivi ?

Dix ans plus tard, en 1967, on m'a enlevé un mètre quatre-vingt d'intestins - une colostomie - j'étais éviscéré à 30 ans. Du temps a passé, puis dix ans après on m'a enlevé un fibrôme des intestins, de la taille d'une orange. J'ai eu des disques qui se sont soudés dans le dos, deux disques fondus. Mais je crois que les pires ravages ont été psychologiques. C'est une chose toujours présente dans ma conscience. On ne peut rien dire là-dessus à personne ni en parler. J'ai rencontré peu, très peu de gens qui savaient même que ce genre de trucs continuait. Savoir, avoir cette expérience et réaliser que personne ne comprend vraiment de quoi il s'agit lorsqu'ils parlent de confrontation nucléaire, ou ne comprend pas quel est l'enfer dont ils parlent... C'est trop irréel. Une expérience de cette sorte interdit à jamais la menace d'utiliser une de ces choses. Toutes les personnes que je connaissais à cette époque et les deux ou trois types que j'ai rencontrés depuis disent la même chose lorsque nous en parlons. Peut-être cela a-t-il été d'une façon ou d'une autre un bien pour moi parce que cela m'a rendu aussi plus humble. Ce n'est pas une expérience banale. C'est impensable d'envisager d'utiliser ça comme arme. C'est trop, trop dangereux pour tout. Je ne comprends pas comment ils font encore ça.

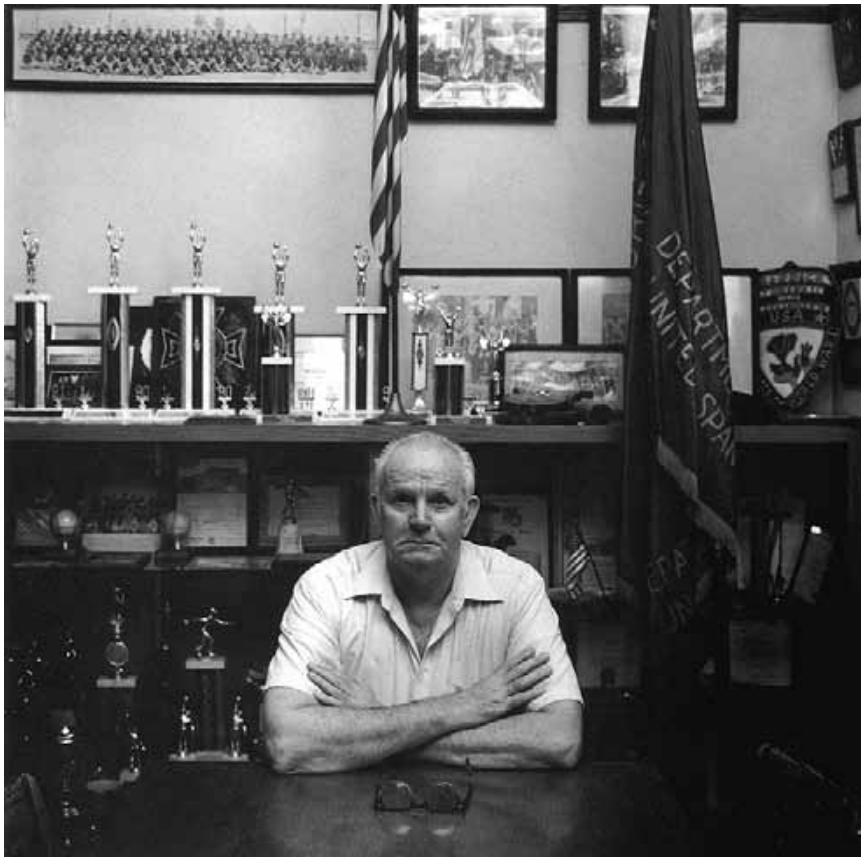
J'ai rencontré peu de gens qui savent que tous ces trucs continuent. Et ça ne va pas, je veux dire, Bon Dieu, c'est dangereux, je vous le promets ! Si on peut faire ça, et le cacher au point qu'il n'y a pas d'informations publiques, alors c'est que c'est dangereux de l'exposer à l'opinion. Il y a des intérêts établis, quand on voit que ça continue d'être caché. «Ne dites jamais rien à ce sujet à personne.» Il y avait toujours une punition implicite. «S'il y a une brèche dans notre sécurité et que vous en êtes responsables...» Et dans le corps des Marines, si on vous dit de telles choses, il y a une menace implicite. Vous pouvez parier qu'ils seront discrets à ce sujet. Dans le corps des Marines, la menace est la première force motrice.

Pensez-vous que cette expérience vous a rendu plus doux ?

Oh, je sais qu'elle l'a fait, je le sais.

1. Tir d'une puissance de 17 kilotonnes, effectué le 15 juillet 1957.

Soldats dans des tranchées se préparant à l'explosion d'une bombe atomique.
Reconstitution sur le plateau du film Nightbreaker à Jean Dry Lake, Nevada, 1988.



"L'avion craquait de partout et il bondit d'un coup. L'explosion nous précipita 1 200 mètres plus haut et l'onde de choc en nous frappant nous projeta encore de 600 mètres. Soulevé de presque deux kilomètres, cet avion pesait bien plus de 100 tonnes mais nous ne pesions pas plus lourd qu'une plumes. Après le vol nous avons eu un debriefing ; le docteur nous a dit :
« Messieurs, j'ai lu vos dosimètres. Vous avez reçu la moitié de ce qu'il faut en rems pour vous tuer. »"

HERBERT HOLMES

Juillet 1991, Clarksburg, Virginie Occidentale.

J'étais un électricien artilleur, ce qu'on appelle un E-artilleur. Je me définissais comme un expert en ingénierie. Si quelque chose tombait en panne, si par exemple les bombes ne voulaient pas partir, mon travail consistait à les réparer pendant que nous étions en vol. C'était mon travail de les larguer de la soute à bombe. J'étais un aviateur de l'U.S. Air Force, première classe. J'avais 27 ans au moment de mon premier essai, le 7 mars 1955. Turk, une bombe de 43 kilotonnes, fut la première que nous avons lancé dans le vide ; ensuite il y a eu Met[1]. Ce nuage est descendu sur l'Arizona, il a traversé la partie sud des États-Unis et a remonté la vallée de l'Ohio. Bien sûr, il a balayé la côte Est. Chaque centimètre carré du territoire des États-Unis a été touché par les radiations nucléaires, chaque centimètre carré.

Une semaine avant le tir, nous avions gagné la compétition du lâcher de bombe organisée par le Strategic Air Command. Nous étions la meilleure équipe de la nation, nous avions atteint la cible et nous avions fait ce que nous avions à faire. C'était un honneur ! Que firent donc ceux de l'Air Force ? Ils dirent : « Vous avez gagné la compétition du lâcher de bombe, vous allez participer aux essais atomiques ». Ils voulaient les meilleurs. Notre base était la base de l'Air Force de Carswell près de Fort Worth au Texas. On a fait monter une bombe électronique sur une tour de 150 mètres de haut qui la maintenait. Au moment de larguer les bombes, nous restions au point de lancement. Nous nous trouvions à 8 000 mètres. Il faudrait la faire exploser à 300 mètres, disons au-dessus de Moscou, pour obtenir une destruction latérale maximale. Si c'était une bombe à hydrogène, il faudrait la faire exploser à 600 mètres. Dans les années cinquante, on estimait qu'avec une bombe à hydrogène, dans un rayon de 130 à 160 kilomètres, tout serait écrasé par les ondes de choc et que jusqu'à 30 kms tout serait fondu. Une destruction absolue, complète.

Nous recevions nos instructions avant le vol. On vous informe des conditions climatiques et de la durée du vol, de tous les détails. Pour ce vol particulier, un médecin nous donna des instructions, les premières instructions médicales que j'ai eues. Il a dit : « Messieurs, ceci vous affectera probablement dans les années à venir mais je n'y peux rien. Vous devez y aller. » On a froid dans le dos et on pense, mon Dieu, c'est sérieux. Mais on est jeune et on pense qu'on vivra éternellement, on n'est qu'une bande de jeunes qui s'amusent.

Avant le largage des bombes, on nous a appris à faire le noir total dans les bombardiers, comme dans un cachot, avec des rideaux épais de 1,8 cm recouverts d'une feuille d'aluminium à l'extérieur ajustés aux fenêtres, et nous avons placé un petit coussin en nylon de dix cm d'épaisseur et d'un décimètre carré environ sur nos yeux fermés. Quand les bombes étaient lâchées, c'était plus lumineux que n'importe quel soleil, vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'était lumineux dans l'avion, c'était effrayant. Je voyais les os de mes doigts à travers mes paupières fermées et à travers le coussin. C'est l'une des choses les plus étranges qui me soit arrivée au cours de ma vie, complètement surnaturelle. On ne peut pas croire ce que l'on regarde. Presque immédiatement, mon nez se mit à couler comme une fontaine. Si on m'avait versé vingt litres d'eau sur la tête, il n'y en aurait pas eu plus, la sueur qui s'échappait de moi était brûlante et de la fumée s'échappait de toutes les connections électriques. Après trente secondes tout au plus, ils ont dit d'ôter les rideaux. Je jetai un œil autour de moi ; tout le monde se regardait. Tout le monde avait les yeux

exorbités. Pour quelqu'un qui n'y a pas été, c'est terriblement difficile à croire. Nous avons dû faire un virage serré à droite pour sortir de là, pour échapper le plus possible aux radiations. Bien entendu, nous n'avons échappé à rien du tout. L'explosion nous précipita 1 200 mètres plus haut et l'onde de choc en nous frappant nous projeta encore de 600 mètres. Soulevé de presque deux kilomètres, cet avion pesait bien plus de 100 tonnes mais nous ne pesions pas plus qu'une plumes.

Nous étions dans un virage à droite si serré que l'avion craquait. Au sol, on pouvait voir comme s'échappant d'une marmite, de la fumée noire et du feu mélangés. D'en haut, tout ce truc semblait faire 45 mètres de large. Ce pied avait l'air vivant. Nous volions au-dessous de ce terrible champignon qui montait et s'étendait, énorme. Il transportait toutes sortes de radiations - cet essai était celui d'une des plus puissantes bombes jamais expérimentée par ici, 43 kilotonnes [tir Smoky].

Personne n'émit le moindre son. Nous étions entrainés - on doit être calme ou sinon on ne serait pas là. Tout le monde pensait : « Que se passe t-il ? » Nous savions qu'il y avait des tranchées pleines de monde en bas. On ne réalisait pas qu'on allait recevoir autant et peut-être plus de radiations que les autres. C'est ainsi que pensent les jeunes. Nous n'avions pas de compteurs Geiger ; nous avions des dosimètres, un sur le revers de l'habit et un sur la jambe du pantalon. Quand nous sommes revenus, ils nous ont fait atterrir sur une piste d'atterrissage éloignée et nous sommes allés dans des salles de bain, en laissant nos dosimètres dans un tonneau pour qu'ils les lisent. Nous avons dû prendre un bain, abandonner les vêtements de vol, les sous-vêtements et tout le reste, sortir avec des vêtements propres, flambant neufs. Après le vol, nous avons eu un entretien avec le même docteur, qui nous a dit : « Messieurs, j'ai lu vos dosimètres. Vous avez reçu la moitié de ce qu'il faut en rems pour vous tuer. »

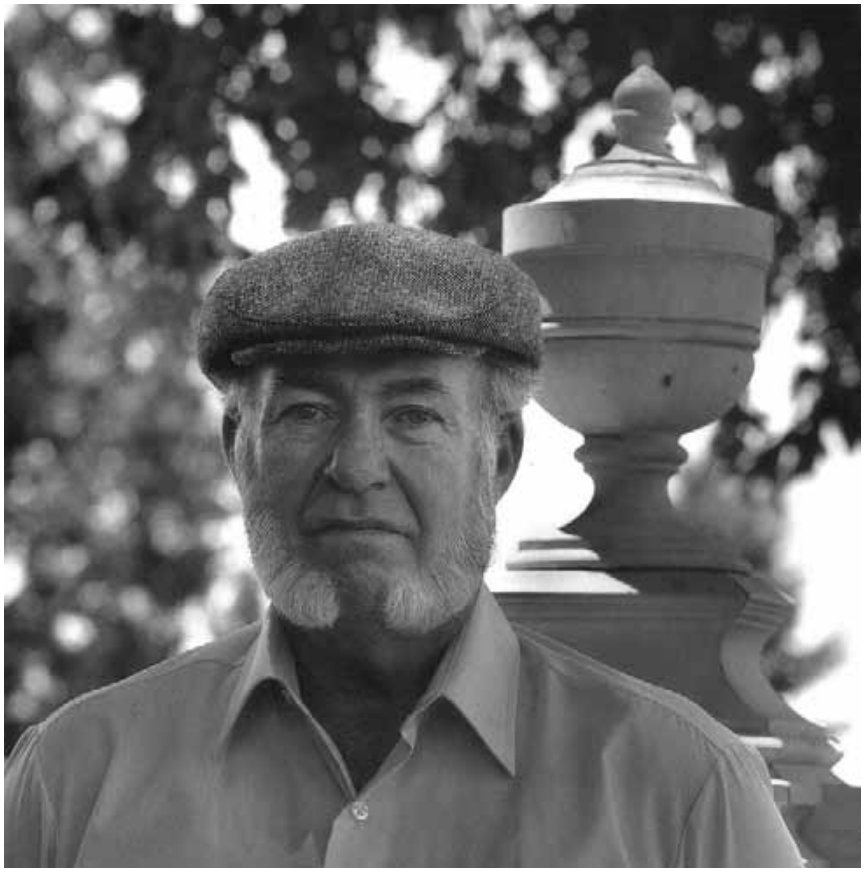
Le résultat, si vous voulez le savoir, c'est que mes dents sont tombées toutes seules, sans saigner. Une fois, alors que j'étais assoupi, une dent m'est tombée sur la langue et cela m'a effrayé. La gencive l'a rejetée, elle a sauté. Je l'ai mise dans une petite enveloppe et un peu plus tard elle était réduite en poudre. Ça n'arrive pas aux dents. On a déterré des dents qui avaient des millions d'années, n'est-ce pas ? J'ai commencé à me délabrer à 43 ans. Mes yeux, mes nerfs, tout d'un coup, comme ça, d'un jour à l'autre. Avant, mes yeux avaient 20/20 et je pouvais aller au lit le soir et lire la Bible ; un matin, ma signature est devenue floue. J'ai cru que j'avais eu une attaque pendant mon sommeil. Mes bras étaient engourdis et mon bras gauche a perdu toute force. Je ne pouvais même pas ouvrir une porte. Je suis allé à la clinique des anciens combattants où six docteurs m'ont examiné. Je ne leur ai pas parlé des radiations parce que je n'y ai pas pensé tout seul ! Ils m'ont envoyé me faire examiner à Wadsworth à Los Angeles où il y a des équipements modernes. J'y suis resté trois ans, chaque jour de la semaine, pour les examens. Vers la fin, ils avaient un auditorium rempli de docteurs. Moi j'étais sur la scène, tout le monde me posait des questions. Ils m'ont pendu par les talons, il y avait des rangées de caméras de télévision autour de moi et un type qui balança des rayons X pendant une heure trois-quart, une myelographie. Quelques semaines plus tard, le docteur me dit : « Herbert, asseyez-vous. Vous me faites perdre mon temps et je vous fais perdre le vôtre. La médecine ne peut rien pour vous. » A ce moment-là, il savait que j'affirmais que les radiations nucléaires étaient responsables de mon état. Voilà ce que je crois : quand ils cessent de mentir, ils décident que cela vous donne un cancer des nerfs.

Autre chose, cet avion n'a jamais été nettoyé. Nous avons volé avec lui tout le reste du temps que j'ai passé dans l'armée de l'air. C'était le même, comme si on ne l'avait jamais utilisé pour un essai atomique. Vous ne me ferez pas croire que tous les hommes qui ont travaillé sur cet avion n'ont pas été contaminés, puisqu'il était radioactif et qu'on ne peut échapper à une chose pareille. Cette chose était aussi dangereuse qu'un canon chargé. Je pense qu'ils ont fait tout ça aux gens de l'armée de l'air, de la marine et de l'armée de terre pour voir combien de temps nous allions mettre à mourir, quelles seraient les réactions, les problèmes médicaux. Je pense que nous étions un objet d'étude scientifique pour poursuivre la cause de l'âge atomique. C'était un délire, pour frimer, d'une bande de scientifiques atomiques.

Je pense que notre gouvernement nous utilisait pour des expérimentations humaines. Ils avaient moins de respect pour les hommes, ceux de l'armée de l'air, que pour l'argent que cela a coûté pour nous entraîner. Lors d'un cours de survie du Strategic Air Command, l'officier qui faisait la conférence nous a dit : « Tout d'abord, la raison pour laquelle vous êtes ici est que votre entraînement a coûté 40 000 dollars jusqu'à maintenant. On n'a rien à faire de vous, il y en a plein d'autres comme vous dehors. » Nous avons tous ri, nous étions jeunes et nous pensions que c'était une blague. Mais il ne plaisantait pas - c'était sérieux. Nous n'étions rien, on pouvait nous sacrifier. Ils pouvaient toujours trouver d'autres jeunes, mais les entraîner coûterait davantage d'argent. Je n'oublierai jamais ça aussi longtemps que je vivrai. Tout ce que le gouvernement veut cacher, ou camoufler, ou détourner, on le classe « secret » ou « top secret ». Avant de faire partie de l'équipage de ce bombardier, on devait nous mettre au courant du caractère secret de notre mission. On était entrainé pour être des durs. On était de vrais hommes, pas des gamins fourrés dans les jupes de leur mère, on trouvait ça normal. On n'était pas très effrayé. Je n'aurais pas cillé si on m'avait envoyé faire sauter Moscou. On fait tout ce qu'on a à faire. On est formé pour ça, c'est une seconde nature. Mais après cet essai atomique, notre mitrailleur de l'arrière a dit, les yeux exhorbités : « Bon Dieu, nous transportons des machines infernales ! ».

J'aime mon pays. Je suis aussi patriote que peut l'être un être humain et je sais que c'est le meilleur pays du monde. Mais c'est le vieil adage, une pomme gâtée pourrira tout le tonneau, et ça se répand. Les bureaucrates diaboliques qui tondent les contribuables n'osent même pas vous regarder dans les yeux et le public, la majorité silencieuse, ne bouge pas.

1. Ces deux tirs (Met eut lieu le 15 avril 1955) font partie de la série Teapot (14 tirs atmosphériques entre le 18 février et le 15 mai 1955).



"Notre mère est morte le cœur brisé par ce qui arrivait à ses enfants à cause des radiations. Les gros bonnets de l'Air Force se foutent de nous, de ce que leur pays nous a fait."

DAVID KNIGHTON

Juin 1988, Bountiful, Utah.

Impatient, David Knighton demanda en 1945 à son supérieur d'être transféré à la 69ème division aéroportée, « pour retourner là où il y a de l'action ». Il passait son temps comme expéditeur de matériels pour les scientifiques d'Alamogordo[1] qui travaillaient sur le projet Manhattan.

A l'époque, je ne savais pas que je finirai à Hiroshima. J'y suis arrivé au début du mois d'octobre et j'y suis resté jusqu'à la veille du nouvel an. Partout il restait des petits morceaux et des pièces de bâtiments, mais pas beaucoup. Ils avaient déjà enlevé les restes des corps mais il y en avait encore. De la chair brûlée. Peu d'entre eux étaient complètement intacts car, comme je l'ai dit, ils avaient été frits. Vers le point zéro, la dévastation était une chose terrible à voir. C'est là que j'ai eu la plus mystérieuse sensation de ma vie. D'un coup, j'ai été envahi par la sensation que tous les esprits de ces gens me regardaient avec leurs yeux. Ces esprits qui m'entouraient me hantaient. Oui, et il y avait des ombres humaines sur les murs. Vous voyez cette ombre d'une personne sur le ciment ou sur n'importe quel matériau avec lequel est fait le bâtiment, ce qu'il en est resté, c'est ça. Vous savez ce qu'il y a eu là. Une personne avait été là. La plupart d'entre nous étions absolument stupéfaits par ce que nous voyions. C'était traumatisant. Nous n'avons pas vu de Japonais vivants pendant une ou deux semaines et ensuite ils ont commencé à rentrer chez eux. La plupart d'entre eux étaient morts de peur.

Nous avons dû entrer et déblayer les débris. Il y avait au moins quinze centimètres de poussière fine, et nous devions tout le temps marcher dedans. Elle pénétrait par nos pores et nous la respirions. J'ai reçu toute cette saleté et cette corruption sur moi. C'est pour cela que j'ai eu les tissus des poumons abîmés. Dès le début, ils savaient que c'était contaminé mais ils n'y ont jamais rien fait ; on s'est contenté de nous faire accomplir notre travail. Savez-vous ce qu'on nous a fait faire ? Prendre des balais et ôter la poussière de nos vêtements, ce qui était stupide, d'autant qu'ils savaient qu'il y avait mieux à faire. On m'a dit de prendre des douches, mais ce que je veux dire, c'est qu'ils savaient que tout l'environnement était saturé de radiations.

Ses frères ont tous été contaminés par les radiations durant leur service militaire et ils ne sont retournés chez eux, dans l'Utah, que pour en recevoir davantage. « Oui, "Smoky" est venu juste au-dessus de nous, puis il s'est dirigé vers l'Idaho. » La plupart des centaines de nuages de retombées sont aussi passés sur l'Utah. Tous les membres de la famille Knighton buvaient le lait et mangeaient les légumes qui provenaient d'une région continuellement arrosée par les cendres radioactives, dans les années 50 et 60. Son frère Homer est mort jeune d'un cancer du poumon alors qu'il n'avait jamais fumé une cigarette de sa vie. Ses frères Keith et Parley participèrent à des essais nucléaires dans le Pacifique et son frère Myron à celui de la bombe H en Micronésie, après avoir pris part au nettoyage de Nagasaki.

Tous deux ont reçus une dose effroyable quand le vent a tourné vers eux. Keith ne voulait pas beaucoup en parler et Parley non plus, mais ils étaient là-bas durant un essai à Christmas Island. Ce qu'ils faisaient là était strictement

secret, c'est ce qui me fait supposer que ça avait trait à la sécurité. Le gouvernement ne voulait pas que cette sorte de choses, je veux parler de ce qu'il avait fait, arrive aux oreilles du public car il se savait en position vulnérable. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'ils faisaient partie de l'équipage d'un B-29, un point c'est tout. On ne les a pas avisés de ce qu'ils avaient reçu. Myron, affecté au nettoyage de Nagasaki, puis en Micronesie au cours des essais de l'Opération Dominic (bombe à hydrogène), est mort à 54 ans. Avant de mourir, il a dit : « Personne ne m'a jamais dit qu'il y avait quelque chose de particulier à cet endroit, que c'était dangereux pour notre santé. Personne ne nous a dit qu'il était dangereux de travailler autour de ce truc. » Parley est mort à 45 ans, le corps criblé de cancers. On ôtait une tumeur et dix autres apparaissaient. Je me souviens de lui, très malade et nauséeux à cause de la chimiothérapie. On lui a fait un traitement avec des radiations supplémentaires, lui administrant davantage de radiations alors qu'il en avait déjà une bonne dose ! On lui a brûlé la thyroïde avec un traitement au cobalt[2] avant de le renvoyer chez lui. Keith est mort à 49 ans à cause des mêmes problèmes pulmonaires que Myron. Notre mère est morte le cœur brisé par ce qui arrivait à ses enfants à cause des radiations.

Dave Knighton lui-même a des problèmes physiques qu'il croit liés aux radiations. Comme ses frères Myron et Keith, il a une fibrose des poumons et sa gorge est vilainement marquée à cause des « ordures qu'il a respirées » à Hiroshima. Knighton souffre également des troubles neuromusculaires dont se plaignent communément la plupart des anciens combattants de l'atome.

Je suis allé à l'hôpital de l'Université avec de l'arthrite. J'ai eu des ennuis articulaires. J'avais eu beaucoup de problèmes musculaires et des problèmes de tissu. Mes mains étaient comme de la cire et il n'y avait plus de circulation aux extrémités de mes membres. Je l'ai remarqué quand je suis revenu pour la première fois en 1946. Je peux pincer ici, je ne sens rien à cause de mes nerfs endommagés. Le docteur m'a examiné minutieusement et il a inspecté ma gorge avec une torche. Il m'a demandé : « Avez-vous déjà reçu à un moment ou à un autre une dose vraiment forte de radiations ? Quant on examine votre gorge, vous en avez tous les symptômes. » Il a fallu qu'on me retire quelques lésions des cordes vocales et je ne peux pas expirer l'air normalement car le tissu pulmonaire n'est pas viable, il est endommagé. Je n'ai plus que 20% de bon tissu là-dedans. Ça sonne comme des boîtes de ferraille vides qui s'entrechoquent, au lieu du bruit normal des poumons. On voulait faire un examen, descendre là et en retirer un gros morceau, mais j'ai dit pas question. Les examens du docteur ont prouvé que mes problèmes étaient causés par les radiations et je pouvais obtenir une invalidité à 100%, comme les anciens combattants des guerres étrangères. C'est tout ce que j'ai obtenu jusqu'à présent. Ce n'est pas grand chose, à peu près 238 dollars par mois.

Il y a dix ans, ma femme Annie et moi allions si mal, qu'il était impossible de prédire qui, d'elle ou de moi, allait mourir le premier. Elle n'avait plus la moindre trace de thyroïde à cause des dégâts des radiations et elle avait eu deux opérations à cœur ouvert à cause de leurs effets sur son cœur. Cela avait abîmé son cœur, ses poumons, l'ensemble. Elle était maigre et avait perdu beaucoup de poids. Sans thyroïde, le corps ne peut pas fonctionner. Elle prenait des médicaments depuis 1968. Son système immunitaire avait pratiquement disparu. Elle avait la pire sorte de lupus qui soit et elle a eu une septicémie impossible à guérir. Elle est morte à 43 ans. L'iode radioactif 131 est ce qui détruit la thyroïde. Elle a complètement détruit la thyroïde d'Annie, c'est ce que le rapport d'autopsie a dit. Après la mort de sa mère, ma fille a fait une tentative de suicide. Elle est la plus jeune, elle a à peu près 15 ans et elle est très sensible. J'ai dû la sortir de là. Cette mort a créé beaucoup trop tôt un vide dans leurs vies. Ces têtes vides de l'Air Force se foutent de nous tous, de ce que leur pays nous a fait.

D'après Knighton, la génération suivante de la famille, dans le sud de l'Utah, près de Fremont et Bicknell, n'a pas connu un meilleur sort. « Sur les quatorze membres de la famille, je dirais que ça a méchamment touché chacun d'entre nous, d'une façon ou d'une autre. »

Mes sœurs ont rencontré deux fermiers sympathiques et les ont épousés. Ils ont eu des enfants qu'ils ont élevés à l'époque des essais du Nevada. Quand les filles ont grandi, vers 15 ou 16 ans, toutes les deux ont dû se faire faire une hystérectomie totale car elles avaient des tumeurs dans l'utérus. Ainsi, elles sont devenues stériles. C'est la pire des choses qui puisse arriver à une jeune fille désireuse de fonder sa propre famille. Cela a affecté les filles davantage que les garçons, puisque ces derniers ont pu avoir des enfants. Comme tout le monde ici, ils mangeaient les légumes et buvaient le lait. Ma fille a été sous thyroxine pendant les dix-sept dernières années et elle se sent terriblement mal. Je crains que sa thyroïde ne fonctionne pas[3], comme cela s'est produit pour Annie.

On traverse cet enfer et ces problèmes mais personne ne semble s'en soucier. La Cour Suprême, c'est une bande d'imbéciles qui n'est pas à sa place dans une cour de justice comme celle-là. Je dis cela parce qu'on m'a toujours dit que lorsque l'on fait du tort à quelqu'un, de quelque façon que ce soit, on est responsable de ses actes. Si l'on est en position d'aider quelqu'un à qui l'on a fait du tort et si l'on ne fait rien, on est aussi mauvais que la personne qui a causé ce dommage. On n'examinera pas le cas des « sous le vent », on ne veut pas faire les choses correctement. C'est ce que je pense de ces gros bonnets de l'Air Force.

1. C'est à Alamogordo, dans l'état du Nouveau-Mexique, qu'eut lieu le 16 juillet 1945 la première explosion nucléaire expérimentale.

2. Il s'agissait sans doute d'un cancer de la thyroïde dit " anaplasique ", habituellement rapidement mortel, et contre lequel on utilise tout l'arsenal thérapeutique dont on dispose.

3. Si sa fille est traitée à la thyroxine, c'est que réellement " sa thyroïde ne fonctionne pas " ou peu.

"Ils ont détruit des documents, et tout ça a été révélé pendant le procès. Finalement le gouvernement a admis qu'on connaissait les dangers des radiations depuis le début des années quarante. On savait que ça causait des cancers, on savait que ça pouvait causer des aberrations chromosomiques, mais on a considéré que ça valait le coup de sacrifier quelques hommes pour le bien du pays."

PAT BROUDY

Octobre 1988, Laguna Niguel, Californie.

C'était en 1950. Pat Broudy était en vacances à San Francisco, dans l'espoir de remonter la pente après la fin de son mariage raté.

J'ai rencontré un garçon charmant et élégant, un pilote qui allait aux cours de défense radiologique. Au cours de l'un d'entre eux, on l'avait envoyé à bord des vaisseaux qui avaient servi de cibles lors des essais de Bikini et qu'on avait remorqués à San Francisco pour les décontaminer. On leur apprenait à enlever petit à petit la peinture, ce qui soulevait de la poussière et des débris radioactifs, et, étant donné qu'ils vivaient à bord pendant trois jours, ils inhalaient et ingéraient tout ça. Je l'ai appris plus tard grâce à de la documentation que j'ai obtenue en ayant recours au Freedom of Information Act. Il m'a demandée en mariage la première nuit où je l'ai rencontré. C'était très romantique. Nous avons acheté une maison pour six mille dollars au milieu d'un coin perdu de la Caroline du Sud, où nous étions en garnison. Nous étions amoureux et nous ne nous souciions de rien d'autre, c'était très amusant. C'était un militaire de carrière, un Marine qui s'était engagé en 1940, aussi avait-il dix ans de service à son actif à cette époque. Plus tard, Chuck est allé en Corée, il a fait ses cinquante missions aériennes, il a eu ses cinq médailles de l'armée de l'air, sa décoration le distinguant pour ses états de service, et il est rentré à la maison.

Nous avons emménagé ici en mars 1956. Le premier tir auquel il a assisté fut Priscilla, le 18 juin 1957. Celui pour lequel il est allé là-bas fut Hood, qui était de 77 kilotonnes (catalogué comme en faisant 74 par le Department of Energy), la bombe la plus puissante qu'on ait jamais fait exploser dans l'atmosphère aux Etats-Unis. Elle était censée exploser le quatre juillet[1], ce gros pétard devait sauter et ça faisait les gros titres. Eisenhower est reparti à toute allure. Le quatre, mon mari m'appela pour me dire : «Eh bien, elle n'a pas explosé», ce qui signifiait que les vents soufflaient dans la mauvaise direction - ils soufflaient en direction de la Californie, au lieu d'aller vers St George. La nuit suivante, il m'a appelé pour me dire : «On va la faire exploser ce matin. Je veux que les enfants et toi vous vous leviez, alliez dans l'allée et que vous vous mettiez face à l'est. Vous la verrez.» Nous étions à 640 km de Las Vegas. Nous nous sommes levés à quatre heures et demie. Ça a fait comme un énorme lever de soleil. C'est monté très rapidement et puis ça a disparu lentement. D'après les articles de journaux, des pilotes qui survolaient le Pacifique l'ont vue. Il est revenu à la maison après l'essai et il n'y a plus jamais fait allusion. Il n'en a plus jamais parlé, et nous l'avons oublié.

On leur avait fait jurer le secret, on leur avait lavé le cerveau. La seule chose que l'on sache au sujet du corps des Marines, c'est bien qu'ils ont le cerveau lavé. Il était soumis au secret et il n'y avait pas moyen qu'il m'en parle, à moi, ni à n'importe qui d'autre. Tout ce que j'ai appris, je l'ai trouvé dans des documents gouvernementaux ; j'ai découvert exactement où il était quand il était là-bas, grâce au Freedom of Information Act, et ce qu'il faisait par la Defense Nuclear Agency. Quand, après avoir quitté les tranchées, ils ont marché vers le point zéro, ils ont traversé le point zéro d'un autre essai, Wilson[2]. L'explosion avait eu lieu quelques mois avant, cet endroit était bien sûr très radioactif, il y avait du plutonium. Quand ils sont allés à 350 mètres du point zéro de Hood, ils ont inspecté les tanks, les camions, les maisons japonaises et ainsi de suite, puis ils sont revenus à pied à travers la cha-

leur très intense, le vent qui soufflait constamment, accru par le souffle des hélicoptères, et du plutonium incrusté dans la couche supérieure du sol. Le vent leur soufflait droit au visage, il le respiraient, l'ingéraient, l'inhalaient. On a estimé qu'il avait reçu 75 rads d'émetteurs alpha.

Dix-neuf ans plus tard, elle était en vacances à Hawaï avec Chuck, qui avait maintenant 56 ans.

J'ai remarqué que ses pieds avaient terriblement enflé. Nous ne comprenions pas pourquoi. Ils étaient comme deux grosses masses et il lui était difficile de marcher. Il était très fatigué, il pouvait difficilement bouger. Ses pieds étaient rouge vif et très sensibles. Quelques jours seulement après notre arrivée à la maison, il souleva le bras, une énorme boule s'était formée pendant la nuit. Deux jours plus tard, le chirurgien m'appelait pour en parler avec moi. J'étais là toute seule, Chuck était à son travail. Il a dit : «C'est un cancer», comme ça, «Lymphome stade IV B». «Qu'est-ce que ça veut dire, IV B ?» Il a répondu : «C'est terminal». J'étais là toute seule, j'étais hystérique. J'ai appelé ma mère. C'était une grande dame, elle m'a attiré sur ses genoux, j'étais assise là comme si j'étais une petite gamine et je pleurais.

Les six mois suivants, ses jambes enflèrent tellement qu'il s'évanouissait en se levant. Les gens de l'administration des anciens combattants qui nous ont interrogés ne savaient même pas épeler lymphome, nous avons dû le faire pour eux. Nous avons dû leur dire pourquoi nous pensions que c'était en relation avec le service, et ils ont ri de nous. Nous avons intenté un procès. Nous étions complètement accablés, non seulement par sa maladie, mais aussi pour lui, parce que le gouvernement s'était très mal conduit avec nous. Cela me rendait très amère.

Ça a fait la une des journaux. Des gens m'ont appelée pour me dire : «J'y étais aussi, et j'ai eu le cancer», et c'est ainsi que tout a commencé. Le nombre de ceux qui ont développé des cancers dans cet intervalle de temps était stupéfiant. Chuck est mort, j'ai été déboutée par le tribunal et mes appels ont été rejetés. Alors nous avons commencé à faire pression sur les législateurs. Nous avons pensé qu'il nous fallait former notre organisation, et c'est comme ça que les anciens combattants de l'atome (ou, de plus en plus, leurs veuves) se sont rassemblés et ont formé la National Association of Radiation Survivors.

Cette association représente maintenant 250 000 soldats qui ont été exposés aux radiations, des ouvriers des complexes de fabrication d'armes, et des civils de toute la nation, ainsi que les «sous le vent» des nombreuses installation nucléaires, parmi lesquelles le site d'essais du Nevada et la réserve nucléaire de Handford, dans l'Etat de Washington. Le procès de Broudy, auquel il fut mis fin de façon arbitraire, devint une référence pour les victimes des radiations. Dans les arguments invoqués pour rejeter ses appels, les hommes de loi du gouvernement changèrent radicalement de position et admirent que le gouvernement savait depuis le début des essais nucléaires que les radiations pourraient être dangereuses, mais qu'il n'était pas responsable, étant couvert par une clause de “fonction discrétionnaire” - une théorie du style «le roi ne peut rien faire de mal» ou d'immunité souveraine qui protégeait le gouvernement des poursuites.

Ils ont détruit des documents, et tout ça a été révélé pendant le procès. Finalement le gouvernement a admis qu'on connaissait les dangers des radiations depuis le début des années quarante. On savait que ça causait des cancers, on savait que ça pouvait causer des aberrations chromosomiques, mais on a considéré que ça valait le coup de sacrifier quelques hommes pour le bien du pays.

1. Fête nationale américaine.

2. Tir d'une puissance de 10 kilotonnes, effectué le 18 juin 1957.

Tir Priscilla, 37 kilotonnes, 24 juin 1957.
Dans les années 50 on tourna un film militaire, “The bis picture”, produit pour les forces armées et le peuple américain, principalement pour l’instruction des soldats avant leur participation à des manœuvres sur les champsde bataille atomique. Dans une séquence manquant particuliairement de naturel de ce film, un instructeur militaire tranquilise deux soldats qui expriment leur anxiété à l’idée d’être exposés à la puissance d’une bombe atomique (alors qu’ils se trouvaient souvent à une proximité de 2 500 mêtres du point zéro). Il déclare : “En fait, il n’y a pas de quoi s’inquiéter, l’armé a pris toutes les précautions nécessaires pour que nous soyons parfaitement à l’abris ici. Tout d’abord, on voit une lumière très très vive suivie par une onde de choc, puis vous entendez le son de l’explosion. Ensuite, vous regardez et vous voyer la boule de feu qui monte vers le ciel. Elle contient toute la gamme des couleurs d’un arc-en-ciel, puis, s’élevant dans l’atmosphère, elle s’assemble pour former le champignon. C’est un spectacle magnifique à voir.” Après avoir assisté à ce tir, les soldats rentrèrent à Camp Desert Rock en saignant des yeux, des oreilles, du nez et de la bouche.

"D'ailleurs, il n'existe personne aux Etats-Unis qui ne soit pas un «sous le vent». Quand nous suivions les nuages, nous survolions tous les Etats-Unis, d'Est en Ouest, nous couvrions un large éventail, du Mexique, au Canada."

Colonel

LANGFORD HARRISON

Juillet 1989, Albuquerque, Nouveau-Mexique.

Si la guerre nucléaire secrète avait ses propres pilotes d'élite, les équipes des forces aériennes du 4926ème peloton d'essais méritaient peut-être la médaille du machisme pur. Leur mission consistait à recueillir des échantillons des sous-produits radioactifs des champignons atomiques que l'on retrouvait au dessus du désert du Nevada et des atolls du sud du Pacifique pendant l'ère des essais. «Bien avant que nous subissions ces essais», se souvenait le colonel Harrison en donnant une chiquenaude à une page qu'il avait marquée, «Oppenheimer avait averti que par dessus tout, les pilotes qui lâchent la bombe doivent à tout prix éviter d'entrer à nouveau dans le nuage, car il est très radioactif et vraiment dangereux pour le corps humain. Ils savaient cela avant de nous y envoyer.» A cette époque, le docteur Harold Plank, un scientifique de l'Atomic Energy Commission de Los Alamos couvrait les hommes des forces aériennes d'éloges. «J'ai un parti pris en leur faveur. De mon point de vue, la 4926ème a fait constamment plus de travail qu'on est en droit d'en demander. Cette mission comporte des risques inhérents et demande une dévotion personnelle au devoir qui n'est pas requis normalement en temps de paix.[1]» La tâche de Langford Harrison consista à traverser cinquante fois le cœur des nuages de bombes atomiques, et même à prélever des échantillons de ceux que la Chine et la Russie avaient fait exploser, quand leurs retombées passaient au-dessus du Japon. Mais le prix à payer fut lourd : des années plus tard, après l'ablation de la vessie et de la prostate devenues cancéreuses, l'administration des anciens combattants, conformément à sa politique, refusa d'accéder à sa demande d'indemnités pour invalidité liée au service.

Je ne sais pas pourquoi ils veulent éviter ça. C'est là, nous ne pouvons pas les poursuivre, nous faisons partie de l'armée, alors ils pourraient bien nous dire ce que nous avons eu, pourquoi nous sommes malades et pourquoi un nombre inaccoutumé d'entre nous a le cancer. Je ne crois pas que ce soit le fait de l'Air Force, mais celui de la Defense Nuclear Agency et de l'Atomic Energy Commission. Bon Dieu, je dis que je suis en train de mourir de cancer. Je laisse une femme et des enfants, ils devraient être indemnisés puisque j'ai traversé les nuages atomiques sur ordre. Je n'étais pas volontaire pour faire cela !

Le prélèvement d'échantillons est le seul moyen qui permette aux scientifiques d'apprendre quelque chose sur l'efficacité d'une arme nucléaire, il faut ramasser les débris et les tester pour voir quelle quantité de plutonium a été brûlée dans l'explosion. Cela indique s'il s'agit d'une arme «propre», efficace ou inefficace. L'Air Force est composée de gens qui veulent que le travail soit fait, les scientifiques veulent les informations et entre les deux, il n'y a pas de communication sur les dangers. Les scientifiques s'en moquent et l'Air Force ne dit pas : «Eh, vous n'êtes pas fous de nous demander de faire ça ?»

Si nous avons reçu tant de radiations, c'est parce que les scientifiques voulaient que nos réservoirs (à échantillons) soient pleins à 75 % avant que nous quittions le nuage. Parfois cela demandait beaucoup de temps. Si nous nous étions contenté de traverser le nuage, ça aurait été très bien, mais

nous devions tourner en rond à l'intérieur pendant 10, 15 minutes. Voir les dosimètres osciller jusqu'à 150 rœntgens pendant que nous volions en rond là-dedans, ce n'est pas très agréable. Quelquefois, il nous fallait y aller quinze minutes après l'explosion. Nous avions des vestes en plomb qui nous recouvraient la partie frontale du corps, mais qui laissaient les côtés, le dos et le reste exposés aux radiations, ce n'était pas très efficace. Et les dosifilms ne valaient pas grand chose. Quand j'atterrissais, mon dosimètre indiquait que j'avais 10 ou 12 rœntgens, mais je le portais sous la veste !

J'ai été diriger des missions lors des séries d'essai Redwing à Eniwetok[2] (les essais à hydrogène dans le Pacifique), puis j'ai été officier d'opérations aux séries Plumbbob dans le Nevada (les essais nucléaires continentaux). A Eniwetok, on nous avait dit de ne pas laisser nos équipes dépasser les 15 rœntgens. A peu près au tiers du programme des essais, tous mes pilotes les avaient dépassé. J'ai signalé au commandant que tous mes hommes étaient au sol parce qu'ils avaient franchi la limite de dose. Il a télégraphié pour dire qu'il leur avait obtenu la permission d'aller jusqu'à 30 rœntgens. Puis j'ai signalé que tout notre groupe en avait reçu plus de 30, et il est monté à 45 rœntgens. Nous nous sommes arrêtés là, à 45.

On n'a pas vu de bombe atomique si on n'a pas vu une de celles qui ont explosé dans le Pacifique. Rien qu'une suffirait à balayer d'un seul coup tout l'Etat de New-York. Ça s'étendait sur 200 km, c'était un résultat de la folie humaine. Au Nevada, les nuages ne parcouraient que quelques kilomètres, c'était des petits pétards en comparaison. Nous volions à travers le nuage, puis nous atterrissions. Ils envoyaient alors des chariots élévateurs. De l'avion, nous entrions dans ces chariots, sans toucher les côtés de l'avion, puis nous descendions au sol, rentrions dans un fourgon pour aller à un ensemble de cabines de douches. Nous ôtions nos uniformes, nous gardions nos casques et nos bottes, mais nos habits étaient enterrés ou brûlés. Puis on nous contrôlait avec des compteurs Geiger, ils cliquetaient comme des rafales de mitraillettes. Nous devions prendre douches sur douches, on nous recontrôlait, et ça cliquetait toujours, nous reprenions des douches et nous nous lavions les cheveux. Il restait généralement beaucoup de radiations aux endroits des poils, qui ne se nettoyaient pas très bien. Nous devions descendre à quelque chose comme 1 rœntgen, puis nous enfilions nos habits de vol et allions faire notre boulot.

Les avions étaient très radioactifs, on les laissait au bout de la piste. L'équipe au sol y allait et les frottait avec de l'eau et du savon, mais comme il est normal que ces engins soient gras, on n'a jamais enlevé les radiations. On devait les laisser là-bas pendant deux ou trois jours, puis on les remettait en service, bien qu'ils émettent continuellement des radiations. Nous devions nous glisser dans ces engins et reprendre les vols à travers les nuages. La mission utilisait tout le temps les mêmes avions. Il aurait fallu les brûler avec nos vêtements. Nous étions dans des endroits où l'air était chaud, nous étions de plus en plus irradiés à mesure que les essais avançaient. C'est très dangereux et totalement irresponsable.

Là-bas (à Eniwetok), d'autres choses n'allaient pas très bien. Pendant les séries Redwing qui ont explosé au-dessus de Bikini, il y a eu un tir, Tewa, dont le nuage est arrivé directement au-dessus d'Eniwetok, là où nous vivions. Nous avons discuté de l'évacuation de l'île, mais le responsable de l'équipe des essais a dit : «si nous évacuions, les autres seraient effrayés», alors nous avons dû rester. Les retombées se sont déposées sur tout ce qu'il y avait sur l'île, sur le sable, partout. Bien sûr, nous avons continué à vivre sur cette île le reste du temps, cinq mois, après qu'elle eut été hautement irradiée.

La guerre c'est ça, un risque calculé. On sait que quelqu'un va être tué, c'est ce qu'affrontent les militaires. Quelques-uns peuvent mourir de cancer, d'autres aller bien, nous ne savons pas. Personne n'avait pris ces risques avant, mais nous l'avons fait pour l'élaboration et l'amélioration de ce système d'armes. On a caché l'information, à dessein ou accidentellement, mais je dirais plutôt exprès parce que nous n'aurions pas fait les essais si nous avions connu les résultats et les dangers de la situation où l'on nous avait mis. L'ensemble était plein de périls et de dangers, ils le savaient, c'est quelque chose que j'ai du mal à accepter.

D'ailleurs, il n'existe personne aux Etats-Unis qui ne soit pas un «sous le vent». Quand nous suivions les nuages, nous survolions tous les Etats-Unis, d'Est en Ouest, nous couvrions un large éventail, du Mexique, au Canada. Où peut-on tracer la limite ? Tout le monde est un «sous le vent». Ça a fait le tour de la terre, c'est une chaîne.

Nous ne sommes pas les seuls coupables. La Chine et la Russie ont fait exploser des bombes atomiques et les Français aussi. Je pense qu'il faudrait stopper tout ça. Il faut le faire, il faut mettre ça hors-la-loi et l'abandonner le plus tôt possible. Nous sommes des animaux humains. Parfois je me demande si nous sommes des animaux intelligents. Nous sommes toujours à nous tuer les uns les autres. Nous ne sommes jamais restés sans guerre.

1. ARDC Newsmagazine, mars 1957, page 14 (NdA)

2. Les américains ont expérimenté 66 bombes nucléaires entre 1946 et 1958 sur deux atolls des Iles Marshall (Micronésie) : Eniwetok et Bikini dont les habitants furent évacués. Cette région du globe est aujourd'hui l'une des plus gravement et durablement polluée (voir Rosalie Bertell, *Sans danger immédiat*, La pleine lune, 1988, p 123-133)

"Je tiens tout à distance, comme dans «Star Treck», vous voyez, comme Spock. Je dresse des barrières. Ça vous empêche de ressentir les émotions. Mais les choses s'insinuent doucement. Parfois elles pénètrent à l'intérieur."

LARRY PRAY

Septembre 1988, Loveland, Colorado.

Quand il participa aux séries de manœuvres de guerre nucléaire Tumbler-Snapper[1] le 1er mai 1952, Larry Pray était un garçon de 18 ans qui venait de Loveland, dans le Colorado. Gladwin Hill, effectuant un reportage pour le *New York Times* a décrit le tir de Dog, un engin nucléaire d'une puissance de 19 kilotonnes largué sur la cible N°3 de la zone 7 du site d'essais du Nevada, dans un article intitulé "Marines get a base of Atomic Warfare" : «Une colonne gris-blanc massive et dense s'est élevée instantanément et s'est maintenue comme un "pied" solide pendant plusieurs minutes. La boule de feu grondante rouge-orange qui succède à l'éclair initial fut visible pendant la durée inhabituellement longue de dix secondes, et le nuage radioactif d'un blanc cotonneux qui s'est développé a grimpé jusqu'à 6 ou 8 km avant d'être attrapé par le vent qui l'a entraîné vers le sud, modérant sa virulence.»

Quand on lui demandait sa nationalité, Larry Pray répondait «Américain». A 54 ans, jamais marié, trop solitaire pour cela, il vit à Loveland avec sa mère de 87 ans qui s'est toujours occupée de lui depuis que des médecins lui ont découvert une tumeur au cerveau, alors qu'il allait avoir trente ans. A chaque conférence des victimes des radiations, il nous a continuellement amusé avec un répertoire inépuisable de plaisanteries. Un problème évident d'articulation, l'un des effets consécutifs à son opération ne le gênait pas pour faire son numéro. «Vous avez toujours le moral ?» demandai-je. «Oui, on ne peut rien faire d'autre. Je ne laisse pas les choses me toucher.» Des mois après cette interview, il m'a appelé dans un moment de déprime et m'a confié : «C'est comme dans "Star Treck", savez-vous, comme Spock. Je dresse des barrières. Ça vous empêche de ressentir les émotions. Mais les choses s'insinuent doucement. Parfois elles pénètrent à l'intérieur.»

La bombe a explosé le premier mai 1952. J'allais au camp, on y faisait de l'endoctrinement sur l'effet des radiations. On insistait sur le fait que le pire ennemi était le soleil, et non la bombe. On sent d'abord la bombe, puis la chaleur. On aurait dit qu'un millier d'ampoules de flash se déclenchaient derrière nous. Puis le sol tremblait. Quand c'était terminé, on sautait des tranchées et, par une manœuvre tactique, on se rangeait en ligne, et puis l'onde de choc frappait. Certains perdaient l'équilibre et tombaient. On recommandait de ne pas ouvrir la bouche jusqu'à ce que l'onde de choc soit passée, parce qu'on aurait eu la bouche pleine de sable radioactif. Pour les troupes, c'était le moment de marcher vers le point zéro. Là, les équipements avaient été éparpillés et détruits. Il y avait des tanks renversés, fondus et comme coupés au chalumeau. On n'est qu'un soldat, on s'en moque, vraiment on n'y prête pas attention. Ça ne me touchait pas du tout. Après tout, ils disaient que nous étions en sécurité, pourquoi s'en faire ? Ce sont les chefs, ils doivent savoir.

Peu de temps après, en 1956, mes dents ont commencé à bouger et mes gencives ont saigné, c'est censé être un effet consécutif à une dose importante de rayonnement. Tout est arrivé très vite (en 1961, quand on découvrit sa tumeur au cerveau), *je n'avais pas le temps de penser à quoi que ce soit, je n'avais qu'un violent mal de tête. Pendant un moment, je fus déclaré aveugle, puis ma vision est revenue graduellement.*

Après l'ablation de sa tumeur, Larry Pray commença une nouvelle vie, condamné à rester perpétuellement confiné dans une chaise roulante. L'opération avait détruit son sens de l'équilibre et des problèmes neuromusculaires avaient rendu ses jambes inutiles. Au moment de l'explosion de Dog[2], le pro-

gramme d'essais du Nevada était entamé depuis 16 mois. On avait déjà exposé des milliers de soldats aux radiations et aux souffles thermiques au cours de manœuvres tactiques, mais les hautes sphères de la hiérarchie militaire faisaient pression pour que leurs troupes s'approchent plus près du point zéro, au-delà de la limite de 10 km imposée par l'Atomic Energy Commission. Dans une lettre du ministère de la Défense, envoyée par le général de l'Air Force A. R. Lendrake au directeur de la division des applications militaires de l'Atomic Energy Commission, on assurait au directeur, le général de brigade K. E. Fields, que les militaires étaient «préparés et souhaitaient accepter la pleine responsabilité de la sécurité de tous les observateurs et des unités des troupes présentes.» On estimait que la chaleur au sol, au point situé sous l'explosion, se situait entre 3 000 et 4 000 degrés, et qu'à 4 km aux alentours, tout, plantes, animaux ou humains était brûlé par la chaleur. Le sable du désert, considéré comme «non-idéal au point de vue thermique» à cause de sa tendance à absorber les radiations et la chaleur de la boule de feu, fut la source d'énormes risques pour les soldats se trouvant dans un rayon de 10 km autour du point zéro. Au début, personne ne savait ce qui arriverait aux troupes placées dans les terriers exposés à l'explosion, au déferlement de chaleur et de radioactivité[3]. La Defense Nuclear Agency a estimé que de 250 000 à 500 000 soldats ont été exposés de près aux bombes nucléaires. Malgré cette lettre écrite il y a quarante ans promettant «la sécurité de tous les observateurs et des unités de troupes participantes», malgré les procès intentés par plusieurs milliers d'anciens combattants de l'atome, moins de 500 d'entre eux ont touché des allocations pour invalidité liée au service, à cause de blessures ou de maladies. « Il y en a d'autres dont le cas est bien pire que le mien », se disait Larry Pray qui avait au moins la chance de bénéficier de l'attention de sa mère pendant toutes ces années, «mais maintenant, je deviens franchement hostile quand quelqu'un me ment. »

1. Série de 8 essais effectués entre le premier avril et le 5 juin 1952.

2. Tir d'une puissance de 19 kilotonnes, effectué le premier mai 1952.

3. Richard L. Miller, *Under the cloud : The decade of nuclear testing* page 138-139. Samuel Glasstone et Phillip J. Dolane, *Effects of nuclear weapons*, 3ème édition (ministère de la défense et département de l'énergie 1977), pages 125, 289-291. (NdA)

Al Maxwell et sa fille Robin en 1987.
"Sur les 24 gars qui ont été exposés avec lui, 18 sont morts de myélome multiple, et il ne s'agit que d'un huitième de tous les cancers. J'ai vu les lettres du service administratif des anciens combatants dans lesquelles on le traite de menteur. Je voulais qu'il se défende. Il croyait, et je le croyais aussi, qu'il y avait de l'inspiration divine et de la positivité morale au gouvernement. Il lui a fallu beaucoup de réflexions et de changement pour qu'il en arrive à dire ça. Il croyait, et je le croyais aussi, qu'il y avait de l'inspiration divine et de la probité morale au gouvernement. Il lui a fallu un temps affreusement long pour réaliser qu'on nous avait utilisés comme des cobayes."

JACKIE MAXWELL

Mars 1992, Menlo Park, Californie.

Une histoire dans l'Histoire, celle de Al et Jackie Maxwell et de leurs six enfants est une saga intermédiaire entre les expériences des anciens combattants de l'atome et celles des « sous le vent ». Pendant la seconde guerre mondiale, Al Maxwell fut un prisonnier de guerre qui survécut à la marche de la mort de Bataan[1] et qui fut ensuite interné dans un camp de concentration près d'Hiroshima, internement au cours duquel son poids diminua jusqu'à 40 kilos. Après qu'ils eurent assisté à la première utilisation d'une bombe atomique en temps de guerre, jusqu'à ce que le Japon se rende aux Alliés,

on utilisa Maxwell et ses amis prisonniers de guerre dans l'équipe de nettoyage de ce qui avait été la ville d'Hiroshima. Son trajet de retour aux États-Unis passa aussi par Nagasaki, quelques jours seulement après qu'elle eut été rasée. Devenu méconnaissable par rapport au soldat de 101 kilos qui avait quitté l'Utah pour servir son pays, il se sentit suffisamment guéri au bout de quelques années pour tourner la page et essayer d'avoir une vie normale en fondant un foyer.

Oh oui, nous étions ici dans l'Utah à l'époque de ce gâchis, je veux dire les essais. Nous vivions à Ogden et puis nous avons déménagé à Logan. Al était vendeur de voitures et puis il devint un véritable agent immobilier qui vivait souvent au grand air. C'était ce qu'il aimait là-dedans. Notre Etat était si stupide qu'il n'admettait même pas les dégâts occasionnés, je vous le dis, et cela jusqu'à ces dernières années. J'ai beaucoup travaillé dans les hôpitaux et nous avons vu sans cesse des cas de leucémies. J'ai demandé au docteur Powell comment cela se faisait, s'il n'y avait pas de cas attestés auparavant ? « Non, a-t-il répondu, nous n'avions jamais rien vu de semblable. » Quand on a un nombre de leucémies plus important que n'importe où au monde, c'est vraiment ridicule de ne pas faire le rapport. Même là, ils ne voulaient pas faire le lien avec les essais, ces membres de la communauté médicale ont très peur de prendre des risques. Nous étions profondément crédules, car on nous a appris à croire les autorités. Les habitants d'une autre région auraient posé bien plus de questions. Je n'ai jamais connu personne de plus patriote que Al, cependant il disait : « S'ils doivent faire ça, pourquoi doivent-ils le faire ici ? Pourquoi ne vont-ils pas le faire au milieu du désert de Gobi ? » Al était un conformiste, il lui a fallu beaucoup de réflexions et de changement pour qu'il en arrive à dire ça. Il croyait, et je le croyais aussi, qu'il y avait de l'inspiration divine et de la probité morale au gouvernement. Il lui a fallu un temps affreusement long pour réaliser qu'on nous avait utilisés comme des cobayes.

Il était tout à fait anormal de vivre dans une zone de retombées, surtout pour un homme qui avait déjà été fortement exposé aux radiations d'Hiroshima. A ce jour, des six enfants conçus par Jackie et Al Maxwell, une seule fille, Robin, a survécu. Tous les fœtus ou enfants déjà exposés à des risques d'anomalies chromosomiques étaient mortellement menacés par les radiations qui retombaient sous le vent. Mais les Mormons croyant qu'une famille nombreuse est un don de Dieu, les Maxwell ont continué à essayer d'avoir des enfants. Durant ces années, l'Utah fut la preuve vivante et mortifère de “la survie des plus aptes”. C'est peut-être pour cela que beaucoup de mères « sous le vent » ayant des enfants nés avec des aberrations chromosomiques croient aujourd'hui qu'elles vivent dans une « zone de sacrifice national ».

J'ai été enceinte six fois. J'en ai perdu un, une fausse couche à cinq mois, et j'ai eu cinq bébés. Le fœtus que j'ai perdu était tellement anormal qu'ils n'ont même pas pu dire ce que c'était. Ma fausse couche m'a pris trois jours, des morceaux du fœtus sortaient petit à petit. Il s'est désintégré. Le médecin n'a même pas pu voir quoi que ce soit d'identifiable. Ma première petite fille, Paulette, avait quatre difformités différentes dans les quatre alvéoles du cœur[2]. Elle était également hydrocéphale et avait le rectum mal placé. On a dû recourir à une opération pour le remettre en place. Quand il y en a un qui est anormal, en général, d'autres suivent. Elle a vécu treize mois, c'était une fille charmante. Paulette pesait environ 3 kilos 100 mais elle paraissait beaucoup plus légère, minuscule, délicate, comme une petite poupée chinoise.

Le deuxième a été un petit garçon, Michael. On a fait exactement le même diagnostic, mais c'était un petit gars costaud. Il était bâti comme son père, c'était une petite chose fragile de la poitrine, mais quand il a eu à peu près trois mois, on a dit qu'il était hydrocéphale et on l'a donc opéré, correctement. Il avait le cœur dans le même état que celui de sa sœur et un testicule qui n'était pas descendu. Il a vécu jusqu'à cinq ans. Michael a tellement tardé à parler que nous étions inquiets. Il n'a pas marché jusqu'à l'âge de trois ans, il n'était pas assez vigoureux. La coordination de ses mouvements était catastrophique mais une fois qu'il a commencé à marcher, il ne marchait pas, il courait, il courait partout. Quand on l'a opéré, on lui a mis un cathéter pour évacuer le liquide du cerveau et nous avons appris qu'il faudrait finalement réouvrir et recommencer. Au cours de sa première année, il a eu 17 pneumonies. Mais ce petit gars faisait en sorte que tout le monde l'adore. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il n'a pu dire que quelques mots. Il n'a pu réellement parler que peu de temps avant sa mort. Il ressemblait à Al, ce qui a été très dur pour moi quand nous l'avons perdu car chaque fois que Al me regardait et souriait, je craquais : ces grandes fossettes, ce large sourire, un naturel joyeux et il ne pleurait que rarement. Dans notre famille et dans celles d'amis, il y a eu quinze garçons prénommés comme lui. Il était comme ça, le genre de gosse qu'on n'oublie jamais.

Le troisième bébé fut Michelle et elle était parfaite, vraiment parfaite mais elle avait une atelectasie des poumons, c'est une autre anomalie. Elle n'a vécu que 40 heures. Elle a suffoqué jusqu'à sa mort, il y avait un problème avec l'intérieur des poumons. La même chose est arrivée à mon sixième enfant, Rebecca, elles étaient exactement pareilles, elles ont vécu le même nombre d'heures, elles pesaient le même poids, 2 kilos 6. Le quatrième enfant fut Robin avec qui il n'y eut jamais de problèmes. Et le cinquième, comme je l'ai dit, a été une fausse couche.

Après la naissance de Paulette, on nous a dit que ça faisait partie des choses qui arrivent et que ça ne pouvait pas se reproduire. En 1950, juste après la naissance de Michael et étant donné son état, le docteur nous a demandé à tous les deux d'aller le voir dans son bureau. Il voulait parler à Al pour essayer de découvrir quelles étaient les causes des anomalies chromosomiques, savoir quelles maladies enfantines il avait eues etc. Il a discuté longtemps avec lui et lui a demandé où il était pendant son service. Al le lui a dit. Le docteur a alors demandé : « Vous étiez prisonnier de guerre ? » Al a répondu oui. « Étiez vous quelque part près du Japon ? » « J'ai été deux ans là-bas dans un camp de prisonniers ». « Y étiez-vous quand la bombe a été larguée ? ». Al a répondu oui. « Êtiez-vous quelque part dans les parages ? » Bien, c'était en 1950 et à cette époque les docteurs ignoraient tout du sujet. En fait, l'ensemble de la communauté médicale déclarait que c'était un tas de conneries, mais toujours est-il qu'il l'a interrogé et que Al lui a dit avoir participé au nettoyage d'Hiroshima. « Avez-vous mangé quelque chose là-bas ?» « Tout ce qu'il y avait. Nous prenions un peu de riz, de l'eau et du jus de poisson. » « Vous mangiez vraiment à cet endroit ?! » Soudain, il a jeté le dossier sur le bureau, il s'est penché en arrière et il a dit à

Al : « Bien, alors vous l'avez. » « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? » « Vous n'allez pas croire ce que je vais vous dire, mais je vais vous le dire quand même. Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez car je sais que Jackie et vous voulez d'autres enfants mais je vais vous dire une chose : si vous avez dix enfants, neuf de ces enfants auront des anomalies ». J'étais abasourdie. J'ai demandé : « Qu'est ce que vous dites ? » « Je pense qu'il a été exposé aux radiations et qu'elles l'ont affecté, lui et son sperme. En premier lieu, son corps était dans un tel état de malnutrition qu'il en a été affecté davantage. Aucun autre médecin ne sera d'accord avec moi et vous allez dire que vous voulez des enfants, mais je sais ce que cela va donner. »

Peut-être fut-ce une bonne chose d'avoir eu un médecin de famille qui s'y connaissait un peu en radiations, ne serait-ce que pour avoir un soutien moral et pour connaître la vérité. Quand il était étudiant en médecine à l'Université de Colombia, le docteur Wendell J. Thompson avait attrapé une mononucleose et il était cloué au lit chez lui quand sa classe a été irradiée lors d'un sérieux accident.

« Simplement pour vous donnez un cadre de référence », se souvenait le docteur Thompson, « cinq de mes plus proches amis de la classe ont eu des leucémies en cinq ans. Trois des cinq ont eu des enfants avec des malformations, tous les enfants ont été affectés. En dix ans, tous ces amis étaient morts. Croyez-moi, ça m'a donné une crainte salutaire de la bombe atomique. Si des rayons X peuvent faire ça, imaginez ce que cette bombe atomique a déchaîné. » Le docteur dit qu'à cette époque, environ un pour cent de la communauté médicale croyait que les radiations pouvaient faire du mal. « Mais je suis prêt à parier que dans les 19 ans à venir, vous aurez un type ou un autre de cancer, une leucémie je présume. Je vous demande de vous y préparer, d'être sur vos gardes et de prendre bien soin de vous. » J'ai continué à le voir parce que c'était un bon médecin, c'était notre médecin de famille. Il s'est avéré que le docteur Thompson avait raison, presqu'au jour près. C'était un médecin brillant, l'un des meilleurs diagnostiqueurs que j'ai connu dans ma vie. Après que Al fut tombé malade, il fondait en larmes chaque fois que je le voyais et il disait : « Oh Jackie, tout ce temps-là, j'avais prié pour m'être trompé. »

C'est en septembre 1969 qu'on a diagnostiqué le myelome multiple de Al. Au début, ils ont pensé que c'était une leucémie. Son nombre de globules blancs était supérieur à 150 000. On lui a fait faire 52 bilans sanguins. Cela a pris trois mois. Al avait tout le temps des inflammations derrière les jambes, de deux sortes, des grosses taches noires et des taches grises. Sa peau était grise. Il essayait de se lever pour aller travailler, puis il s'effondrait sur une chaise en disant : « Jackie, vraiment je ne peux pas, je suis trop fatigué. » Ensuite, Al a commencé à se sentir mieux et le docteur nous a dit que sa numération globulaire était descendue à 9 000. « Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est », a dit le docteur. « Il y a une probabilité que cela recommence, pas une possibilité. Pendant trois mois, j'ai cru qu'il avait une leucémie mais c'est un problème sanguin. » Au-dessus du tableau de Al, il a écrit en grosses lettres rouges : « Je pense que cet épisode a été causé par l'exposition de Al à la bombe atomique. » Plus tard, quand nous avons essayé d'obtenir ces documents à l'hôpital des anciens combattants, ils avaient tous disparu, probablement parce qu'il avait écrit cela au-dessus. Tous les documents médicaux, les 52 analyses de sang et le reste avaient disparu.

Al a écrit dans son journal qu'il pensait que son camp de prisonnier se trouvait à 255 kms d'Hiroshima, où on l'avait amené pour travailler dans un camion débâché. On les a envoyé à Hiroshima le jour du bombardement de Nagasaki. A sa manière, il dit qu'il y avait beaucoup de rivières et une voie de chemin de fer qui faisait tout le tour de la ville. Ils ramassaient tous les débris pour que les gens puissent atteindre l'hôpital mais ils n'avaient pas réalisé que l'hôpital était pratiquement à l'épicentre. Ils ont vu des toits par terre. Ils ont vu des endroits où l'on pensait qu'il y avait eu des corps mais il n'a pas compris que ces corps brûlés étaient incrustés dans le sol. Les silhouettes des corps, on pensait qu'elles représentaient la marque des corps et qu'on les avait déplacés ensuite, mais ils étaient toujours là, incrustés dans le sol. Quand ils furent relâchés du camp de prisonniers, ils sont revenus par Nagasaki. On a dit qu'il n'y avait jamais été. Il a été recueilli dans le port par le bateau hôpital Hope, dont le bureau des anciens combattants a dit qu'il n'existait pas.

Les fédéraux vous ont dit qu'il n'avait jamais été à Hiroshima ?

Oh oui. Ils ont dit qu'il n'avait jamais été là-bas et qu'il avait imaginé avoir été dans un camp de prisonniers. Et les niveaux de radiation sur lesquels étaient basés leur rapports ne furent relevés que 100 jours après son exposition. C'est la seule fois de ma vie que j'ai entendu Al jurer. Il a jeté la lettre à travers la pièce en déclarant : « Bon dieu de Bon Dieu, appelle Gordy, je vais me joindre au procès ! » (Gordon Erspamer était l'avocat de nombreux anciens combattants de l'atome.)

A-t-il écrit dans son journal qu'il avait vu ou entendu la bombe exploser à Hiroshima ?

Oh, bien sûr ! Ils ont vu le nuage en forme de champignon. Les Alliés avaient bombardé les côtes du Japon de long en large, mais ce matin-là ils avaient trouvé que le bruit était particulièrement fort. Quand vous êtes sur l'eau, les sons portent. Ils ont entendu la répercussion et ils se sont tous précipités pour voir. Tout d'un coup, ils ont vu un énorme nuage en face d'eux, il a dit qu'il n'arrivait pas à imaginer ce que cela pouvait bien être. Puis, une heure ou deux plus tard, il y a eu une terrible tempête, vraiment terrible, tout était noir. Qu'est-ce que c'était donc ? La pluie noire. Elle était tout autour de l'endroit où ils se trouvaient. (La pluie noire est arrivée quand les débris radioactifs de la bombe atomique ont été aspirés à l'intérieur d'un front de tempête qui s'approchait. La pluie a fait tomber les résidus sur le Japon durant l'après-midi qui a suivi l'attaque nucléaire, contaminant fortement tous les lieux où les averses infestées d'isotopes tombaient. C'était encore plus mortel qu'un nuage de retombées parce que les radiations peuvent être plus concentrées dans le liquide que dans l'air.) *Ses amis et lui ont fait une déposition à ce sujet, ils l'ont fait enregistrer par un huissier et l'ont incluse dans la requête au profit des anciens combattants. Mais on ne lui a accordé aucun crédit.*

A-t-il aussi vu la bombe de Nagasaki ?

Ce jour-là, ils sont partis tôt le matin, avant le lever du soleil, pour aller à Hiroshima. Les gars du camp ont dit qu'ils l'entendaient. On prétend que ce n'est pas possible à 300 kilo-

mètres, mais c'est de la foutaise. On les entendait à Salt Lake City quand on les faisait exploser à Las Vegas, donc je sais fichtrement bien que l'on peut les entendre sur le sol. Ils savaient que quelque chose de terrible était arrivé. Ils ont fait un colossal et dangereux nettoyage de débris et il a écrit dans son journal : « Je ne peux pas croire qu'il y ait cette dévastation. Rien de naturel n'aurait pu provoquer ça. Je n'ai rien jamais vu de tel de toute ma vie. » Ils travaillaient de l'aurore au coucher du soleil. La chose qui l'a vraiment atteint, eh bien, il pensait que c'était parce qu'ils étaient restés travailler au soleil toute la journée ; en tout cas il avait pris le pire coup de soleil de sa vie. Bien sûr, ce n'était pas un coup de soleil. Ils s'étaient allongés pour se reposer et ils ont reçu cette poussière grise sur eux, c'était ça. Il a toujours eu des taches rouges depuis cette époque, jusqu'à la fin de sa vie. Les médecins n'ont jamais su ce que c'était, ils appelaient ça : « étiologie inconnue ». Il enflait comme si on lui avait posé un gaufrier dessus, à tel point qu'on aurait dit qu'il allait exploser. Bref, quoi que ce fut, il l'avait vraiment attrapé.

Quand les myélomes multiples ont-ils commencé ?

On les a diagnostiqués en 1980 et ensuite il a vécu sept ans. En général, ça dure quatorze ans. Ils pensaient qu'ils l'avaient pris en main très tôt, jusqu'à ce que je mentionne au docteur qu'il avait cette prédisposition morbide depuis 1969. Ce à quoi il a répondu : « Oh Seigneur, Jackie, s'il a eu ça tout ce temps dans ses os, chaque os de son corps, de la tête aux pieds, doit être affecté. » Le myelome multiple est aux os ce que la leucémie est au sang. On n'a plus la moindre immunité, alors beaucoup meurent de pneumonie et comme on ne cherche pas à faire d'autopsie, on ne sait jamais de quoi il s'agit. On peut avoir un myelome multiple et ne jamais s'en rendre compte jusqu'à ce qu'il soit trop tard. C'est insidieux, presque comme l'ostéoporose, ça tue en silence. Ça a coutume de s'installer là où il y a eu un traumatisme et il avait été si souvent battu dans le bas du dos et sur les reins par les Japonais que quand on a passé son dos aux rayons X, ils ont dit : « Sapristi, on dirait que vous avez été renversé par un camion », et il a répondu : « Eh bien, on peut dire ça ». C'est la seule chose qu'il ait jamais dite. Mais il était si gravement blessé que c'est là que ça a frappé. Ils l'ont mis dans le scanner et dans une autre machine[3], il a fallu cinq heures pour le faire et quand ça a finalement touché cette partie du dos, ça s'est allumé et ça a sonné ; son docteur est allé dans le hall et a gueulé.

Comme pour les cas de milliers d'anciens combattants de l'atome, les tentatives faites par Al et Jackie Maxwell pour obtenir des indemnités et un suivi médical des blessures causées par les radiations liées à son service militaire furent rejetées par l'administration des anciens combattants qui accusa Maxwell d'avoir inventé toutes ces histoires : comme quoi il avait été à la marche de la mort de Bataan, dans un camp de prisonniers près d'Hiroshima ou encore qu'il avait vu la ville dévastée pendant les jours où il l'avait nettoyée. Pour prouver les récits de son mari et préparer une réclamation, Jackie Maxwell a transcrit pendant huit mois son journal de guerre.

J'ai vu leurs lettres dans lesquelles on le traite de menteur. Je voulais qu'il se défende. Sur les 24 gars qui ont été exposés avec lui, 18 sont morts de myelome multiple, et il ne s'agit que d'un huitième de tous les cancers. Son journal était terrible quant il évoquait la marche de la mort de Bataan, c'était très vivant. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'a rien écrit de larmoyant ni de pathétique, juste un exposé sans fioriture. Il disait : « Beaucoup de gars ont été tués à la baïonette ». Durant la marche, ils n'avaient pas beaucoup d'eau. Ils essayaient de conserver tout ce qu'ils avaient. Son ami n'a pas pu aller plus loin, il est tombé sur les genoux. Al s'est penché pour prendre sa cantine et lui donner à boire et il s'est redressé au moment où le garde retirait sa baïonnette du corps de son ami. Il a écrit que quelque chose en lui est mort à ce moment-là. Il a ajouté : « Peut-être cela a-t-il été un moyen de me protéger, mais à partir de ce moment autour de moi, ce fut comme dans un film. C'était arrivé mais ce n'était pas arrivé. C'était irréel. » Il disait : « Les clôtures évoquaient un spectacle de marionnettes ». Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là. Il m'a expliqué qu'on les tuait à coup de baïonnettes et qu'ensuite on les accrochait aux barbelés par le menton. On lui a cassé trois fois le nez en le battant et au lieu de dire à quel point ça faisait mal, il a dit : « J'ai eu un gros pif comme Jimmy Durante. » La douleur ne l'empêchait pas de plaisanter là-dessus. Il m'a fallu huit mois pour transcrire son journal et je hurlais tous les jours. Je lui demandais : « Comment as-tu pu vivre au milieu de tout ça ? Je ne pourrais même pas supporter d'écrire à ce sujet. Comment as-tu pu vivre jour après jour ? » Il a répondu : « On ne vit pas jour après jour ou heure après heure. On ne pense pas aux minutes qui passent ni à celles qui arrivent. On ne pense qu'à la minute où l'on se trouve. C'est comme ça. Ça passe. »

Ce qu'Al Maxwell a appris de la douleur mentale et physique durant la marche de la mort de Bataan lui a servi quand il était en traitement pour son cancer, mais le myelome était une torture pire que les coups qu'ils avait reçus quotidiennement quarante ans auparavant.

Quand il était à l'hôpital des anciens combattants à Salt Lake, je suppose qu'en cas de pneumonie[4], insérer des tubes dans les poumons pour évacuer l'infection était pour eux une procédure habituelle. En fait, ils auraient dû l'anesthésier. Il ne s'agissait pas d'un petit cathéter, ça avait la taille du majeur d'un homme. Au lieu de faire un petit trou et d'anesthésier autour, ils l'enfonçaient dans la peau, puis entre les côtes ; ils lui ont brisé une côte en le faisant. En descendant le corridor, j'entendais les cris. Avec toutes les souffrances qu'il a supportées, personne ne l'avait jamais entendu crier, pas une fois, ni même, durant son agonie, émettre un son. Les infirmières ont piqué une crise, elles sont descendues en courant vers moi pour me dire : « Oh, mon dieu, vous êtes là, allez faire cesser ce cri ! » L'interne qui opérait les avait expulsées de la chambre et m'a ensuite ejectée. J'ai piqué une colère noire ; finalement, j'ai vu le médecin-chef chef qui était furibard. Pour finir, on l'a anesthésié, on lui a mis un cathéter encore plus gros et il est resté comme ça pendant des mois. Ils n'ont jamais réussi à retirer tout le liquide.

Robin était très bouleversée à la fin, quand il agonisait. Elle s'est effondré et a sangloté : « Ce n'est pas juste, je hais ce que le gouvernement te fait. » Il a simplement répondu : « Chérie, je n'échangerais pas ma vie contre celle de qui que ce soit dans le monde entier. J'ai eu tellement de bonheur que je reviendrais et referais tout une autre fois. » Elle a hurlé : « Même tout ce que tu as subi dans le camp de prisonniers et tout le reste ? » Il a déclaré : « Je recommencerais tout pour avoir à nouveau ta mère, nos enfants et toi. Crois-moi, ce pays

mérite qu'on meure pour lui. On peut ne pas être d'accord avec ce qui se passe mais cette Constitution est divinement inspirée. Parfois, ce n'est pas très bien administré mais tout ce qu'on a à faire est d'être un invité, je dis un invité pas un prisonnier, dans quelques pays étrangers pendant trois mois ou plus, et quand on rentre chez soi on baise le sol sur lequel on marche. N'oublie jamais ça. Je n'échangerais ça contre rien au monde, non contre rien. »

Il aimait son pays avant tout. Après sa mort, je crois que Robin a été en pleine confusion. Mais pour lui, ils ont fait le plus beau salut militaire possible, avec une salve de 21 coups de fusils. Je portais son petit-fils Hunter sur les genoux. Quand tout a été fini, il m'a regardé, m'a caressé le visage et m'a dit : « Grand-mère, les fusils ont fait pan pan et Papy Al est monté au ciel. Maintenant nous sommes heureux. Arrêtons de pleurer. »

1. Bataan : épisode de la guerre du Pacifique. Bataan est une péninsule des Philippines. De très durs combats entre Alliés et Japonais s'y sont déroulés. Bataan tomba aux mains des Japonais le 9 avril 1942. Ceux-ci transférèrent alors leurs prisonniers vers le Nord (76 000 prisonniers dont 12 000 Américains). Lors de ce transfert, appelé la marche de la mort de Bataan, des milliers d'entre eux sont morts.

2. En fait, le coeur comporte quatre cavités (et non “ alvéoles ”) : deux oreillettes (gauche et droite) en haut et deux ventricules (gauche et droit) en bas. Le sang provenant des veines se jette dans l'oreillette droite, puis dans le ventricule droit qui le propulse dans l'artère pulmonaire pour qu'il capte de l'oxygène et relâche du gaz carbonique dans les alvéoles pulmonaires. (Les “ alvéoles ” sont dans le poumon et forment le lieu des échanges entre le gaz inspiré et le sang.) Le sang revient des poumons dans la veine pulmonaire et se jette dans l'oreillette gauche, puis dans le puissant ventricule gauche, qui le propulse à nouveau, via l'aorte, dans toutes les artères de la circulation générale, pour nourrir et oxygéner les cellules. L'affection cardiaque dont souffrait Paulette était probablement la tétralogie de Fallot, qui associe quatre malformations : l'artère pulmonaire est rétrécie et il y a une communication entre les deux ventricules, si bien que le ventricule droit (hypertrophié) ne peut pas bien propulser le sang dans l'artère pulmonaire (vers les alvéoles), et que le sang passe dans le ventricule gauche en shuntant les poumons, et repart via l'aorte (qui est anormalement déplacée vers la droite) pour un nouveau tour dans la circulation générale sans avoir été oxygéné. C'est pourquoi le nouveau-né est bleu (cyanose). Il faut l'opérer d'urgence.

3. Probablement une I.R.M. (ou R.M.N.) : Imagerie par résonance magnétique (nucléaire).

4. Une pneumonie est en fait une (sur)infection du poumon. Quand, par contre, se produit une pleurésie (épanchement de liquide, en bas, entre le poumon et son enveloppe, la plèvre), il y a souvent lieu de drainer l'épanchement. On le fait, après anesthésie locale, en utilisant un gros drain car les petits se bouchent.

Soldats sur un champ de bataille atomique. Les manœuvres sur le site d'essais du Nevada dans les années 50 ont été reconstituées sur le plateau du film *Nightbreaker* à Jean Dry Lake, Nevada, 1988.

SOUS LE VENT :

« UN SEGMENT DE POPULATION DE PEU D'UTILITÉ »

à la mémoire de Jeffrey Snow Montague

Martha Bordoli Laird présente une photographie de ses enfants et de leurs amis devant le batiment à pièce unique de leur école, et une autre du nuage radioactif s'en approchant à Twin Springs, dans le Nevada.
"Maintenant encore ils ne disent rien, ni dans un sens ni dans l'autre, mais ils savent. Pourquoi ont-ils choisi cette zone pour faire sauter les bombes et pourquoi ont-ils attendu que le vent souffle dans la "bonne" direction et nous amène les retombées ? Puisque c'est si inoffensif, pourquoi ne larguent-ils pas leurs bombes en plein Los Angeles ?"

MARTHA BORDOLI LAIRD

Novembre 1988, Carson City, Nevada.

J'ai l'impression qu'on s'est plus ou moins servi de nous comme de cobayes. Des cobayes oubliés, parce que les cobayes, on les met en cage et on les examine, ce qu'ils n'ont jamais fait pour nous. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont examiné personne de ma famille ni de mes connaissances au sujet des retombées de ces bombes. A aucun moment on ne nous a appelé ni parlé des effets des radiations, de ce que cela pourrait nous faire, ou de quoique ce soit d'autre. Je n'ai reçu qu'une seule fois un avis du gouvernement avertissant qu'ils allaient faire sauter une bombe, et c'était en 1958, après que nous ayons vendu le ranch et déménagé à Carson City.

Martha Bordoli Laird n'a jamais vraiment su précisément à quelle distance se trouvait le point zéro de ce ranch à Twin Springs, dans le Nevada. Il y avait deux zones principales d'essais : Frenchman Flat, situé à l'extrémité sud du site et Yucca Flat au nord. Les retombées radioactives de chaque essai recouvraient les zones de Twin Springs et Warm Springs.

D'après les éclairs, nous avons calculé qu'à cette époque nous étions à environ 130 kilomètres du point zéro, mais je suis sûre que nous en étions parfois beaucoup plus proches, parce que nous pouvions les voir tirer le canon. Nous voyions cette grosse boule de feu dans le ciel. Nous n'imaginions pas que ça redescendait sur le ranch, puisqu'ils ne disaient jamais rien. Et même quand on leur demandait quelque chose, ils mentaient. Le matin, on était endormi. L'éclair était très lumineux, on aurait dit que le soleil vous arrivait droit dans la figure, puis, très peu de temps après, on entendait que ça arrivait. C'était plus bruyant qu'un tremblement de terre, on entendait le sol gronder. Puis, quand ça vous atteignait, on encaissait le choc, ça a fait sauter plusieurs fois notre porte d'entrée. Une fois, une de nos fenêtres a été cassée, rien qu'à cause de l'explosion.

A aucun moment ils ne sont venus au ranch pour nous mettre en garde. La seule fois où ils sont venus, c'est quand mon petit garçon est mort, et à ce moment là, j'avais écrit une pétition pour essayer de faire cesser ça et j'avais demandé à tous les habitants des ranchs de la signer. Je suppose que j'ai été la première à me rebeller vraiment contre ça. Ils ont promis de revenir me voir. Eh bien, ça remonte à 29 ans, et je n'ai toujours pas entendu parler d'eux. Une fois, ma sœur a eu des brûlures sur les yeux. A cette époque, nos vaches avaient des taches blanches et des cancers des yeux. A l'école, des taches rouges, causées par les radiations, apparaissaient sur le corps des enfants.

A cette époque-là, nous avions trois vaches ; nous les trayions, nous buvions tout le lait, ce qui est l'une des pires choses à faire, et ensuite, bien sûr, je faisais du beurre et parfois du fromage. J'ai toujours cultivé un grand jardin et nous consommions nos propres légumes, c'est pourquoi tout ce que nous avions était irradié. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Mais ils ne sont jamais venus et ne nous ont pas dit de ne rien consommer parce que nous vivions juste en-dessous. J'ai ici des photos qui le prouvent. Là, il y a un grand nuage qui s'approche. On voyait le nuage arriver, chargé des radiations provenant d'une explosion.

Quatre ans après le début des essais nucléaires atmosphériques en 1951, Butch, le fils de Martha Bordoli développa

Nuage de retombés approchant Twin Springs, Nevada 1953.
Photo publiée avec la permision de Martha Bordoli Laird et Joe Fallini.

une leucémie des cellules souches[1] à l'âge de sept ans. Il mourut au bout de dix longs mois et la plupart des médecins du Nevada qui l'ont vu n'avaient jamais traité de leucémie. Cette partie rurale du Nevada était un endroit où la population était très éparse, et où tout le monde se connaissait.

Je pourrais nommer une centaine de personnes mortes d'un cancer, quelque part par ici. Je veux dire, juste dans cette zone de Warm Springs, dans le cercle des gens qui vivaient là à cette époque. J'ai su les noms de je ne sais combien de personnes qui sont mortes d'un cancer. Je serai toujours persuadée que les retombées ont beaucoup à voir avec ça. Rien à faire, ils ne m'enlèveront jamais ça de la tête. Nous sommes des cobayes oubliés. S'ils étaient venus ici et s'ils avaient racheté les ranchs des quelques personnes de ce territoire qu'ils désignent comme « quasiment inhabité », ou alors s'ils étaient venus et s'ils avaient prévenu les habitants, ou s'ils leur avaient parlé de manière à ce qu'ils puissent s'en sortir, les gens auraient dépensé fichtrement moins d'argent qu'ils ont dû le faire, vu la manière dont les choses ont tourné. Maintenant encore ils ne disent rien, ni dans un sens ni dans l'autre, mais ils savent tout ce que cela a fait - pourquoi ont-ils choisi cette zone pour faire sauter les bombes et pourquoi ont-ils attendu que le vent souffle dans la "bonne" direction et nous apporte les retombées ? Puisque c'est si inoffensif, pourquoi ne larguent-ils pas leurs bombes en plein Los Angeles ?

Une fois, ils en ont tiré une, je suis sûre que c'était celle qu'on a appelé Smoky, je ne sais pas s'ils l'ont fait sauter dans du charbon ou quoi, mais on ne pouvait pas voir à plus d'un pâté de maisons tellement la fumée était dense en arrivant au ranch (L'hypothèse de Mme Laird s'est trouvée corroborée lors d'un entretien avec l'employé du site Ben Levy, l'un des métallurgistes qui construisait les tours sur lesquelles on faisait exploser les bombes et qui a vu du charbon amoncelé sur tout le chemin menant à la plate-forme de la bombe). On ne pouvait rien voir. La fumée était très noire, comme si elle s'échappait d'un train. Ce jour-là, j'ai dû aller à Tonopah. Je suis entrée dans le bureau du journal, je crois que c'était les Crandall qui dirigeaient le canard, la femme a fait marcher le compteur Geiger au-dessus de mes cheveux. Eh bien, l'aiguille est allée droit sur la butée, click, click, elle cliquetait. Un petit malin de contrôleur était dans le coin et a dit : « Ne vous mettez jamais d'huile sur les cheveux, parce que c'est le premier endroit où cela cliquettera. Vous n'avez qu'à vous laver les cheveux et tout ira bien. »

Tout comme à son mari, on n'a laissé aux enfants de Martha Bordoli aucune possibilité de se mettre à l'abri des bombes. Après la naissance de Butch, elle s'est trouvée enceinte une nouvelle fois.

J'en parle très rarement. Le bébé est né et a été enterré à Ely. C'était un garçon ; son corps était noir et ratatiné des hanches jusqu'au bas des jambes. Il n'a vécu que quelques heures. S'il avait survécu, il aurait été complètement paralysé des jambes, ou alors, il aurait fallu l'amputer. C'était un prématuré de sept mois et demi. C'était en 1953.

Trois ans plus tard, Butch mourait à sept ans d'une leucémie. Une de ses filles a le visage continuellement fendillé par des crevasses. Elle perd d'importants morceaux des lèvres et du front à cause de cancers du derme et des muscles. « Maintenant qu'elle a ce problème, les docteurs la surveillent de très près. » Son autre fille a des moments de malaise, une thyroïde inactive depuis le début des essais qui ont eu lieu dans son enfance, et elle devra passer le restant de ses jours sous surveillance médicale. Le mari de Martha Bordoli a développé un cancer et connait des problèmes cardiaques.

Nous avons vendu le ranch et déménagé, parce que nous savions que le gouvernement ne ferait rien et parce que mon mari ne se portait pas bien. Et nous ne voulions pas exposer les deux filles à davantage de radiations. Alors nous sommes partis d'ici, nous avons déménagé. Nous avons vendu notre ranch pour une poignée de cacahuètes. Quand mon mari est mort, il avait à peine cinquante ans. Je suis vraiment très en colère contre ce gouvernement parce qu'il utilise les gens. Ils ne font que mentir, mentir, mentir. J'étais très amère, c'est quelque chose qu'il est impossible de surmonter. On ne peut pas. On peut verser toutes les larmes de son corps, mais cela ne ramène pas les morts.

En 1957, alors qu'elle avait demandé que justice soit faite pour la mort de son mari et de son fils, la seule chose qu'elle gagna fut une accusation légèrement voilée contenue

Vue aérienne de Yucca Flat.
Yucca Flat est le site de 99 explosions atmosphériques et de centaines de tirs sousterrains. Les cratères en surface sont dûs à l'effondrement des cavernes créées par les explosions souterraines elles ont transformé Yucca Flat en paysage lunaire.

dans une lettre de son sénateur, Georges Malone, qui la stupéfia :

« Récemment, les journaux de ce pays ont rapporté des histoires faisant apparaître qu'une partie importante du monde scientifique est en désaccord avec le programme gouvernemental d'expérimentations nucléaires, eu égard aux effets nocifs des retombées des explosions atomiques. Il en résulte qu'une rumeur alarmante s'est répandue dans tous les Etats-Unis. Le Président s'est posé des questions sur ces rapports qui viennent d'un groupe minoritaire de scientifiques dont certains ne sont, de l'avis général, pas qualifiés pour commenter les expérimentations nucléaires, et il a dit qu'il n'était pas impossible de supposer que certaines de ces rumeurs soient d'inspiration communiste. S'ils pouvaient nous faire accepter de ne pas utiliser les seules armes avec lesquelles nous pourrions gagner une guerre, il leur serait facile de conquérir l'Europe et l'Asie. »

Martha Bordoli s'est activée après la mort de son fils, elle a fait circuler une pétition que 75 «sous le vent» ont volontiers signée et elle l'a envoyée directement au sommet, à l'Atomic Energy Commission. Elle y écrivait :

« Nous, les habitants du territoire situé juste à côté du site d'essais du Nevada, que l'Atomic Energy Commission a qualifié de "quasiment inhabité", considérons que les retombées radioactives des essais atomiques ont sérieusement mis en danger notre santé et notre bien-être ainsi que ceux de nos enfants. De plus, nous croyons qu'il est à la fois antidémocratique et non-américain de soumettre un groupe de citoyens à des dangers que d'autres n'ont pas à affronter, en particulier lorsque les effets nocifs peuvent se manifester pour les générations à venir. Nous ne sommes pas des personnes irritables ou irrationnelles, la plupart d'entre nous sont issue de rudes familles de ranchers, mais nous ne sommes pas non plus dépourvus de sentiments humains envers les autres et nos enfants. Ayant vu de nos propres yeux qu'une tragédie due à des causes "associées au rayonnement" nous frappait, nous estimons qu'une reconnaissance officielle de notre situation critique se fait attendre depuis longtemps. Donc, nous envoyons une pétition demandant que l'on suspende les essais atomiques, ou que l'on prenne une mesure positive équivalente pour notre sécurité et celle de nos familles. »

Une lettre de réponse de Lewis Strauss, directeur de l'Atomic Energy Commission, ébauchait l'argumentation de la politique nucléaire des Etats-Unis. des quarante années suivantes, au moins : « ... les décisions du gouvernement relatives aux essais nucléaires n'ont pas été prises à la légère. Des scientifiques compétents ont évalué avec soin les risques possibles résultant d'essais continuels d'armes. En substance, ils concluent que les risques découlant du rythme actuel des essais nucléaires sont en fait minimes, si on les compare à d'autres risques que nous acceptons tous les jours par routine et de bon cœur. Je suis sensible à votre inquiétude et j'espère que ma réponse a été utile. » Dans une autre lettre, il la grondait : « Gardons notre sens de la mesure quand nous parlons des retombées radioactives. » Strauss utilisa une citation du Président Truman, celle qui est devenue la formule d'excuse consacrée servant stratégiquement, au temps de la guerre froide, à justifier la tragédie nucléaire interne qui commençait à se dérouler : « Bien sûr, nous devons maintenir les retombées de nos essais à un niveau minimal absolu et nous commençons à apprendre à le faire, mais les dangers qui pourraient survenir des retombées de nos essais impliquent un tout petit sacrifice, si on le compare au mal infiniment supérieur qui résulterait de l'usage de bombes atomiques lors d'une guerre. »

1. Leucémie myélioïde.

"J'ai été opérée pour la première fois à six mois. J'avais un neuroblastome à la poitrine, entre le cœur et les poumons. Tout ça est arrivé parce qu'ils n'ont pas averti les gens. Ils nous ont ôté notre liberté de choix."

DIANA LEE WOOSLEY

et

LaVERL SNYDER

Avril 1989, Reno, Nevada.

Lorsque je préparai une interview avec Diana Lee Woosley, le son enfantin de sa voix, entendu par un après-midi neigeux de février au cours de notre première conversation téléphonique fut le côté le plus poignant de cette prise de contact.

Son histoire paraissait d'autant plus prodigieuse et d'autant plus être le résultat d'une malveillance qu'elle était racontée par une personne à la voix fragile. Quelques mois plus tard, je rencontrai une femme de trente ans, mère de deux filles. Diana Lee mesurait un mètre quarante. Elle avait un "visage lunaire" à cause du Prednisone qu'elle prenait contre sa pneumonie chronique[1] et elle s'excusa de son allure. Elle avait rassemblé sa chevelure éparse en une minuscule queue de cheval et portait un tee-shirt rose vif sur lequel étaient imprimées des chaussures de tennis ayant l'air de danser. Bientôt LaVerl Snyder, sa mère, traversa la rue et se joignit à nous.

LaVerl Snyder et sa famille aimaient camper dans le désert et les montagnes proches de leur maison de Ruth, dans le Nevada. Elle était enceinte de son troisième enfant pendant l'été 1958[2], année pendant laquelle le nombre des essais atmosphériques au site d'essais du Nevada a atteint son maximum, au moment où les tensions de la guerre froide avec la Russie ont atteint leur plus grande intensité. Elle me raconta une excursion qui changea sa vie ainsi que celle de son fœtus, alors dans son cinquième mois.

Je me souviens avoir vu beaucoup de nuages. Des nuages différents. C'est ensuite que des rougeurs sont apparues sur tout mon corps. Des rougeurs et des cloques, petites, comme des ampoules pleines d'eau, se sont développées sur mes bras, mon visage et bientôt sur tout mon corps. J'étais très malade, j'avais tout le temps des nausées. J'ai été admise à l'hôpital de la Croix-Rouge à Salt Lake City. Personne ne savait ce que c'était (Mme Snyder découvrit par la suite que les docteurs avaient diagnostiqué de l'épuisement, un coup de soleil et une névrose). Mes ongles de pied sont tombés, ceux des mains aussi, partiellement ; j'ai également perdu beaucoup de cheveux. Cela m'a presque tuée. Un moment, j'ai pensé que j'étais fichue. Diana est née très tôt, à peu près avec trois semaines d'avance, elle ne pesait qu'un kilo quatre cent cinquante. Les rougeurs ont continué à apparaître, puis environ un an plus tard mes dents sont tombées. Le dentiste n'y comprenait rien. Mes gencives étaient parfaitement saines, mais mes dents tombaient.

Diana Lee, son bébé, n'a vraiment pas eu de chance : elle est née avec un cancer. « J'ai été opérée pour la première fois à six mois. J'avais un neuroblastome à la poitrine, entre le cœur et les poumons. » Diana me donna un dossier constitué de papiers médicaux dont les premiers dataient de 1959. Sa mère l'avait emmenée dans un hôpital en Californie pour y subir une opération et une radiothérapie, seul traitement anticancéreux, à ses débuts mal compris et appliqué sommaire-

ment. Le faisceau de radiations sur sa poitrine pendant la thérapie n'était pas bien dirigé, et à l'âge de six mois, elle avait déjà été exposée à une dose de 6 000 rads.

A cette époque, ils ne localisaient pas les radiations, c'est pour cela que j'en ai reçu bien plus qu'il n'en faut. Elles m'ont abimé le cœur et les poumons. Mon sein droit ne s'est pas développé, ni les os - tout ce qui était du côté touché par leurs radiations -, et cela a provoqué une scoliose et une cyphose (grave déformation de la colonne vertébrale) qui vous aplatit comme une crêpe.

LaVerl a ajouté que les effets immédiats de la radiothérapie sur sa fille se sont traduits par « des périodes de vomissements continuels, puis pendant des années il y a eu des périodes où elle vomissait pendant des jours jusqu'à ce qu'elle rejette de la bile ». L'horreur vécue par Diana Lee dans sa petite enfance s'intensifia au fur et à mesure qu'elle mûrissait.

On m'a mis des barres dans le dos pour le redresser. En janvier 1979 (à 21 ans) on a diagnostiqué une maladie du cœur et une maladie des poumons. J'avais un problème de cœur, il était congestionné, de l'hypertension pulmonaire, et le poumon droit ne fonctionnait pas du tout. J'ai été opérée quatre fois pour des implants mammaires. Puis j'ai dû subir une opération pour ma cyphose. Ils disaient que sans cela, je serais morte dans les trois ans, mais que le taux de mortalité de cette opération était de 85 %. On a procédé à cette opération (pour la cyphose) parce que ma colonne vertébrale était en train d'écraser mon cœur et mes poumons, mais les orthopédistes qui l'ont effectuée ont dit que mes disques étaient tellement endommagés par les radiations que si on ne m'avait pas opérée, mon dos se serait disloqué en un an. Avant l'opération, ils envisageaient la transplantation d'un cœur et d'un poumon, mais il n'y avait pas assez de place à l'intérieur pour que ce soit possible.

La mère de Diana Lee décrit la procédure.

Nous n'avons rien su avant la fin, mais l'infirmière nous a dit que nous n'aurions pas supporté de voir la manière dont ils ont opéré. Elle était suspendue, attachée à quatre supports par des courroies aux poignets et aux chevilles. Les supports bougeaient au fur et à mesure que les docteurs opéraient. Ils la coupaient ici, puis là. Ils ont dû lui casser tout le dos. Ce qui me rend folle, c'est que j'ai entendu dire aux informations et que j'ai lu dans les journaux qu'Eisenhower savait que ces essais affecteraient probablement des gens et qu'il a dit que cela n'avait pas d'importance pour des gens capables de souffrir pour sauver le pays. C'est détestable, et maintenant ces gens essaient d'avoir de l'argent (le procès *Irène Allen et autres contre les Etats-Unis*). *Elle a tellement besoin de cet argent pour faire face à ses frais médicaux et avoir une vie plus facile, et on ne lui donnera même pas cinq cents. Je ne parle pas de millions de dollars, mais d'aide. Je n'ai même pas assez confiance dans le gouvernement pour voter. Ça me dégoûte.*

Joe, le mari de Diana Lee, travaille sur des engins lourds. Ils se sont mariés quand elle avait 19 ans.

Ces deux ou trois dernières années, notre couple a eu beaucoup de problèmes. Je sais que c'est pour des raisons médicales, que c'est parce que j'ai été malade et que j'ai été opérée. Il ne voudra pas admettre que c'est ça mais je sais qu'il est probablement fatigué de me voir malade, et je le comprends. Nous avons failli divorcer plusieurs fois, maintenant encore nous avons des problèmes conjugaux, je sais que c'est à cause de mon état de santé. Quand nous nous sommes mariés, je n'allais pas si mal. Nous allions faire du camping. Je ne peux plus le faire aujourd'hui. Oh, je suis en colère. J'ai appris à m'y faire, je crois, surtout avec les enfants. On ne peut pas rester déprimée tout le temps avec les enfants. C'est ce qui m'a permis d'endurer tout ça. Mais je suis amère, vraiment, car tout ça est arrivé parce qu'ils n'ont pas averti les gens. Ils n'ont pas dit : « Nous faisons ça et si vous voulez partir, vous le pouvez ; si vous ne voulez pas, nous ignorons quel danger il y a. » Ils nous ont ôté notre liberté de choix. S'ils avaient dit ça, ma mère nous aurait emmenés tout de suite. Ma vie maintenant la voilà : je n'ai que trente ans, je dois porter une bouteille d'oxygène et être la plupart du temps dans une chaise roulante, ça joue sur les moments que je passe avec mes enfants. Quand nous allons quelque part, je dois prendre de l'oxygène et des traitements pour la respiration. La dernière fois qu'ils m'ont mise à l'hôpital, la pneumonie était vraiment mauvaise, alors ils m'ont prescrit de fortes doses de Prednisone qui m'ont donné du diabète. Il peut disparaître quand j'en aurai complètement fini avec le Prednisone, ou bien il peut rester. Mais je serai peut-être dans un état bien plus grave que celui dans lequel je me trouve actuellement.

1. En fait, il s'agit très vraisemblablement d'une fibrose pulmonaire.

2. Effectivement, 1958 fut l'année où il y eut le plus d'essais. Tout d'abord, une petite série de 2 essais souterrains (Project 58 A) en février et mars ; puis la série Hardtack-Phase II, 37 essais, atmosphériques et souterrains, du 12 spetembre au 30 octobre 1958.

"Maintenant, cela fait partie de notre vie, de quelque côté que nous nous tournions, c'est comme une boule de neige. Oh, comme j'aimerais me lever et crier : « Faites quelque chose, bande d'idiots, ils nous tuent ! ». Je vois ce qu'ils ont fait. Je vois que j'ai perdu un enfant ainsi que ma sœur. Elle a eu six enfants qui n'ont plus de mère maintenant. Je vois des gens qui meurent jeunes de tumeurs au cerveau et qui laissent des familles, et le chagrin, et les souffrances. Ils nous tuent en notre nom, mais pour leurs intérêts."

CLAUDIA BOSHELL PETERSON

Octobre 1988, St George, Utah.

Je devais avoir trois ou quatre ans. Mon frère et moi étions dehors, nous faisions de la balançoire. Une grosse boule rouge est montée à l'horizon et j'ai pensé : « C'est une soucoupe volante ». J'étais vraiment impressionnée. Nous avons vu quelque chose qui ressemblait à un champignon, c'était très bizarre. C'est arrivé, mais c'était un nuage, et alors nous avons compris que ce n'était pas une soucoupe volante. Je me rappelle de ma mère qui disait : « Aujourd'hui je veux que vous restiez à la maison. » Elle n'avait pas mis les vêtements à sécher dehors. Nous vivions dans une petite ferme en dehors de la ville (juste en dehors de Cedar City, près de Hamilton Fort).

Je pense que c'est avec la mort des moutons que, pour la première fois, j'ai pris conscience du problème. J'étais assez grande pour me joindre aux bergers au moment où ils mettaient au monde les agneaux et là, tout le monde parlait. Nous entendions toujours les hommes chargés du bétail parler des moutons morts, mais jamais nous n'avions pensé courir le moindre risque parce qu'on nous avait affirmé le contraire. Nous étions très patriotes. Mon père avait fait la guerre et quand on hissait le drapeau, on avait le cœur qui battait et qui se gonflait d'émotion, beaucoup de gens ne sont pas comme ça. Nous pensions qu'ils ne feraient jamais rien contre nous. Ils nous disaient continuellement : « Ça va. Les moutons meurent, mais nous trouverons pourquoi. » Il y avait des moutons à deux têtes et des tas d'agneaux morts, morts-nés. Comme j'étais une enfant, je ne savais pas ce que c'était. Nous pensions qu'ils étaient nés sans pattes ou avec deux têtes, que c'était la vie.

Mais quand je fus en sixième[1], un des petits garçons qui avait un an de moins que nous est mort de leucémie. Puis quand j'ai été en huitième[2], un de mes amis a été amputé, on lui a coupé la jambe à cause d'un cancer, et il est mort quelques mois après. Plus tard, quand je suis allée au lycée, la mère de ma meilleure amie est morte d'un cancer, puis ma sœur Cathy a eu un mélanome et nous avons commencé à nous demander pourquoi des choses pareilles arrivaient. Ça s'est passé au moment où les gens ont commencé à parler des retombées. Je pense qu'aujourd'hui on a atteint le point culminant. Je sais que c'est ce qui a causé la mort de mon enfant et celle de ma sœur. Etant donné que je suis une personne logique, je sais qu'il y a un certain pourcentage de gens qui doit mourir du cancer, mais ce n'est pas la même chose que ce que nous voyons ici. Il y a un pâté de maisons à Cedar City dans lequel sept habitants sont en train de mourir du cancer. Je suppose que toute ma vie, j'ai vécu dans un pays imaginaire. Je ne pensais vraiment pas que ça pouvait arriver aux gens. Des cancers de l'estomac chez des jeunes, des cancers du pancréas et des tumeurs au cerveau chez des jeunes, vraiment des choses bizarres. On avait l'impression que, quel que soit l'endroit où l'on allait, il y avait quelqu'un dans une situation critique. Je ne pense pas qu'ici une seule famille ait été épargnée. Maintenant, cela fait partie de notre vie, de quelque côté que nous nous tournions, c'est comme une boule de neige.

Quand j'étais en quatrième[3], ils sont venus à l'école avec des compteurs Geiger. La seule raison pour laquelle je me souviens de ça, c'est que quand ils m'ont mis le compteur en face du visage, il est devenu dingue et j'ai demandé :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? ». On m'a répondu : « Cela veut dire que vous avez eu une radiographie dentaire ». Je savais que je n'en avais jamais eu parce que ma mère a été infirmière toute sa vie. Ma sœur disait que tous les jours quand ils quittaient l'école, on leur donnait une grosse pastille brune. Je suppose que c'était des pastilles d'iode, mais nous n'en avons jamais eu. Le seul fait d'y penser me déprime complètement, parce que je me souviens que le matin, nous nous levions, nous sortions et nous jouions toute la journée dehors. Nous escaladions des palissades, nous grimpions aux arbres, nous ramassions des pommes, nous les mangions et nous jouions. Nous vivions notre vie, nous allions voir les moutons et nous jouions. C'était vraiment une belle enfance. Nous avons grandi dans le patriotisme et le bonheur. Je me sens toujours bénie, mais je constate en même temps ce que le gouvernement nous a fait : en notre nom, il nous tue pour ses intérêts.

Le récit de la maladie de Bethany, la fille de Claudia Peterson, était une litanie dans laquelle revenait toujours la même attitude pontifiante et condescendante des médecins : elle réagissait toujours « avec excès ». Les diagnostics des trois premiers médecins de St George, confrontés à un bébé de trois ans qui hurlait et qui avait à l'estomac une tumeur grosse comme une orange, furent : « Constipation - donnez-lui un lavement », « Elle est un peu anémique », et : « Je pense qu'il ne s'agit que de douleurs liées à la croissance ». Sentant que, face à une telle incompétence, elles ne s'en sortiraient pas, Claudia et sa mère conduisirent Bethany dans un hôpital de Salt Lake City. Ce fut un voyage de six heures que Claudia n'oubliera jamais.

Ma mère et moi avons fait toute la route dans son camion. Je suis allée au service des urgences du Primary Children's Hospital. J'ai dû la porter, elle était amorphe. Les médecins ont dit qu'ils avaient peur d'avoir affaire à un neuroblastome. J'ai dit : « Donnez-moi des livres, je veux savoir de quoi il s'agit ». Je suis descendue à la bibliothèque de l'hôpital. Le seul petit paragraphe sur le neuroblastome disait « fatal ». Ils m'ont appelée pour que je remonte dans sa chambre. Je suis allée au bout du hall et jamais je n'oublierai cela... Je n'avais jamais ressenti ni agi comme ça auparavant, ni depuis... c'était comme si tout mon corps changeait. Comme si je m'engloutissais dans un tunnel. Il y avait quinze docteurs debout qui m'attendaient. J'ai dit : « Je ne veux pas l'entendre, je ne veux pas l'entendre ! ». Je me suis recroquevillée sur le lit, je me suis mise l'oreiller sur la tête et je me suis balancée d'avant en arrière en criant. C'était comme si on m'avait crié dans l'oreille : « Elle est au stade quatre du neuroblastome ».

Puis ma sœur est tombée malade et est allée à l'hôpital. Mélanome. Elle en a bavé : tumeurs au foie, tumeurs osseuses, tumeurs à la poitrine, tumeurs au cerveau, tumeurs dans les poumons, mais elle faisait face. Ça lui arrivait alors qu'elle devait accoucher deux semaines plus tard ! Après, elle devait avoir une chimio, et elle était bien décidée à la faire, mais elle a eu des hémorragies internes. Tout ce que Cathy voulait, c'était être une mère et une épouse. Elle pensait que j'étais extrémiste et que je faisais des histoires, mais je crois qu'elle ne réalisait pas réellement ce qui était en train de lui arriver. Quand Cathy est morte, cela a vraiment effrayé Bethany. Nous avons passé beaucoup de nuits à parler de la mort.

Bethany a perdu tous ses cheveux. Elle saignait du nez, et ça ne voulait pas guérir. Nous l'emmenions le dimanche soir à Salt Lake pour qu'elle prenne sa chimio et elle vomissait sur tout le trajet du retour, assise dans la voiture, elle vomissait sans cesse. Ce qu'elle a subi ! Quand elle a commencé à se sentir un petit peu mieux, elle s'est mise à jouer dehors, elle emmenait sa petite bassine. Elle vomissait dedans, rejetait le contenu dans l'herbe et poursuivait son chemin. Plus tard on a diagnostiqué une leucémie et on lui a dit qu'elle ne pourrait pas aller à l'école, ça lui a brisé le cœur. Elle était très sociable et elle adorait la crèche. Un jour je suis rentrée à la maison, elle n'était pas là ; j'ai paniqué. Je suis allée dans sa salle de classe où l'institutrice m'a dit qu'elle était descendue voir toutes ses maîtresses. J'ai remonté la rue, elle marchait avec ses petites bottes, sa petite jupe de laine, son pull-over et son petit sac à dos. Elle a dit : « Il fallait que je retourne à l'école encore une fois ». Voir cet enfant qui avait une telle volonté de vivre ! La semaine qui a suivi sa mort, tous les matins, le chien prenait ses chaussures dans la gueule et me frappait le bas des jambes avec. Je les lui reprenais et je les jetais dans son armoire, puis il les récupérait et me suivait.

Nous vivons avec un gros nuage au-dessus de nos têtes. Nous essayons tous de nous accrocher pour survivre. Oh, comme j'aimerais me lever et crier : « Faites quelque chose, bande d'idiots, ils nous tuent ! ». On savait dès le départ ce qu'on faisait aux habitants de cet endroit, on le savait, mais je pense que ces gens-là l'ont justifié, avec leur manière de voir, en se disant que c'était un petit sacrifice. A ce moment-là, ils pensaient probablement, voici ces petites communautés isolées de Mormons, des gens qui sont des patriotes, qui travaillent dur, qui ne boivent pas, qui ne fument pas, qui vaquent à leurs occupations, qui ne font pas d'histoires, qui font simplement leur truc. Qui d'autre pourrait mieux nous convenir ? Ils ne manifestent pas, ils ne sont pas extrémistes. Je pense que pour eux nous n'étions que du gibier, parce que les Mormons ne font pas d'histoires. Ce n'est pas comme si nous faisions de la politique... nous ne protestons pas. Mais je vois ce qu'ils ont fait. Je vois que j'ai perdu un enfant et ma sœur. Elle a eu six enfants qui n'ont plus de mère maintenant. Je vois des gens qui meurent jeunes de tumeurs au cerveau et qui laissent des familles, et le chagrin, et les souffrances.

Et puis je les entends dire, eh bien, c'est la technologie, il faut que nous le fassions. Ils dépensent 80 millions de dollars pour faire un essai ici et nous avons des gens qui crèvent de faim en Amérique. Je me fous de savoir où va l'argent, je déteste voir que ça explose dans le sol. Tout ça, c'est l'argent et la politique.

1. Sixième : correspond à la classe d'âge des 11-12 ans.

2. Huitième : correspond à la classe d'âge des 14-15 ans.

3. Quatrième : correspond à la classe d'âge de 7-8 ans.

Winonah Shaw montre ses photos de son gendre Jim et de ses petits fils Donny et Mike assistant aux funérailles de sa fille, Therol, morte à 24 ans d'une leucémie.
"Mon mari est mort trois ans après elle. Je ne sais pas comment j'ai survécu à tout ça. Je voulais mourir. Je ne voulais plus vivre"

WINONAH SHAW

Juin 1986, Las Vegas, Nevada.

En 1950, nous vivions à Caliente, dans le Nevada. Mon mari est allé travailler à Tempiute pour une compagnie minière, Lincoln Mines. C'est pour cette raison que nous avons déménagé là-bas en 1951. Je me souviens du tout début de leurs essais. Comme tout le monde, nous allions en voiture tout en haut du comté pour voir ce gros champignon. Nous y sommes allés deux ou trois fois avant de déménager à Tempiute. Toute la ville descendait dans la vallée et faisait la queue pour s'asseoir sur un banc. On s'asseyait et on regardait cette bonne vieille chose exploser et faire un gros nuage en forme de champignon. Être assis là et le regarder, c'était un grand spectacle. Son éclat éclairait davantage le ciel que le soleil de midi. On nous avait dit de faire attention à ne jamais le regarder, à ne jamais regarder l'éclair. Nous ne manquions jamais le moment où une explosion avait lieu, et après quelque temps ce fut monnaie courante. Nous avons vécu là de 1951 à 1957.

Mon mari avait 42 ans. Il était souvent au grand air, tout en haut de la montagne. Il travaillait au compresseur, à la mine où ils refoulaient l'air. Plus tard, il est allé travailler comme trappeur pour le gouvernement, en plein dans la saleté, juste à côté du site d'essais. Il a vu beaucoup de bétail avec des plaies. A cette époque, il y avait vraiment un enthousiasme pour l'uranium[1]. Tout le monde prospectait et avait son compteur Geiger. Avec le compteur Geiger, nous allions examiner quelques concessions minières. Partout où nous allions, il y avait de l'activité. Nous pensions qu'il y avait de l'uranium. Plus tard, nous avons ramené quelques cailloux à la maison et le compteur s'est affolé. Nous l'avons essayé dans la maison, c'était radioactif partout. Le compteur s'affolait.

Nous en parlions sans arrêt. Des voisins se réunissaient et disaient : « Ils nous utilisent comme cobayes ». Nous étions tous curieux, mais nous ne savions rien. Ils n'arrêtaient pas de dire que ça ne fait aucun mal. Puis nous avons entendu toutes sortes de rumeurs selon lesquelles, d'après des scientifiques, il faudrait vingt ou trente ans pour que les gens sachent ce que les retombées leur avaient fait. Nous n'avions jamais entendu parler de retombées. Nous ne savions même pas ce que c'était.

C'était en 1953, au printemps. Je me souviens de cette journée très lourde, il y avait une forte pression atmosphérique. Je savais qu'on nous avait recommandé de rester à l'intérieur. C'est le jour où ma fille a fait de la marche dans la montagne et a eu une poussée de boutons sur le visage. Therol était en huitième, elle avait quinze ans. Tout ça se trouve dans les dossiers de l'Atomic Energy Commission. Des hommes de la Health Commission et de l'Atomic Energy Commission étaient venus et avaient dit de ne pas laisser les enfants aller à l'école parce que de fortes retombées venaient par ici. Elle était déjà partie quand nous avons eu ce message. Je suis sortie pour faire rentrer les enfants. Mon petit garçon jouait sous le vieux cèdre en face de chez nous. Vers 11 heures, il est entré dans la maison en traînant les pieds. Il est entré très fatigué et a voulu s'allonger sur le canapé. Je lui ai préparé un déjeuner, mais je n'ai même pas pu le réveiller, il ne se réveillait pas. Il a dormi toute la journée. Finalement il s'est réveillé en plein milieu de la nuit, vers une heure du matin. C'était étrange.

Le lendemain matin je suis descendue au bureau de poste. La dame qui y travaillait avait des plaques rouges sur le visage et sur le cou. J'ai regardé, il y avait des petites lignes

fines, ça faisait comme des veines. Elle en avait sur les bras. Le soir, ma fille est rentrée à la maison après l'école. Je l'ai regardée attentivement, elle avait sur elle le même genre de petites lignes. Avec le temps, elle a eu des ampoules au visage, un peu comme des croûtes rougeâtres. Pendant longtemps, elle a conservé ces points rouges sur le visage. Une autre dame a dit qu'elle avait des plaques rouges. Je me suis regardée, j'en avais aussi.

Je faisais confiance à mon gouvernement. Je ne pouvais pas croire qu'on puisse faire quelque chose qui nous blesserait. On a voulu des informations. On avait entendu dire que Therol avait été sujette à ces retombées. On m'a demandé de rédiger un compte rendu, ce que j'ai fait. Il se trouve dans les dossiers de l'Atomic Energy Commission. Quand ces types sont venus à la maison, je leur ai dit que mon autre fille, elle aussi, avait des plaques rouges. Ils ont répondu : « Ça ne peut pas être plus grave que la varicelle ».

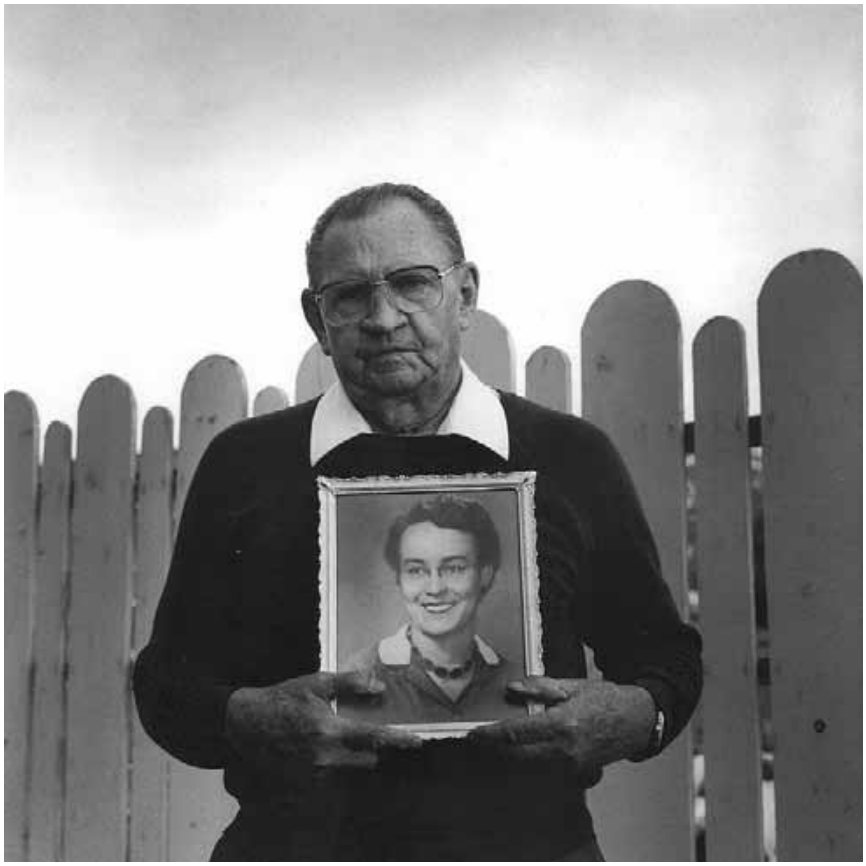
Therol n'avait que 15 ans quand elle a voulu se marier. Elle était follement amoureuse de Jim. Ils sont partis en Californie, dans les montagnes. Elle a été enceinte et a perdu son premier bébé. Il semble qu'elle ait fait plus d'une fausse couche. Puis elle a eu deux petits garçons. Une fois, en plein milieu de la nuit, elle s'est réveillée, elle étouffait. Jim l'a emmenée chez le docteur qui a dit qu'elle avait probablement un goitre. Mike avait sept ans et Donny cinq. Ça se passait à la fin de l'été 1962. Elle a commencé à maigrir, de grosses plaies sont apparues sur son visage et aussi sur d'autres parties du corps, surtout sur le visage et les bras.

Elle était très malade et ils l'ont conduite à l'hôpital. En 1964, juste avant Noël, Jim m'a téléphoné de Flagstaff. Le médecin avait dit qu'elle avait une leucémie aiguë. Vingt-quatre ans. Ce fut le plus grand choc de ma vie. Je me suis presque effondrée. Je ne savais pas grand chose de la leucémie, mais j'avais entendu dire que c'était incurable. J'aime en parler et en même temps je n'aime pas ça. A chaque fois, je fonds en larmes. Tout le monde à l'hôpital la trouvait fantastique. Les gens lui demandaient ce qui n'allait pas, et elle répondait : « J'ai attrapé une leucémie ». Entendre ce mot faisait de la peine à tout le monde. Je ne pouvais qu'admirer Jim. Il a été très bon pour elle et ses petits enfants. Après sa mort, nous sommes allés dans l'Idaho et il s'est retrouvé loin, en Arizona. Il a gardé les petits garçons avec lui. Comment il a fait, je ne le sais pas. Therol et Jim étaient très proches. Il était perdu. Il s'est accroché aux garçons. Il n'avait personne d'autre à qui se raccrocher.

Mes trois filles ont des problèmes thyroïdiens. On a pensé que mon aînée avait un cancer. Le docteur lui a enlevé la thyroïde et elle a été placée en traitement chimiothérapique pendant un certain temps. Elle n'a jamais intenté de procès, non, il n'y a pas eu moyen. Elle s'est mise dans la tête qu'il fallait qu'elle soit une victime de ce truc, que c'était arrivé pour qu'elle en soit une. Mon mari est mort d'un cancer du poumon trois ans après la mort de Therol. Oui, ça a été vraiment dur. Je ne sais pas comment j'ai survécu à tout ça. Je voulais mourir. Je ne voulais plus vivre.

1. La fièvre de l'uranium qui sévit aux Etats-Unis dans les années 50 s'inscrit dans le contexte de la guerre froide : après les explosions de Bikini, le gouvernement américin avait en vue un programme militaire nucléaire pour lequel il n'y aurait jamais trop de matières premières, c'est-à-dire d'uranium. La découverte de gisements américains devint donc à la fois un devoir patriotique, stimulé par la propagande gouvernementale, et un moyen de s'enrichir. De nombreux Américains se découvrirent alors une âme de prospecteur (35 000 compteurs Geiger furent vendus en 1953), et partirent à l'aventure. Les recherches se polarisèrent sur les plateaux du Colorado, répartis sur quatre Etats : le Colorado, l'Utah, l'Arizona et le Nouveau Mexique. Tous l'uranium extrait devait être vendu à l'Atomic Energy Commission. Dans la plus pure tradition américaine, quelques fortunes rapides se constituèrent, mais à la fin des années 50, cette période “sauvage” prit fin, le gouvernement annonçant qu'il n'achéterait plus d'uranium provenant de nouveaux gisements. C'était la fin des prospecteurs isolés, le marché était désormais dominé par de grosses sociétés ne laissant plus de place à la petite concurrence. Sur ce sujet, lire Catherine Caufield : *Multiple exposure*, University of Chicago Press, chapitre IX.

Une cour d’école déserte à Amargosa Valley, à 16 kilomêtres du site d’essais du Nevada. 1988.



Isaac Nelson reste attaché à l'image de sa femme, Oleta.
"Elle est allée dans la salle de bains pour se laver les cheveux. D'un seul coup, elle a poussé le cri le plus perçant que j'aie jamais entendu, je me suis précipité dans la pièce, il y avait environ la moitié de ses cheveux tombés dans la baignoire ! Vous imaginez une femme avec des beaux cheveux noirs de jais, si noirs qu'ils avaient des reflets verts à la lumière, exactement comme les ailes d'un corbeau. Elle était paniquée."

ISAAC NELSON

Décembre 1983, Cedar City, Utah.

Ma femme et moi, nous sommes tous les deux nés ici, dans le sud de l'Utah. Je suis né en 1915 à Cedar City, ma femme, vers 1924, à Parowan, 32 kilomètres plus au nord. Nous nous sommes mariés en 1941. En 1943 je suis parti dans le sud du Pacifique servir dans la marine sur un destroyer à Okinawa. Notre destroyer a servi d'escorte à un transport de troupe en partance pour Nagasaki. Là, j'ai vu les ravages et la misère que subissaient ces Japonais, et je vous le dis, ce n'était pas joli. Je suis descendu sur les docks en voir quelques-uns - personne n'avait le droit de quitter le navire. Pour tout vêtement ils avaient des espèces de pantalons et des sandales, rien au-dessus de la taille. J'ai remarqué qu'un bon nombre d'entre eux étaient marqués et brûlés. Vilainement défigurés, ça faisait peine à voir. C'était probablement des gens de la banlieue, qui n'avaient pas soufferts de la même façon que ceux du voisinage immédiat de l'explosion. Certains de ces ouvriers avaient des plaies noires ou des furoncles sur toutes les parties visibles de leurs corps. Gros comme des pièces de cinquante cents. Il y en avait tant qu'ils formaient une masse noire et compacte.

Plus tard, rendu à la vie civile, je suis rentré chez moi et j'ai repris mon emploi au magasin de bois de charpente-quincaillerie de Cedar. Un commis-voyageur nommé John Crabtree nous rendait régulièrement visite, il venait à peu près une fois toutes les deux semaines nous présenter divers articles de quincaillerie. Son secteur de distribution commençait à Fillmore, à 180 kilomètres au nord d'ici, suivait le chemin pour aller à Las Vegas et couvrait à l'ouest, Panaca, Pioche et Caliente, toutes ces petites communautés situées dans le Nevada. A cette époque, il a développé une leucémie. Il s'affaiblissait continuellement et les employés du magasin commentaient : « Il descend la pente ! » Un jour, il m'a demandé : « Voulez-vous voir quelque chose ? » J'ai répondu que oui, pensant qu'il allait me montrer un nouvel article de quincaillerie. Il a enlevé sa chemise. Il était recouvert des mêmes taches noires que celles que j'avais vues sur ces gens à Nagasaki.

Après 1951, ils ont commencé les essais au Nevada, tout le monde était très excité et pensait : « Peut-être que nous aurons un rôle à jouer là-dedans et que nous pourrons montrer notre patriotisme ». Nous voulions donner un coup de main, faire le peu que nous pouvions. Tout comme une centaine d'habitants de Cedar, ma femme et moi sommes allés en voiture voir le tout premier essai. Nous étions recroquevillés, enroulés dans nos couvertures car il faisait froid, c'était très tôt le matin, avant la lueur du jour. Nous jacassions comme des pies, tellement nous étions excités ! Eh bien, très vite, tout le ciel s'est embrasé en un éclair rouge-orange, c'était tellement lumineux que l'on distinguait nettement les arbres à 15 kilomètres de là dans la vallée. C'était si clair qu'on aurait pu lire un journal. Sortir et assister à quelque chose comme ça était une expérience unique pour des péquenauds comme nous, vivant dans une ville sans importance.

Plus tard, ce même jour, on voyait ces nuages de retombées descendre en dérivant sur Kanarraville et traverser Cedar au passage. Quand on en a vu un une fois, on ne peut plus se tromper, tellement ils sont différents de tous les autres nuages. Il avait une sorte de couleur rose-ocre sur plusieurs kilomètres au dessus de la vallée. Ces retombées dérivaient au dessus de la ville et tout le monde sortait, c'était des oh et des ah, comme une bande de ploucs. Tout le temps que j'ai vécu ici, on ne

nous a jamais dit qu'il y avait le moindre risque à sortir et à se trouver sous ces retombées. Je me souviens avoir entendu dire une fois ou deux à la radio qu'après un essai ils arrêtaient les voitures à St George et les lavaient à grande eau. Nous nous demandions pourquoi.

Vers 1955, un nuage est passé au-dessus de Cedar. Ma femme, moi, les enfants et les voisins, nous nous sommes installés dehors pour le regarder et en parler. Plus tard, vers le soir, la peau de ma femme, ses mains, ses bras, son cou, son visage, ses jambes, tout ce qui avait été exposé est devenu rouge comme une betterave. J'ai pensé qu'elle avait dû prendre un coup de soleil, mais Oleta n'était pas du genre à attraper des coups de soleil. C'était une fille qui vivait au grand air, elle avait des cheveux très noirs et un teint olivâtre. Elle a eu une sérieuse migraine, des nausées, de la diarrhée, elle était pitoyable. Nous sommes allés à l'hôpital et le docteur a dit : « Eh bien, ceci ressemble à un coup de soleil, mais ce n'en est pas un ». Sa migraine persista plusieurs mois, les diarrhées et les nausées quelques semaines.

Quatre semaines plus tard, j'étais assis dans la pièce de devant, je lisais le journal, quand elle est allée dans la salle de bains pour se laver les cheveux. D'un seul coup, elle a poussé le cri le plus perçant que j'aie jamais entendu, je me suis précipité dans la pièce, il y avait environ la moitié de ses cheveux tombés dans la baignoire ! Vous imaginez une femme avec des beaux cheveux noirs de jais, si noirs qu'ils avaient des reflets verts à la lumière, exactement comme les ailes d'un corbeau, et ils étaient longs, descendant sur ses épaules. Il y en avait la moitié dans la baignoire ! Ses cheveux étaient tombés et sur à peu près toute la moitié arrière de la tête elle était aussi chauve que ce vieux Yul Brynner ! Elle était paniquée et j'ai fait du mieux que j'ai pu pour la calmer, mais ses cheveux n'ont jamais repoussé. Elle a arrangé sa chevelure vers l'arrière pour camoufler la chose le mieux possible, mais chaque fois qu'elle devait sortir en public, elle portait un chapeau.

Avant, nous étions très actifs, nous avions l'habitude d'aller danser le quadrille, de faire des virées à Phoenix, à Salt Lake et à Las Vegas, mais après cela elle n'a pas cessé de s'affaiblir, d'être amorphe, et elle n'avait plus la moindre envie d'aller dans le jardin s'occuper de ses fleurs. Le docteur a dit que c'était le début de la ménopause, mais elle n'avait que 34 ans à ce moment-là. Ça a continué et continué, mais finalement en 1962, je l'ai persuadée de changer de docteurs, et après en avoir vu trois autres, l'un d'eux a pris rendez-vous par téléphone à l'hôpital des Saints du dernier jour à Salt Lake. Elle était si faible que nous n'avons pas pu faire le voyage d'une seule traite et que nous avons dû nous arrêter toute la nuit à Provo. Après trois jours d'examens, ils ne comprenaient toujours pas. Finalement ils ont dit que cela ressemblait à une grosse tumeur au cerveau. Ils l'ont opérée et lui ont extrait une tumeur de la taille d'une grosse orange ou d'une balle de softball, mais ils n'ont pas pu tout enlever, car c'était trop incrusté dans le tissu cérébral. Oleta a vécu encore deux ans après cette opération. Elle a commencé à descendre la pente en 1955 et est morte à 41 ans en 1965.

L'impuissance qu'éprouvent les familles parce qu'elles ne sont pas capables de faire quoi que ce soit et voient leurs proches, lentement mais sûrement, s'affaiblir et échapper doucement à toute emprise, est la chose la plus dure que j'aie jamais vécue. Quand les jeunes garçons et filles ont développé ces leucémies, tombant comme des mouches - une épidémie courante par ici -, personne n'avait l'air de comprendre. On organisait trois ou quatre enterrements par semaine. C'est beaucoup pour une petite ville comme celle-ci. Si le gouvernement nous avait renseignés, s'il y avait eu la moindre information sur les dangers au moment où ils ont commencé ces essais, si on avait seulement dit un mot, j'aurais filé d'ici si vite que ça vous aurait fait tourner la tête. Les chefs du Department of Energy et du ministère de la Défense ont considéré que les gens du sud de l'Utah et du Nevada étaient “sacrifiables” : « Nous devons faire ces essais, alors si quelques vieux fermiers mormons sont tués, qu'importe ? » Ils répétaient : « Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger, il n'y a pas de danger ».

Une route vers l’infini. Entre Cedar City et Minersville, 16 juillet 1984, Utah.

JOSEPHINE SIMKINS

Mai 1988, Enterprise, Utah.

En contrebas d'un chemin non goudronné, Hers, une maison située “hors de la ville”, selon la définition de Joséphine Simkins, jouxtait la minuscule (un millier de personnes) et austère “ville” d'Enterprise dans l'Utah. C'était un rassemblement varié de conservateurs, les petits-enfants des pionniers mormons, qui avaient vécu toute leur vie sur les bords du grand bassin, à la frontière du Nevada et de l'Utah. « Il faut être coriace pour vivre ici » disait-elle. Il y avait sur le piano une photo de son mari, un homme très élégant avec des yeux particulièrement bleus, clairs et très lumineux. Il travaillait avec son frère au grenier à blé où ils triaient le grain pour les cultures des alentours. La maison qu'ils avaient construite, ainsi que tout ce qu'il y avait à l'intérieur, étaient de style country, vieille Amérique... d'austères rideaux blancs, amidonnés et à volants, un rouet, un foyer qu'elle avait fabriqué avec des pierres arrachées à la terre, les murs recouverts d'un lambris fait à partir d'arbres qu'il avait abattus lui-même.

Après la mort de son mari, Joséphine Simkins n'avait plus pour toute compagne qu'une toux qui provoquait à intervalles brefs des spasmes tordant son corps fragile, ce qui chaque fois l'obligeait à s'interrompre. Ses articulations étaient enflées jusqu'à faire plusieurs fois leur taille normale, ce qui lui rendait la marche difficile. « Allergies » commentait-elle une fois qu'elle avait pu reprendre son souffle « et cela atteint mes pieds, mes jambes, mes mains aussi » ; depuis les essais, c'est une maladie commune à tous les membres de sa famille et à d'autres « sous le vent », les radiations ayant affaibli leurs systèmes immunitaires, tout comme Linus Pauling et des milliers de ses collègues scientifiques l'avaient prédit trente ans plus tôt.

“Je pense qu’on s’est vraiment servi de nous et je ne ferai plus jamais confiance à notre gouvernement.“

J'ai l'impression que l'on s'est servi de nous, aussi je ne ferai plus jamais confiance à notre gouvernement. Je ne pense pas qu'on dise la vérité. Le président Eisenhower a déclaré qu'ils pouvaient sacrifier quelques personnes dans cette région pour leurs essais. Je pense qu'ils nous ont beaucoup sacrifiés. Nous ne savions pas ce qu'ils nous faisaient. Nous n'en avions aucune idée.

On considérait les gens qui en parlaient comme des excentriques : nous avions quelque chose qui n'allait pas, ou bien nous nous l'imaginions. Nous étions naïfs. Ils n'ont pas seulement tué mon mari, mon beau-frère et tous les autres... à quel moment nos enfants et nos petits-enfants souffriront-ils ? Ils continuent leurs essais et peut-être nous contaminent-ils encore. J'ai dû payer les frais de médecins et d'enterrement de mon mari et ensuite, je n'avais plus rien. Ça a été dur. Il est mort à 62 ans d'un cancer de l'estomac. Il a perdu trente ans de sa vie. Son frère n'avait que 46 ans quand il est mort, il vivait à Pahrump dans le Nevada, au sud du site d'essais. Il y a eu trois cas de cancer mortel dans notre famille et j'ai dû m'occuper de chacun d'entre eux.

Nous avions entendu dire qu'ils mettaient ces essais en route, nous ne savions pas qu'il y avait le moindre problème. Nous nous levions pour aller les voir, les entendre, et regarder le nuage rose passer. Nous pensions que c'était une chose à voir, quelque chose d'important.

On ne nous a jamais mis en garde. La majeure partie des nuages allaient légèrement à l'ouest d'ici, c'était à cet endroit-là que nous en voyions le plus. Beaucoup venaient directement au-dessus de nous, mais les parties les plus lourdes qui les composaient se dirigeaient vers l'ouest, sur les fermes, sur le réservoir qui contenait l'eau de nos champs, sur nos champs, sur quelques ranchs, et sur nos pâturages. Il y a quelques arbres à feuilles longues le long du réservoir, mais les cèdres ressemblent à des tuyaux, ils sont devenus blancs et sont morts d'un seul coup, vous pouvez aller y jeter un coup

d'œil. Le père et la mère de Mme Reed Pollock vivaient au plus mauvais endroit, dans un ranch là-bas. Leur ranch était vraiment un endroit paradisiaque. Elle disait : « S'ils ne cessent pas de faire exploser ces bombes, cela va me tuer. Je tombe affreusement malade chaque fois que l'une d'elles passe au dessus de nous ». Les gens se moquaient d'elle et pensaient qu'elle était excentrique. Elle disait toujours qu'elle avait mal à l'estomac et que sa tête lui posait des problèmes, comme si elle avait des vertiges. Elle est morte d'un cancer du foie.

Une fois - je n'ai osé le dire à personne parce qu'on m'aurait considérée comme une excentrique, tout comme elle - le vent du sud était chargé de grains chauds. Il y avait de minuscules petits grains brûlés dans le verre des fenêtre sud de ma cuisine. Quand je suis sortie les laver, le chiffon s'y accrochait. Il a fallu des années et des années pour que ça disparaisse. Nos fenêtres qui émettent des radiations !

Ce n'était pas un nuage lourd et épais. Il était rond à l'avant avec ensuite une sorte de traîne. Parfois je regardais par cette fenêtre et je n'arrivais pas à voir le haut de certains nuages, tellement ils étaient gros. Quand ils retombaient, ça faisait comme une brume. Parfois simplement, ils dérivaient et s'étalaient en descendant. C'était comme si l'on voyait un nuage, un gros nuage d'orage, gris au moment d'arriver au sol, sauf que ceux-là étaient rosâtres.

Le frère de mon mari a pris ses vacances pour chercher de l'uranium. C'était le moment où les gens s'enrichissaient quant ils trouvaient de l'uranium. Il a acheté un compteur Geiger, qu'il appelait un compteur geeger, il l'a déposé ici sur ces dalles et il s'est mis à faire des bonds. Il l'a placé sur d'autres, ça a été pareil. Il l'a déposé dehors dans l'allée, la lecture donnait encore le même résultat. Partout où il est allé avec son compteur Geiger, le résultat était élevé, il captait les retombées. Mon mari a eu des irritations. Il portait des gants et ses manches de chemise étaient retroussées quand il déplaçait le grain, c'était on ne peut plus poussiéreux. Ces inflammations étaient violacées, elles ne ressemblaient à rien de ce que j'avais vu avant, ni depuis. Elle ne se sont pas cicatrisées avant un long moment. En même temps, ses yeux ont commencé à être irrités, au point que par moment il arrivait à peine à y voir. Ça ne lui arrivait que lorsque il était dehors après ces retombées, et dans la poussière. Un docteur japonais m'a demandé si mon mari avait les yeux irrités. C'était le cas de certaines victimes d'Hiroshima.

Ces nuages venaient au dessus de notre ferme. Une année, nos moutons ont perdu leurs agneaux, des douzaines d'agneaux sont morts. Un tiers d'entre eux, à peu près, avait des anomalies. On ne pouvait rien voir de plus horrible. Certains n'avaient qu'une demi-tête, d'autres seulement deux ou trois pattes ou pas de queue. Quelques-uns n'avaient pas d'yeux et d'autres encore n'avaient pas de laine. Ils étaient tellement déformés que ça me rendait malade de les regarder. Cette année-là, nous avons perdu beaucoup d'argent. Je me souviens de mon fils James qui entrait en marche arrière dans le corral et chargeait ces agneaux en les empilant jusqu'en haut du plateau du camion pour les évacuer. Nous n'avions jamais connu une chose pareille avec nos moutons. Beaucoup de taureaux qui vivaient en plein air sont morts. Nous sommes allés voir notre agent du comté pour en parler. Il a déclaré que les brebis devaient avoir mangé quelques plantes empoisonnées. Mais elles étaient au milieu de notre ferme et nous n'avions jamais rien vu de semblable. Ils ont cherché partout des plantes empoisonnées, mais n'en ont jamais trouvé aucune.

Nous avions un petit agneau retardé mentalement, et ma sœur Ruth l'a élevé, oh, c'était très mignon. Nous l'appelions Butch. Elle l'a materné, il a grandi et est devenu un beau et gros agneau, mais il était retardé mentalement, il agissait d'une manière plus stupide que le reste des moutons.

Ici, à Enterprise, il y a trois ou quatre ans, il y a eu en une année trois naissances de bébés mongoliens, des enfants dont les parents étaient eux-mêmes des enfants à l'époque des essais.

L'Atomic Energy Commission venait périodiquement nous demander si nous avions des vaches laitières. Ils ont trouvé que tout le monde en avait en ville. Ils revenaient tous les deux ou trois ans pour voir si nous avions des vaches laitières et quelle alimentation nous leur donnions. Pendant longtemps, ils n'ont pas dit pourquoi. Finalement, vers la fin des essais, ils nous ont dit qu'en cas de retombées, ils nous préviendraient de ne pas utiliser ce lait, mais ils ne l'ont jamais fait. Pour finir, ils sont venus et ont examiné les thyroïdes, et beaucoup avaient des thyroïdes abimées. Il a fallu faire une opération de la thyroïde, une ablation, à bon nombre de femmes, aux plus âgées.

Une petite fille, qui est née et a grandi ici, est en train de mourir d'un cancer du cerveau. Une petite fille a eu un cancer des os alors qu'elle avait une dizaine d'années. D'autres sont morts de leucémies. Un couple d'ici a ramené son nouveau-né de l'hôpital de St George le jour où on a arrêté les voitures et où on les a lavées. On leur a dit de rester à l'hôpital. Ils ne l'ont pas fait, pensant que ce n'était rien. Leur enfant est mort d'une leucémie. Je me suis demandée s'ils se sentaient coupables de l'avoir emmené alors qu'on les avait prévenu de ne pas le faire. Puis les autres cancers ont commencé à apparaître. Beaucoup de cancers du sein. Maintenant, on s'est rendu compte que presque tous les gens qui sont morts depuis des années sont morts de cancer : leucémies, cancers du poumon, du foie et de l'estomac. Nous pensions que nous faisions très attention à ce que nous mangions. Nous avions notre propre lait, notre viande, nos œufs, nous faisions pousser nos légumes et les fruits, nous avions même notre propre blé. Je mouds le blé et je fais ma propre farine. Nous aurions dû être en bonne santé. Nous ne nous rendions pas compte que nous "buvions des radiations" en buvant notre propre lait. Nous pensions que nous avions un régime sain, mais il s'est avéré que ce n'était pas le cas.

Je suis stupéfaite que le gouvernement ait pu mentir à un tel point. Ce qui me met le plus en colère c'est qu'on a continué à mentir, pour finir par admettre sa responsabilité. On dit que le gouvernement n'a pas à nous payer pour ça. Nous n'avons le droit de réunir aucun élément à cette fin. Ç'est un peu ennuyeux, mais on ne fait toujours rien à ce propos. On s'est vraiment servi de nous. Je ne sais pas, je suppose qu'en un sens, nous sommes encore patriotes, mais je n'ai pas confiance en mon gouvernement.

"Trudie n'a pas pu avoir d'enfant pendant dix ans. Puis la grossesse à môle hydatiforme. Elle se rendait compte qu'elle ne se déroulait pas normalement. On a dit qu'elle avait été enceinte mais que ça ne s'est jamais développé comme un fœtus, que les cellules étaient devenues folles. Il (le docteur) a dit que c'était comme une grappe de raisins."

INA IVERSON
et sa fille
TRUDIE BALLARD

Octobre 1988, Highland, Utah.

Ina Custer Iverson avait onze ans quand sa famille déménagea de San Francisco pour aller s'installer dans un ranch de l'Utah, à Veyo, à quarante kilomètres au sud-est de St George ; elle commença à aller à l'école dans la ville voisine de Gunlock. En 1951, au moment où les essais commencèrent, elle avait 21 ans et était mère de deux petites fille, Vickie et Trudie. Après une fausse couche en 1952, sa fille Ida Jane naquit en 1953. Devenues femmes et mariées, Trudie et Ida Jane eurent toutes deux de « curieuses grossesses », pour reprendre l'expression de leur mère. Ce qui croissait en elles, plus qu'un fœtus, était une môle hydatiforme, que les docteurs décrivirent comme une masse gélatineuse ressemblant à une grappe de raisins. C'était un fait courant chez les femmes originaires des îles Marshall, dans la zone d'expérimentation du Pacifique, « les endroits de loin les plus contaminés du monde[1] », après qu'elles eurent été exposées aux retombées des explosions de bombes à hydrogène. L'Atomic Energy Commission s'est donnée beaucoup de mal pour différencier les essais atomiques fait aux Etats-Unis, mesurables en kilotonnes, de ceux effectués dans le Pacifique avec des bombes à hydrogènes de plusieurs mégatonnes. Au cours d'une réunion du comité consultatif de l'Atomic Energy Commission pour la biologie et la médecine, on a entendu un type pré-Nurembergien de rationalisation relatif à l'utilisation des habitants des Iles Marshall dans ces expériences et ces recherches sur les radiations : « Bien qu'il soit vrai que ces gens ne vivent pas de la même manière que les occidentaux, que les gens civilisés, dirais-je, il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont plus proches de nous que des souris[2] ». L'effet de doses importantes de radiations fut presque le même sur toutes les femmes, du Pacifique comme des Etats-Unis, une fois qu'elles furent en âge d'avoir des enfants.

Nous avions deux petites filles, nées en 1947 et 1949. Ce sont celles qui ont subi les radiations. J'avais un petit livre que le gouvernement avait distribué par ici, un livre jaune au format de poche. Je l'ai lu. On disait qu'une fois les retombées passées, il fallait sortir et laver au jet le toit et la cour. J'étais méfiante. D'autres gens sortaient et contemplaient ces retombées. Nous avions de grandes fenêtres du côté ouest de la maison. On voyait ces nuages, ils étaient roses. Ils me faisaient une peur bleue. J'avais l'habitude de dire : « Vous, les enfants, vous ne sortez pas, Maman ne sort pas, personne ne sort de cette maison ». Un hiver, le nuage est passé au moment où, à l'école, les enfants étaient dehors en récréation. L'école avait dit aux parents qu'on emmènerait les enfants au sous-sol, mais ils ne l'ont pas fait. Ils ont déclaré qu'on ne les avait pas avertis assez vite.

Je me souviens que j'étais inquiète, parce qu'ils avaient dit que les vaches mangeaient le foin recouvert par les retombées et qu'ils pensaient que le lait qu'elles donnaient contenait de l'iode radioactif. Pour éviter tout problème, nous avons cessé de boire du lait. Ma sœur et mon beau-frère avaient une

petite fille dont la thyroïde a enflé. Ils n'avaient pas essayé de la protéger, comme je l'avais fait pour mes enfants ; ils avaient cru la parole du gouvernement, qui disait qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Ils avaient leur vache, c'est ainsi que cette petite fille a eu la thyroïde enflée. On a envoyé une équipe de docteurs chez eux pour examiner les enfants. Elle semblait grandir normalement mais depuis son mariage, chaque fois qu'elle a été enceinte, elle a vécu des moments terribles. Finalement, les docteurs lui ont dit, laissez tomber, nous allons vous ligaturer les trompes sinon le bébé et vous pourriez ne pas survivre la prochaine fois.

On n'avait jamais entendu parler de ces curieuses grossesses. Avant ces retombées, mes deux premières grossesses avaient été très normales. Puis ma thyroïde a commencé à me poser des problèmes. En 1955, j'ai eu un fils asthmatique de naissance et après sa naissance, j'ai pris dix-huit kilos en six semaines. A ma grossesse suivante, j'ai perdu du poids tout le temps, au point que personne ne savait que j'étais enceinte.

Quand j'ai eu à peu près 35 ans, nous avons déménagé à Pleasant Grove, au nord, et le docteur Webster ne comprenait pas non plus ce qui se passait. On m'a fait une biopsie de l'utérus et on m'a dit que c'était un cancer, que le col aussi était cancéreux. Il a recommandé une opération et un traitement par les rayonnements.C'était l'époque d'avant la chimiothérapie, et j'ai dit : « Pfft ! c'est exactement ce dont j'ai peur ». Ma sœur, ainsi que ma mère, ont eu un cancer de l'utérus... on leur a juste introduit des capsules de cobalt[4]. Elles ont mis trois ans à mourir, et je peux vous le dire, je déteste voir quelqu'un s'en aller comme cela. Il n'y avait pas d'histoire de cancer dans notre famille, aucune, alors ils ne peuvent pas me dire que c'est héréditaire. Personne n'avait de problèmes jusqu'à ce que nous subissions les retombées.

Trudie n'a pas pu avoir d'enfant pendant dix ans. Les docteurs n'arrivaient pas à l'expliquer. Alors ils ont adopté une petite fille, puis elle a eu une petite fille avant d'avoir la curieuse grossesse dont je vous ai parlé, celle à môle hydatiforme. Quand elle se penchait, quelque chose de solide lui tombait dans l'utérus. On n'a jamais entendu un battement de cœur. On a dit qu'elle avait été enceinte mais que ça ne s'est jamais développé comme un fœtus, que les cellules étaient devenues folles. On a dit que c'était tout comme une grappe de raisins de différentes tailles, des gros et des petits.

Trudie :

Du quatrième au sixième mois, à peu près, je me posais sans cesse des questions parce que je n'avais senti aucun coup de pieds. Puis j'ai commencé à perdre du sang et j'ai pensé que je faisais une fausse couche. Je n'ai jamais eu la taille correspondant à une grossesse normale et le docteur m'a fait une échographie. Il ne voyait aucune forme correspondant à celle d'un bébé, il m'a dit que je faisais une grossesse à môle hydatiforme. Il a fait un curetage. Mon mari était là, il lui a montré ce qu'il m'avait retiré de l'utérus. C'était de petits kystes ressemblant à du raisin. Mon mari a dit que cela ressemblait à une grappe de raisins, sans la peau. Il n'a pu donner aucune explication sur la cause de cela. Une fille de la Brigham Young University, une élève infirmière, m'a téléphoné et m'a dit qu'elle en avait eu plusieurs d'affilée. Elle faisait une thèse là-dessus. Je suppose que c'est le docteur qui lui a donné mon nom.

Ina :

D'un seul coup, toutes les femmes que nous connaissions, directement ou par relation, faisaient des fausses couches vers le cinquième ou le sixième mois, ou bien leurs bébés mouraient en elles, alors j'ai pensé que quelque chose devenait fou ici, ce n'était vraiment pas normal. Je pensais qu'ils avaient mis quelque chose dans l'eau ! Dans toute le vallée d'ici, c'était une chose étrange, qui se généralisait.

Je pense que c'était vraiment de la politique pourrie. Je devenais vraiment folle. Ils parlaient des Russes, mais je pensais, zut, ils font des expériences sur leur propre peuple. Quelle chance a-t-on ? J'ai l'impression qu'ils ont fait cela délibérément. Je suppose que vous avez su qu'ils avaient envoyé des soldats dans les plaines, que lorsque les bombes explosaient, chacun pouvait voir le squelette de l'autre. Ces types doivent être morts à présent. Et on entendait très vaguement une petite rumeur qui parlait de la manière dont les vaches et les moutons mouraient. Ils s'arrangeaient pour ne pas ébruiter l'affaire ici lorsque cela arrivait. Beaucoup de gens à qui j'ai parlé ont l'impression qu'il s'est agi, à coup sûr, d'une expérimentation secrète. Ça me rend folle qu'il n'y ait personne pour se lever et dire non. On évacue le problème, leur attitude est : « Si je ne le vois pas, cela passera ». Les gens ici ne s'occupent pas de politique, ils se cachent la tête dans le sable.

Un camion de foin près de Gunlock, Utah.
Photo Dorothéa Lange, 1953.

1. Atomic Energy Commission, transcription de la 54ème réunion de l'ACBM, 13 et 14 janvier 1956, New York, pages 231-232. (NdA)

2. ibid. (NdA)

3. Atomic Energy Commission *Atomic test effects in the Nevada test site region*, janvier 1955. (NdA)

4. Il y a une confusion. En fait cette curiethérapie (irradiation interne) utilise du césium ou de l'iridium. Le cobalt 60 radioactif, lui, est utilisé pour la radiothérapie externe (irradiation de l'extérieur) et non sous forme de “ capsules ”.

Photographies de Sherry Millett, avant et pendant sa leucémie, ainsi qu'une petite brochure de propagande de l'Atomic Energie Commission.
"Nous pouvons nous attendre à de nombreux bruits selon lesquels : "aujourd'hui, les compteurs Geiger se sont affolés". De telles rumeurs inquiètent inutilement les gens. Ne vous laissez pas ennuyer par elles."

KAY MILLETT

Mars 1988, près de Cedar City, Utah.

Kay Millett vivait au nord de Cedar City (Utah). Sa maison faisait partie d'un groupe de pavillons situés sur la route de Minnersville, très proches de la ville d'Enoch, mais à l'extérieur de celle-ci. Dans les petites villes de l'Utah, il est important de souligner ces particularités géographiques en raison des rivalités qui s'élèvent souvent entre les villes. Par exemple, Enoch, massivement mormone, était couramment décrite par d'autres comme "trop pure", ce qui signifie que ses habitants étaient trop vertueux pour leur propre bien. Parce que les mineurs du temps des pionniers étaient rarement des mormons, les gens de Minnersville étaient généralement considérés comme une sous-classe, quoique j'ai trouvé la ville assez attendrissante. Par ailleurs, il y a toujours eu une compétition entre Cedar City et St George pour attirer les dollars des touristes. Dans une économie aussi austère, cette compétition se développait occasionnellement sous des formes assez déplaisantes. Cependant, les retombées du Nevada ne faisaient pas ce genre de distinction : pour empoisonner, seule comptait la force des vents. Après plusieurs tours sur des mauvaises routes non goudronnées, les pneus lisses de mon véhicule lançant des nuages de poussière rouge, j'arrivai et je trouvai Kay Millett en train de feuilleter l'album de famille pour y chercher des photos de sa fille Sherry, morte à cinq ans d'une leucémie après deux ans de lutte contre la maladie.

A cette époque, nous ne prenions pas beaucoup de photos d'elle. Nous étions trop pauvres pour acheter de la pellicule et la faire développer. Sur cette première photo, là, elle avait presque trois ans. C'était l'été précédant notre découverte de sa leucémie, mais elle avait commencé à avoir des saignements de nez qui duraient assez longtemps. Ce n'était pas des saignements normaux, ça jaillissait des deux narines. Celle-ci a été prise le 4 juillet. Sa sœur était dans la parade et toutes les deux étaient habillées avec de jolis vêtements neufs. En regardant la parade, elle s'est mise à saigner du nez, elle a sali ses vêtements. Elle n'arrivait pas à manger. Pas d'appétit, pas d'envie de jouer, rien. Elle est devenue très pâle et mal fichue. Elle avait des petits bleus noirs partout sur ses jambes et ses fesses, pas comme des bleus normaux, jaunes, verdâtres. C'était vraiment des bleus noirs... Je ne sais pas l'expliquer, sur cette peau transparente. Bien sûr, le docteur n'a pas su ce qui les provoquait. Pour faire une prise de sang, il n'arrivait à attraper son sang nulle part. Il a dû le lui prendre au cou. Ils ne connaissaient pas bien la leucémie. J'étais dans le bureau du docteur, à lire un magazine qui s'y trouvait, et ce magazine parlait de la leucémie, une maladie rare. Et voilà, j'allais accoucher, et au fond de moi-même, je me suis dit : « Non, ce n'est pas la leucémie, je viens de lire que c'est trop rare. Cela n'arriverait pas. »

Après avoir fini tous les examens, il est sorti en disant : « Je vous demande de l'emmener à Salt Lake demain matin à la première heure. Je n'en suis pas sûr, mais presque. On dirait une leucémie. » Ce fut très traumatisant. Il a ajouté : « Vous ne pourrez pas y aller », parce que je devais accoucher ce jour-là. Je suis partie quand même. Elle était malade pendant le voyage (presque cinq heures de route en voiture). *Elle a dû beaucoup souffrir. Je l'ai soutenue pendant tout le chemin et puis il a fallu que je m'asseye pendant des heures au milieu de tous ces médecins qui voulaient connaître son histoire. Finalement, après des examens de sang, ils nous ont dit que c'était une leucémie aiguë et qu'ils allaient lui faire des transfusions sanguines qui lui permettraient de bien se porter pendant un petit moment. Ils étaient vraiment inquiets parce que*

j'allais accoucher, aussi m'ont-ils dit de les prévenir si les contractions commençaient. Ils m'ont donné un sédatif et je suis allée dans un motel.

Je suis revenue le lendemain matin et elle était là, assise sur sa petite chaise, elle était toute rose. A cette époque, ils faisaient des expérimentations avec toutes ces nouvelles drogues. C'est ce qui m'a fait penser que nous n'étions que des cobayes : on savait ce qui se passait et on sortait des drogues qu'on essayait de tester sur les patients à venir. Il y avait une centaine de petits gosses avec une maladie rare, la leucémie, qui venaient dans cet hôpital pour un traitement. Avant d'y être allées, nous ignorions que tant d'enfants en souffraient. Dans l'Utah c'était comme une épidémie. En fait, il y avait aussi des patients du Wyoming et de l'Idaho. Ce n'était pas seulement la leucémie, il y avait des maladies de Hodgkin et des tumeurs du cerveau, tout ça d'un seul coup. Un jour, je me suis assise et j'ai pensé : « Tous ces gens, il doit bien y avoir quelque chose qui leur donne le cancer ».

Là-bas, j'ai demandé à un docteur : « Est-ce que les retombées que nous recevons des essais du Nevada pourraient avoir causé cela ? J'ai repassé un million de fois dans ma tête les causes possibles ». « Oh non ! » Il m'a regardée comme si j'étais une espèce de cinglée : « Votre gouvernement ne ferait pas ça. Ils prennent des précautions ». J'ai pensé que je devais être drôle. Il m'intimidait, je me sentais stupide du seul fait d'y avoir pensé. Je n'ai plus jamais osé dire une telle chose à quiconque, de peur qu'on considère que j'étais culottée d'avoir simplement pensé que le gouvernement nous trahissait. Je n'ai osé en parler librement à personne de peur qu'on ne me place dans une maison de fous, ou autre chose du même genre.

Nous n'étions pas conscients qu'il y avait un problème. On ne nous avait jamais dit de rester à l'intérieur ni de faire des analyses d'eau. On ne nous avait pas demandé de prendre de précautions, quelles qu'elles soient. J'ai remarqué que notre chienne avait eu des petits et qu'ils étaient morts parce qu'ils n'étaient pas en bonne santé. Notre lapin a eu des petits, ils sont morts. J'avais fait pousser des plants de tomates dans la maison, afin de les sortir au printemps, et on était en février, par un beau jour ensoleillé. J'ai pensé : « Je vais sortir ces plants de tomates et leur faire prendre le soleil ». Une heure plus tard, je suis allée les voir, ils étaient blancs, comme craquelés et couchés par terre sans aucune raison. Cette année-là, en faisant le jardin, nous avons remarqué que les courges et les tomates avaient cette chose lumineuse sur elles. Les feuilles étaient devenues blanches et craquantes, les courges étaient toutes dégoûtantes, la même chose que pour les tomates. Ça se répandait dans le jardin. Nous avons mangé celles qui étaient bonnes. C'était en 57 ou en 58, puisque Sherry était alors un bébé. Ils faisaient des essais tout le temps.

Je repense aux moments où ils nous parlaient des abris, au cas où nous subirions une attaque nucléaire. Ils avaient fait tous ces signes indiquant où nous pourrions courir à un abri contre les bombes, en cas d'attaque. Que faire avec nos légumes en cas d'attaque nucléaire : il faudrait les laver et les éplucher, et puis on pourrait y aller et les manger. Avec tout ce qu'ils nous disaient sur la manière de nous débrouiller, je me suis mise à y penser. Bon sang, nous avons subi tant de fois une attaque nucléaire, ce n'est même pas bizarre. Nous avons eu ces retombées nucléaires sur nous pendant des années... et personne ne le sait ! Ça nous a douchés tout le temps. En cours de sciences, nous sortions et allions contempler la bombe. Notre professeur disait que nous allions faire quelque chose de vraiment spécial, contempler cette bombe atomique exploser, ainsi que le champignon nuageux, et le voir arriver sur nous. Nous nous asseyions là et pensions que c'était quelque chose d'important. Ensuite j'ai eu des plaques rouges inexplicables. L'infirmière de l'école ne savait pas ce que c'était et m'a renvoyée chez moi.

On y réfléchit. Le gouvernement n'a certainement pas dit : « Il y a eu une attaque nucléaire ». Nous sommes des gens confiants. Nous sommes naïfs vis-à-vis de gens qui essaient de nuire. Nous essayons de considérer que les gens sont comme nous, qu'ils aiment leur prochain et ne voudraient pas lui faire du mal. Nous commençons seulement à connaître le mauvais côté des gens. On déteste penser que certains peuvent être aussi cruels, vicieux et mauvais.

Nous avons emmené Sherry à l'hôpital de Salt Lake chaque semaine pour des traitements, des transfusions et tout ce qu'ils estimaient nécessaire. Quand nous revenions à la maison, elle pouvait difficilement attendre, elle disait : « Prenons des côtelettes de mouton, une purée et des betteraves » Ça alors, je ne pouvais y croire, à voir comme elle recommençait à manger, à jouer et à se sentir bien et heureuse, se sentant de nouveau dans son assiette. Ses petites joues étaient si roses. Mais pas pour longtemps.

Kay Millett commença à regarder une fois de plus dans ses photographies et ses souvenirs. Dans son album de photos, il y avait une petite brochure jaune qu'on trouve partout, semble-t-il, dans l'Utah et le Nevada, une publication de l'Atomic Energy Commission dont le titre est *Atomic Testing in Nevada*. D'innombrables personnes que j'ai interviewées durant ces années ont insisté pour que je consulte leur exemplaire, un petit nombre d'entre elles étaient furieuses que le gouvernement les ait dépeintes comme des cow-boys stupides ou des enfants simplets prêts à faire tout ce qu'on leur disait de faire, à cause de leur foi aveugle. Il y avait aussi une photographie de Sherry à quatre ans, sur laquelle elle était méconnaissable, prise après que la Prednisone l'eut faite énormément grossir.

Elle voulait descendre pour qu'on prenne une photo d'elle, mais elle était trop malade. J'ai dit : « Sherry, je ne pense même pas que tu réussisses à t'asseoir ici pour la photo ». « Mais j'en ai envie » a-t-elle répondu. D'être assise ici lui causait une douleur atroce. Quand elle a vu ces photos, elle ne les a pas aimées, elle ne trouvait pas qu'elles lui ressemblaient. Elle leur a jeté un coup d'œil et elle a pu vraiment voir qu'elle était malade. On voit ce regard vide qui vient de ce qu'elle ne se sentait pas bien. Elle allait à l'école du dimanche et les gosses la taquinaient parce qu'elle était boursouflée. Un jour, elle a dit : « Maman, est-ce que je suis en train de mourir ? ».

Les gens du gouvernement, je ne leur fais plus confiance, je ne leur fais plus du tout confiance. C'est du crime organisé, voilà ce que c'est, et on n'y peut rien. Je suis persuadé qu'ils ont tout camouflé. Je sais que le gouvernement nous trompe, qu'il arrive en douce et fait des choses dont nous n'avons même pas idée. Comment combattre cela, comment combattre le gouvernement ?

Elmer Pickett, dont 16 membres de la famille ont eu des cancers, avec sa représentation panoramique de Snow Canyon, site de nombreux westerns hollywoodiens.
"J'ai très bien connu les deux fils de John Wayne. Nous emmenions les jumeaux de Suzan Hayward, à la pêche et à la chasse. Susan venait passer des soirées avec nous. Ils étaient ici en 1954, pour ce film, "Le conquérant". Comme vous le savez, la majorité de l'équipe est morte de cancers."

ELMER PICKETT

Février 1984, St George, Utah.

Quand les essais atomiques ont débuté, cela faisait plusieurs années qu'Elmer Pickett était entrepreneur de pompes funèbres, ce qui explique qu'il ait senti avant la plupart des gens que quelque chose n'allait pas à St George. Au milieu des années cinquante, il a été frappé par la vague soudaine de leucémies mortelles et il a dû apprendre à ses employés de nouvelles techniques d'embaumements pour préparer les petits corps d'enfants ravagés qu'on leur apportait. En 1953, pendant la série (dite Upshot-Knothole) de onze essais atmosphériques, des produits de fission nucléaire d'une puissance de 252 kilotonnes sont retombés sur les gens vivant sous le vent du site d'essais. Des milliers de moutons furent immédiatement tués, mais le fardeau radioactif, héritage de cette dévastation causée par les hommes continuera de frapper de diverses manières et à des moments différents pendant les cinquante prochaines années, ou davantage. Les « sous le vent » devenaient anxieux, et pour calmer leur nervosité l'Atomic Energy Commission lança une nouvelle campagne de propagande. Elle envoya ses propagandistes dans les petites communautés pour y vivre et leur apprit à s'y intégrer et à être serviables avec leurs voisins : réparer un tricycle cassé, aider à changer un pneu, passer les films de l'Atomic Energy Commission dans les auditoriums des lycées locaux, afin de renforcer la confiance et de soulager l'anxiété des habitants du sud de l'Utah. Ils demandèrent même aux gens des petites villes s'il leur plairait de jouer des rôles de vedettes dans des actualités filmées se rapportant aux essais atomiques. Elmer Pickett devint l'un de ces acteurs.

Bien sûr, à cette époque-là, l'Atomic Energy Commission a fait son possible pour convaincre tout le monde qu'il n'y avait pas de danger. Ils ont publié un petit livre, Atomic Test Effects. Il est sorti en janvier 1955, juste avant qu'ils fassent un essai vraiment mauvais. Le pire de tous a été Dirty Harry[1] en 1953, qui a fait un dégât terrible. Dans ce livre, ils essayaient de nous convaincre que tout allait très bien, que tout était sûr, ils faisaient un compte rendu des essais passés. Ils avaient un certain nombre de gens qui venaient de temps en temps et portaient des petits badges. Maintenant, ils prétendent avoir perdu les données. A propos de mensonges, il y a là-dedans un endroit que je voulais vous lire : « Ces comptes-rendus montrent qu'avec un usage contrôlé dans le Nevada, il n'y a eu de retombées significatives nulle part dans la région proche... Les niveaux de retombées ont été très bas, légèrement supérieurs aux radiations normales auxquelles vous êtes exposés dans votre vie quotidienne, tous les jours que Dieu fait ». Tout ce livre est rempli de mensonges, car ils savaient de quoi il retournait. Des types qui mesuraient la radioactivité ici certifient maintenant que leurs machines montraient clairement des niveaux au dessus de la moyenne. Affolés, ils téléphonaient, et on leur disait de se calmer et de nous apaiser. Ne laissez pas les gens s'exciter, fermez-la. Aussi longtemps qu'ils ont travaillé pour le gouvernement, ils n'ont pas pu dire un mot. Ils savaient ce que les radiations allaient faire, ils le savaient très bien. Ils avaient des données sur ce qui était arrivé au Japon.

La première personne que nous avons perdue fut ma belle-mère. Au moindre rayon de soleil, elle sortait et faisait de l'exercice, aussi était-elle constamment dehors. Elle est morte rapidement en 1954. Elle était née en 1900. Puis d'un seul coup, d'autres personnes des environs ont commencé à avoir des leucémies, elles se sont multipliées. Nous devenions nerveux. C'est pour cette raison que l'Atomic Energy

Commission a sorti ce livre, et ils ont produit un film, strictement un film de propagande. J'y étais, ainsi que beaucoup de gens d'ici, une bonne bande. Ils me montraient dans mon magasin en train d'écouter la radio qui parlait des retombées. Vous vous souvenez du laitier et de la police ? Il y avait une femme au foyer, un shérif et le directeur de la défense civile. De tous ceux qui apparaissaient dans ce film, les deux tiers sont morts de cancers.

Ils ont essayé de nous persuader que c'était une période excitante. Il fallait sortir pour contempler ça, la majorité le faisait. Tôt le matin, avant le point du jour, nous contemplions le gros éclair dans le ciel, à l'ouest. Quelques instants plus tard, un grondement puis, une heure plus tard, un gros nuage rouge arrivait. La poussière le suivait.

Elmer Pickett vendit son entreprise de pompes funèbres au milieu des années cinquante et acheta une quincaillerie sur le boulevard, tout en formant à titre bénévole les nouveaux propriétaires jusqu'à ce qu'ils soient devenus experts ès-préparation des victimes de cancers. Tandis que nous étions dans son bureau, il sortit une feuille de papier de son portefeuille. Dessus étaient écrits les onze noms des membres de la famille Pickett qui étaient morts jusque-là (quand je suis allée lui rendre une visite des années plus tard, il y avait cinq noms de plus). Dans un splendide cadre doré était accrochée une antique photographie d'un mètre cinquante de long de Snow Canyon, un endroit très apprécié pour sa beauté, depuis l'époque des pionniers. Les dômes lisses et noirs des volcans éteints tâchetaient les escarpements abrupts et rayés de rouge ; c'était un plateau parfait pour les westerns hollywoodiens des années cinquante, et les Pickett sont devenus des amis personnels des enfants de John Wayne et de Suzan Hayward, qui louaient des maisons en bas de la rue.

Pour plaisanter, la ville appelait notre coin Hollywood et Vine. J'ai très bien connu les deux fils de John Wayne. Nous emmenions les jumeaux de Suzan Hayward, deux garçons, à la pêche et à la chasse. Susan venait passer des soirées avec nous. Ils étaient ici en 1954, du début du printemps jusqu'à la fin de l'été, pour ce film, Le conquérant[2]*. Comme vous le savez, la majorité de l'équipe est morte de cancers. Suzan, d'un cancer du cerveau, (Agnès) Moorhead, de quelque chose de similaire, Wayne, lui, est mort d'un cancer de l'estomac et des poumons.*

En remontant dans nos registres, je trouve peu, très peu de cas de cancers, de n'importe quel type. La leucémie et la maladie de Hodgkin étaient relativement inconnues. Pendant toutes les années où j'ai travaillé à la morgue jusqu'à ce que cela démarre, il n'y a eu qu'un cas de Hodgkin et pas plus de quatre leucémies. Très très peu. Dans ma ville, il n'y a pas eu un seul cas dans notre histoire familiale, aussi loin que nous pouvons remonter. Pas un seul cas jusque là, et puis... bing ! J'ai perdu onze personnes dans ma famille. Ma femme, ma sœur, ma nièce, ma belle-sœur, tout ce que vous pouvez imaginer. J'ai moi-même quelques problèmes, un problème de thyroïde qu'ils n'arrivent toujours pas à comprendre. Des sacs énormes d'un truc gélatineux le long de ma thyroïde, et des nodules. Ils ont examiné les enfants vers 1960, 1961. J'ai un fils qui faisait partie des personnes sujettes à de grands risques relatifs à la thyroïde. Il a été surveillé de très près, quoique jusqu'à présent, rien ne lui soit encore arrivé. Il a 28 ans, il est né en 1955. Alors nous nous demandons tous ce qui frappera la prochaine fois.

On nous a eu. Beaucoup de membres de notre famille et d'autres. Ma femme aimait travailler les arbustes et les fleurs, elle était dehors une bonne partie du temps, plus qu'à l'intérieur. Elle a d'abord eu la maladie de Hodgkin. C'est une mort terrible. Ça prend à peu près deux ans. Ça déforme. Nous l'avons combattue pendant un an... elle était à Salt Lake la plupart de ce temps. J'ai fait des allers et retours, j'en ai usé des pneus et de l'essence ! D'un seul coup, elle a eu une leucémie qui l'a emportée en une semaine. Elle est morte en 1960, en décembre. Six enfants.

Toute ma famille était composée de gens qui vivaient vieux. Des gens de plus de quatre-vingt dix ans, des centenaires. Des deux côtés c'était des descendants de pionniers, venus ici avec les vieux colonisateurs d'origine. Ceux qui ont été malades, et beaucoup sont morts, sont entrés dans des conflits intérieurs, ont été secoués. Nous sommes de plus en plus énervés par la façon dont on manipule cette affaire. Je comprends les avocats qui ont soutenu le procès à Salt Lake il y a un an et qui ont déclaré que personne ne vivrait assez longtemps pour le voir aboutir. C'est un jugement plutôt dur contre le gouvernement, mais c'est la vérité. S'ils s'y étaient pris tranquillement il n'y aurait pas eu de problèmes. On se serait occupé de chacun et tout se serait bien passé. Ils n'auraient pas eu à dépenser autant d'argent qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Ils dépensent des millions et des millions pour combattre la vérité. Dans quel but ? Ils ont commis des fraudes, des parjures, on appelle ça comme ça. Mon sentiment personnel est que ces gens, les responsables, sont absolument des criminels. Ils sont responsables de Dieu sait combien de milliers d'existences et ils s'en vont sans être punis alors qu'ils ont consciemment fait de nous des cobayes humains. Ils ont bombardé l'Utah, et nous en payons le prix. Ils nous ont fait ce que les Russes n'avaient pas pu faire.

1. A la suite de l'essai Harry (19 mai 1953), les habitants de l'Utah et du Nevada, tout comme certains milieux de la Santé Publique, commencèrent à s'inquiéter des effets des retombées. Les essais cessèrent alors pendant un an et demi. A l'intérieur de l'Atomic Energy Commission, un comité travailla même sur l'hypothèse d'un arrêt définitif du programme. Ce groupe conclut que les essais devaient continuer. Ils reprirent à partir de 1955, jusqu'en 1958, date à laquelle les gouvernements américain et soviétique signèrent un traité provisoire d'interdiction des essais atmosphériques. Puis en septembre 1961, à l'occasion de la crise de Berlin, les soviétiques reprirent leurs essais. Une psychose de fin du monde déferla alors sur les Etats-Unis et le gouvernement put reprendre les tirs, avec des bombes plus puissantes et plus nombreuses. Finalement, selon les déclarations du président Kennedy présentant le projet au Congrès, effrayés par les conséquences à long terme des radiations, les chefs des deux superpuissances signèrent en 1963 un traité d'interdiction totale des essais en atmosphère. A partir de cette date les essais furent souterrains.

2. *Le conquérant*, film de Dick Powell, sorti en 1956.

BETTY ENCE pour sa fille TONI

Février 1984, Ivins, Utah.

Quand le nuage de retombées de Dirty Harry passa au dessus d'Ivins, dans l'Utah, Betty Ence se trouvait dans son jardin avec sa fille Toni qui avait alors trois ans. Un mois plus tard, elle était enceinte de son fils Kenny. En grandissant, ni l'un ni l'autre des enfants n'a développé correctement ses organes reproducteurs, ce qui, pour des Mormons croyant que les familles très nombreuses sont une bénédiction de Dieu, représente une calamité d'importance majeure. On apprend très tôt aux jeunes filles -et elles le croient en général- que le but principal, voire le seul, de leur existence est d'avoir des enfants.

Dans les journaux et à la radio, on disait de sortir et de regarder. Nous contemplions l'histoire. Je regardais les nuages de bombe arriver au-dessus des collines. La plupart du temps, mes enfants étaient avec moi. Un jour, un homme s'est présenté à la porte pour me demander si Toni était sortie, je lui ai répondu que oui. Il m'a dit de lui laver très minutieusement les cheveux dès son retour. C'était au début de l'été, puisque nous étions en train de cueillir des petits pois dans le jardin. Elle devait avoir trois ans. Quant elle a atteint la vingtaine, elle est allé voir un gynécologue qui lui a fait un examen. Il lui a dit que ses organes sexuels étaient peu développés, comme ceux d'une enfant. Ses ovaires étaient si petits qu'elle aurait tout aussi bien pu dire qu'elle n'en avait pas.

Elle a grandi avec l'idée que personne ne voudrait d'elle. Nous essayions de la faire sortir et de lui faire prendre des rendez-vous. Elle ne voulait pas. C'est quelqu'un de très timide. «Personne ne voudra de moi puisque je ne peux pas avoir d'enfants». Ceci a été déterminant dans sa vie. Elle ne dit pas grand chose, sauf : «Je vais devoir travailler toute ma vie puisque personne ne s'occupera de moi». Elle a été faite pour être mère, c'est tout ce qu'elle voulait être. Quand elle était petite, c'est elle qui jouait à la poupée, mon autre fille jouait au football avec les garçons. Elle est la seule à avoir des enfants. Parfois, on dirait que ce qui arrive n'est pas juste.

"Un jour, un homme s'est présenté à la porte pour me demander si Toni était sortie, je lui ai répondu que oui. Il m'a dit de lui laver très minutieusement les cheveux dès son retour. Elle devait avoir trois ans. Quant elle a atteint la vingtaine un gynécologue lui a fait un examen. Il lui a dit que ses organes sexuels étaient peu développés, comme ceux d'une enfant. Nous essayions de la faire sortir et de lui faire prendre des rendez-vous. Elle ne voulait pas. «Personne ne voudra de moi puisque je ne peux pas avoir d'enfants»."

Mon fils ne peut pas avoir d'enfants. Il est né en 1954. Il ne produit pas de sperme, rien, alors il lui est impossible d'avoir des enfants. Il en a été bouleversé. Il aurait fait des procès à tout le monde. Le premier docteur qu'il a consulté lui a demandé où il était né. Dès qu'il a commencé à raconter son histoire, ce médecin n'a plus rien voulu avoir à faire avec lui. «Je ne peux me permettre de m'engager avec vous». Aussi est-il allé voir un autre médecin. Kerry est très inquiet à l'idée d'avoir un jour un cancer. J'ai l'impression d'avoir de la chance que ça ne nous soit pas encore arrivé.

A l'époque où ils lançaient ces bombes, il y avait quatorze familles à Ivins. J'y ai un beau-frère dont une des filles ne peut pas avoir d'enfants. Le garçon qu'elle a épousé est d'Ivins, lui aussi - il parait que tous les deux ont quelque chose qui ne va pas. Sa sœur a perdu une petite fille de quatre ans à cause d'une leucémie, et maintenant sa mère a un cancer. Ma voisine est morte d'un cancer des os à cinquante-neuf ans. Elle m'a raconté que la doctoresse de Salt Lake lui avait dit qu'elle était une victime des radiations, mais qu'elle ne signerait pas de papier attestant ce fait. Les autres qui vivaient ici à cette époque sont pratiquement tous partis maintenant.

Il n'y avait ni dégât ni dommage, aucune raison de s'inquiéter, disaient-ils. J'avais décidé que ça n'avait pas de sens de s'en inquiéter. Nous n'en savions pas assez pour le faire. Mon beau-père est mort d'un cancer du foie au début des années soixante. A l'époque où cela se passait, nous élevions des dindes, aussi mon mari et lui passaient-ils toutes leurs journées dehors. Nous avions des vaches. Nous les trayions alors qu'elles mangeaient l'herbe, une herbe probablement recouverte de ce machin. Je sais que nous n'avons pas été malades, que nous n'avons pas eu sans cesse des nausées, comme beaucoup d'autres. Dans les années soixante, on a examiné les enfants à l'école pour voir s'ils avaient des nodules. On en a trouvé chez certains élèves mais les miens n'en avaient pas. Il y a un mois j'ai reçu une lettre me demandant des nouvelles de tous les trois, demandant si on pourrait venir m'interviewer pour voir comment vont les choses maintenant. Ils se demandaient si nous étions au même endroit, si j'étais encore vivante.

"Après les bombes, il y avait les retombées. Nous jouions avec comme si c'était de la neige. C'était suffisamment épais pour que l'on puisse y écrire son nom. Cela brûlait les doigts, il fallait alors aller se laver les mains."

DIANE NIELSON

Juin 1986 et août 1987, Henderson, Nevada.

Notre famille était pauvre. Nous n'avions pas l'eau courante. Nous n'avions pas de téléphone. Notre terrain de jeu était dans les collines en-dehors de St George (dans l'Utah). Nous avions des petites cabanes à flanc de coteau, nous jouions dans les fossés d'irrigation. C'était une belle façon de passer son enfance. Après une bombe, il y avait les retombées, on aurait dit de la farine fine, d'un blanc grisâtre. Nous jouions avec comme si c'était de la neige. Nous n'avions jamais de neige là-bas, c'était un climat chaud. Alors nous sortions et écrivions nos noms dedans. C'était suffisamment épais pour que l'on puisse y écrire son nom et le voir. Cela brûlait les doigts et irritait, il fallait alors aller se laver les mains. Je me rappelle que je n'étais pas plus grande que l'aile de la voiture. Etant trop petite pour voir jusqu'en haut du champignon, j'escaladais le pare-choc. Je suis née en 1952.

Mon père avait un compteur Geiger dont il se servait pour effectuer des mesures. Il rentrait contrarié parce qu'il avait trouvé de la radioactivité, et cela s'entendait. Je me souviens de plusieurs fois où mon père est sorti et s'est baladé avec ce truc qui cliquetait. Nous traînions derrière lui et le regardions faire. Je me rappelle de l'aiguille montant et descendant et du click-click-click. Mon père disait : «Essuyez-vous, ne laissez pas cela sur vous, lavez-vous bien. Ne jouez pas dedans». Les enfants, bien sûr, s'en vont et font le contraire de ce qu'on leur dit. C'est ce que nous faisions. Nous nous esquivions et nous enterrions dedans, nous passions de bons moments.

Je me rappelle bien de la cendre, il y en avait sur tout. Parfois il y avait de grands morceaux, comme des morceaux de papier brûlés, comme lorsque l'on fait un bûcher. A d'autres moments, c'était très fin. Parfois il y avait des trucs dedans. Je m'en souviens, parce que je me revois sortir et enlever la cendre en secouant la couverture dans laquelle nous dormions. Nous n'étions pas très conscients de ce que c'était. Nous avions un petit mûrier sous lequel nous dormions, mais en fait, nous étions dehors au grand air. Ma mère faisait des "couvertures Levi's", elle prenait des morceaux de vieux jeans et en faisait des couvertures pour protéger nos lits. Comme nous avons pu sauter et nous amuser avec !

J'ai toujours eu mal à la gorge. Je pense que je suis née avec, je n'ai jamais rien eu d'autre. Je me rappelle l'école, on y prenait des enfants pour examiner leur thyroïde, mais c'était ultra-secret. C'était très mystérieux, personne ne disait rien. Après, dans le bus en rentrant de l'école, nous leur demandions d'en parler, mais ils n'avaient pas le droit de nous dire quoi que ce soit. Ils ne voulaient pas parler. Une de mes amies vivait à sept kilomètres de chez nous. Mon père m'a dit qu'on lui avait retiré la thyroïde.

Nous n'avions aucune idée de ce que c'était. Quand on est petit, on ne fait pas attention. Je me souviens que je me demandais pourquoi mon père était si triste, je ne percevais pas que quelque chose nous faisait du mal. Mon père était très triste quand il parlait de ses porcs - il a perdu toute une géné-

ration de porcelets. Il gueulait : «Je suis en train de perdre de l'argent !». On aurait dit que quelqu'un les avait brûlés, ils étaient tout ridés et ratatinés. Papa disait : «Sortez d'ici, vous n'avez pas besoin de voir cela, rentrez à la maison». J'avais sept ans environ. Mon père était bourru et très machiste, mais quand quelqu'un était blessé ou souffrant ou quand cela arrivait à ses animaux, il était assez sensible, vraiment compatissant. Il n'était jamais allé à l'école, mais il avait fait son éducation tout seul ; il lisait beaucoup et suivait les choses de très près. Je me souviens de lui quand il rentrait en colère et époussetait son manteau. Il savait ce qui n'allait pas et en connaissait les effets. Il était du genre à comprendre qu'on ne disait pas au public ce qu'il aurait fallu.

J'avais à peu près huit ans. C'est l'âge où l'on commence à penser : «Je vais commencer à prendre des formes comme ma grande soeur, c'est passionnant.» La première fois que je m'en suis rendu compte, je dormais dehors. Nous avions nos lits sous le mûrier, j'étais allongée je me suis dit : «Je me mets à grandir comme ma soeur, elle est mignonne». C'était quelque chose dont parlaient les gosses de l'école primaire. En tâtant ma poitrine je ne sentais qu'une petite bosse, comme un petit pois dur, d'un seul côté. Puis quand j'ai grandi, il s'est avéré que c'était le côté où j'avais des problèmes, le même emplacement. Mes seins étaient plutôt plats, mais durs malgré tout. Ils n'étaient pas normaux, mais je pensais qu'ils l'étaient. Voilà, je ne me suis jamais développée. Je pense toujours que ce n'est pas juste. Au fond j'étais plate, et c'était vraiment traumatisant. Après avoir eu mes bébés, je n'ai jamais pu les nourrir du côté droit, ils n'en voulaient pas.

Quand j'ai fini l'école d'infirmière, je me suis fait un auto-examen des seins, j'ai retrouvé mes grosseurs et je me suis dit que ce n'était pas grand-chose. Le mois suivant, j'ai recommencé. Elles avaient augmenté de taille. Entre août et octobre, elles sont passées de la taille d'un petit pois à celle de la paume de ma main. On a fait une résection de la poitrine, on en a coupé la moitié. J'ai dû retourner faire des check-ups. La dernière fois que j'y suis allée, j'avais des grosseurs de l'autre côté. J'avais vingt-cinq ans.

Je pense qu'il est honteux de jouer avec l'ignorance des gens. Quand nous nous sommes rendus compte que des choses n'allaient pas, quand des gens leur ont fait face, on les a traités comme des enfants. «Il n'y a rien, c'est votre imagination». Des gens sont devenus très conscients de ce qui se passait, ils ont interrogé et posé des questions. C'est la partie frauduleuse de l'ensemble. On ne dit jamais la vérité.

Ils comptent sur la passivité des gens, c'est le côté pitoyable de la chose. Tout le monde avait une très grande confiance, au point que lorsque j'étais petite, je pensais que cela faisait partie de la vie de tous les jours. Quand ces problèmes médicaux ont commencé à fondre sur notre famille, moi aussi je me suis mise en colère. Mon père a beaucoup de tumeurs, mon frère en a, j'en ai eu. Elles commencent comme une petite cellule qui brûle. Quand elle cesse de brûler, elle forme un point dur qui, en un mois, atteint la grosseur d'une noix. Mes jambes ont toujours l'air d'avoir été battues. J'attrape très facilement des bleus, je saigne souvent, ça prend plus de temps à coaguler.

Le système reproducteur de Diane a souffert lui aussi - la naissance de ses jumeaux lui a coûté 30 000 dollars. Elle a eu une attaque pendant l'accouchement et a passé une année à récupérer avant d'être capable de composer un simple numéro de téléphone. Au début de la puberté, ses deux fils aînés ont eu une excroissance osseuse anormalement pointée venant du sternum, dite «poitrine de pigeon». Des enseignants du Wyoming m'ont dit avoir remarqué dans leurs écoles un nombre inhabituel d'adolescents avec le même problème. « Cal l'a regardée et a dit : “Mon dieu, maman, je développe une tumeur comme Chad" ». Les trois aînés ont une scoliose depuis la puberté, malformation qui sévit également dans la famille, du côté de Diane. Sa mère, sa soeur, son frère et elle-même en ont eu une en même temps, sans aucun antécédent figurant dans leurs dossiers généalogiques. Beaucoup de «sous le vent» que j'ai interviewés m'ont raconté des difficultés similaires liées à des cas de scolioses dans leurs familles (au sens large). La soeur de Diane Nielson a aussi la thyroïde en mauvais état depuis son enfance.

Le ciel de l’Ouest, sujet de tant de chansons de bivouac des familles mormones de l'époque de leurs aïeux pionniers leur avait amené des nuages roses chargés de neige mortelle. Les cendres des bombes tombaient sur des couvertures faites à la main avec des jeans de cow-boys usés jusqu'à la corde et des salopettes de fermiers. Elles brûlaient les peintures des capots des véhicules, laissant les noms gribouillés par des enfants qui allaient manger et respirer les isotopes radioactifs (du césium et du strontium qui se fixe dans les os), et dont les systèmes hormonaux allaient rester à jamais altérés par l'iode 131. Leur progéniture allait être génétiquement altérée : fréquentes malformations des os, tumeurs, morts à la suite de leucémies détectées peu après les naissances. Eux-mêmes allaient être mutilés, on leur enlèverait des viscères pour stopper les cancers inévitables. Mais on le leur avait toujours assuré, et ils le croyaient : il n'y avait «auncun danger».

Layne, le fils de Sheldon et Leatrice Johnson.
"Tout d'un coup, en 1956, l'augmentation du nombre de retardés mentaux a été évidente. A peu près douze dans une classe. C'était terriblement différent de la proportion à laquelle on pouvait s'attendre."

SHELDON et LEATRICE JOHNSON

Mai 1988, St George, Utah.

«Le césium 137 présent dans les retombées, en affectant des cellules reproductrices, produira quelques mutations et anomalies dans les générations futures. Une question se pose : des anomalies sont-elles nuisibles ? Parce que des anomalies s'écartent de la norme, elles peuvent choquer au premier regard. Mais sans de telles naissances anormales et de telles mutations, la race humaine n'aurait jamais évolué et ne serait pas là. Déplorer les mutations dont les retombées peuvent être la cause revient à adopter l'attitude politique des Filles de la Révolution Américaine[1] qui approuvent une révolution passée, mais détestent des réformes futures.»

«Des raisons bien moins invoquées que les radiations ont pour effet d'augmenter le nombre des mutations. Un des exemples les plus simples est l'augmentation de la température des organes reproducteurs. Notre coutume d'habiller les hommes en pantalons a causé au moins une centaine de fois plus de mutations que les niveaux actuels de radiations, mais les alarmistes qui affirment que la continuation des expérimentations nucléaires affectera les générations à venir ne se sont pas permis d'exhorter les hommes à porter des kilts au nom de leur anxiété.»

Docteur Edward Teller,
L'héritage d'Hiroshima,
1962.

J'étais dans le sud du Pacifique pendant la seconde guerre mondiale. C'était vraiment dur. D'un seul coup, une chose miraculeuse est arrivée : la bombe atomique. Pour nous - il faudrait que je vous montre les coupures de presse -, la bombe atomique était une grande chose. Je me souviens du mot «atomique», je ne savais même pas ce que c'était. Je me suis dit qu'elle m'avait probablement sauvé la vie puisqu'à cette époque nous nous préparions à envahir le Japon. J'étais sur la liste, je devais y aller, alors de mon point de vue, la bombe a sauvé la plupart d'entre nous. Tout d'un coup la guerre a pris fin, de grandes choses se sont passées. En rentrant chez moi, je fus soulagé de retrouver ma femme saine et sauve. Ils ont dit qu'ils continueraient d'expérimenter des bombes atomiques et cela ne m'a pas beaucoup alarmé. C'était une bonne chose, en un sens... au moins avec ça, ils maintiendraient leur niveau technique. A cette époque, les problèmes des radiations d'Hiroshima nous étaient encore inconnus. Nous ignorions l'existence d'effets nocifs qui durent toute la vie. En ce temps-là, nous ne pensions même pas aux malformations génétiques.

Il y a eu beaucoup de retardés mentaux. C'est devenu très manifeste au début de 1956. Nous avons commencé à nous demander : «Que se passe-t-il autour de nous, tous les cancers, les leucémies, tout ce qui est arrivé à des gens habitant à trois pâtés de maisons de chez nous ?». D'un seul coup. A l'école de district du comté de Washington, il n'y avait jamais eu besoin d'une classe spécialisée et tout d'un coup, ces

enfants de l'âge de Layne se retrouvaient ici à peu près douze dans une classe. C'était terriblement différent de la proportion à laquelle on pouvait s'attendre.

Si nous revenons en arrière et considérons la manière dont les gens percevaient l'arriération mentale, ce n'était pas comme maintenant. L'arriération était une chose à cacher et à tenir éloignée des gens, il ne fallait pas la signaler. Par-dessus tout, on ne l'aurait pas admise ouvertement devant ses amis. Nous disons maintenant qu'ils sont trisomiques, mais en ce temps-là c'était des idiots de mongoliens... ça fait une différence. Qui aurait voulu enseigner à une classe pareille, qui aurait accepté d'être vu avec eux ? Nous avions Layne. En un sens, je pense que c'est probablement une bénédiction que ce soit nous plutôt qu'un autre couple qui l'ayions eu, parce que à cette époque on m'avait nommé membre du bureau administratif de l'école. D'un seul coup, il y a eu tous ces enfants qui avaient désespérément besoin d'aller à l'école et d'être instruits. Des parents étaient complètement déçus, ils se dissimulaient les choses dont ils ne pouvaient s'occuper. Ce fut une chance pour la communauté que cela nous arrive car nous n'avons rien caché du tout. Puis nous avons étudié, et grâce à nos efforts on a mis une classe en route. Nous avons été les tout premiers dans l'Etat de l'Utah à avoir une section de formation (pour handicapés) dans l'école. Jusque-là, on en mettait peu ensemble et on les cachait dans un bâtiment, quelque part où personne ne pouvait les voir ni établir de contacts avec eux. C'était un stigmate social plutôt important. Tous ces enfants avaient besoin d'une éducation spéciale, ils n'étaient pas simplement légèrement handicapés, mais sérieusement retardés. C'était des enfants extrêmement retardés. Cela nous a frappé. Nous disions : ils sont tous nés à cette époque, comment est-ce arrivé ?

Nous faisions une grande confiance au gouvernement fédéral. Nous avions l'impression qu'il faisait attention à nous. En cas de danger, on nous le fera savoir, ne nous en soucions pas. La seule chose qui nous mettait mal à l'aise était que nous étions dans une situation où il leur était plus important de protéger leurs intérêts que d'affronter la réalité.

Je participe au conseil de l'école, à l'église, au gouvernement, à des choses différentes. A l'église, ou au gouvernement, certaines personnes sont très immorales quant à leur manière d'en aborder d'autres. Elles aiment vraiment dominer. Dans la Doctrine et les Covenants, Joseph Smith dit que dès qu'une personne possède un peu d'autorité, elle maintient ses semblables sous une domination injuste. Je pense que cette déclaration est absolument vraie. C'est la véritable nature de l'homme, c'est une tendance naturelle. Donc je dis que nous devons la combattre dans chaque aspect du pouvoir, dans chaque aspect de la vie.

Dans ce cas, domination injuste a signifié meurtre prémédité, aberrations chromosomiques. Cela s'est traduit par beaucoup de morts. Ce qui se passe ici n'est pas normal.

Là-dessus, je suis d'accord avec vous à cent pour cent. Je ne pense pas que nous ayons besoin d'être indemnisés. Je ne pense pas qu'une indemnisation résolve le problème. Je ne pense pas que des citoyens d'une autre partie du pays doivent nous payer. Ce n'était pas non plus de leur faute. Le remboursement des frais médicaux, c'est pour ainsi dire une exigence minimale. Qu'ils s'excusent et avouent, qu'ils nettoient, qu'ils agissent de façon à ce que nous puissions de nouveau leur faire confiance. Si je savais quoi faire, je ferais tout pour que cela se produise. Nous voulons de la moralité, nous voulons de meilleures décisions, nous voulons davantage de gens responsables, voilà ce que nous voulons.

Nous serions à la hauteur si nous pouvions tous nous unir dans la direction à prendre. Nous sommes un petit peu lents. Comment résoudre tout cela ? Beaucoup de gens ne savaient pas grand chose. D'autres en savaient davantage mais n'ont rien fait de mieux. Nous sommes un peuple capable de rejoindre les autres et d'avancer. Nous sentons profondément les choses. Même la mort ne nous dérange pas, nous allons avancer. Peut-être est-il temps que nous nous mettions à penser plus sérieusement à ce qui s'est passé. C'est difficile pour nous. Nous allons continuer à lutter. On ne peut pas nous dire ce qu'il faut faire. Le monde extérieur pense qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Ils peuvent vraiment nous mener dans la direction où nous allons, nous suivons. C'est un fort sentiment intérieur, très fort, alors cela nous place dans une situation d'infériorité, parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'on nous marche dessus. On ne le comprend pas très bien.

Selon la philosophie des Saints du dernier jour tout ira bien, peu importe quoi. Vous vous souvenez de cette vieille chanson qu'ils chantaient quand ils marchaient dans les plaines «Come, Come Ye Saints» ? En dépit de tout ce qui arrivera, tout ira bien, la fin sera très bien. Notre défi est de dépasser cela.

1. Association féminine ultraconservatrice, club des descendantes des combattants de la Révolution américaine.

"Quand mon fils est né, son visage était un trou immense. Je pouvais voir dans la partie inférieure sa gorge, tout était sens dessus dessous, son visage était ouvert, chaque côté allant vers l'extérieur, c'était horrible. Je voulais mourir, et je voulais qu'il meure. Je pensais qu'il ne pourrait jamais vivre normalement."

KEN PRATT

Mars 1988, Salt Lake City, Utah.

J'ai passé les années cinquante dans le sud de l'Utah. J'ai travaillé comme cascadeur quand on a commencé à tourner des films ici à St George, à Cedar City et à Kanab, pendant cinq ans, de 53 à 58. Il y a une chose à noter à propos du Conquérant (avec John Wayne) c'est que beaucoup des participants à ce film sont morts. Je me souviens des nuages de retombées qui arrivaient. A l'époque on nous disait qu'ils étaient inoffensifs, aussi n'y prêtions-nous pas beaucoup d'attention, mais ils avaient un air rosâtre. On aurait dit qu'il y avait des braises incandescentes à l'intérieur. C'était très visible. Ils recouvraient des zones importantes. Nous sentions les petits cailloux. Cela retombait partout, sur les voitures et les vitres des voitures. Je me souviens des explosions, des ondes de choc, il y en avait souvent. Nous ne réalisions pas. Nous étions très naïfs car nous faisions confiance au gouvernement. Si nous nous étions renseignés, je ne pense pas que nous aurions... Je me souviens quand mon fils est né avec une malformation congénitale, juste après que tout cela s'est produit.

Mon fils est né à l'hôpital de Panguitch. Son visage était un trou immense et ils ont dû en réunir tous les morceaux derrière. Je pouvais voir dans la partie inférieure sa gorge, tout était sens dessus dessous, son visage était ouvert, chaque côté allant vers l'extérieur, et c'était horrible. Je voulais mourir, et je voulais qu'il meure. Je ne voulais pas qu'il vive car je pensais qu'il ne pourrait jamais vivre normalement. En sortant de l'hôpital, je me souviens que je me suis allongé dans l'herbe en pleurant et en sanglotant.

A l'école, il avait beaucoup de problèmes et il était en butte aux moqueries. On lui disait qu'il n'avait pas besoin d'un masque pour Halloween. Il a subi des moments vraiment durs.

Pendant que l'état de son fils s'améliorait petit à petit à la suite de nombreuses opérations de chirurgie réparatrice, les choses ne se passaient pas si bien pour Ken Pratt. La naissance de cet enfant sans visage avait fait de lui un être déprimé, à tendance suicidaire, incapable de conserver un emploi. Lors de notre première rencontre, il prenait cinq espèces différentes d'anti-dépresseurs et d'anti-psychotiques.

Peu à peu, mon état a empiré. Il y a quatre ans, ma femme et moi nous nous sommes séparés, et mes enfants n'ont plus voulu avoir de rapports avec moi parce que je ne pouvais conserver un emploi. Quand j'étais jeune, j'étais vraiment un bon ouvrier. Ne plus être capable de conserver un emploi a été traumatisant. J'ai été très suicidaire. Au point que j'ai tenté trois fois de me suicider, la dernière fois il y a juste trois ans. Chaque fois que j'entre dans une voiture, aujourd'hui encore j'y pense, mon idée est de foncer dans un bâtiment, dans un pont, ou dans n'importe quoi d'autre. C'est toujours dans ma tête. Parce qu'il n'y a aucun raison de vivre. Tout a disparu. Nous ne connaissons pas notre ennemi, vraiment.

Tyler Adkin, l'arrière-petit-fils de Cuba Lyle, a eu une leucémie dès l'âge de deux ans.
"Nous étions comme des Martiens, aucune idée de ce que c'était. Nous étions assez stupides pour penser que nous pouvions faire confiance à l'Oncle Sam. Leurs tours de cochons ont tout enlevé à tout le monde ici."

CUBA LYLE

Octobre 1988, Washington, Utah.

En 1952, quand l'Ouest fut saisi par la fièvre de l'uranium, des compteurs Geigers portant des noms tels que Lucky Strike, The Snooper, et Bobble Counter se vendaient jusqu'à 2 000 dollars et on faisait de la réclame pour des tenues de prospection baptisées «costumes U 235». Dans le sud-est de l'Utah, un prospecteur démoralisé trouva accidentellement une mine qui valait 150 000 000 dollars et Salt Lake City devint rapidement la Mecque du commerce des titres d'uranium. Robert Bird écrivit dans le *New York Herald Tribune* que « quand Charlie Sterne fait des affaires dans la rue de la petite ville uranifère de Moab, on sent presque la radioactivité dans l'air[1]. » A Las Vegas, où des coiffeurs présentaient la « coupe atomique », une publicité filmée de la chambre de commerce montrait une femme en bikini[2] contrôlant la barbe d'un prospecteur avec un compteur Geiger[3].

Cuba Lyle était propriétaire du café Liberty, sur le Boulevard à St George dans l'Utah.

Un petit homme habitait dans notre hôtel. Je le revois comme si c'était hier, le petit Mac. Il est mort plus tard d'un cancer. Un jour il est entré avec un de ces drôles de petits chapeaux de paille, comme un personnage de comédie musicale. Ce maudit chapeau était sur le point de lui tomber de la tête tant il était excité. Il est entré et s'est exclamé : «Cuba, j'ai posé mon compteur Geiger sur ce trottoir et il fait des bonds». C'était en face de l'hôtel Liberty, où il logeait.

Nous étions habitués à voir l'éclair. Nous nous levions toujours tôt, il fallait se lever quand il faisait encore nuit pour servir le café aux équipes du matin. Les fenêtres tremblaient et l'on voyait l'éclair à travers les stores vénitiens. Ça éclairait directement, mais pas exactement comme l'aurait fait un feu, c'était plus pâle qu'une coulée de métal rouge, plus doré et rougeâtre. Nous avons vu cela plus d'une fois. Après la mort du père des enfants, j'ai travaillé pour le garage d'Ashley Mc Coyd. Le magasin principal était une pièce d'exposition avec de grandes vitrines et, je vous le dis, les explosions ouvraient les portes d'entrée donnant sur la place, arrachant quasiment ces fenêtres. Je suis sûre que vous avez déjà entendu les histoires à propos du lavage des voitures qui venaient de Las Vegas, du désert. Je n'ai jamais oublié ce qu'a dit Elisabeth Bruhn quand elle témoigna aux auditions Kennedy : «Vous savez, nous étions assez stupides pour penser que nous pouvions faire confiance aux gens du gouvernement, quoi qu'ils fassent.» C'est exact, nous étions comme ça. Nous n'avions pas plus conscience de ce que c'était qu'un extraterrestre n'en aurait eu. Quand j'y repense, je ne comprends pas comment nous avons pu être aussi stupides.

Cuba Lyle commença à remarquer la maladie de son mari après la vente du café.

Une fois, j'ai regardé Roy et soudain je me suis dit : «Mon dieu, il est tout gris». Quand il toussait, cela faisait un drôle de son, comme si sa poitrine était comprimée. Il avait du mal à reprendre sa respiration. Cela m'a inquiétée. Nous sommes tombés par hasard sur son ancien patron qui dirigeait le café Big Hen à St George. Il s'est exclamé : «Roy, bon dieu, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ferais bien de te bouger le cul, d'aller voir un docteur pour comprendre ce qui se passe». Alors nous l'avons installé à l'hôpital pour lui faire faire quelques

examens. Une semaine plus tard, on ne savait toujours pas ce qu'il avait. Je peux comprendre la raison pour laquelle on n'arrivait pas à établir un diagnostic : personne ne savait rien sur cette maladie, il y avait très peu d'informations. Si le docteur en avait su davantage sur la leucémie, beaucoup de ces examens n'auraient pas été nécessaires. Le docteur ne savait pas ce qu'il cherchait. Roy y est entré en marchant comme vous et moi, il en est sorti en fauteuil roulant.

Je me souviens d'une fois où ils ont appelé le magasin en face de l'école - tout le monde en ville n'avait pas le téléphone en ce temps-là - pour y transmettre un message. Il n'y avait guère plus d'une centaine d'écoliers à cette époque, dans les six classes de l'école primaire de Washington. Le message était : «Assurez-vous que les enfants ne se trouvent pas dans la cour de l'école», et ce gros nuage rose est venu tranquillement, tout joyeux, il nous arrivait droit dessus. Il est remonté par la vallée et a dérivé au dessus de Kanab.

Le 13 décembre on nous a dit qu'il lui restait quatre mois à vivre. Eh bien, il a tenu dix mois et demi. J'avais un jour de congé par semaine au café Sugarloaf, et je devais me lever tôt le matin, à quatre heures, afin de pouvoir passer un peu de temps avec lui. Le lendemain matin, je devais retourner à l'hôpital à six heures pile pour le voir quelques minutes et lui dire au revoir. Ensuite je reprenais la route pour retourner au travail. Six jours d'équipe, puis retour à Salt Lake, chaque semaine. J'avais sept gosses, je faisais la lessive sans machine à laver automatique, je faisais cuire du pain deux fois par semaine, je cousais des vêtements pour six filles et Dieu sait quoi d'autre. Pour vous dire la vérité, je fonctionnais comme un zombi.

Des amis et des voisins, surtout des enfants, mouraient de leucémie à Washington, à St George et à Cedar City, dans tout le sud de l'Utah. Une voisine perdit son mari et un fils à cause de la leucémie, puis on diagnostiqua une tumeur au cerveau chez sa fille et un cancer du colon chez son second mari. Plusieurs autres enfants des cent familles de Washington ont eu une leucémie. La fin des essais atmosphériques ne mit pas fin à ce désastre. Des problèmes génétiques radio-induits ont créé une vague de maladies chez les enfants des anciens écoliers de l'école élémentaire de Washington. Tyler Adkin, l'arrière-petit-fils de Cuba Lyle, a eu une leucémie aigüe lymphoblastique à partir de l'âge de deux ans. Il fait partie de la “quatrième génération” qui succombe et sa mère Stéphanie reconnait que dans sa classe au lycée : « Trois camarades ont aujourd'hui des enfants avec un cancer ; ils sont nés et ont été élevés ici à St George. Il y a plus de fausses couches que ne s'en rendent réellement compte les gens et les femmes ont des difficultés à être enceintes. Ces gens ont tous aux alentours de 26, 27 ans. Le frère de mon mari et ma tante du côté maternel ont des problèmes thyroïdiens, et un de mes oncles, un propriétaire de ranch, est mort l'année dernière à 51 ans.

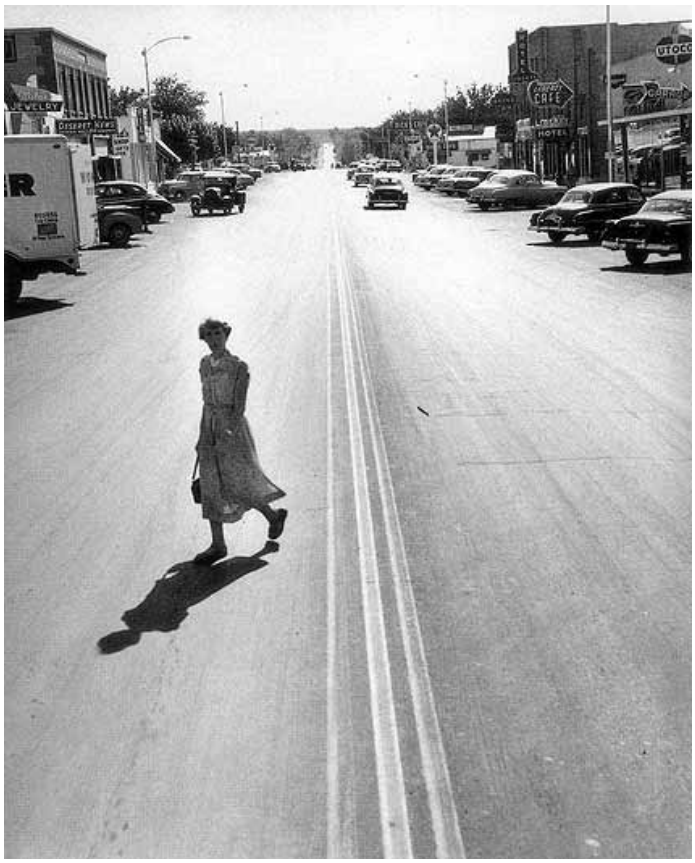
« Il y avait quatre nouveaux cas de leucémies la semaine où nous avons mené Tyler à l'hôpital. Ils voient plus de cas que ce que nous savons. La fille d'une camarade d'école, qui a deux ans de plus que Tyler, a une tumeur derrière un œil et une dans l'estomac. Un ami qui a un an de plus que moi a un cancer. C'est récent, il n'a plus de cheveux. Il existe un groupe de tous les enfants cancéreux et de leurs parents, qu'on appelle les Allumeurs de cierges ».

Beaucoup de gens ne pensent pas comme vous ou moi. On n'arrive pas à les faire lire. «Oh, je préfère simplement ne pas y penser». L'endroit où je suis née est tout près de Spokane. Quand je suis venue ici, j’ai eu l'impression de me retrouver au moyen-âge. Nous étions assez stupides pour penser que nous pouvions faire confiance à l'Oncle Sam. Quand on a prévenu de consigner les gosses dans l'école, ça aurait dû leur mettre la puce à l'oreille, mais pourtant personne n'a rien fait. On ne me fera pas croire que les retombées ne sont pour rien dans la mort de mon mari, qu'elles n'ont pas provoqué chez lui une leucémie aiguë. Leurs tours de cochons ont tout enlevé à tout le monde ici.

1. The *New York Herald Tribune* 01/11/1954. (NdA)

2. Du nom de l'atoll des îles Marshall où le gouvernement américain faisait exploser des bombes atomiques...

3. Daniel Lang, *From Hiroshima to the moon* (New York, Simon and Schuster, 1954) page 272-273. (NdA)



Le Boulevard St. George avec le Liberty Café au fond, à St. George, Utah. Photo Dorothéa Lange, 1953.

"J'ai glissé ma main et j'ai senti une tumeur plate et dure, de la taille d'une pièce de cinquante cents. J'avais un cancer à l'autre sein aussi. On a scié l'os et ils ont enlevé tout ce qu'ils pouvaient prendre sous le bras, une mastectomie radicale. Çe fut une chose affreuse. Et il a fallu que je porte un pacemaker après avoir eu des attaques, quand on m'a enlevé un sein. Quand on m'en a parlé, j'ai pensé que porter quelque chose là me donnerait peut-être l'air d'avoir de la poitrine, mais quand le docteur m'a montré ce que c'était, j'ai pensé : «Oh ! ça !», et ma première réaction fut de rire, tellement c'était petit.

AUGUSTA PETERS

Mars 1988, Pittsburg, Californie.

Mon mari était entrepreneur en bâtiment à Chicago. Après sa crise cardiaque, nous sommes venus ici. Mon frère possédait une mine d'argent au Nevada qui le passionnait. Intéressé, mon mari a décidé de l'aider. Nous sommes allés à Ely Springs, dans le Nevada. Mon mari était né en Suède et cette région lui rappelait son pays. Il y avait une vieille maison là-bas, nous nous sommes installés et travaillions à la mine d'argent. Je faisais la cuisine, la lessive et le travail du campement. Nous avons bien gagné notre vie. Il s'était engagé à fond dans cette histoire de mine, ce n'était pas un dégonflé, et quand un promoteur de la ville l'a entrepris pour lui dire qu'il y avait de grandes perspectives à Pioche, nous y sommes allés vivre dans une vieille maison de mineur sur la colline. De la fenêtre, on pouvait voir à 30 kilomètres dans la vallée. L'altitude était trop élevée pour lui, mais nous ne le savions pas et il a eu des problèmes cardiaques. Après sa mort, l'homme qui dirigeait le journal Pioche Record *est venu me voir et je n'ai pas pu me débarrasser de lui. C'était une personne très intelligente et agréable, l'endroit était complètement isolé, alors nous nous sommes mariés.*

Des agents sont venus au journal et m'ont demandé de porter un appareil de contrôle pour la lecture du rayonnement. Je sortais et debout, j'observais chacun de ces nuages. Il fallait se lever à cinq heures et demie du matin, descendre et attendre sur la colline, entre Pioche et Panaca. J'étais aux anges. Le lieu de l'explosion n'était qu'à 4 kilomètres et demie à vol d'oiseau, ce n'était pas très loin. J'étais juste en dessous et je regardais toutes les explosions. C'était un spectacle merveilleux, puis le nuage me passait au-dessus de la tête et allait directement sur l'Utah. Bien sûr, c'est là où aboutissaient toutes les retombées. Lynn portait constamment son badge. Les agents venaient les ramasser, ils en portaient un eux aussi. On ne lui disait pas si les badges révélaient quelque chose et on n'a dit à personne que c'était dangereux.

Quand nous nous occupions de la mine, nous nous intéressions à l'uranium. Il était très recherché et nous allions prospecter dans l'Utah, près de St George. Nous partions avec une baguette magique (un compteur Geiger) et nous trouvions beaucoup de bois pétrifié, radioactif. Ça faisait si bien marcher la baguette qu'on avait délimité là-bas une centaine de concessions, les gens étaient possédés par la fièvre de l'uranium. Puis d'un seul coup, la fièvre de l'uranium est retombée aussi vite qu'elle était montée. C'était une illusion, il n'y avait pas du tout d'uranium.

Après la mort de son second mari, Augusta Peters vendit sa maison et déménagea en Californie. Des années plus tard, en regardant la télévision, elle entendit une annonce du service de santé publique sur le cancer du sein, les mammographies et les auto-examens.

Alors j'ai glissé ma main et j'ai senti une tumeur plate et dure. Elle était grosse, de la taille d'une pièce de cinquante cents. J'ignorais depuis quand elle était là et je me suis dit : «Oh, mon Dieu». J'avais un cancer à l'autre sein aussi. On a scié l'os et enlevé tout ce qu'ils pouvaient prendre sous le bras, une mastectomie radicale. Ça a été une chose affreuse. Je n'aurais pas pensé que l'ablation de la poitrine pouvait être une chose aussi horrible : on n'imagine pas ce que cette balafre provoque quand on croit qu'elle a cicatrisé, la douleur des tissus et le choc qu'elle représente. La cicatrisation a demandé quatre ans affreusement longs. A cause des douleurs terribles qu'elle provoque, je suis maintenant en pleine dépression. Je

suis terriblement déprimée et j'ai eu des problèmes à la thyroïde, il me faut maintenant des tablettes pour cela. Je ne fais plus rien. Je suis très faible et je n'ai pas de force. J'ai dû porter un pacemaker après avoir eu des attaques, quand on m'a enlevé un sein. Quand on m'en a parlé, j'ai pensé que porter quelque chose là me donnerait peut-être l'air d'avoir de la poitrine, mais quand le docteur me l'a montré, je me suis rendue compte que ce n'était qu'un tout petit truc. Je me suis dit : «Oh, ce n'est que ça !», et ma première réaction fut de rire, tellement c'était petit.

Je sortais exprès pour observer les nuages, de magnifiques nuages. J'en ai vu au moins une douzaine. J'étais ravie de les voir. Je ne savais pas qu'on pouvait souffrir à cause des retombées. Aujourd'hui, on raconte que les Japonais qui les ont subi en souffrent. On nous l'a caché, on nous a dit que c'était inoffensif. Je pensais que cela ne m'affecterait pas, vu que les nuages ne redescendaient pas et ne me touchaient pas. On n'a pas dit la vérité au public. Pourquoi fallait-il que les nuages viennent toujours vers nous ? Pourquoi pas vers Las Vegas ? Mais non, il y avait trop de gens là-bas, on ne voulait pas de retombées sur une grande ville comme Los Angeles, alors on les a surtout envoyés dans des déserts et des petites villes, par chez nous.

Une ablation des seins, ce n'est pas rien. Ma mère a eu neuf enfants et je suis la seule à avoir eu un cancer. Je vous le dis, je comprends moins que jamais. Je pose davantage de questions sur tout. J'ai été très déprimée. J'aurais voulu mourir si je l'avais pu, je me serais suicidée, mais j'ai peur de me rater et que tout soit pire. Mais je ne pense pas qu'il faille vivre tous les jours en étant toujours sur le point de pleurer. J'ai beaucoup de mal à croire qu'il y ait un Dieu. Mais c'est la vie. C'est un mystère.

"J'étais si déprimée que j'était prête à exploser. Je me disais «Tout le monde s'en fout, alors pourquoi pas moi ?». Je suppose que je vivrai, même en endurant toutes ces choses qui me font tellement souffrir."

BERTA WILLIAMS

Mai 1986, Kanarraville, Utah.

Quand Berta Williams rencontra son mari, elle sortait d'un traumatisme épouvantable. Ayant vécu en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, elle avait vu tous les bâtiments au milieu desquels s'était déroulée sa jeunesse être réduits en poussière par les bombardements alliés. «On ne se remet jamais de tels souvenirs» disait-elle, mais l'intérêt que lui porta un jeune et élégant soldat des forces d'occupation alliées lui fut d'un grand réconfort. Il la ramena chez lui dans sa ville natale, Kanarraville, au sud de Cedar City (Utah) dans les montagnes à la lisière du parc national de Zion. La vie n'était pas toute rose pour une "étrangère" transplantée dans la rigide culture mormone de l'Utah, mais Berta Williams était une femme travailleuse. Elle allait bravement tenir bon pendant des années, jusqu'à ce que la tragédie de la maladie et de la mort de son mari, tout comme le manque total de compréhension et de traitement adéquat vis-à-vis de sa dépression, la mettent hors de combat.

Mon mari travaillait à United State Steel (à 25 kilomètres à l'ouest de Cedar City). Il était mécanicien. La plupart du temps, il travaillait en plein air. Souvent il disait en rentrant : «Aujourd'hui nous avons regardé les nuages arriver». Vous savez, à cette époque-là, personne ne savait que c'était dangereux les gens étaient dehors et regardaient.

Il y a huit ou neuf ans, il a commencé à ne plus se sentir bien. Il a d'abord eu une crise cardiaque, pas vraiment méchante, puis il a repris le travail. Environ un an plus tard, il allait sans cesse très mal. Quand il allait aux toilettes, il n'y arrivait pas, comme s'il avait une obstruction, ou quelque chose de ce genre. On lui a fait un examen, mais on n'a rien vu. Lors du second examen, on a trouvé une grosse tumeur interne dans presque tout l'intestin. Le docteur l'a envoyé à Salt Lake et il est resté un long moment sur la table d'opération. La tumeur était cancéreuse. Le docteur a dit qu'on avait tout enlevé et n'a prescrit aucune chimiothérapie.

Après son séjour à l'hôpital, quand il s'est senti un peu mieux, voyez-vous, nous sommes rentrés à la maison. Mais il faut du temps pour récupérer d'une pareille opération. Un jour nous avons décidé d'aller faire du bois. C'était au début de l'automne, un an et demi après son opération. Il a emmené une tronçonneuse neuve, pour voir. Nous sommes allés sur la montagne. Il a été si malade qu'il n'a pratiquement rien pu faire. J'ai porté le bois et le matériel, il ne pouvait rien faire. Le temps de rentrer à la maison, il était terriblement malade. J'ai alors appelé un ami pour lui demander de passer. Il est venu. En l'attendant, nous avons appelé le bureau du docteur. On lui a fait des examens supplémentaires et quand le docteur m'a rappelée, il m'a dit que c'était terrible, qu'il avait de nouveau le cancer. Il pensait que c'était au poumon. Il en avait aussi un au foie. On lui a fait une chimiothérapie. Les médecins lui ont dit qu'ils ne voulaient pas l'opérer, qu'il s'agissait de deux opérations majeures impossibles à faire. Après la chimiothérapie on aurait dit qu'il était tout le temps malade, il perdait beaucoup de poids et il n'arrivait pas à manger. Il restait allongé sur le canapé, il ne se levait même pas.

Il est devenu bizarre. Il se mettait en colère sans arrêt à propos de tout et de rien. Il était exaspéré et quant à moi, je pensais que je ne pouvais pas supporter cette situation. Il est alors devenu de plus en plus bizarre. Une nuit, il a été si mal que nous avons dû le transporter à l'hôpital. J'y suis resté tout le temps, jour et nuit. Finalement, les docteurs m'ont dit de le ramener à la maison. La chimiothérapie (intraveineuse) ne tenait plus. Toutes ses veines semblaient se fermer. Nous l'emmenions toutes les semaines (à l'hôpital de Salt Lake City, à cinq heures de route au nord). Comme je ne savais pas conduire, des amis nous emmenaient en voiture. On en est arrivé au point où sa tête ne fonctionnait plus. Je savais de moins en moins quoi faire car j'étais très bouleversée et folle. On ne savait jamais ce qu'il allait faire d'un moment à l'autre. Il se levait la nuit, il rôdait, il tombait et était couvert de bleus. Ensuite, il fallait le remettre au lit. Alors quand je l'ai emmené en chimiothérapie, j'étais vraiment furieuse. Sans arrêt il arrivait des choses auxquelles je n'ai jamais pu m'habituer, j'étais tellement à cran que je criais. Je ne parvenais pas à dormir, je ne pouvais rien faire. Alors j'ai coincé le docteur pour lui demander : «Je veux savoir ce qui se passe». Il a tourné autour du pot comme s'il ne voulait pas me répondre. Je lui ai expliqué à quel point je devenais folle, et il m'a annoncé : «Il a un cancer du foie, du poumon et du cerveau». Je ne savais rien du tout, aucun des médecins ne me l'avait dit. Je crois que c'est la pire chose qui me soit arrivée dans ma vie.

Quand mon mari est devenu très malade, je n'ai plus voulu dormir avec lui. Même avant qu'il ne soit si mal, je pensais toujours qu'il était en train de mourir, couché à côté de moi. Peut-être allait-il mettre ses bras autour de moi et rester ensuite étendu, mort. Je ne voulais pas qu'il me touche. J'ai été complètement perturbée, oui, vraiment, pendant des mois, pendant toute cette période. Je n'arrivais plus à dormir la nuit. Finalement, j'ai fait un lit par terre. Je ne pouvais plus dormir avec lui. Il a fini par uriner au lit, même si ce n'était pas beaucoup. Eh bien, je ne pense pas qu'on puisse dormir avec quelqu'un d'aussi malade. Souvent quand il avait besoin de l'urinal, il saignait, tout comme une femme qui a ses règles, mais en pire. C'était dégoûtant, on devait le sortir complètement du lit. C'était trempé, il était tout le temps trempé jusqu'aux os.

Eh bien, le cancer a continué à se développer, voyez-vous. Quand il a atteint le stade où il passe dans les nerfs, où il les dévore, il sentait une douleur tellement atroce... et il ne lui restait que la peau et les os. Il s'affaiblissait de jour en jour. Il ne savait rien. Je me contentais de le nettoyer et de faire en sorte qu'il soit à l'aise. Une jambe était toujours enflée, le lendemain quand j'essayais de lui donner un bain pour le nettoyer, l'autre jambe était toute violette. Une émanation lui sortait de la bouche. C'était terrible, c'était capable de vous renverser.

Il est mort alors que j'étais assise là. Je ne m'en suis même pas rendu compte, tant il est parti vite. Tout ce temps-là, ça avait été comme si un grand mur m'étouffait. D'un seul coup, je pouvais respirer.

Après les funérailles, je suis restée chez ma belle-soeur, elle m'a aidée à écrire toutes les lettres de remerciements. En fait, elle écrivait pour moi et je signais les cartes - je ne suis pas très forte en orthographe. Je suis restée chez elle, à Las Vegas, pendant deux jours, je n'ai pas pu supporter d'y rester plus longtemps. Des amis m'ont ramenée à la maison. Je vous le dis carrément : en rentrant dans ma chambre, j'ai pensé : «Je ne peux pas dormir dans ce lit». J'étais horrifiée, littéralement horrifiée. Je n'ai plus jamais dormi dans ce lit. Après sa mort, je ne parvenais plus à dormir. Quand le téléphone sonnait, je ne me levais pas pour répondre. Quand on sonnait à la porte, je ne me souciais pas d'aller voir qui c'était, même après le départ des visiteurs. Je restais allongée là, je filais un très mauvais coton.

Finalement, une amie prit une décision : «C'est la fin de tout, tu ne peux pas continuer comme ça». Elle travaillait pour des services familiaux de l'église (mormone) avec un conseiller psychologique. Je suis allée les voir. Et, je vous le dis, quand j'y allais, je ne faisais que pleurer du début à la fin sans pouvoir m'arrêter. Quand j'y étais, c'est-à-dire souvent, je pleurais tout la journée. Je n'arrivais même plus à penser à ce que je faisais - pouvez-vous le croire ? Je pensais : pourquoi est-ce que je pleure ? Bon Dieu, arrête, mais je n'y arrivais pas. Quelqu'un me regardait... je me retournais pour pleurer, en pensant «Quelle folie». Je ne savais pas pourquoi et aujourd'hui, j'essaie de me maîtriser, de telle sorte que tout le monde pense que je suis dure. Vous voyez, j'essaie de mettre cette dureté en avant, comme si j'étais une femme méchante. Je me suis souvent demandée comment la vie pouvait être aussi pourrie.

Deux ans après la mort de mon mari, mon fils et sa petite amie sont venus à Noël. J'étais d'une humeur massa-

crante, j'étais déprimée depuis des jours avant leur arrivée, si déprimée que j'étais prête à exploser. J'ai complètement décollé. J'ai bu toute une bouteille de brandy et j'ai entamé le whisky. Je suis tombée, j'ai perdu connaissance. Tout tournait. J'ai essayé de relever la tête, mais je n'ai pas pu. J'étais partie. J'ai fait une autre chose stupide, j'ai aussi pris des somnifères.

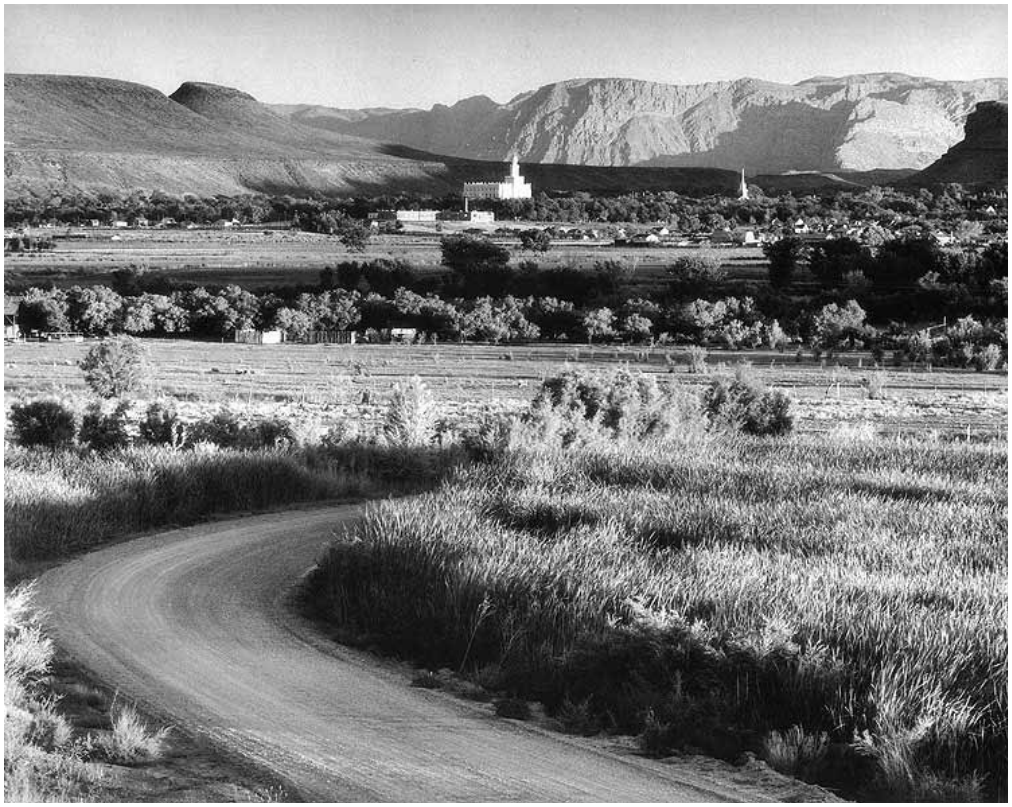
Tous les docteurs m'ont dit que c'était un miracle que j'aie survécu. J'avais pris ces trucs très vite, ainsi je ne les avais pas sentis, puis j'étais partie. Je devais être inconsciente depuis cinq ou six heures au moment où mon fils et son amie sont rentrés du cinéma. La seule chose que j'entendais était : «Maman ! Maman !», et je recevais des claques. Je n'arrivais même pas à voir. Je m'en fichais de mourir. C'était vraiment ce que je voulais. Je pensais : «Tout le monde s'en fout, alors pourquoi devrais-je m'en faire ?».

Il y a quatre ans que j'ai fait cela. Il m'a fallu aller continuellement chez le psychiatre et prendre des médicaments, mais je suis quelqu'un de bizarre. Les trucs que me donnait le psychiatre me rendaient folle. Pour moi, ce n'est que du poison. Je n'arrivais pas à dormir, j'étais tendue comme un arc, j'aurais grimpé aux murs. J'avais des nausées, j'étais malade, je ne faisais que m'agiter follement. A la fin, j'ai appelé le docteur. Il a répondu que j'étais allergique aux médicaments et m'a dit de ne plus les prendre. Maintenant je prends des excitants. En fait, je prends des pilules pour me remonter, quelque chose qui ressemble à du dexadril. Et voyez-vous, cela me calme.

Berta Williams me montra sept fioles de différents médicaments antidépresseurs qu'on lui avait prescrits. Elle n'avait pas seulement souffert du traumatisme émotionnel qui créait d'aussi sérieux dommages psychologiques chez beaucoup de «sous le vent», elle commençait aussi à éprouver une dégradation particulière de son état physique, très commune aux gens exposés à des doses importantes de radiations : une fusion vertébrale[1]. Les femmes des gens qui vivaient en plein air, des ranchers, des fermiers et des ouvriers du site d'essais, m'ont toutes parlé d'une douleur handicapante de leurs vertèbres, qui les gênait beaucoup pour marcher et pour se pencher. Beaucoup ont ajouté que leurs maris «rapportaient toujours à la maison leurs vêtements de travail et les mettaient dans la machine à laver avec la lessive familiale». Certaines femmes suspendaient les vêtements en l'air et les battaient avec un balai pour enlever la poussière avant de les laver. Chaque fois, elles respiraient de la radioactivité.

Mon dos et mes vertèbres marchent ensemble. Pour cinq d'entre elles, depuis dix ou quinze ans, il n'y a pas de coussins. Cela ne fait qu'empirer. J'aurai soixante ans en mai. Donc je suppose que je vivrai, même en endurant toutes ces choses qui me font tellement souffrir. J'en ai assez de dire que je souffre au point de pouvoir à peine bouger. Et puis, au diable tout ça, je me lève et je bouge, sinon je deviens folle.

1. Il serait plus approprié de parler d'ostéoporose vertébrale.



Les troupeaux de Boots Cox ont brouté ces champs qui avaient reçu de grandes quantité de retombées, c'est pourquoi des isotopes radioactifs toxiques sont passés dans le lait.

Le bâtiment tout blanc est un temple des saints du derniers jour.

Photo Dorothea Lange 1953.

"Je suis une personne. Je suis aussi importante que n'importe qui à Las Vegas ou à New-York. Nous possédons une Constitution et une Déclaration des Droits qui nous donne à tous le droit à la vie, à la liberté, et à la recherche du bonheur. On s'est servi de nous comme de cobayes, cela je n'arrive pas à l'admettre."

GLENNA ORTON

Janvier 1984 et décembre 1991, Parowan, Utah.

La maison dans laquelle j'ai grandi était une vieille maison en pisé, l'une des cinq premières maisons en pisé de Parowan. C'est la ville mère de tout le sud de l'Utah, la première colonie au sud de Provo. Sept jeunes de chez nous sont morts de leucémie en deux ans, vers 1957. Avant cette époque nous n'avions jamais entendu parler d'un cas de décès par leucémie. Je pense que c'est à ce moment-là que les gens ont commencé à redouter que les radiations soient à l'origine de nos problèmes. Nous sommes une petite communauté familiale et des gens confiants. Nous faisions confiance au gouvernement. C'est ce qui fait mal maintenant : les gens sont furieux que le gouvernement leur ait menti. Sept enfants attardés sont nés à cette époque, c'était plus que ce que nous avions jamais connu dans la région et dans l'histoire de Parowan. (Dans ces villes minuscules du sud de l'Utah, ces enfants, appelés «notre rangée d'anges» par les Mormons, étaient placés au tout premier rang lors des réunions religieuses du dimanche.) *Il y avait des enfants avec des maladies osseuses. Nous étions aussi proches de la nature que possible. Chacun cultivait son jardin, faisait ses conserves, élevait ses bêtes, nous avions le lait de nos vaches, et des poulets. Nous mangions notre viande, nos fruits, tout ce qui pousse dans la terre, et cela nous contaminait à nouveau. Ces retombées qu'on respirait, on les mangeait. On nous disait constamment qu'il n'y avait pas de risque, qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. Nous étions tous complètement fascinés en regardant les nuages roses, de gros nuages qui passaient au dessus des collines à l'ouest. Tout le monde faisait sortir les enfants des sous-sols où ils auraient été bien plus en sécurité, nous les emmenions voir ce spectacle merveilleux. Ils ne voulaient pas rater cette grande chose...*

Le nuage lui-même était magnifique. Il s'élevait comme un gros champignon. Je pense qu'en ce qui concerne Dirty Harry, le vent s'est plus ou moins arrêté de souffler ; le nuage est resté suspendu pendant trois jours au-dessus des collines à l'ouest. On a continué à dire que nous ne risquions rien. On a amené des appareils de contrôle que l'on a confiés à plusieurs personnes. Quand les compteurs Geigers se sont affolés, certains d'entre nous ont cherché à contacter les autorités pour qu'elles viennent procéder à des examens, mais elles n'ont pas voulu. Ross Hewlett est mort tout de suite. On a écrit sur son certificat de décès qu'il s'agissait d'un empoisonnement par les radiations. Une de ses filles est morte du cancer et l'an dernier, on a enlevé un rein malade à une autre. Dirty Harry, le pire de tous les essais, laissa une pellicule salée sur les voitures, elles avaient toutes une petite teinte rose. Il y en avait sur tous les trottoirs. Au goût, j'aurais dit que c'était salé. Ils ont dit : «Lavez vos voitures, le niveau de radiations est un petit peu élevé». Mon père a demandé : «Comment est-ce que je fais pour laver mes granges, mes animaux, mon matériel pour la ferme et mes champs ?»

Il y a eu 23 cas de cancers dans les trois pâtés de maisons où vivaient mon père et ma mère. Dans cette ville, il y a énormément de souffrance et de douleur. Il n'y a quasiment pas de famille qui n'ait été affectée d'une façon ou d'une autre. Si mon voisin d'en face a le cancer, c'est comme si ma famille l'avait. Dans une petite communauté comme celle-ci, beaucoup de gens sont à leur compte et ne peuvent pas se payer une assurance, c'est trop cher. Il perdent tout ce pourquoi ils ont travaillé toute leur vie.

Après les explosions, des plaques rouges apparaissaient sur les bras et les jambes de mon père. Il était à l'extérieur dans les champs. Cela le démangeait beaucoup. Ma mère avait sans cesse des nausées, elle avait des douleurs terribles, elle commençait à vomir et elle avait des diarrhées. Elle disait : «J'aimerais qu'ils arrêtent de déclencher ce maudit nuage». Elle est morte à 51 ans. Mon père était un fermier et un éleveur de la vallée. C'est Brian Head qui menait ses moutons et ses vaches dans la montagne. Sa ferme était à l'ouest de la vallée ; là-bas il y avait quatre fermes de belle taille. Parmi toutes ces personnes, mon père, ma mère et mon frère ont eu un cancer, l'employé de papa aussi. Earl Bunn, qui avait d'autres fermes, avait eu un cancer assez longtemps, ses deux frères en avaient eu un tous les deux, ils avaient aussi perdu leur employé et la femme d'un d'entre eux avait le cancer. Elle est morte. Vous auriez dû voir les agneaux. A leur naissance, on aurait dit des petites boules, ils n'avaient pas de laine, ce n'était que des petites choses pitoyables et déformées. Randall Adams n'aurait jamais mangé les moutons de son troupeau parce que quand il les abattait, il disait qu'ils avaient une bande noire le long de la colonne vertébrale et il avait peur d'eux.

Mon père n'avait jamais été malade de sa vie. Sa maladie a commencé dans son sinus gauche et a mangé tout un côté de son visage. Ils ont fait une opération radicale et à la fin on lui a enlevé l'œil et la voûte du palais. Il devait se recouvrir la tête d'une serviette à cause de la puanteur de la chair humaine en décomposition. Il a vécu avec nous les sept derniers mois de son existence. Une fois, je lui ai demandé : «Papa, si tu avais su comment les choses allaient tourner, leur aurais-tu laissé faire toute ces opérations ?» Il mangeait avec beaucoup de difficultés et n'arrivait pas à parler, si bien qu'on ne le comprenait pas très bien. Il m'a regardé comme si j'étais folle et a répondu : « Bien sûr que je l'aurais fait. S'ils n'ont pas réussi à me sauver, ils peuvent avoir appris quelque chose qui sauvera la vie d'un d'autre». Le docteur m'a dit qu'il n'avait jamais connu personne qui ait autant souffert, voilà qui montre le genre de personne qu'il était. En 1968, la dernière fois que nous l'avons pesé, il faisait 31 kilos et quand ma mère est morte en 1962, elle en pesait moins de 23. C'est triste de devoir poursuivre le gouvernement pour arriver à quelque chose, pour qu'on vous prête attention. On ne peut pas me rendre mes parents, cette douleur a toujours été là. Je les ai vu mourir à petit feu. C'est grotesque, c'est révoltant, ça vous brise le coeur. Je vis toujours dans la terreur pour mes six enfants.

On s'est servi de nous comme de cobayes, cela je n'arrive pas à l'admettre. Si l'on avait laissé le nuage aller au-dessus de Las Vegas, il y aurait eu moins de gens concernés : là-bas les gens vivent et travaillent à l'intérieur, ils ne cultivent pas ce qu'ils mangent. Vraiment, je ne peux pas l'admettre. On ne sait pas combien de temps les radiations vont rester, on nous dit : «Pour toujours», cinq, dix mille ans. Et puis on dit qu'elles affectent les gènes. L'altération des gènes provoque des aberrations humaines. Ce qui m'horrifie le plus, c'est qu'il n'y a aucun véritable centre médical dans le coin. En fait, les gens doivent aller à Salt Lake City. Quelle humiliation que d'être obligé de monter là-bas, de subir sa chimiothérapie et de redescendre ici en vomissant pendant tout le trajet !

Au début de 1991, à peu près huit ans après mes premières rencontres avec Glenna Orton, je retournai à Parowan pour la voir une dernière fois. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Sa fille, Kaydell Mackleprang avait une boule à la thyroïde qui provoquait chez elle un dysfonctionnement, une telle accélération du métabolisme qu'elle souffrait de palpitations cardiaques. Quand Glenna l'amena à l'hôpital de St George, le docteur dit : «Oh, vous avez cette maladie des enfants des radiations», mais il ne voulut pas lui dire si cette boule était cancéreuse ou non.

On a dit que son coeur s'était épuisé de lui-même, qu'il battait trop vite et qu'elle avait eu une crise cardiaque. Les médecins ont dû ouvrir et supprimer la thyroïde afin de ralentir son cœur, ils ont dit que les médicaments qu'on lui donnait déclencheraient d'ici la fin de l'année un cancer des os ou une leucémie. Elle était hyper-active, elle commençait à avoir les yeux exorbités, je crois qu'on appelle ça la maladie de Basedow. Elle avait une boule au cou. Elle est descendue voir un spécialiste à St George. On ne recommande plus d'opérer en pareil cas, on tue la grosseur avec des radiations, on les lui a données sous forme liquide. On l'a admise à l'hôpital puis on l'a laissée rentrer à la maison. On avait fait la même chose à une de mes amies il y a dix ans, mais elle avait dû rester à l'hôpital une semaine. J'ai dû prendre les enfants de ma fille chez moi pour qu'ils ne soient pas irradiés. Les médecins ont dit que les tout-petits spécialement devaient rester éloignés d'elle pour ne pas courir le risque de devenir stériles à cause des radiations qu'elle émettait. Elle ne pouvait pas préparer de repas, ni faire la vaisselle, ni quoi que ce soit de ce genre, elle devait rester seule à la maison. On n'a rien dit à propos de ses vêtements. On lui a conseillé de ne plus avoir d'enfants, mais ses trois grossesses avaient déjà été si dures qu'elle avait décidé de ne plus en avoir. Elle n'arrivait pas à les porter suffisamment longtemps pour qu'ils soient assez développés pour vivre, alors elle devait rester au lit pendant des mois. Wendy, mon autre fille, a la thyroïde lente, aussi prend-elle des médicaments pour l'accélérer.

Glenna Orton soupira et une lueur rageuse dans son regard me fit comprendre qu'elle n'était pas si résignée ni si passive que l'étaient devenus beaucoup de «sous le vent» au cours de leur épreuve traumatisante de 35 ans.

Je suis une personne. Je suis toute aussi importante que n'importe qui à Las Vegas ou à New-York. Nous possédons une Constitution et une Déclaration des Droits qui nous donne à tous le droit à la vie, à la liberté, et à la recherche du bonheur. Je pense qu'on a amputé ma liberté. C'est comme en Russie. La vie humaine est sacrifiable. Fondamentalement, nous attendons de notre gouvernement qu'il protège le peuple. Je pense que c'est une des choses que nous sommes en droit d'attendre. Je suis tout aussi importante que n'importe qui d'autre, n'importe où.

"Les guerres se fabriquent dans l'esprit des hommes, c'est là qu'il faut les combattre. On nous disait que les retombées étaient insignifiantes et minimes, c'étaient les deux mots choisis par eux. Moi, ce que je dis, c'est que nous avons eu des retombées tellement insignifiantes qu'elles nous tuent tous. Nous avions confiance en notre gouvernement, mais on nous a pris pour des gens pouvant être sacrifiés, ça c'est sûr."

IRMA THOMAS

Décembre 1983, St George, Utah.

Irma Thomas était une personne obsédée. Elle avait bombardé les journaux locaux de lettres de protestation dès le début des années 1950, l'idée que des bombes atomiques explosaient si près de chez elle l'ayant mise mal à l'aise dès le début. Quand je me présentai chez elle en 1983, elle ne manqua pas de me montrer un plan de son quartier constellé de points, chacun correspondant à un ami touché par la maladie. Rien que dans deux pâtés de maisons, il y avait vingt victimes, dont quatorze étaient déjà mortes. Ses "munitions pour livrer cette bataille" étaient des piles d'études, de rapports et de livres traitant des effets des radiations sur la santé humaine ; elle les avait rassemblés pendant vingt ans. «Là, lisez cela» m'intima Irma, me passant un communiqué de presse du site d'essais, vieux de trente ans : «Quelques-uns d'entre vous ont été dérangés par nos opérations d'expérimentation. Vous avez été exposés par moments à des risques hypothétiques produits par l'éclair de l'explosion ou les retombées. Vous avez accepté les désagréments et les risques sans faire d'histoires, sans alarme ni panique. Votre coopération nous a aidé à atteindre un niveau inhabituel de sécurité».

Je me suis élevée contre cela. Je ne parle pas pour l'église mormone, je ne parle que de moi. Les guerres se fabriquent dans l'esprit des hommes, c'est là qu'il faut les combattre. Ils se sentent assez puissants quand ils peuvent désigner et envoyer ces jeunes garçons combattre et tuer d'autres jeunes, et bon Dieu, je proteste. Une fois j'ai injurié un militaire à Salt Lake, je lui ai dit : «Il n'y a pas de quoi être fier». Je suis fatiguée, frustrée et amère, mais pas découragée. Je n'abandonne pas facilement. J'ai travaillé dur. Mon seul regret est d'attendre aussi longtemps. Je vais les combattre jusqu'au bout. Mais j'ai soixante-dix-sept ans, bon Dieu !

Mon mari a eu le cancer pendant de très, très nombreuses années, et j'ai moi-même suivi un traitement contre le cancer. Je suppose que c'était inévitable. Je n'ai pas voulu intenter de procès pour ne pas ruiner ma crédibilité. Je pourrais vous montrer presque toutes les maisons du quartier et vous donner le nom des gens qui ont eu le cancer. L'autre jour, j'ai rencontré une fille dans un magasin qui toussait comme si elle avait le croup[1] et je lui ai demandé : «Pour l'amour de Dieu, avez-vous un mauvais rhume ?» Elle m'a répondu : «On vient juste de m'enlever la thyroïde, elle était cancéreuse». Voilà ma vie. Je ne peux pas marcher dans la rue, aller quelque part ou répondre au téléphone sans entendre parler d'un autre cas.

J'ai mis une petite inscription là, sur le piano, qui dit : «Je suis dans une colère noire et je ne vais pas supporter ça plus longtemps». Il faut être sacrément en colère avant de faire quoi que ce soit. Je me suis longtemps posée des questions sur la stérilité de mes garçons, mais je ne les ai jamais questionnés là-dessus. Et quand j'ai vu ce qui arrivait à ma merveilleuse et talentueuse fille, à mon jeune avocat de frère qui est mort du cancer, et à ma soeur... oh mon Dieu, ne me laissez pas commencer. J'ai tant d'histoires que je me rends malade toute seule. Mes filles ont fait des fausses couches, elles ont eu des enfants morts à la naissance, et ont subi des hystérectomies ; beaucoup de mes amis en sont morts, eux aussi. Ils sentaient vraiment les radiations qui leur tombaient dessus en pluie. L'un d'eux a essayé de s'en débarasser en se lavant mais les sensations de brûlures ne partaient pas si facilement. Quand ils allaient à l'école, les enfants passaient en plein milieu. Des jeunes gens mouraient de leucémies. Et des femmes vraiment jeunes avec des mastectomies !

Ma mère vivait en haut de la rue, certains de ses amis avaient l'habitude de se rassembler sous le porche pour regarder passer le nuage. Je ne sortais pas pour regarder. Je voyais l'éclair dans la chambre, tôt le matin, comme un éclair d'orage. Il éclairait toute la pièce. Je dois dire que cela m'a rendue nerveuse dès le premier jour. Cela me faisait terriblement peur parce que mes enfants étaient petits. On nous disait toujours que si les Russes nous faisaient cela, il nous faudrait alors construire des abris contre les retombées et y mettre une réserve d'eau. Voilà toutes les instructions qu'on nous donnait. Je ne savais pas ce que je devais faire pour ma grande famille.

Tout en disant qu'il ne faisait pas de mal, on disait qu'il fallait placer de grands sacs à ordure d'un mètre devant toutes les fenêtres pour empêcher le rayonnement de rentrer et pourtant nous étions baigné dedans. Nous aurions dû construire des abris, mais nous ne savions pas que c'était eux qui nous bombardaient. Je ne peux croire que nous ayons été si stupides, mais eux le savaient. Nous étions naïfs. On nous disait que les retombées étaient insignifiantes et minimes, voilà les deux mots qu'ils avaient choisis. Moi ce que je dis, c'est que nous avons eu des retombées tellement insignifiantes qu'elles nous tuent tous.

Ils font encore sauter ces trucs, mais je ne suis pas prête à abandonner. Je m'y opposerai jusqu'à mon dernier souffle. Nous avons souffert en silence pendant toutes ces années, bien trop longtemps. Nous avions confiance en notre gouvernement, mais on nous a pris pour des gens pouvant être sacrifiés, ça c'est sûr.

1. Croup : laryngite pseudo-membraneuse, généralement de nature diphtérique.

"Nous devions baisser la tête et nous couvrir le visage pendant les explosions, ensuite nous levions les yeux tandis que cet énorme champignon commençait à monter. Le gravier dansait à 30 centimètres du sol. Il (le nuage) commençait par aller droit sur nous, puis il dérivait par là-bas (le long de la zone de la base aérienne) gros, énorme, gris. Quelle couleur intense, on peut difficilement la décrire !"

EVAN et ENA COOPER

Mars 1988, St George, Utah.

Fier de ses ancêtres, «des pionniers, des vrais», Evan Cooper expliquait tout en se balançant sur son fauteuil à bascule que son grand-père polygame était l'un des gardes du corps de Brigham Young[1]. Comme il racontait des histoires de familles de la région affectées par les retombées, je me rendis compte que je connaissais beaucoup de ceux dont il parlait. Je lui demandai des nouvelles d'un homme que j'avais interviewé un an plus tôt et que j'avais très envie de rencontrer une nouvelle fois afin de clarifier quelques détails. Depuis plusieurs mois, il m'avait été impossible de me mettre en rapport avec lui et je me demandais s'il n'avait pas déménagé. Ernie May était un homme en manque d'affection : en pleurant, il m'avait raconté l'histoire de sa femme, morte à 49 ans d'une leucémie. Même si de nombreuses années avaient passé, ses nerfs l'avaient lâché alors qu'il terminait son récit. «A-t-il déménagé ?» m'informai-je «Sa maison a l'air vide et on a nettoyé son entrepôt. Il y a même des traces fraîches de pneus de tracteur.» Cooper et sa femme se regardèrent avec tristesse. «Il s'est suicidé» dit Cooper. Dans la foulée, sa femme ajouta : «Mais avant, il a tué son amie d'un coup de fusil. Personne n'a jamais vraiment su ce qui c'était passé, ni ses raisons.»

Evan et Ena Cooper avaient eux aussi perdu leurs premiers conjoints, mais ils avaient eu la chance de se rencontrer peu de temps après. Néanmoins, tous deux avaient conscience du temps qui passe : tant de couples ne se remariaient, me dirent-ils, que pour voir leur second conjoint mourir du cancer. «Nous sommes très heureux. Nous avons une belle vie, nous

vivons chaque jour intensément. Rien n'est éternel. Nous comptons les mois au lieu de compter les années».

En 1951, je travaillais au bureau des mines à Boulder City, dans le Nevada. Nous avions quatre enfants. La première explosion s'est produite vers quatre heures du matin alors que nous prenions notre petit déjeuner avant d'aller travailler. La cabane s'est illuminée bien mieux qu'avec l'éclairage électrique, un éclair. La puissance et l'énormité de ces explosions étaient assez saisissantes. Nos maisons bringuebalaient. Vers dix heures, les nuages arrivaient par ici, et il ne s'agissait pas de nuages de pluie. C'était plutôt comme des nuages au coucher de soleil, ils étaient rougeâtres et recouvraient la vallée. Je ne pense pas que nous ayons compris que les expérimentations pouvaient être dangereuses jusqu'au moment où des gens ont commencé à mourir de leucémie, des jeunes enfants. Nous avons eu un cas, puis un autre et nous avons commencé à nous poser des questions. Cinq personnes dans un pâté de maisons sont mortes. Il ne fait aucun doute que ces retombées ont quelque chose à voir avec un tel nombre de cancers.

J'avais une petite fille, née en 1950. Soixante-douze enfants de l'école Woodward ont été soumis à une stricte surveillance, elle fut l'une des huit personnes à avoir des problèmes de thyroïde. On a opéré deux d'entre elles. Glenna, sa mère, est morte d'un cancer, un carcinome ovarien, et un cancer dans les ganglions lymphatiques. C'était une femme très costaude, très active, elle pouvait seller un cheval aussi vite que moi. Elle aimait l'aventure. La voir dépérir et mourir, quitter cette terre en pesant quarante kilos -et elle a combattu vaillamment jusqu'à la fin- ce fut très triste. Quand on regarde autour de soi, il est difficile de trouver une famille originaire d'ici parmi laquelle ne se trouve pas une, deux, ou trois personnes touchées par le cancer.

Cela semblait plus toucher les gens qui vivaient au grand air que ceux qui vivaient à l'intérieur. Que l'on soit dehors ou à l'intérieur, les retombées recouvraient la terre, or nous faisions pousser nos légumes. Nous étions des cibles car nous tirions notre subsistance du sol. C'était bizarre, on pouvait sortir n'importe où avec un compteur Geiger, il s'emballait quand on le plaçait au niveau du sol. On pouvait pousser la saleté avec son pied et la rejeter au loin, cela ne changeait rien. Ce qui nous donnait l'impression que le gouvernement était un petit peu inquiet, c'est les fois où il y avait un barrage et où on lavait toutes les voitures qui venaient par Santa Clara. On les stoppait aussi sur le plateau mormon et on demandait aux gens de changer de vêtements.

Ena Cooper vivait avec son premier mari, Trent Spendlove, au bord du site d'essais, très près de la zone d'explosion de Frenchman Flat.

Nous savions à quel moment ils faisaient un essai. Nous nous asseyions alors à côté de notre caravane à Indian Springs pour écouter le compte à rebours à la radio. Nous pouvions même voir les avions quand ils venaient de la base de l'armée de l'Air de Nellis en direction du point zéro. Nous devions baisser la tête et nous couvrir le visage pendant les explosions, ensuite nous levions les yeux tandis que cet énorme champignon commençait à monter. Le gravier dansait à 30 centimètres du sol. Nous regardions le nuage tandis qu'il se formait. Il commençait par aller droit sur nous puis il dérivait le long de la zone de la base aérienne, gros, énorme, gris. Quelle couleur intense, on peut difficilement la décrire ! Les avions de Nellis ont vaporisé de la neige carbonique dessus. Cela voulait dire que ce gros nuage aurait dû partir ailleurs et qu'il n'avait pas pris la direction prévue. La partie principale du nuage est passé à environ un kilomètre de notre camp de caravaning. Pendant plus d'une heure, il a grondé dans les parages. A cette époque, trois femmes enceintes vivaient dans le camp, leurs bébés étaient morts-né. Ils avaient dégénéré dans le ventre de leurs mères.

(Evan Cooper continua) *Nous étions tous assez crédules, et j'ai l'impression que le gouvernement nous a utilisés comme des cobayes. Je pense que c'était intentionnel, qu'il s'agissait de voir ce qui arriverait. Il y a dans le monde des petits malins qui ont fait un peu de recherche avant de la balancer*[2]*. On ne peut ressusciter un mort, mais on peut soulager la douleur en admettant sa responsabilité. Il s'est avéré que c'était une situation assez grave. Ma théorie est que la vérité doit vous rendre libre. Mais, s'il n'y a pas de vérité, nous ne pouvons être libres, n'est-ce pas*

1. Chef religieux qui introduisit la secte des Mormons en Angleterre. Il prit ensuite la direction de l'Eglise et mena les Mormons de l'Illinois en Utah où il fonda en 1847, La Nouvelle Sion - aujourd'hui Salt Lake City. Gouverneur de l'Utah, il fut un fervent défenseur de la polygamie.

2. Les “petits malins” sont les scientifiques du projet Manhattan, qui ont été amenés à connaître les dangers de la radioactivité et qui ont néanmoins permis au nom de la “sécurité nationale”, qu'on la “balance”, c'est-à-dire, la relâche dans la nature.

EUGENE et FRANCES SPENDLOVE

Juin 1986, Las Vegas, Nevada.

Frances :

Nous vivions dans une ferme à dix kilomètres de St George. Un matin, mon père est entré en courant. Il a réveillé ma mère pour lui dire : « On vient de bombarder Los Angeles !» Il avait vu un gros éclair dans le ciel, nous n'avions aucune idée de ce dont il s'agissait. Je devais avoir dans les 13 ou 14 ans. Pour nous, il s'agissait d'une chose plus excitante que redoutable. Je n'avais même jamais pensé que les essais pouvaient être dangereux. Je me souviens qu'on disait de laver les voitures, mais je n'ai pas souvenir qu'on ait dit quoi que ce soit à propos des gens. Le gouvernement assurait que tout allait bien, alors on ne s'en inquiétait pas. Une fois, à l'école, on nous a dit de rentrer directement à la maison et d'y rester à l'intérieur. Aujourd'hui, je ne crois plus à rien de ce que dit le gouvernement.

Eugene :

Nous avons été prévenus de l'explosion la veille par la radio. Le lendemain matin nous nous sommes levés pour la regarder. Nous avons regardé cette espèce de nuage, puis nous sommes partis travailler. Nous labourions sur l'Arizona Strip où il y avait 30 jours de travail. Nous portions nos chapeaux, nos chemises étaient boutonnées et les nuages dérivaient au-dessus de nous. Le truc était gris-noir. A l'endroit où les retombées nous touchaient, on était brûlé comme par des petites lucioles. Ce truc était si chaud qu'au contact de l'humidité, ça se mettait à bouillir. On avait l'impression d'une piqûre d'abeille et on étendait le bras pour se donner une tape. Nous ne savions pas que c'était aussi sérieux, ni ce que cela nous apporterait plus tard. J'ai dû être dehors toute la journée après la bombe et sur le chemin du retour la police nous a arrêté pour nous demander : « Que faites-vous dehors, les gars ? Le gouvernement nous a donné des instructions, personne n'est censé être dehors. » La plupart du temps, on préférait laisser les gens dans l'ignorance.

"Je n'avais même jamais pensé que les essais pouvaient être dangereux. Je me souviens qu'on nous disait de laver les voitures, mais je n'ai pas souvenir qu'on ait dit quoi que ce soit à propos des gens."

On voyait cette poussière sur les voitures. Nous roulions sur l'autoroute pour que le vent l'emporte. La poussière se déposait sur nos terres, elle allait partout. C'était en 52, 53. Papa est mort à 61 ans d'un sarcome dont le docteur a dit qu'il venait des radiations. Son frère Bill est mort de la même chose. Il était à Caliente, c'est très proche. Beaucoup de cancers ont commencé à apparaître vers 55 ou 56. Il y en a eu beaucoup ensuite. Le père de Frances travaillait toujours dehors sur l'autoroute, il s'occupait du drapeau, il faisait fonctionner le matériel. On lui a enlevé un cancer quelque part sur le cou. Il lui a attaqué la bouche, elle s'est affaisée après l'opération. Les médecins de Salt Lake lui ont dit que c'était un cancer dont l'origine se situait ailleurs. Le médecin de St George a continué à lui dire qu'il avait un ulcère, puis il lui a déclaré : « Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais vu d'ulcère se manifester de cette façon.» Il est mort en 1964, selon le docteur, il avait plein de cancers. Son frère -41 ans- s'est fait enlever un cancer la semaine dernière.

Vous m'avez montré une liste d'une douzaine de membres de votre famille affectés par ces retombées. Que pensez-vous des essais qui continuent au site d'essais ? Ils vont en faire un demain matin, mais ils ne feront rien exploser, à moins que le vent ne souffle dans la direction de l'Utah. C'est leur politique, ça l'a toujours été. Qu'en pensez-vous ?

Eugene :

Je pense que ces essais sont nécessaires. Voilà mon opinion. Si on ne les fait pas, la Russie, ou un autre pays, prendra de l'avance et puis on viendra ici prendre le contrôle du pays. Nous devons rester forts.

Frances :

J'ai un fils dont la cage thoracique ne s'est pas développée correctement. Ses côtes étaient soudées au lieu d'être séparées. Il a 22 ans, il est né en 1963. Notre fille qui a 20 ans, va avoir son premier bébé. Avant d'être enceinte, elle a eu beaucoup de kystes aux seins. Elle dit qu'entre le moment où le docteur s'en est rendu compte et celui où elle est retournée le voir, quelques mois plus tard, il ne comprenait pas qu'ils aient grandi si vite, ni qu'il y en ait tant d'autres. La petite fille d'un de mes frères est née avec des cataractes. Je ne crois à rien de ce que disent les gens du gouvernement. Ils n'admettent pas leur responsabilité. Ils peuvent me dire tout ce qu'ils veulent, que ça ne nous fait pas de mal, je ne les croirai pas.

"Quand il allait y avoir une explosion, tout le monde ouvrait ses portes et ses fenêtres, tellement la secousse était forte. Si on ne le faisait pas, les vitres des fenêtres éclataient. On entendait le souffle traverser la maison en faisant shhhhhhhhh. On voyait partout des baies vitrées en morceaux. Un jour j'étais assise et j'ai vu ma maison se fissurer en plein milieu."

NORMA COVINGTON

Février 1986, St George, Utah.

A l'époque des essais, je travaillais dans une quincaillerie. Les retombées étaient si importantes que nous vendions des centaines et des centaines de planches que l'on utilisait pour délimiter les concessions d'uranium. C'était une folie, on délimitait tout en partant de l'est de la route et on allait le plus loin possible. Il y avait tant de retombées que les compteurs Geiger s'affolaient. Que l'on ramasse un caillou ou que l'on donne un coup de pied dans la saleté, il n'y avait pas de radioactivité en-dessous, mais cela n'empêchait pas de marquer des milliers d'arpents avec des piquets. Avant notre mariage, mon mari était propriétaire d'un motel où résidait un homme de l'Atomic Energy Commission. Burt disait que quand il y avait une grosse explosion, cet homme sortait son scintillomètre. Il se tenait à côté de lui et voyait l'aiguille aller carrément au maximum. Il disait qu'alors il le retournait, donnait un coup dessus et le réglait. Cela se passait dans la buanderie, en plein milieu du motel, le truc s'affolait complètement, tant il y avait de retombées.

En 1954, j'allais travailler chez J. C. Penney[1]*. Je travaillais en haut, où il y avait une fenêtre qui donnait sur la station d'essence d'Union Utah Oil. Un jour, la radio a annoncé qu'il y avait eu une explosion et que le vent avait mal tourné ; on a dit à tout le monde de rester à couvert. A cette station d'Utah Oil, on a arrêté et lavé toutes les voitures qui arrivaient de Mesquite. On n'a pas autorisé les enfants à sortir en récréation ce jour-là, parce que c'était très risqué. Bien sûr, quand le gouvernement affirmait ignorer la puissance de destruction de cette chose, nous le croyions. Aussi, quand on nous disait qu'il allait y avoir une explosion, certains montaient en haut de la colline pour voir, en général à cinq heures du matin. Quand il allait y avoir une explosion, tout le monde ouvrait ses portes et ses fenêtres, tellement la secousse était forte. Si on ne le faisait pas, les vitres des fenêtres éclataient. On entendait le souffle traverser la maison en faisant shhhhhhhhh. Les rideaux tombaient. On voyait partout des baies vitrées en morceaux. Un jour ou j'étais assise, j'ai vu ma maison se fissurer en plein milieu. Beaucoup de maisons étaient fissurées.*

On voyait un nuage rose, grand et gros, arriver au-dessus de nous et on le sentait. Il avait un goût métallique, quelque chose d'affreux comme du sel artificiel. On voyait ce nuage rouge arriver au-dessus du toit de la maison. On pouvait nous sacrifier, tous autant que nous étions. Quand le vent ne soufflait pas dans le bon sens, quand il se dirigeait vers Las Vegas ou Los Angeles, on retardait les tirs, mais les gens de Mesquite et ceux de l'ouest du Nevada y avaient droit, ceux de l'est du Nevada encore plus. A Cedar City, nous y avons eu droit aussi. Ils y avaient amené leurs scientifiques. Ils examinaient la luzerne, elle était radioactive. Ils examinaient le lait des laiteries, il était radioactif. On ne pouvait y échapper. Beaucoup d'enfants avaient des troubles thyroïdiens, des cancers de la thyroïde, et des leucémies. Bien sûr, ils disent que ce n'était pas les radiations. Il n'y a pas de meilleur cadre de vie que Santa Clara (une ville située à 13 kilomètres à l'ouest de St George). *Ma cousine a épousé un homme de là-bas et à cette époque, sa fille de 16 ans est morte très rapidement d'une leucémie. Son mari a eu une leucémie, son frère aussi, trois membres de la famille en tout.*

Il y a trois ans, je me suis retrouvée avec ce truc insensé, un cancer du larynx. Il a fallu qu'on m'enlève le larynx et on a dû me couper les cordes vocales. Vers cinquante ans ma vue a commencé à baisser, d'un œil plus que de l'autre. L'opération enlève aussi le filtre des yeux, aussi les jours ensoleillés, c'est comme si on regardait le soleil en face. Quand je suis rentrée de Mesquite, la lueur était brillante au point de blesser les yeux. Il faut apprendre à vivre avec des lunettes

noires. L'ophtalmologiste m'a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi j'avais eu des cataractes si jeune.

Quand j'ai signalé à Norma Covington que les cas de cataracte précoce étaient courants chez les anciens combattants de l'atome fortement exposés aux radiations au cours de manœuvres dans les sites d'essais du Nevada et du Pacifique, elle fut abasourdie, puis se mit en colère.

Dans l'Est, je pense que les gens s'en foutent et que Washington n'en a rien à faire. Cela[2] *pourrait stopper certains de leurs programmes. Il y a au Pentagone des types avec beaucoup de pouvoir qui ne cherchent qu'à se faire un nom. Je pense que ce qu'ils nous ont fait était terrible. Si seulement ils avaient assumé leur responsabilité, s'ils avaient dit : «Bon, nous réalisons que ce que nous avons fait était mal, et maintenant nous n'y pouvons rien, mais nous assumons notre responsabilité.» Mais revenir pour dire : «Bon Dieu, les gars, vous êtes fous. Vous ne savez vraiment pas de quoi vous parlez», ça ne sert à rien.*

Pourquoi les gens d'ici continuent-ils à voter pour une augmentation des dépenses militaires, pour une "défense forte" et pour Reagan, qui a donné à l'armée une dimension qu'elle n'avait jamais eue ? Pourquoi ne veulent-ils pas faire le lien entre ce qui est arrivé ici et la mentalité des milieux de Washington, isolés du reste du monde par le Beltaway[3] ?

Je crois qu'il y a le charisme de Reagan, et puis le fait que l'Utah est un Etat franchement Républicain. Alors quand on élit des gens comme (le sénateur) *Garn et* (le représentant au Congrès) *Hansen, on pense avoir voté pour quelqu'un qui va se battre pour vous, mais ils n'ont rien fait du tout. Ils sont allés là-bas* (à Washington) *et ont rejoint la bande. L'Eglise* (mormone) *dit qu'elle ne veut pas se mêler de politique, ce sont des foutaises parce que quand quelqu'un s'engage dans une fonction officielle, elle est toujours derrière lui. Je ne sais pas pourquoi elle n'a pas pris position. Le Seigneur m'a donné une voix et je dis ce que je pense. Je suis très opposée à cette affaire nucléaire. Il faut nous occuper des gens allongés sur les trottoirs. Il faut davantage de logements, plus d'éducation pour les enfants. Il y a tant de choses dont les femmes ont besoin. Tant de gens ont besoin d'aide. Il faut assainir l'eau, nettoyer l'environnement. Peut-être est-il plus facile de faire comme tout le monde. Peut-être le gouvernement compte-t-il là-dessus. Ils* (les gens de l'Utah) *n'aiment pas ça, mais ils ne veulent pas inscrire leurs noms, parce qu'ils ne veulent pas s'engager.*

En ce moment précis, la seule chose à laquelle je peux penser c'est que huit membres de ma famille sont morts. Je pense qu'avec le temps, les gens l'ont accepté en se disant : « Qu'est-ce qu'on y peut ?» Des gens ont été affectés au bout de 30 ans. On en voit trop et on accepte, tout comme la nudité à la télévision. Il y a vingt ans, on aurait été horrifié. Puis ça s'insinue de plus en plus et on l'absorbe, ça ne choque plus, on ne s'inquiète pas autant. Je pense que nous avons tendance à être bouleversés au tout début, mais que si on ne peut rien y faire, on accepte.

1. J. C. Penney : chaîne de magasins à bon marché.

2. Prendre en compte l'existence de la population.

3. Le Beltaway est un boulevard périphérique circulaire de Washington qui sépare le quartier des affaires et du pouvoir du reste de la ville.

Le magasin J. C. Penney's et le café Big Hand au croisement de la rue principale et du boulevard St. Gorge à St. Gorge, Utah.

Photo Dorothéa Lange, 1953.

AGATHA MANNERING

Avril 1984, Ivins, Utah.

Nous avons emménagé ici en 1944 et nous y sommes restés. Au début des années 50, j'ai étudié la géologie et la minéralogie et j'ai participé à l'engouement de cette époque pour l'uranium. Nous avons acheté un nucléomètre très coûteux et un compteur Geiger et nous allions constamment prospecter. Quand les retombées arrivaient, nous les contrôlions tous les jours, parfois deux ou trois fois dans la journée, car nous étions impatients de sortir prospecter. Avec le bruit de fond radioactif élevé qu'il y avait à cette époque, on ne pouvait pas prospecter.

Sur le pas de notre porte, sur notre seuil, le niveau grimpait au-dessus de la seconde échelle du nucléomètre. Et dehors, là où nous avions notre jardin, il allait presque à la troisième. Le rayonnement était terrible, cela pouvait durer des jours et des jours. Nous étions très impatients. On nous avait dit de ne pas nous en faire et de ne pas en avoir peur. C'est ce que nous faisions. Nous nous sommes rendus compte que dans les collines, le niveau des radiations était fantastique, tellement que nous devions rentrer. Il était inutile de sortir.

Le jour des premières grosses retombées, personne d'entre nous n'avait allumé la radio. Nous ignorions donc complètement qu'il y avait eu un avertissement. Alors je suis sortie, j'ai choisi ce jour-là pour nettoyer les mauvaises herbes du jardin. Quand je jardine, je porte toujours une chemise à col fermé et à manches longues, des gants, un pantalon et un chapeau parce que je ne veux pas être exposée au soleil. Il vieillit la peau et la rend rêche, voilà pourquoi la plupart des femmes ne veulent pas prendre le soleil. J'ai toujours pris de grandes précautions pour ne pas m'exposer au soleil.

Pendant un grand nombre d'explosions, je me trouvais dehors et j'avais souvent l'impression qu'elles allaient me faire tomber après m'avoir projeté en l'air. J'étais soulevée au moment où la détonation m'atteignait. Ensuite l'onde de choc arrivait et cette fois cela grondait, avec un vent terrible, puant et chaud. Oh, c'était horrible, ça sentait plus ou moins comme un vieux four, une odeur particulière, déplaisante. Mais il y avait aussi une petite odeur chimique.

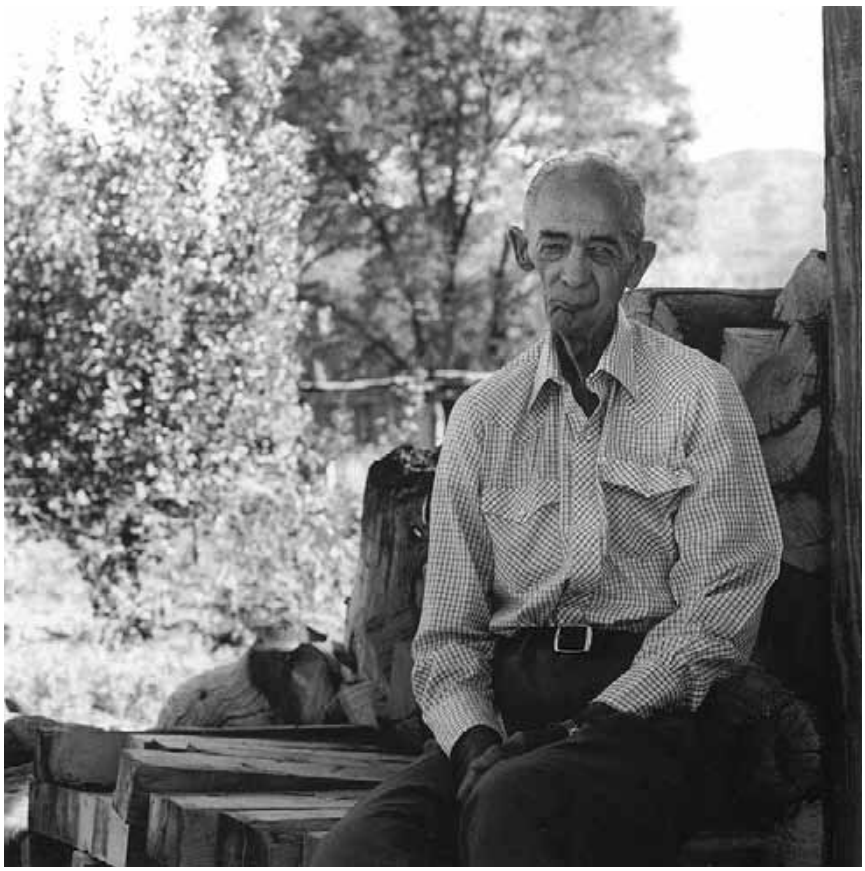
Au moment de rentrer, le soir du jour où j'étais sortie nettoyer le jardin, j'étais épuisée, je me sentais très mal et malade de partout. Je n'ai même pas pris de bain. Je me suis simplement lavée la figure et les mains, j'ai écouté la radio et j'ai entendu parler des grosses retombées pour la première fois. Jusqu'à une date récente, il ne m'était jamais venu à l'esprit que je m'étais sentie si mal à cause des radiations. Le lendemain matin, mes poumons, ma gorge et mes sinus me brûlaient très fort, j'avais l'impression qu'ils avaient été ébouillantés ou cautérisés. Je suis allée voir mon médecin. Quand j'y suis arrivée, beaucoup de gens l'attendaient et Heddy, l'infirmière, m'a demandée pourquoi je venais le voir. Je lui ai répondu que mes poumons, ma gorge et mes sinus me brûlaient et je lui ai dit à quel point je me sentais mal. Elle m'a dit : « Ce sont les radiations qu'il y a ici. L'Atomic Energy Commission nous a dit de contrôler mais de ne pas nous inquiéter : tout s'est bien passé, ça va s'en aller.» Après un petit moment de réflexion, je suis rentrée à la maison. Mais ces brûlures ont duré presque deux semaines. Peu après, le lendemain ou le troisième jour, j'ai eu l'impression que des centaines de fourmis rouges me piquaient le haut du crâne. Il n'a pas fallu attendre longtemps avant que mes cheveux commencent à tomber, je suis devenue presque chauve au cours des années. Tous les poils de mes bras et de mes jambes étaient tombés. D'un seul coup j'étais aussi lisse qu'une pomme.

Je me suis cassée le bras et quand je suis allée voir le médecin, il a dû s'y reprendre à deux fois pour le remettre en place parce que ça continuait à se désagréger. Il m'a dit : « Je ne comprend pas ce qui est arrivé à vos os. Ils sont comme du calcaire, poreux et criblés de trous. Vous avez les os d'une vieille, vieille femme.» Eh bien, j'avais la trentaine. Ces vingt dernières années, je n'ai jamais cessé d'être malade, dans tout le corps. Je n'ai pas eu que des cancers, il y a eu d'autres maladies. Chaque cellule de mon corps a été empoisonnée par les retombées. On m'a ôté approximativement 114 cancers[1]. Je me sens escroquée de vingt ans. Ça me rend amère.

Pour autant que nous le sachions, personne n'a jamais eu de cancer dans ma famille. Je sais de quoi je parle, car je fais de la généalogie et je suis remontée très loin dans ma lignée, très très loin. Il n'y a jamais eu de cancer, autant que nous le sachions. Pourtant dans notre maison où nous étions six, nous sommes quatre à avoir attrapé le cancer.

Si nous recevons de l'argent du gouvernement, il ne s'agira que de ce qui nous est dû. Dès qu'il donne de l'argent, il le reprend pour le donner ailleurs. Bon, c'est très bien, notre gouvernement a été le premier à réagir, à payer d'autres pays empoisonnés par les radiations. Pourquoi pas nous d'abord ? Pourquoi devrions-nous avoir à mendier une aide alors que nous n'étions pas les responsables ?

1. Il s'agit de cancers de la peau, qui, opérés à temps, ne sont pas mortels.



"Ils ont nettoyé à fond (le cancer), en remontant du coeur jusqu'à la partie droite de la tête. Je pouvais à peine ouvrir la bouche. On a fait de la chirurgie plastique, et comme ça j'ai pu ouvrir la bouche plus facilement."

ALDEN ROBERTS

Octobre 1988, Annabella, Utah.

Alden Roberts, père de sept enfants, était instituteur. C'était un homme qui vivait au grand air et qui avait suivi toute sa vie les préceptes mormons : pas de tabac, pas d'alcool, pas de caféine. Pour se nourrir, sa famille consommait les produits de son jardin. « Nous avions aussi une vache qui nous donnait du lait. » Dans la ville d'Annabella, il n'y avait que 187 habitants. Pourtant, dans les six foyers qui vivaient à un pâté de maisons de l'habitation des Roberts, trois furent frappés de cancers ou de leucémies en trois ans. Les statistiques habituelles pour la leucémie sont de trois cas par an, pour une population de 10 000 personnes vivant dans une zone non exposée aux radiations. Peu après la mort de ses voisins, l'une de ses soeurs mourait d'un cancer des os et l'autre d'une maladie liée à un cancer de la thyroïde. « Ça me paraissait bizarre que trois personnes proches de nous attrapent un cancer à deux ou trois ans d'intervalle. Je ne comprend pas pourquoi les gens n'arrivent pas à le croire ou à le voir » s'est exclamé Roberts en soupirant lourdement, ce qui était sa manière de parler. Sa femme aquiesça : « Il ne semble vraiment pas normal d'être aussi bien portant et d'attraper un cancer. »

En mars 1957, j'ai eu une tumeur. On m'a conseillé d'aller voir un spécialiste, ce que j'ai fait. On m'a opéré. Rien de malin ne se manifestait alors. J'enseignais à Richfield, à l'école Ashman. Je suis retourné enseigner et je me suis aperçu que quand je sortais, l'air avait un effet sur la cicatrice, ce qui fait que j'ai porté une écharpe par-dessus. Mes mâchoires ont commencé à grossir. Elles enflaient d'une façon particulière. J'y suis retourné et j'ai subi une autre opération. Je suis rentré à la maison et le gonflement a recommencé. Je ne sais pas combien de temps cela a duré, mais j'y suis retourné et j'ai de nouveau subi une opération. Cette fois-là, c'était malin : un (ostéo)sarcome. D'après les médecins, il me restait entre trois et six mois à vivre.

Le docteur Mc Murron m'a suggéré d'aller au Tumor Institute en Californie. A cette époque, deux de mes soeurs vivaient à Los Angeles, alors nous avons pris un rendez-vous en août 1957. Après une réunion de médecins, on décida que la seule chose à faire était d'opérer. Ce fut terrible. Ils ont nettoyé à fond, en remontant du coeur jusqu'à la partie droite de la tête. (Cette opération paralysa ses cordes vocales de façon permanentent maintenant, il peut à peine parler. La peau de sa mâchoire recouvre l'os d'une couleur jaune. Le côté gauche de son visage est enlevé, tout comme une partie importante de la tête autour de l'oreille et du cou.)

Après l'opération, en Californie, j'ai eu des traitements au cobalt pendant sept semaines, cinq fois par semaine. Ça a rendu mes os fragiles. En jouant au football avec un de mes fils, je suis tombé sur la glace et je me suis cassé une épaule. Ça ne cicatrisait pas. Trois mois plus tard, je suis allé en Californie pour qu'on s'occupe de cette clavicule. Il a fallu l'enlever. En se cicatrisant, les tissus m'ont donné une telle infection que j'ai dû aller à Salt Lake. Ils ont gratté l'os et l'ont nettoyé. La surface des tissus cicatrisés a augmenté et un trou est apparu à ma mâchoire droite. Je pouvais à peine ouvrir la bouche. Le docteur Edwards a coupé des parties de l'os de la machoire pour les enlever, puis on a fait de la chirurgie plastique, et comme ça j'ai pu ouvrir la bouche plus facilement.

Les fortes radiations des traitements au cobalt ont peut-être soigné son cancer, mais elles ont tellement détérioré le système immunitaire d'Alden Roberts qu'il n'a pas pu se débarrasser d'une infection du sternum qui a graduellement gagné la peau et s'est développée, lui creusant un trou dans la poitrine. Des greffes de peau ultérieures ont repris ces endroits du visage, du cou et de la poitrine où, pour enlever le cancer et l'infection, on n'avait laissé que l'os. On n'a jamais trop de tact quand on se trouve dans la situation délicate de demander à photographier un homme que le cancer a dévoré vivant de manière si visible, lui laissant un bras pendant inutile et un visage amputé d'un tiers. Un homme à la croyance en Dieu si affirmée me conduit à penser d'une telle divinité que c'est un sadique cosmique. Cependant dans cette situation, Alden Roberts était bien plus fort que moi. De bonne grâce il m'a permis de prendre une photo de lui. Renonçant à toutes les lois opportunistes du photojournalisme machiste, j'espère lui avoir donné en retour un portrait aussi généreux que lui, même s'il est triste.

"Il fallait que je me gratte continuellement les bras car ces espèces de gravillons m'étaient retombées dessus. Ce vent n'était pas normal, il était très très chaud, et je prenais des coups de soleil, du moins je le croyais. J'ai reçu pas mal de ces trucs dans les cheveux et même directement sur la peau. Quand je suis allé me peigner j'ai commençé à me scalper. C'était vraiment effrayant."

JOANNE WORKMAN

Avril 1985, San Jose, Californie.

Née en 1934 à St George (Utah), dans l'un des plus anciens bâtiments de cette ville de pionniers, Joanne Workman était une jeune fille de 17 ans gravement atteinte par la polio quand les essais atomiques démarrèrent au site d'essais du Nevada en 1951. Vers 1953, quand le programme d'essai battait son plein, elle s'était suffisamment remise pour commencer à rattraper les cours qu'elle avait manqués au collège Dixie. Ce fut au cours des travaux pratiques de géologie, avec le docteur Arthur Bruhn (plus tard, président du collège, il devait mourir vers quarante ans d'une leucémie aiguë), qu'elle reçut une dose terriblement toxique de radiations provenant du nuage de retombées de Dirty Harry, jusqu'à présent l'essai le plus important et le plus nocif du programme. Ils devaient se retrouver à Jackrabbit Flats, dans le désert, plusieurs kilomètres à l'ouest de St George, mais bien plus près du site d'essais.

J'ai pris ma voiture pour y aller. Je ne pouvais pas encore participer à de longues marches. J'avais des rhumatismes et la polio. J'ai fait attention à prendre un chemin qui ne me rende pas trop malade. La classe allait regarder la bombe exploser. On avait écrit au capitaine commandant la base située dans le désert, aux alentours de Las Vegas. Le docteur Bruhn avait une lettre de réponse disant que nous étions plus que bienvenus. Nous devions la signer pour montrer que nous l'avions vue. Nous étions à l'endroit qu'on appelle the Summit, juste à côté de l'autoroute 91.

A quelle distance cet endroit était-il du site d'essais ?

Je ne sais pas, peut-être 150 kilomètres. J'y suis allée avec ma propre voiture, sans personne pour m'accompagner. Je l'ai garée, j'ai grimpé sur la colline et je me suis assise pour voir le spectacle. Je ne voulais pas vraiment le voir. Je n'avais pas particulièrement envie d'être là et à ce jour je n'ai pas changé d'avis. En fait, j'ai toujours essayé de me souvenir si j'avais d'abord vu la lumière ou entendu le bruit. Nous étions là avant l'aube, nous nous sommes assis et nous avons attendu. Le sol a tremblé, le vent est arrivé, et c'était plein de petites chose grumeleuses.

J'attendais de voir M. Bruhn pour m'en aller. Je voulais qu'il sache bien que j'étais là. Je ne voulais pas rester dans les parages, mais je voulais qu'il sache que j'étais là. Il m'a dit : «Venez avec nous - nous allons nous promener.» J'ai répondu : «M. Bruhn, je ne peux pas. Je n'ai pas encore la permission de faire ce genre de marche.» «Eh bien, d'accord. Si vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas. Asseyez-vous sur cette roche là et regardez autour de vous.». Il a jeté les yeux aux alentours. «Notez toutes les formations géologiques que vous pourrez voir de ce point. Puis décrivez en deux cents mots ce que vous avez vu de la bombe et alors je vous excuserai et je considérerai que nous sommes quittes.»

C'était Dirty Harry. Je l'ai su depuis. Bon, j'étais assise là et je me grattais continuellement les bras parce que, poussées par le vent, ces petites choses grumeleuses m'étaient tombées dessus. Elles étaient grises, quelques-unes étaient rouges. La majeure partie était grise. Ce vent n'était donc pas normal. C'était différent, j'ai remarqué ces petites choses grises parce qu'elles étaient inhabituelles.

Les nuages de retombées sont arrivés peu de temps après que j'ai commencé à écrire. Des nuages gris. Puis il y a eu ce vent qui soufflait continuellement en tempête. Je suis restée à cet endroit jusqu'à dix heures, de cinq heures à dix. Ils arrivaient vite, comme si le vent les poussait. C'était un vent chaud, c'était chaud, c'était affreusement chaud et je prenais des coups de soleil, du moins je le croyais. Je suis rentrée directement à la maison. Je ne me souviens pas si c'était ce jour-là ou non, mais un jour où je me rendais en ville, quelqu'un a contrôlé la voiture avec un compteur Geiger. On a remorqué ma voiture et on l'a passée à l'eau. Je suis rentrée à la maison. Je suis allé me peigner et ce qui fait que je me souviens si bien de cette expérience, c'est qu'en me peignant, je commençais à me scalper. C'était vraiment effrayant. Il fallait que je décolle les morceaux du cuir chevelu à travers les

cheveux. Beaucoup de cheveux sont venus en même temps. Voyez-vous, j'étais brûlée et j'avais des grands morceaux de matière dans les cheveux, et certains directement contre la peau.

Des cloques étaient apparues en si peu de temps ?

Bien sûr. J'ai dû m'arracher les cheveux, nous pensions que c'était un coup de soleil. Mon visage était brûlé. Vous voyez cette petite balafre sur le nez ? C'est un endroit qui a été brûlé, l'une de ces choses s'y étant incrustée. Mes bras ont des cicatrices. Si l'on veut, on peut s'en rendre compte aux différentes sortes de poil. Tous les endroits qui étaient à nu : des parties d'un côté du cou et du visage, étaient tout rouges, rouges vif. Mes cheveux ont continué à tomber au fur et à mesure que le temps passait et je les ai finalement perdus, bien sûr. (Workman a dû porter une perruque pendant les 35 ans qui ont suivis son exposition aux retombées.) *Je continue à perdre des cheveux. Des médecins m'ont expliqué que mon cuir chevelu est vilainement balafré. J'ai des grosses cicatrices de brûlures. L'ensemble s'est décollé, du haut du front jusqu'à la nuque et puis par endroits, j'ai eu des petits points particulièrement douloureux. Tout le monde me taquinait. On pensait que j'avais attrapé des coups de soleil. Prendre des coups de soleil à St George comme ça, le matin ! Ça faisait rire. Voilà ce que nous pensions. Nous ne savions pas.*

Je ne sais pas combien d'années plus tard, j'ai eu un cancer. J'ai commencé à me douter que ce pourrait bien être pour cette raison que je perdais tous mes cheveux. Quand j'ai été enceinte, j'ai eu des problèmes de dents, mais le dentiste après en avoir arraché une n'y trouva aucune carie. Il ne comprenait pas pourquoi ça me dérangeait tant. Il l'a coupée en deux, l'intérieur avait complètement disparu. Il n'y avait rien dans la dent. Alors, il les a toutes arrachées, elles étaient toutes creuses. Il n'y avait pas de sang ni quoi que ce soit d'autre à l'intérieur.

J'avais à peu près 40 ans quand je me suis mise à être constamment très malade. Ma tension artérielle a augmenté, j'ai eu un problème aux intestins et des infections continuelles. J'attrapais tout ce qui traînait. J'étais tout le temps malade. J'avais des maux de tête terribles. C'était un désastre. J'avais peur en constatant que je perdais rapidement du poids ; j'ai perdu à peu près 22 kilos pour arriver à 56. C'est à ce moment-là qu'on s'est mis à penser que j'avais une forme de cancer.

J'avais 45 ans, je crois, quand j'ai découvert que j'avais un cancer du colon. On a trouvé des petits polypes, dont à peu près 38 étaient malins. Ils étaient inopérables car leurs fils étaient comme des racines qui parcouraient tous mes intestins. On a trouvé qu'ils étaient remontés jusque dans la vessie, dans les reins et qu'ils étaient allés dans l'estomac. On m'a dit qu'il me restait trois mois à vivre. Un docteur m'a alors informé qu'à Stanford une équipe de médecins pratiquait des traitements expérimentaux contre le cancer. Je savais que je n'étais pas en train de mourir. Je savais que je serais malade, et malade pour un bon moment, mais je savais que je n'étais pas en train de mourir.

Joanne Workman a décrit ses quatre ans de traitement. Celui-ci englobait : un régime de drogues qu'on n'avait jamais utilisées auparavant sur des sujets humains ; d'interminables séances hebdomadaires de piqûres chimiothérapiques, d'examens, de rayons X ; des fluoroscopies. Elle a eu une grossesse bizarre, après que les médecins eurent effectué une hystérectomie. Ces phénomènes bizarre affectant le système reproducteur, si étranges puissent-ils paraître à ceux qui ne vivent pas sous le vent, ne sont pas rares chez des populations voisines de sites d'essais nucléaires, ou de réserves exposées à des fuites d'isotopes radioactifs. Un fœtus poussera en-dehors de son endroit de gestation normal, ou se développera en môle hydatiforme, que les «sous le vent» appellent des «bébés méduses». Pour Workman, beaucoup de ses expériences médicales se résumaient à une humiliation et à une douleur extrêmes, les procédures «étaient du style Buck Rogers - je n'avais aucune idée de ce qu'étaient la plupart d'entre elles». Mais la particularité la plus notable de son récit fut sa surprise, quasiment de l'incrédulité, devant le succès des années qu'elle avait passées comme “cobaye de Stanford”.

J'avais 48 ans au début du traitement et 51 à la fin. Un jour, le docteur est venu me voir avec toute son équipe pour me dire : «Mme Workman, je ne sais comment vous l'annoncer. Tout ce que nous avons fait a été préparé en suivant l'idée que vous aviez un cancer en phase terminale. Je ne sais pas comment vous expliquer cela, mais vous n'avez plus de cancer, vous n'avez aucun cancer.» Ils avaient découvert une tumeur au cerveau, ils pensaient que j'avais aussi une polyglobulie. Tout cela était parti, tout était parti. Je vous le dit, parce que je n'ai jamais prié pour être guérie, ayant toujours senti que j'avais beaucoup de chance d'être en vie. Je sentais que le Seigneur allait gentiment me laisser ici pour cette période.

Vous avez eu des cancers au colon, aux reins, à la vessie et à l'estomac, une tumeur au cerveau et une maladie de Vaquez (un problème sanguin autrefois rare, caractérisé par une augmentation de volume du sang total, en particulier des globules rouges, accompagnée de saignements du nez, d'une dilatation des vaisseaux sanguins et d'un accroissement du volume de la rate.) Est-ce que les docteurs savaient que vous aviez été exposée aux radiations dans votre enfance ?

Oui. En fait, peu de temps après le début de mon traitement je suis allée les voir, je leur ai parlé de notre groupe impliqué dans le procès de l'Utah (Irene Allen et autres contre les Etats-Unis), *et j'ai dit que ma mère avait mis mon nom sur la liste. Fondamentalement, tout ce que je recherchais dans cette action en justice était d'amener le gouvernement à engager quelque chose pour s'occuper des gens qui souffrent encore. J'en suis arrivée à considérer cela comme une guerre. Il n'est pas juste que ces gens de St George dans la zone sous le vent soient sommés de faire la guerre, mais c'est comme ça que ça s'est passé. A la guerre, il y a des victimes et nous sommes les victimes. C'est une chose triste, vraiment triste, mais c'est comme ça. Il n'y a pas d'allocations. Pire encore, ils ne veulent pas admettre qu'ils nous ont fait ça. Personne ne croyait que cela pouvait avoir de telles conséquences. Nous savions que c'était dangereux jusqu'au moment où ils sont venus pour nous dire le contraire, et alors, nous avons accepté l'idée que ce n'était pas dangereux. Vous comprenez ce que je dis ? Ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Je sais qu'il n'aiment pas envisager que les radiations ont causé des tumeurs comme les miennes, mais elles l'ont fait, et le font toujours. Mes docteurs étaient complètement sidérés de voir une personne avoir*

autant de sortes de cancers. Ils ne pouvaient y croire. Bref, j'ai dit que j'avais besoin de preuves médicales et ils (les docteurs de Stanford) *m'ont dit qu'ils ne m'en donneraient aucune. Ils m'ont absolument tout refusé. J'ai signé un papier dans lequel je renonçais à mes droits sur mes dossiers médicaux et sur tout, pour avoir l'autorisation d'être traitée dans le cadre d'un programme, ce qui, ai-je pensé était une bonne occasion. C'est ce que j'ai fait. Ils étaient très bon avec moi.*

Je n'échangerais ma vie pour rien au monde. Je n'ai que du bon temps. Mon mari me soutient beaucoup. Je ne peux pas faire grand-chose à la maison. Il sait très bien que je ne vaux pas tripette. Chose remarquable, il m'aime quand même et bien sûr cela me rend heureuse. Me voici, grosse, chauve, édentée, et il m'aime toujours. Personne ne peut avoir une vie plus heureuse. Ne pensez-vous pas que c'est magnifique ?

Joanne était un témoin vedette des auditions du comité de surveillance du Congrès qui avait été convoqué pour examiner les demandes d'indemnités relatives aux préjudices sanitaires causés par les essais nucléaires du Nevada (avec 1200 autres «sous le vent», elle avait déjà intenté un procès contre le gouvernement, le cas *Irène Allen et autres contre les Etats-Unis*). Dans son traitement post-chimiothérapique il y avait une drogue qui changeait la couleur de sa peau en cas d'augmentation de son niveau de stress : jaune, bleue, verte, pourpre - c'était l'un des aspects inhabituels du programme de traitement expérimental. Soumise à un contre-interrogatoire, elle passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Plus tard, on lui demanda de prouver que les radiations l'avaient rendue chauve, et elle retira sa perruque avec naturel. «C'est la dernière fois que j'ai fait ça», dit Workman d'un ton songeur, parce que derrière elle, l'un des avocats du gouvernement grogna avec assez de force pour qu'elle l'entende : «Eh bien, je suppose que quand j'aurai 50 ans et que je commencerai à perdre mes cheveux, je demanderai au gouvernement de me donner une avance».

Joanne Workman est morte en 1987.

"Les essais étaient enthousiasmants. On a donné un badge à mon mari pour qu'il le porte. On nous avait dit que la pire conséquence possible était la stérilité, ce à quoi mon mari a répondu : « J'ai déjà quatre enfants». Il ne s'est donc pas inquiété. Nous aurions dû savoir, à cause d'Hiroshima."

LORNA BRUHN

et

ELIZABETH WRIGHT

Février 1986 et janvier 1992, St George, Utah.

Lorna Bruhn est née dans l'Utah, dans la petite ville d'Orderville qui fut autrefois un foyer de l'United Order de Brigham Young, vieille utopie mormone de mode de vie communautaire et socialiste, indépendant du reste de la nation. Ils étaient isolés, loin de tout hôpital et c'est une sage-femme qui la mit au monde. Des années plus tard, Arthur Bruhn parcourait l'Etat, vendant des manteaux pour poursuivre ses études. Un jour il s'arrêta au magasin coopératif d'Orderville, dernier vestige laissé par l'United Order. «Il a vendu un manteau à ma soeur parce qu'elle avait un emploi. Il m'a fait appeler parce qu'il pensait qu'elle aurait peut-être l'argent pour m'en acheter un. C'était un magnifique manteau rouge. Quand je suis arrivée à la porte, je portais un vieux manteau. Ce fut le coup de foudre. J'ai couru me changer, mais il ne s'en est jamais souvenu. Il était de Panguitch. Il allait à l'Université de l'Utah. Il a d'abord voulu être médecin et puis il a décidé d'être instituteur.» Ce jeune homme n'est pas seulement devenu instituteur, il a obtenu un doctorat en biologie et a aussi étudié la géologie. Sa carrière d'éducateur progressa rapidement et il devint finalement le président très apprécié et très respecté du Dixie College à St George. Il y enseignait la géologie quand les essais atomiques commencèrent en 1951.

Les essais étaient enthousiasmants. On a donné un badge à porter à mon mari. Il indiquait qu'il y avait trop de retombées. On voyait l'éclair à l'ouest, puis le son arrivait à peu près dix ou quinze minutes plus tard. Cela enthousiasmait tout le monde. On nous avait dit que la pire conséquence possible était la stérilité, ce à quoi mon mari a répondu : « J'ai

déjà quatre enfants». Il ne s'est donc pas inquiété. Il sortait beaucoup avec des groupes d'étudiants en géologie pour observer les explosions. Une nuit, lui et moi avons pris notre break, ainsi que des sacs de couchage et nous avons campé là-bas. Nous nous sommes levés tôt le lendemain matin, il a monté quatre appareils photos sur des trépieds. Il se préparait à prendre trois photos, et moi juste une. On n'a pris que celle-là, car la réaction nerveuse a poussé mon pouce vers le bas. C'est la seule photo que nous avons eue. Il était si stupéfait qu'il ne les a pas prises. C'était incroyable. Tout le ciel s'est illuminé comme on ne l'a jamais vu, une éclatante lumière rouge-jaune.

Une fois, on l'a averti de l'arrivée du nuage, mais je ne pense pas qu'il soit resté à l'intérieur. Il a dû consigner les enfants. Puis il est sorti avec des amis ; ils sont allés sur la colline pour le voir. Les gens qui étaient dehors ont eu le cancer. Irma Thomas est la seule à s'être protégée, pas moi. A ce moment-là je repassais à la maison, je suis sortie voir l'éclair, puis je suis rentrée finir mon repassage. J'entendais le son arriver, il se répercutait dans tous les petits canyons, puis je l'entendais refluer vers l'est. Quand mon mari est rentré, il m'a dit qu'ils étaient repartis en voiture pour rentrer en ville aussi vite qu'ils avaient pu. Il y avait, à l'ouest, une petite station service en dehors de la ville avec beaucoup de grandes fenêtres. Les vitres s'étaient décrochées à cause de la puissance de la vague sonore. Il paraît que c'était Dirty Harry, le plus bruyant que j'aie entendu.

Nous aurions dû savoir, à cause d'Hiroshima. Je pense que mon mari le savait. Je pense qu'il était conscient, mais qu'il avait une attitude protectrice. Un jour, à l'église, il écrivit un poème semblant montrer qu'il avait eu une prémonition. Il tomba malade juste avant l'hiver 1963. Il était très très occupé. Cette année-là on déménageait le collège dans de nouveaux bâtiments et on essayait de faire marcher l'école dans ces conditions. A ce moment-là, il a dit : «Je suis très fatigué». Son visage était jaune. Je n'ai pas aimé cela, aussi ai-je pris un rendez-vous avec le médecin. Celui-ci ne lui a rien dit, mais il est venu me parler : « J'ai peur que ce ne soit une leucémie. Tout tend à le prouver. Il vaut mieux l'isoler de la famille jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous en tenir.» Je n'ai même pas osé le lui dire. C'était un homme qui avait besoin de savoir. Pendant ce temps, les vaisseaux sanguins de ses jambes se gonflaient. Finalement, le docteur est venu ici. Ils sont allés dans la cuisine et le médecin lui a dit ce qu'il avait. Je pense que nous sommes tous allés consulter discrètement une encyclopédie pour lire ce qu'il y avait sur cette maladie. Je ne l'ai pas dit à ses parents avant que Noël ne soit passé. Je n'oublierai jamais les cris de sa mère.

Pendant cette période j'ai commencé à lire plus régulièrement dans les journaux des articles nécrologiques sur la mort d'hommes de son âge. Ses os lui faisaient très mal. Leur état se détériorait. Une nuit, j'ai su que le moment était venu. Nous avons passé la dernière semaine et demie à l'hôpital. J'avais un lit tout à côté de lui. Il est mort le 5 juillet 1964.

Lorna Bruhn et sa fille, Elizabeth Wright, ont été actives pendant des années, elles ont demandé des indemnités pour les gens atteints par les retombées et contribué à l'établissement d'un centre de traitement du cancer à St George. Elizabeth, née en 1940, a subi elle aussi les effets des radiations. Les essais ont commencé au moment où elle atteignait la puberté et elle pense qu'ils ont affecté son système de reproduction.

Une grossesse s'est dissoute dans l'utérus et le docteur de Los Angeles a dit qu'il n'avait jamais rien vu de tel. C'était vraiment bizarre. Je devais avoir autour de 26 ans. A partir de ce moment-là, je n'ai plus jamais réussi à être enceinte. Vous savez, j'ai parlé à des femmes du sud de l'Utah à qui il est arrivé la même chose. Elle nous a toutes affectées. Elle affectera les générations à venir. Nous ne savons pas vraiment, étant donné qu'il n'y a pas eu de recherches.

Vous voyez, Judy Neilson, mon amie d'enfance, eh bien, son dernier enfant est né avec la plupart des organes internes situés à l'extérieur du corps et il a dû être opéré de nombreuses fois. J'ai parlé avec une femme de Hanford (réserve nucléaire à Richland, dans l'Etat de Washington) *qui m'a dit : «Vous savez ? Nous avons eu sept naissances ces quatre dernières semaines. Elizabeth, ces bébés sont tous nés avec leurs organes à l'extérieur du corps.» Sur les dossiers médicaux de Sean, Judy a insisté pour qu'on inscrive : «la mère a été exposée pendant de longues périodes aux retombées des essais du Nevada.»*

Finalement, Elizabeth Wright et sa mère ont participé avec succès à l'installation d'un centre de traitement anti-cancéreux à St George. Maintenant ce centre est administré par un conglomérat sanitaire réorganisé, Intermountain Health Care, qui n'était rattaché auparavant qu'au seul hôpital des Saints du Dernier Jour de Salt Lake City.

J'ai écrit à Intermountain Health Care pour dire qu'ici nous avions besoin d'un centre anti-cancéreux. Ils voulaient que nous rendions les gens suffisamment conscients pour qu'ils s'engagent et construisent le centre. On ne l'a jamais dit avant que la fondation Bruhn ne se disperse. Ils n'ont jamais eu besoin de nous pour réunir de l'argent, mais pour les relations publiques. Intermountain Health Care a fait un rapport dans lequel il acceptait la politique consistant à dire que les radiations n'avaient rien à voir avec les cancers qu'ils traitaient. C'est leur position officielle. Orrin Hatch a versé 3 millions de dollars (en subsides fédéraux). *Ils ont servi à construire la section recherche du centre, à développer cette installation et à payer les visites de dépistages mobiles. Ils ont payé les mammographies que les femmes n'auraient pu passer sans cela. Le centre de recherches était un projet lié à l'Institut National du Cancer et à l'Université de l'Utah, un projet entre eux, mais c'est complètement fermé maintenant. L'argent s'est épuisé.*

Beaucoup de gens sont des victimes des radiations, mais beaucoup sont aussi des survivants aux radiations. Ils continuent à aller de l'avant, à progresser, n'est-ce pas ?

La plupart d'entre nous ne nous considèrons pas comme des victimes, parce que "victime" veut dire que l'on est à terre. Nous avons été victimisés, mais il y a une différence entre être victimisé et être une victime. Aussi ne sommes-nous pas seulement des survivants, mais ceux d'entre nous qui ont survécu et qui se battent sont des visionnaires. Nous sommes désireux de veiller à l'avenir et de dire : très bien, c'est arrivé, mais cela ne doit jamais se reproduire.

"Je me rappelle que la terre tremblait vraiment fort, cela nous jetait quasiment hors de notre lit. Et les bombes étaient de plus en plus grosses, et plus dangereuses. Je ne pense pas qu'on pourrait faire ça à New-York. D'abord, il y a un grand nombre de gens qui vous attaqueraient physiquement. Ils ne se contenteraient pas de rester assis en disant : «Me voici ! Faites de moi ce que vous voulez !»"

JUDITH NEILSON

Novembre 1988, Las Vegas, Nevada.

Judith Neilson, une femme sympathique d'une quarantaine d'années au visage agréable, prit sur l'étagère une photographie de son fils Sean. «Bébé sacrifié», ainsi qu'on appelle dans les zones sous le vent ces enfants mal formés, il est né avec certains organes situés à l'extérieur du corps ; il avait été reconnu aveugle et sourd. Neilson a grandi "sous le nuage", elle fut exposée aux retombées durant toute son enfance. A trente ans elle avait déjà eu un cancer du sein et un pneumothorax. C'est une mère célibataire qui refuse de recevoir l'aide sociale, malgré les frais médicaux et une éducation spéciale qui s'ajoutent aux dépenses énormes des opérations de chirurgie reconstructive de son enfant. Neilson exprimait une très forte indignation contre la mentalité mormone, à propos de laquelle le docteur Helen Caldicott avait utilisé la première l'expression de «dénégation maniaque» : un syndrome autrichien émotionnellement auto-protecteur, similaire à la mentalité de "bon Allemand" pendant l'holocauste nazi.

«Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre tranquillement ?» «Pourquoi ne pouvons-nous pas mettre ça de côté ?» Les Mormons souhaitent que leur image soit très propre, très pure et très patriote. Il y a beaucoup de problèmes sur lesquels ils refusent que se pose le regard du monde extérieur. S'engager collectivement contre le gouvernement, voilà ce qu'ils ne veulent pas que le monde les voie faire. Ils sont comme des moutons. Ils peuvent être extrêmement hostiles, même vis-à-vis d'autres Mormons, s'ils s'écartent légèrement de la ligne adoptée. Si un évêque entre le dimanche en disant : «Voici la position que nous devons prendre», alors tout le monde doit adopter cette ligne. Si l'on déclare : «Désolé, je ne suis pas d'accord», on n'est pas simplement en désaccord avec son opinion, on l'est avec une autorité de l'église qui a fait une déclaration. Personne n'a ce droit. Quand j'ai dit à ma mère que je faisais cette interview, elle a répondu : «T'arrêteras-tu jamais de t'engager ? Ne mèneras-tu jamais une vie normale ? Tu n'y peux rien, c'est comme ça.»

Au milieu des années cinquante, Lewis Strauss, de l'Atomic Energy Commission a déclaré : «Les gens doivent apprendre à vivre avec les choses de la vie, et les choses de la vie ce sont les retombées.» **Pensez-vous que ce refus de penser, le fait que les Mormons proscrivent tout désaccord, ait été l'une des raisons du choix de l'Utah comme victime des essais atomiques et d'autres activités militaires ?**

Bien sûr ! Qu'est-ce qu'on fait ici ? Je ne pense pas qu'on pourrait faire ça à New-York. D'abord, il y a un grand nombre de gens qui vous attaqueraient physiquement. Ils ne se contenteraient pas de rester assis en disant : «Me voici ! Faites de moi ce que vous voulez !» Ici, on a une petite communauté composée de très peu de personnes ; à cette époque-là il y avait cinq mille habitants à St George. On a un centre épiscopal (mormon) très fort qui a conclu avec le gouvernement des Etats-Unis un traité qui se résume à : «Vous nous laissez tranquilles et nous ferons de même.»

Les Mormons ont-ils perdu la capacité de juger par eux-mêmes, depuis plus d'un siècle qu'ils font exactement ce qu'on leur dit ?

Plutôt. Il y a toujours de grands préjugés ici. Les années soixante et soixante-dix sont passées et ça ne les a pas du tout touchés. Beaucoup de choses sont arrivées dans le monde et ils n'ont jamais changé. Est-ce que vous lisez les journaux ici ? Il est quasiment impossible de trouver des informations nationales. Elles changeraient les opinions, les idées, elles feraient rentrer dans le monde. Ils ne veulent pas que cela change.

A St George et à Cedar City, j'ai été stupéfaite de trouver un cancer dans chaque maison, et souvent plus d'un.

Oui. On dit qu'il n'y a pas de preuve directe, mais si vous allez interviewer les familles, elles vous parleront toutes de leurs problèmes de santé. Les pourcentages sont bien trop élevés pour être ignorés. Ils ne fument pas, ils ne boivent pas, ils sont très attentifs à leur santé. Parmi mes camarades d'école, il n'y en a aucune qui n'ait eu de problème d'accouchement. On n'y pense pas tant que l'on ne participe pas à des réunions d'anciens élèves où l'on parle à tous ses amis et où tout le monde raconte : «Moi non plus, je n'ai pas pu avoir d'enfants», ou «Les seuls enfants que j'ai pu avoir sont comme ça.»

J'ai fait deux ou trois fausses couches, et pour mes deux fils aînés j'ai dû rester au lit, allongée sur le dos, pendant presque toute la grossesse. Il a fallu me faire des piqûres pour que je sois capable de porter le bébé. C'était dans les années soixante. La plupart du temps, je saignais, ce qui risquait de me faire avorter. Douze ans plus tard, j'ai été enceinte d'un garçon. On me répétait que je n'étais pas enceinte, mais il est né au bout de six mois, pesant 965 grammes. Il a vécu, mais il ne faisait que 1,10 kilo, quand, quelques mois plus tard, après l'éclatement de ses intestins on lui a fait une micro-opération. Il est muet, très myope, il a des problèmes de coordination entre les yeux et les mains. Il me coûte un quart de million de dollars, c'est pour cela que je n'ai pas de grande maison, ni de grosse voiture. Son père s'est défilé quand il était tout petit, il est parti à cause de toutes les factures et de tous les problèmes. On les rembourse, peu importe le temps que ça prend.

On nous avait dit de ne pas sortir quand le nuage était directement au-dessus de nous. Il y avait toujours de grands vents ensuite. On appelle ça un nuage-champignon parce que c'est très épais et circulaire. La radioactivité ne s'en allait pas avec le nuage, pourtant quand il s'éloignait on nous permettait d'aller à pied à l'école ou de sortir jouer. Nous avions notre jardin, nous ramenions des fruits frais et des légumes du jardin et nous les mangions. On avait dit aux gens que tout allait bien, une fois le nuage parti. Ils sortaient et regardaient l'explosion, c'est vous dire qu'on a bien été exposés ! A nous, on n'accordait aucun de ces merveilleux privilèges. Ma mère nous protégeait beaucoup de l'extérieur, de tout le monde. Je me souviens que la terre tremblait très fort, à cinq ou six heures du matin. Ça secouait tout. Nos plats faisaient un bruit de ferraille, tout vibrait. Nous étions au sous-sol et pourtant on le sentait, ça nous jetait quasiment hors du lit. C'était si fort que ça nous faisait sauter du lit. Comme quand quelqu'un entre et vous secoue pour de bon. Ça recommençait régulièrement, c'était réglé comme une horloge. Ça se passait tout le temps.

Et les bombes étaient de plus en plus grosses, et plus dangereuses.

JAMIE STEWART

Février 1991, St George, Utah.

Quand je rendis visite à Jamie Stewart chez elle, elle était partiellement handicapée à cause d'un pied cassé. Comme cela arrive dans les cas de diabète avancé, ses os s'étaient fragilisés au point, comme elle me le dit, de se briser pour avoir «trop marché». Pendant un certain temps, elle ne s'était pas rendu compte qu'ils étaient cassés en raison de l'engourdissement des extrémités dont elle souffre : la neuropathie, autre symptôme commun aux diabétiques. Pour Jamie Stewart, sa maladie tout comme l'augmentation en flèche du nombre de diabétiques dans les zones sous le vent, ont pour origine une surexposition aux radiations. En effet, dans les Iles Marshall, où un programme d'essais de bombes à hydrogène bien plus puissant -de l'ordre de la mégatonne- a eu lieu, le nombre de diabétiques grimpa en flèche là où jadis il n'y en avait eu qu'une très faible proportion. Il n'y a pas eu d'études, ni gouvernementales, ni indépendantes, confirmant ou contredisant la croyance des Paiutes et des Shoshones, selon laquelle le diabète ravage aussi ces populations aborigènes de la même manière. Stewart, qui travaille avec les Paiutes à la réserve Shivwits, à l'ouest de St George, est absolument certaine que les diabètes qui se sont déclarés d'un seul coup, sans aucun antécédent génétique dans sa famille, à la fin des années cinquante et au début des années soixante, et qui ont tué tout le monde sauf elle, sont liés aux radiations.

"Je n'étais même pas conciente que les essais continuaient. Ce fut l'un des plus grands chocs de ma vie. Prendre position contre les essais n'était pas dans l'intérêt de l'église. Ils (les Mormons) dissuadent les gens de devenir politiquement actifs. Aussi loin qu'ils peuvent remonter, les gens se souviennent que l'église leur a recommandé de ne pas s'en mêler. Peut-être est-ce entièrement subliminal, pour faire oublier aux gens la cause réelle du cancer."

Je n'étais même pas au conciente que les essais continuent. Ce fut l'un des plus grands chocs de ma vie. A la première veillée (pour les victimes des radiations de l'Utah) *qui s'est tenue sur la Montagne Rouge en 1979 ou 1980, Gloria Gregerson m'a extrêmement émue.* (Avant sa mort, chaque fois qu'elle le pouvait, Gregerson parlait avec éloquence au Congrès, à chaque audition sur les effets des radiations des essais nucléaires. Elle racontait son enchantement d'enfant pour la «neige» des lauriers-roses autour de sa maison, près de Bunkerville, dans le Nevada. Comme elle n'avait encore jamais vu de neige dans le désert, elle secouait les branches et la neige lui retombait dessus. Mais c'était un blizzard de retombées de bombes atomiques.) *Je l'écoutais parler, et en la regardant, à la manière dont elle parlait, à son regard, j'ai su qu'elle était mourante. Je savais qu'elle souffrait... Il faisait un temps froid et pluvieux. Nous étions à cet office du souvenir* (pour des victimes des radiations) *et je me souviens que j'étais là, debout, entendant dire qu'on faisait encore des essais ! Cela ne m'avait jamais traversé l'esprit auparavant. J'étais atterrée.*

Quand votre diabète s'est-il manifesté ?

En 1962, quand j'avais neuf ans. En même temps, à peu près, il s'est manifesté chez tous les cousins de ma famille, ceux de la région de l'Utah, alors qu'il n'y en avait jamais eu jusque-là dans la famille. Il n'y en a aucune trace chez mes oncles et mes tantes. Mes parents n'en avaient pas, ni aucun de mes grands-parents. D'un seul coup, sur une période de cinq ans quatre cousins l'ont attrapé et aujourd'hui, je suis la seule en vie pour en parler.

Mon opinion ne changera jamais : les rayonnements ionisants ont causé mon diabète. Je pense que la communauté médicale prépare les jeunes diabétiques à l'inévitable. Il faut comprendre que si on a du diabète à neuf ou dix ans, à trente ou quarante, c'est la fin de la vie active, créative, même si ce n'est pas la fin de la vie. Disposer de toute sa jeunesse pour y penser est une situation unique. Ça vous change la vie, vraiment ça la change. On dirait qu'on ne progresse pas beaucoup pour traiter les complications, telles que les maladies des vaisseaux sanguins -la neuropathie en est une- des troubles du système nerveux, une perte d'acuité visuelle. J'ai déjà eu un traitement au laser pour un œil à l'automne dernier et j'ai une neuropathie. Les os vieillissent et se fragilisent. On devient vieux avant l'âge.

Le taux de diabètes de la population indienne est de soixante pour cent, des diabètes de type 1. Normalement on est diabétique après trente ans, mais eux, ils ont une vingtaine d'années. Il n'y a même pas un spécialiste qu'ils puissent aller consulter. Les médecins d'ici traitent le diabète comme s'il pouvait se soigner avec de l'aspirine. La personne la plus âgée dans la réserve Shivwits a la soixantaine.

Qu'est-ce qui empêche les gens d'ici de réagir et d'être actifs ? Quelle rôle joue la doctrine mormone pour réfréner la riposte des gens à cette tragédie ?

Mon père vient d'une communauté mormone, mes grands-parents étaient des polygames de Kanosh, dans l'Utah. Mais j'ai coupé le cordon pendant la guerre du Vietnam. C'est à ce moment-là que j'ai rompu et je ne suis jamais revenue sur le passé. Prendre position contre les essais n'était pas dans l'intérêt de l'église. Les Mormons dissuadent les gens de devenir politiquement actifs. Ils utilisent comme ligne directrice ce que leurs officiels de l'église leur disent et je pense que, aussi loin qu'ils peuvent remonter, les gens se souviennent que l'église leur a recommandé de ne pas s'en mêler.

J'éprouve une colère terrible en pensant au mal que j'ai eu et à ce qui m'attend encore. C'est très probablement de la faute du gouvernement. Mes amis et la famille que j'ai perdus, c'est de la faute du gouvernement. Ils ne peuvent même pas nous donner une étude décente, sans même parler de la vérité. Une des plus importantes populations de diabétique se trouve ici, dans le Comté de Washington et le taux est incroyablement élevé dans ma tranche d'âge. Dans cette région on nous refuse même un médecin pour le diabète, un spécialiste. Il faut aller à Las Vegas ou à Salt Lake.

Ici dans le Comté de Washington, la seule option thérapeutique possible quand on a le cancer est un traitement avec davantage de radiations - on n'offre pas de chimiothérapie ici, seulement une salle de traitement au cobalt.

Selon vous, quel est le sens de l'absence de chimiothérapie dans un centre anti-cancéreux situé dans une zone appelée «l'allée du cancer» ?

Une tromperie ! Je n'ai pas de réponse. Peut-être est-ce entièrement subliminal, pour faire oublier aux gens la cause réelle du cancer. Vous connaissez ces vieux trucs des années cinquante, quand M. Atome venait à la télévision ? Je m'en souviens très bien. «M. Atome est votre ami. Pour nous il sauvera l'avenir !» Le souvenir de M. Atome et de ses muscles remonte à mon enfance. A l'école élémentaire, nous avions des exercices sur la bombe atomique : nous devions rentrer chez nous en courant le plus vite possible ; au moment où nous arrivions à la porte notre mère nous chronométrait pour voir combien de temps cela nous avait pris, puis nous devions ramener nos résultats à l'école. Peut-être que la thérapie par les rayons relève de la même propagande. C'est pour une bonne part ce qui m'a rendu terriblement furieuse.

Je suis suffisamment en colère pour remettre en cause le mouvement non-violent, à la vue du peu de progrès que nous avons réalisés, puisqu'on se prépare encore à aller à la guerre[1]*, avec les millions et les milliards de dollars que ça coûte. Avons-nous pris le mauvais chemin ? Nous avons l'air de n'avoir rien fait en manifestant au site d'essais dans le calme, avec nos prières et notre amour ; même si cela nous a changé, peut-être sommes-nous allés dans la mauvaise direction. Peut-être aurions-nous dû résister franchement. Je ne peux croire que nous n'ayons pas changé les gens, que nous n'ayons pas changé leurs opinions.*

Je suis aussi naïve et stupide que je l'étais il y a vingt ans.

1. La guerre du Golfe.

“On suppose que nous, le peuple d'origine, sommes ici depuis 5 ou 6 000 ans. Nous avons dit au Department of Energy que nous ne voulions pas que les sites d'inhumation qui se trouvent sur le site d'essais soient dérangés. Le monde entier est notre cathédrale. Qu'est-ce que ça vous ferait si on entrait dans une de vos cathédrales et qu'on y faisait passer un bulldozer ?”

WILLIAM ROSSE, SR.

Novembre 1988, Upper Reese River Valley, Nevada.

Porte-parole des Shoshones de l'Ouest.

Les Shoshones de l'Ouest possèdent la terre sur laquelle se trouve le site d'essais. Personne n'est jamais venu nous voir, ne serait-ce que pour dire : «Coucou !», quand on l'a installé ici. Par une proclamation présidentielle de 1951, on a déclaré que c'était un site d'essais pour les bombes atomiques. On a fait un grand nombre d'essais en atmosphère jusqu'en 1963. Les retombées se sont déposées sur la terre, sur les arbres. Ils font encore des expérimentations ici et ils disent que toutes les radiations sont confinées, mais une partie s'échappe. Récemment, il y a eu un essai, Mighty Oak[1]. Ce coup-là, pour le relâcher dans l'air, ils ont attendu que les radiations arrivent de Tchernobyl et ils ont fait porter la responsabilité du rayonnement sur cet accident. Ils appellent ça «évacuation contrôlée», mais une chose pareille, ça n'existe pas. Comment contrôlent-ils ça, je n'en sais rien. On enlève les radiations, et on laisse partir les autres trucs ? Pas possible.

Peu de temps après l'accident de Mighty Oak, après avoir entendu certaines accusations de physiciens et d'autres scientifiques engagés, selon lesquelles on avait calculé le moment de l'évacuation de radiations du tunnel d'essai pour qu'il coïncidât avec le nuage de Tchernobyl, j'interviewai au magnétophone Barbara Yoerg, la fonctionnaire des affaires publiques du site, et je lui posai des questions précises à ce sujet. Tête basse, sa seule réponse fut un silence glacial. Je lui demandai sans détours si le site d'essais se souciait des effets des lâchers de radiations sur les «sous le vent», dans l'Utah. Elle répliqua, avec un rire méprisant : «Ces gens de l'Utah se foutent des radiations.»

La vérité, c'est qu'on estime que quinze pour cent des essais souterrains ont laissé échapper des radiations en dehors des limites du site d'essais. Le Department of Energy l'a admis. Cependant, on n'a fait aucune étude, pas même pour examiner la quantité de rayonnement résiduel de l'époque des essais atmosphériques et plus tard des essais souterrains, ce qui pose encore un problème énorme de nettoyage à l'intérieur du site d'essais. Pendant quarante ans, la plupart de ces radiations ont été dispersée sous le vent par des phénomènes naturels tels que des violentes tempêtes de sable saisonnières. J'ai assisté à l'une d'elles pendant que je vivais à Las Vegas. Un nuage sombre et tourmenté est soudain apparu à plus d'1,5 km de haut, s'approchant de la direction du site d'essais et s'interposant devant le soleil au point de créer un faux crépuscule. Bientôt les grains de sable frappaient les fenêtres alors que des vents soufflant en tempête précipitaient l'épais brouillard brun à travers la ville. Je me suis trouvée dans mon véhicule au milieu d'autres tempêtes de ce genre, et après le retour au calme, j'étais assise dans 30 cm de sable malgré les fenêtres et les déflecteurs fermés. On ne peut y échapper, mais par ailleurs il n'y a pas de projets pour recouvrir les zones extrêmement radioactives du site d'essais.

Les Indiens sont en très mauvaise santé : ils ont de l'arthrite et ils sont diabétiques. Presque tous ceux que j'ai vu ont de très mauvaises arthrites, si mauvaises que certains peuvent à peine bouger. Il y a des années, ils dépassaient les cent ans et ils galopaient comme des gamins de vingt ans. Ma grand-mère avait cent treize ans quand elle s'est éteinte en 1947. Et notre peuple n'a jamais souffert de diabètes auparavant.

Une de mes petites-filles est née complètement aveugle. Elle ne s'est pas développée dans l'utérus de sa mère. A sa naissance elle avait les yeux complètement blancs. En grandissant, ils ont commencé à se développer un petit peu, elle n'a que des pointes d'épingle comme pupilles, puis un petit peu de coloration, une légère nuance bleue, a commencé à apparaître. On a dit qu'elle ne verrait jamais, qu'on pouvait juste lui fabriquer des lentilles de contact pour qu'elle paraisse normale. Elle a sept ans maintenant, elle va sur les huit. Sa famille a déménagé en Californie pour lui trouver un meilleur enseignement, adapté à son état d'aveugle. Nous nous sommes rendus compte qu'elle avait des problèmes de thyroïde, parce qu'elle était trop petite et qu'elle a dû prendre des hormones de croissance. J'ai l'impression que sa mère ou son père ont été contaminés par certaines retombées alors qu'ils vivaient dans la réserve. Il y a beaucoup de problèmes de thyroïde ici. Un bon nombre de gens sont morts jeunes du cancer.

Depuis 1981 j'ai combattu le gouvernement : d'abord contre le système du missile MX qu'on voulait installer sur notre terre, puis contre les expérimentations, et maintenant contre les avions supersoniques qui nous survolent. La première fois que je suis allé au site d'essais, c'était en juin 1986. Puis en novembre, le chef de la nation Shoshone, Jerry Miller, et quelques-uns d'entre nous m'y ont rejoint pour une manifestation où il y avait pas mal de monde. Nous avions lancé une citation à comparaître aux policiers parce que c'étaient eux, et pas nous, qui entraient sur un terrain privé. Ils n'ont pas l'autorisation d'être ici. Le gouvernement ne peut la leur donner, parce qu'il ne possède pas la terre, nous sommes les propriétaires. En réalité, nous ne possédons pas la terre, cet Homme Là-Haut (en pointant un doigt vers le ciel) *est le propriétaire. Nous en sommes simplement les gardiens.*

On suppose que nous, le peuple d'origine, sommes ici depuis cinq ou six mille ans, peut-être plus. On a trouvé des vestiges d'indiens ici, dans les marais, à la réserve de Stillwater ; il pourrait s'agir de Paiutes ou de Shoshones d'il y a huit mille ans. Apparemment, mon père était un chef, il en avait les attributs, les plumes et les habits en peau de daim ; les voisins les lui ont volés quand ils habitaient en Californie. Nous avons dit au Department of Energy que nous ne voulions pas que les sites d'inhumation qui se trouvent sur le site d'essais soient dérangés. Nous ne pouvons enlever les restes parce qu'une fois qu'on est confié à la terre en un point précis, cet endroit est celui où l'on reste pour l'éternité. Les Indiens n'approuvent pas le déménagement des restes parce qu'il peut arriver beaucoup de choses si on le fait. Ceux qui ne sont pas Indiens ne le comprennent pas. Le pouvoir de cet Homme Là-Haut, ils n'y croient pas. Tout le monde a constamment considéré les autochtones comme des sauvages, des païens, des ignorants, cela parce qu'ils n'allaient pas à l'église. Cette terre est leur église. Où qu'ils soient, ils rendent hommage aux dieux, ils prient, l'endroit où ils vont n'a pas d'importance. Le monde entier est leur cathédrale.

Qu'est-ce que ça vous ferait si on entrait dans une de vos cathédrales et qu'on y faisait passer un bulldozer ? C'est ce qui nous arrive ici. Ce qu'ils essaient de faire, c'est de passer leurs gros bulldozers, leurs engins d'équipement et de mettre notre église en pièces ! C'est ainsi, c'est la manière de croire des autochtones, en la terre, même en l'eau. Quel que soit l'endroit où l'on se trouve, c'est un territoire sacré : notre cathédrale.

1. Cet essai souterrain a été effectué le 10 avril 1986.

Distributeur de journaux à St. George, Utah. Photo Dorothéa Lange, 1953.

GENEAL ANDERSON

Avril 1991, Cedar City, Utah.

Porte-parole de la tribu des Indiens Paiutes de l'Utah.

On n'avait qu'à regarder vers l'ouest, c'était rose. Parfois, le soleil était rouge. Je m'en souviens, mais je ne me rappelle pas avoir su ce qui se passait, avoir su quelque chose sur les essais effectués au Nevada. J'étais une enfant, je suis née en 1952. On ne nous avait jamais dit ce qu'étaient les nuages roses. Si on ne vous le dit pas, vous n'apprenez rien de ce qui se passe.

Dans notre histoire répertoriée, il y a un trou qui va de 1954 jusqu'à la fin des années 70, pendant ce que j'appelle notre "époque de conclusion". Le gouvernement fédéral a mis fin à la tribu, ce qui signifie que nous avons cessé d'être reconnus en tant qu'Indiens. Durant cette période, il s'est passé beaucoup de choses, des gens se sont retrouvés isolés, il y avait là un vide, un trou. Le 3 avril 1980 la tribu a été réinstallée en tant que tribu reconnue au niveau fédéral et il a fallu faire face à beaucoup de besoins médicaux. Nous remarquons qu'actuellement le nombre de diabètes est élevé à St George et que dans la région de Kanosh, il y a davantage de maladies du sang et quelques cancers des os. Il y a eu un taux élevé d'arthrite dans la tribu. Dans les années 70, dans la région de Moapa, près de Las Vegas, où je vivais à l'époque, je m'étais rendue compte que des gens avaient le cancer. Je connais le cas dans les années 60, d'un petit garçon, un cousin, qui venait tout le temps nous voir ; il est venu un été, il avait beaucoup de saignements de nez. Quand ils sont rentrés dans leur réserve, on a découvert qu'il avait une leucémie. Ce fut mon premier contact avec ces maladies, en 1963 ou 1964. Il avait quatre ou cinq ans. Ma mère est morte en 1986. Elle a perdu du poids très brutalement, elle se faisait des bleus très facilement. Elle avait une leucémie. Quant elle était petite, elle vivait tout près de la frontière entre l'Utah et le Nevada, près de la région d'Indian Park, et puis à Cedar City.

"Nous considérons la terre comme la Terre Nourricière, et nous sommes censés en être les gardiens. On nous a pris notre terre. On nous en a écartés. Nous partageons tous une cause commune. Nous voulons que notre peuple soit en bonne santé, mais nous ne pouvons l'être si les essais nucléaires continuent."

Un Shoshone m'a dit que l'installation du site d'essais sur cette terre était un blasphème et une profanation de ce que son peuple considère comme sacré. Estimez-vous que les radiations qui sont venues chez vous ont souillé votre terre et votre peuple ?

Oui. Nous vivons au jour le jour, nous ne sommes pas complètement réglés sur ce qui se passe au niveau national. Nous disons que nous sommes les protecteurs de la Terre nourricière, et cependant le seul moyen qui permette à certaines tribus de gagner de l'argent est d'avoir ce genre de choses dans leurs réserves, cela, ou disons un incinérateur. Nous avons besoin de revenus. Nous sommes une cible de premier choix. Peut-être notre tribu manque-t-elle de savoir.

Notre ancienne réserve était à Indian Park. Nous avions 4 000 hectares, nous étions le plus petit groupe des Indiens Paiutes de l'Utah. Le rayonnement produit un effet sur les plantes, alors on sait qu'il affecte la récolte dont on dépend. Ça touche nos pignes (un élément de base des régimes alimentaires des indiens de l'Ouest). *Nous considérons la terre comme la Terre Nourricière, et nous sommes censés en être les gardiens. Les époques changent, donc chacun a probablement une opinion différente. Mais comme les générations se succèdent, nous espérons que nous pouvons garder ce souci de nous occuper de la terre. Je pense que nous avons été atteints par les radiations du Nevada. Il se peut que le cancer ne soit pas le seul risque sanitaire. Dans l'une de nos régions, nous avons un nombre élevé d'arthrites, des quantités élevées de maladies du sang. En tant que personne qui travaille dans la communauté et qui est engagée dans la recherche d'informations pour des indemnités, j'estime qu'on nous a exclus. On nous a oublié, une fois de plus. On nous a pris notre terre. On nous en a écartés. On a dit : «Ça ne les intéresse pas, ça ne les concerne pas.» Si, nous sommes concernés. Le passé, ce qui est arrivé à nos familles, nous concerne, et ce qui leur arrivera à l'avenir nous concerne. Nous envoyons des avis pour faire savoir aux gens quelles actions il est nécessaire d'entreprendre. Oui, nous devons faire quelque chose. Oui, nous avons besoin d'être entendus. Nous partageons tous une cause commune. Nous voulons que notre peuple soit en bonne santé, mais nous ne pouvons l'être si les essais nucléaires continuent.*

"On ne pensait pas que notre gouvernement pouvait faire quelque chose de mal. On pense qu'il est le plus fort et le meilleur. Maintenant, j'ai une opinion différente. On peut s'occuper d'autres pays, des Iles Marshall, des victimes d'Hiroshima. Il se moque complètement des gens d'ici. Je ne comprends pas ça."

WILFORD et HELEN NISSON JOLLEY

Mars 1984 et avril 1989, Washington, Utah.

Pendant de nombreuses années, Helen Nisson et Wilford Jolley ont habité deux maisons voisines de la petite communauté de fermiers de Washington, dans l'Utah, au-dessus d'une butte de roche rouge au nord de St George. «Quatre cents personnes seulement vivaient ici. Je suppose que c'est pour cette raison que cela n'avait pas d'importance de nous exposer aux retombées. Ils disaient : "Ça ne vous fera pas de mal, ça ne vous fera pas de mal." C'est bizarre, ça ne faisait pas de mal si ça nous arrivait dessus, mais ça aurait fait du mal si c'était allé de l'autre côté (vers Las Vegas et Los Angeles)». Les familles étroitement liées, souvent parentes, furent choquées d'apprendre en 1959 que Sheldon, le fils de Darrell et Helen Nisson, âgé de treize ans, était en train de mourir d'une leucémie.

C'était un gosse plein de vie, il était en pleine forme. Rien ne clochait chez lui, jusqu'à Pâques. Il est resté plus ou moins allongé sur la couverture pendant que les gosses jouaient. Il est allé de plus en plus mal. Il avait eu une hémorragie derrière un œil et il ne voyait pas très bien. Il était prêt à partir à la chasse avec Charles, je lui ai dit : «Tu ferais bien de te dépêcher de te préparer», et il a répondu : «Je pense que la chasse, c'est terminé pour moi.» Il a sûrement compris ce qui se passait. Nous l'avons conduit à l'hôpital où on lui a fait un examen du sang. Il avait une très mauvaise leucémie. On nous a envoyés à Salt Lake et ensuite, il n'a vécu que six semaines. Il était très brave. Ça nous crevait le coeur de ne rien pouvoir faire pour lui. Il conduisait un tracteur pour son père, un petit Caterpillar, il le conduisait autour de la ferme. Il était très habile. Ça faisait pitié de savoir qu'on ne pouvait rien faire pour l'aider et qu'il allait falloir s'en séparer. Autrefois, il n'y avait que soixante quinze gamins dans notre école, et, voyez-vous, personne n'avait jamais eu de leucémie, cette maladie qui change le sang en eau. Dans cette école minuscule, deux enfants sont morts à deux mois d'intervalle. Il y a eu aussi un petit bébé à Enterprise et une fille de seize ans à St George qui sont morts en même temps. Rien qu'à Washington, sept personnes sont rapidement mortes de leucémie.

Je ne parvenais pas à supporter la mort de Sheldon et j'ai pensé que je devais avoir d'autres enfants. Alors j'ai recommencé. J'ai eu deux autres petits bouts de choux en 1961 et 1965. Ils sont toujours en vie, mais Bruce est constamment malade. Malade, malade, malade, malade. Il est né en 1952. Il va tout le temps voir le médecin. Au fond de la gorge, il y a une deuxième série d'amygdales, ou autre chose, et elles enflaient beaucoup. Il vient de subir une opération de la gorge il y a un mois. Il est allé se faire opérer en espérant qu'il irait mieux. Les médecins ont dit que c'était une opération difficile. Les saignements ont continué pendant quelques jours et on a dû y retourner. Ils ne s'arrêtaient pas, alors ils ont dû recommencer l'opération et il doit rester constamment sous pénicilline.

En 1956 ou 1957, on courait dans tous les sens à la recherche d'uranium. Darrell travaillait dans la pierre, nous avions une société qui vendait de la pierre à bâtir. Il a acheté un compteur Geiger en racontant qu'à la carrière de pierre là-haut, on disait que les compteurs devenaient fous. On montait là-haut pour marquer son territoire et devenir riche, parce que c'était très radioactif. Ces gens pensaient que c'était de l'uranium, mais ce n'était que les retombées. Un petit peu en-dessous, il n'y avait rien. Darrell aussi a été en mauvaise santé pendant longtemps, plus de deux ans. Quand cela a commencé, son sang était bizarre et il avait de l'arthrite dans les

os. Puis son sang est devenu clair. Je n'en connais pas la cause. Il a eu beaucoup de transfusions sanguines et a fait beaucoup d'hémorragies. On n'a pas dit que c'était une leucémie.

Peu de temps après qu'Helen Nisson eut perdu son mari, Wilford Jolley perdait sa femme ainsi que plusieurs de ses frères et de leurs épouses.

Tout ce que je sais c'est que j'ai perdu ma femme, trois frères et deux belles-soeurs en peu d'années. Ma femme était atteinte dans tout le corps. Nous allions souvent pêcher ensemble, puis elle a eu des problèmes pour monter et descendre les collines. Elle a fait davantage de siestes, elle a bougé plus lentement. Je l'ai emmenée à Las Vegas se faire faire quelques radios et on n'a rien pu trouver. Elle est restée une semaine à l'hôpital et puis elle a voulu rentrer à la maison. Nous l'avons ramenée à la maison une semaine, puis il a fallu la reconduire là-bas une autre fois, et c'était fini. En deux semaines, elle était morte.

«Elle est partie comme ça. Ce fut un choc pour tout le monde,» se souvenait Helen, en regardant par la fenêtre l'ancienne maison des Wilford, de l'autre côté de leur pelouse et du potager. «Dans tous les foyers de ce pâté de maisons, il y a eu des cancers.» Une nouvelle relation qui les rendait visiblement radieux était née de leurs tragédies communes et de leurs nombreuses années de voisinage immédiat. A l'époque de notre première entretien, Wilford Jolley était un homme remarquablement élégant et solide, large d'épaules, dont les mains paraissaient assez fortes pour soulever un tracteur. Helen Nisson Jolley était jeune mariée et amoureuse pour la seconde fois, elle avait de nouveau l'impression qu'autour d'elle tout était doux et printanier. Cependant, quand en 1989 je lui ai rendu visite une nouvelle fois, Helen, en larmes, était dans tous ses états. Son Wilford, rentré de l'hôpital quelques jours auparavant, ressemblait à un squelette recouvert de peau allongé sur leur lit, dans la chambre obscurcie. «Je peux à peine penser. Ne me demandez pas de parler !» dit-elle une main sur le front. «On vient de lui enlever la plus grande partie des intestins. Est-ce que je suis encore en train de perdre un mari ?»

On ne pensait pas que notre gouvernement pouvait faire quelque chose de mal. On pense qu'il est le plus fort et le meilleur. Ils sont seuls à être dans le droit chemin et on les respecte. Notre gouvernement était parfait. Maintenant, j'ai une opinion différente. Il peut s'occuper d'autres pays, des Iles Marshall, des victimes d'Hiroshima. Il se moque complètement des gens d'ici. Je ne comprends pas ça. Je pensais que le patriotisme était une chose extraordinaire. Il s'est passé beaucoup de choses qui font qu'on n'a plus ce sentiment.

"Je n'ai rien demandé. Je leur ai écrit pour dire que s'ils faisaient un recensement des enfants qui avaient ce genre de chose, nous avions une fille atteinte de leucémie. Quand je suis allée demander aux militaires les dossiers médicaux de Mayleen, ils n'ont pas voulu me les donner. L'officier juriste de la base aérienne de Hill a essayé de me faire comprendre que j'étais anti-Américaine. Il a fait une remarque : «Eh bien, quand il y a une guerre, il y a des morts. Si les essais doivent tuer quelques personnes pour sauver le reste du monde, alors, c'est une chose nécessaire.» Si nous avions été des étrangers, ils auraient fait tout ce qu'ils pouvaient pour nous."

GLENNA BERG

Octobre 1988, Mesquite, Nevada.

Cliff Berg était militaire, il était souvent loin de chez lui quand il était de service en Angleterre ou en Floride, mais il était basé dans l'Utah, au nord de Salt Lake City.

Il a choisi la base (de l'Air Force) de Hill parce qu'il est tombé amoureux de St George en m'épousant. C'est là que nous nous rendions chaque fois que nous avions un moment de

congé. Nous n'y étions pas à chaque explosion, mais je m'y trouvais lors de deux d'entres elles. C'est à ce moment-là qu'elle (sa fille) a été irradiée, à l'époque où je vivais ici avec mes amis, quand il était en Angleterre.

Quand les amygdales de ses enfants furent infectées, Glenna Berg, accompagnée de sa soeur, les emmena à la base aéronautique de Nellis, près de Las Vegas, pour qu'on les leur enlève.

Le lendemain, nous les avons ramenés à la maison. La voiture est tombée en panne de ce côté de Glendale, aussi nous sommes-nous retrouvés coincés là pendant un moment, deux ou trois heures. Ce jour-là ils ont fait un de leurs essais. Il y avait un peu de poussière rougeâtre sur les voitures, une sorte de cendre.

C'était le 25 avril 1953 et le tir de Simon (43 kilotonnes) avait produit des retombées qui «ont couvert les plateaux et les montagnes voisines de poussières contenant assez de radiations pour que, dans un effort hâtif et improvisé pour minimiser le danger, le gouvernement soit forcé de mettre en place des barrages routiers et des centres de décontamination... Ce tir a considérablement accru la contamination externe globale des séries d'essais.»[1]

Un matin, j'étais dans la cuisine en train de prendre mon petit déjeuner et Mayleen, ma fille, est arrivée en rampant de sa chambre. Elle ne pleurait pas, ni rien de ce genre. Je lui ai dit : «Tu fais ton bébé aujourd'hui ?» Elle m'a répondu : «Quand je me lève, ça me fait mal. Je ne peux pas me lever, ça fait mal.» Je l'ai emmenée à l'hôpital militaire, ils ont diagnostiqué une leucémie aiguë lymphatique[2]. Elle avait alors quatre ans et demie, et elle est morte à six ans. Elle avait une hémorragie de tout le système. Au moment où on a trouvé ce qu'elle avait, les journaux ont commencé à publier des histoires. Pour commencer, mon frère Elmer a perdu sa femme. Elle avait une combinaison de maladie de Hodgkin et de leucémie alors qu'elle avait trente ans. Une de mes amies, une voisine, Helen Nisson -elle et moi sommes nées à un pâté de maisons l'une de l'autre et avons joué ensemble toute notre enfance- a perdu son petit garçon, Sheldon. Puis ma soeur est morte à peu près deux ans après avoir eu un cancer du poumon. Elle n'a jamais fumé une cigarette de sa vie. Des deux côtés de ma famille, c'étaient des gens qui vivaient longtemps. Dans notre famille on meurt à 80, 90, voire même 100 ans.

Jusqu'à présent, dans l'entourage familial immédiat de Glenna Berg, onze personnes sont mortes d'un cancer. Sa fille Charlotte a aujourd'hui trente-deux ans, elle est stérile et sa colonne vertébrale se dégrade. Inquiète pour la santé de Charlotte et pour celle du reste de la famille, Glenna décida d'obtenir des exemplaires répertoriant de toutes les informations médicales s'y rapportant.

Je n'ai rien demandé. Je leur ai écrit pour dire que s'ils faisaient un recensement des enfants qui avaient ce genre de chose, nous avions une fille atteinte de leucémie. Alors ils sont venus en disant qu'ils examinaient tous les enfants qui avaient des goitres. Mais alors pourquoi a-t-il fallu que nous retournions à la base de Hill pour découvrir que Charlotte en avait un de la taille d'une pièce de cinquante cents ? Chez un enfant de 2 ans, non, ce n'est pas courant. On examinait ces enfants de St George parce que beaucoup d'entre eux commençaient à en avoir.

Je n'ai même pas demandé à être partie prenante de ce procès (Irène Allen et autres contre les Etats-Unis)*, mais je m'y intéressais. Cliff a dit : «Allons-y pour nous inscrire.» Quand je suis allée demander aux militaires les dossiers médicaux de Mayleen, ils n'ont pas voulu me les donner. Ils m'ont envoyée à un juriste de Hill* (la base de l'Air Force) *qui a essayé de me faire comprendre que j'étais anti-Américaine. Il a fait une remarque : «Eh bien, quand il y a une guerre, il y a des morts. Si les essais doivent tuer quelques personnes pour sauver le reste du monde, alors, c'est une chose nécessaire.» Il me fit remarquer : «Quand un militaire fait des vagues, ce n'est pas bon pour son dossier.» On m'intimidait, parce que je voulais mes dossiers !*

Cela me rend amère. Je pense que si nous avions été étrangers, ils nous auraient payés et se seraient occupés de nous depuis des années. Nous avons été accommodants et nous nous sommes fait avoir. C'est un crime. Je ne suis pas contre le gouvernement, ni rien. Je pense qu'il n'y a pas de meilleur pays au monde, mais il leur est facile de dire, comme l'a fait cet avocat des militaires : «Parfois on doit inventer des choses pour protéger 99 % des gens, et si l'on tue l'autre centième, ce n'est que la guerre.» Je pense qu'ils ont probablement considéré les choses de cette manière, il ne s'agissait que d'une perte minime. Si nous avions été des étrangers, ils auraient fait tout ce qu'ils pouvaient pour nous.

1. Wendell Rawls Junior et A. O. Sulzberger Junior, *New York Times* du 12 août 1979. (NdA)

2. En fait, le nom exact est : leucémie aigüe lymphoblastique.

Rulea Brooksky mère de neuf enfants et Alta Brooksby Petty.
"Le jour des obsèques de mon mari se déroulaient aussi celles d'un père de huit enfants, originaire de la même partie de l'Utah. Il avait eu la même tumeur au cerveau."

RULEA BROOKSBY et ALTA BROOKSBY PETTY

Octobre 1988, American Fork, Utah.

Victor, le mari de Rulea Brooksky est mort vers trente ans d'un cancer du cerveau, la laissant seule avec neuf enfants. Sa mère, Alta Brooksby Petty, se souvenait qu'on voyait l'éclair de l'explosion des bombes de leur maison de Kanas, une ville à la frontière de l'Utah, surnommée l'Arizona Strip. Je lui demandai si elle avait entendu parler d'Hiroshima et de Nagasaki - et si elle n'avait pas été effrayée par la proximité des bombes atomiques.

Je n'avais pas bien compris que c'était la même chose, je pense. Nous nous imaginions que c'était très loin, cependant nous pouvions sentir les explosions et nous les entendions. Elles illuminaient le ciel, ensuite le gros champignon s'élevait.

Vers 1960, les gens de l'Arizona Strip avaient une vague idée que quelque chose n'allait pas du tout.

Nous n'avions pas vraiment entendu parler de la leucémie. Nous nous demandions ce qui pouvait la provoquer. Odessa Burch a été la toute première pour qui nous avons su. Elle s'est laissée mourir de faim. Elle n'était plus qu'un sac d'os. Puis, peu de temps après, il y a eu mon fils Kenny.

Les cancers ont frappé ces petites communautés par vagues dures. D'abord les leucémies. Quinze ou vingt ans plus tard les tumeurs à gestation lente. Le pénible réveil de Rulea Brooksby a eu lieu à la morgue.

Le jour des obsèques de mon mari se déroulaient aussi celles d'un père de huit enfants, originaire de la même partie de l'Utah. Il avait eu la même tumeur au cerveau. Cela m'a paru étrange. J'ai essayé de calculer les possibilités, de comprendre pourquoi une chose pareille était arrivée à mon mari. Il m'avait raconté qu'à huit ans, il avait regardé par la fenêtre de sa salle de bains ce gros nuage de fumée qui venait de Las Vegas. Si la fumée et la poussière voyagent comme on le dit, ce doit être allé partout. Ce dont je suis fondamentalement sûre, c'est qu'il n'y a pas eu de mise en garde.

Alta Petty n'a pas perdu que son fils, mais elle se souvient que peu après, son plus jeune frère a disparu : «Tumeur au cerveau, presque la même que celle de Vic.» Il y eut aussi beaucoup de naissance d'enfants malformés.

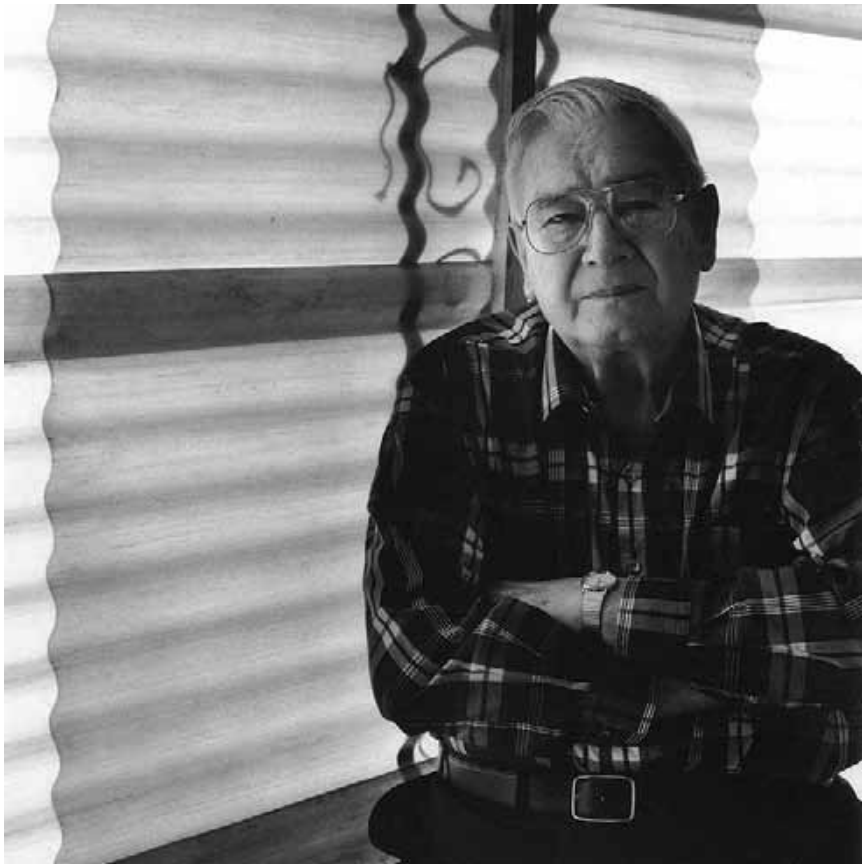
Un bébé, le fils de Dale et Teresa Johnson, est né avec une seule main. Il était difforme. Derrick, le fils de Connie, tous ses petits intestins étaient à l'extérieur, posés sur son petit estomac. C'était le premier enfant de ma plus jeune fille. Cinq ou six familles ont perdu des bébés. A cette époque, il y a eu tout un tas de fausses couches. On pouvait s'en rendre compte en lisant les pierre tombales de Fredonia. C'était très étrange, d'habitude nous ne perdions pas les bébés comme ça.

Sa femme et sa mère décrivaient Victor Brooksby comme un garçon qui adorait vivre dehors, travailler aux champs, être avec le bétail, tout ce qui fait la vie de la plupart des jeunes du sud de l'Utah et de l'Arizona Strip.

En 1953, il devait avoir huit ans. C'est au moment où j'ai entendu dire que cette grosse bombe avait frappé à Vegas que je me suis rappelée qu'il m'en avait parlé, qu'il se souvenait l'avoir vue comme s'il y était. En août 1984, nous avons réalisé que ses actes n'étaient pas normaux. Son écriture était un gribouillis, il n'arrivait pas à retenir les choses, il n'arrivait

pas à exprimer ce qu'il voulait dire. Il traînait la jambe droite, il commençait à avoir le côté droit légèrement paralysé. Nous lui avons fait passer un scanner et nous avons découvert qu'il avait deux ou trois petites tumeurs au cerveau. Nous avons été secoués. Nous ne comprenions pas d'où elles venaient. Il avait eu une excellente santé toute sa vie. Au début, je n'ai pas pensé qu'il nous quitterait. Sa mort nous a secoués, il a été emporté en six mois. Il avait 39 ans.

Sur la fin, les choses ont empiré. J'ai fait une dépression. Je me sentais mal du fait qu'il ne lui était pas possible de me parler. Il ne pouvait même pas écrire. Je voulais tant connaître ses sentiments. Il était à peine capable de dire un mot. Cela m'a toujours posé beaucoup de problèmes, nous n'étions pas du tout capables de communiquer ni d'exprimer de sentiments. A cette époque, nous avions tous les gamins ici. Mes enfants ne sont pas très ouverts, ils ne sont pas comme leur père. Ils gardent beaucoup de choses pour eux. Je sais que ça a été dur, mais en tant que membres de l'église des Saints du Dernier Jour, ça nous a fortifiés, étant donné que nous savons que nous serons ensemble pour toujours. L'Evangile nous a donné beaucoup de force, tout comme les enseignements de leur père, qui était si proche des enfants. Je sais qu'il a été dur pour eux de ne plus avoir de père, puisqu'il était proche d'eux. Vic était une personne très, très attentive. Il était toujours prêt à faire tout ce qu'il pouvait pour aider les autres, prêt à se retrousser les manches pour rendre service à tout le monde.



"J'ai commencé à ressentir un très mauvais goût métallique dans la bouche. Je n'ai pas pu le faire disparaître en me brossant les dents et je ne me souviens pas du nombre de jours qu'il a fallu avant qu'il disparaisse. J'ai continué à vivre pendant au moins six ans et puis tout d'un coup, une plaie est apparue sur ma langue à côté de ce plombage au goût métallique. On voyait le cancer à l'œil nu, une petite boule jaune avec des pattes qui en sortaient, comme une araignée. Le docteur m'a enlevé un quart de la langue. J'ai dû réapprendre à parler."

ALFRED ROSENHAN

Juillet 1988, Murray, Utah.

Le 31 août 1957, on a fait exploser au site d'essais du Nevada une bombe atomique presque quatre fois plus grosse que celle qui avait détruit Hiroshima. Smoky[1] portait bien son nom : d'après les sidérurgistes qui la construisirent, l'intérieur de la tour de 150 mètres de haut dans laquelle se trouvait la bombe fut rempli de plusieurs tonnes de charbon. Cet essai, dont l'Atomic Energy Commission savait qu'il serait extrêmement "sale" -en ce qui concerne les produits de fission-, avait été ajourné plusieurs fois, les vents soufflant dans la direction des villes bien plus peuplées de Las Vegas et de Los Angeles. Les vents dominants ont emmené ce nuage de retombées à travers le Nevada, dans le nord de l'Utah et au sud de l'Idaho. Alfred Rosenhan, qui avait 45 ans, prospectait de l'uranium. Pendant la pause de midi, il disposait les éléments de son déjeuner sur une pierre plate près de Preston, dans l'Idaho, quand Smoky l'atteignit.

La poussière a dû tomber sur le déjeuner que j'étais en train de préparer et de manger. Les autres membres du groupe avaient amené des sandwiches enveloppés dans du papier sulfurisé, mais j'avais apporté les ingrédients pour faire les miens parce que la conduite brutale dans la montagne les secouait tellement qu'ils se défaisaient.

Nous étions sur le contrefort sud du mont Oxford, au nord-ouest du comté de Franklin, dans l'Idaho. Nous y prospections depuis 40 ans, aussi connaissions-nous très bien le pays. Au début, nous cherchions de l'argent, puis l'engouement pour l'uranium a suivi. Nous avions pris un scintillateur et un compteur Geiger. A midi, j'ai pris mon pain, le beurre, et j'ai ouvert une boîte de thon. J'ai coupé quelques tomates, j'avais tout disposé sur une pierre. Je me suis versé un peu de lait de ma bouteille thermos. Il a fallu à peu près 20 minutes pour préparer et manger le tout. Juste à côté de ma jambe j'avais un compteur, mais il était débranché. Après avoir mangé, j'ai demandé à mon neveu de prendre le compteur et de retourner à l'endroit où il s'était arrêté de travailler. Il l'a mis en route et

une mesure très élevée s'est affichée. J'ai vérifié et regardé, l'aiguille était contre la butée. J'ai pensé que quelque chose n'allait pas du tout : l'endroit devait être affreusement radioactif, les instructions du compteur disant que si un minerai faisait aller l'aiguille à la moitié de l'échelle, il ne fallait pas le toucher car alors il tuerait les nerfs avec lesquels il serait en contact. J'ai branché le compteur sur l'échelle la plus élevée. L'aiguille est encore allée contre la butée. J'ai déposé le compteur à un endroit qui venait d'être dégagé au bulldozer, c'était normal.

Alors une idée s'imposa à moi : on avait fait sauter une bombe à six heures du matin à Las Vegas. J'ai couru ça et là dans la colline, tout était brûlant. Nous savions qu'il était inutile de prospecter : si nous avions eu une concession aussi chaude, nous aurions été millionnaires. Nous avons mis trois heures pour redescendre de cette colline, à cause des nombreux virages en épingles à cheveux ; sur cette route il faut vraiment rouler lentement. Au fur et à mesure que nous descendions, nous contrôlions la colline, tout était chaud. Au pied de la colline, j'ai contrôlé le jardin du fermier, tout était chaud, les tomates, les carottes, le maïs. A tous les endroits où il y avait de l'humidité, on ne pouvait même pas entendre les cliquetis séparés du compteur Geiger - ça ne faisait qu'un ronflement constant. Le feuillage vert attirait la radioactivité quasiment comme un aimant. En fait, nous ne pouvions rien faire d'autre que de tenir le compteur Geiger par la fenêtre ouverte à bout de bras en rentrant chez nous (à Salt Lake City). *Quand nous sommes arrivés au milieu de Willard* (Utah), *il s'est arrêté d'un seul coup, il est revenu à la normale, tout comme au bord d'un nuage.*

A peu près à ce moment-là, j'ai ressenti un très mauvais goût métallique dans la bouche autour d'un plombage de la mâchoire supérieure. C'était un goût assez fort avant d'arriver à la maison. Une fois chez moi, je n'ai pas pu le faire disparaître en me brossant les dents et je ne me souviens pas du nombre de jours qu'il a fallu avant qu'il ne s'en aille. Le lendemain, il y avait un titre à la une du Desert News *ou du* Salt Lake Tribune *avec des caractères de 2,5 cm de haut, barrant la couverture : «Le nord de l'Utah atteint par un nuage de retombées.» Nous ne sommes pas retournés dans l'Idaho avant qu'il n'y ait eu une grande tempête de pluie et que tout soit revenu à la normale. Le fermier qui était au pied de la colline nous a raconté que cinq de ses vaches étaient tombées mortes alors qu'on les conduisait à la traite du soir. L'une était tombée dans le champ, puis une autre était tombée morte un peu plus loin. Une autre encore en plein milieu de la route. Toute cette région envoyait son lait à l'usine qui en faisait du lait concentré, l'usine Sego Milk, à Preston dans l'Idaho, qui ferma peu de temps après.* (Cette partie de la vallée Cache est la principale région productrice de produits laitiers de l'Utah et du sud de l'Idaho).

Au bout de cinq semaines, j'éprouvai une faiblesse générale et une perte de sensations dans la région pelvienne, de mon entrejambe jusqu'au bas des jambes. C'est arrivé petit à petit et je suis devenu stérile et impuissant. J'avais encore la quarantaine et je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Depuis j'ai découvert, lors de réunions avec des anciens combattants auxquelles j'ai assistées, que c'est le premier effet des radiations et qu'elles agissent pareillement sur les femmes. J'avais déjà huit enfants et nous en aurions eu d'autres puisque j'aime les enfants, mais ça a été fini. Bien sûr, je suis content de ceux que j'ai eus. Puis mes pieds ont commencé à être insensibles. Au bout de six mois, ils l'étaient complètement et j'ai fait quelques mauvaises chutes. J'avais du mal à conserver mon équilibre. Tout ce que j'avais, c'était un manque de sensations. Je n'ai pas faim et je n'arrive pas à dormir.

J'ai continué à vivre comme ça pendant au moins six ans et puis tout d'un coup, une plaie est apparue sur ma langue, à côté de ce plombage au goût métallique. Cette nuit-là, nous étions allés voir un film au drive-in, le lendemain ma langue avait enflé ; j'avais du mal à fermer la bouche, c'était sensible de ce côté-là. Le médecin m'a dit : «On dirait que vous avez un cancer». Il m'a prélevé une bande d'un centimètre et demie de large et de 3 millimètres d'épaisseur sur toute la longueur de la langue. Ça a eu l'air de se calmer sur le moment, mais six semaines plus tard on était revenu au même point. C'était tellement avancé qu'on pouvait voir le cancer à l'œil nu, une petite boule jaune de 3 millimètres de diamètre avec des pattes qui en sortaient, comme une araignée, et ça grossissait vite. Le docteur a enlevé une autre bande. J'ai pensé, mon vieux, ça revient à côté de ce plombage. Je suis allé chez le dentiste, je le lui ai fait enlever et je lui ai fait remettre un autre plombage. Il y a eu une différence. Les opérations durent depuis bientôt trente ans, il y a un intervalle d'environ deux ou trois ans entre chacune des dix que j'ai subies. Il a fallu que je me laisse tirer la langue avec un instrument, tout en étant conscient sur la table. Ils la dépouillaient comme on dépouille un lapin. Bien sûr ils l'insensibilisaient d'abord, mais c'est lamentable. A ma dernière opération, on est remonté jusqu'aux racines de la langue. On m'a enlevé un quart de la langue, et j'ai eu du mal à parler. J'ai dû tout réapprendre. J'ai encore des difficultés avec certains mots. Je n'avais jamais eu aucun problème avant d'avoir reçu les radiations. A cause d'elles, beaucoup de choses me sont arrivées : du diabète, ces plaies aux jambes qui ne cicatrisent pas. Bref, ma vie est devenue un vrai calvaire.

Mais je n'ai pas pu le prouver. J'avais entendu dire qu'on ne peut poursuivre le gouvernement, alors j'ai pensé, eh bien tant que ça n'empire pas, je peux m'en occuper moi-même. J'ai appelé Las Vegas et j'ai demandé qui était le grand manitou à Washington responsable de toutes ces explosions atomiques. On m'a donné un nom et un numéro de téléphone. J'ai parlé à cet homme et je lui ai expliqué ma situation, tout comme je suis en train de vous l'expliquer. Quand j'ai terminé, il s'est contenté de rire, d'un gros rire gras. Je lui ai demandé : «Qu'est-ce que je peux faire ?» Il m'a répondu : «Que dalle !», et je vous donne la citation mot pour mot. Je pensais qu'on pourrait au moins me fournir un certificat médical, ou m'indiquer quelque chose à faire. Ils ont fait les imbéciles avec ça assez longtemps, et j'étais là, abandonné. J'ai le sentiment qu'on me donne des réponses évasives sur les retombées et qu'on m'a refusé de tenir compte de mes droits civils. Et on ne peut rien y faire.

1. Smoky : littéralement “fumeux”.

Rulon "Boots" Cox, Rulon fournissait du lait et des vaches à l'AEC pour qu'elle contrôle le niveau de radiations.
"A cette époque, j'ai eu une vache dont le veau est né sans queue, une autre a eu un veau à trois pattes ! En voyant ça, je n'arrivais pas à y croire. Je leur ai souvent demandé s'ils avaient trouvé des traces de rayonnement, ils me répondaient qu'on me préviendrait si cela arrivait. La seule fois où ils m'ont dit quelque chose, ce fut lorsque la Chine a procédé à sa première explosion, ils m'ont dit qu'ils avaient une légère trace, juste au sujet de cette affaire chinoise."

RULON «BOOTS» COX

Décembre 1991, St George, Utah.

Je m'appelle Rulon B. Cox, Rulon Barney Cox, mais toute ma vie on m'a appelé Boots. Quand j'étais un petit gamin de deux ans mon père rentrait à la maison en bottes de caoutchouc, et il parait que je jouais des heures avec, à essayer de rentrer dedans comme lui, c'est pourquoi ma soeur aînée s'est mise à m'appeler Boots.

J'ai fabriqué des produits laitiers pendant 42 ans, j'ai commencé en 1937. Nous avons vendu le troupeau en 1979, c'est bien ça, Grand-mère ? Je peux me tromper, Grand-mère (le petit nom qu'il donnait à sa femme, assise à ses côtés) *dit qu'il m'est déjà arrivé de me tromper. Néanmoins, je me suis occupé de ces expérimentations atomiques encore deux ou trois ans après cette date, mon contrat atomique aura duré trente et quelques années. Quand ils ont commencé à s'y mettre, il fallait que je prenne un gallon[1] de lait que je mettais dans un container qu'on m'avait fourni et que j'expédiais à St Louis. Puis avec le début des expérimentations en 1951, ils ont procédé un petit peu plus minutieusement. Ils venaient chercher ce gallon de lait, ils allaient dans le corral pour prendre un échantillon de fumier frais, un de fumier sec, un d'eau, un de chaque espèce de fourrage que je donnais comme nourriture au bétail. Ils allaient même dans le pâturage prendre un échantillon de l'herbe et du sol sur lequel l'herbe poussait. Parfois, ils venaient toutes les semaines, parfois, une fois par mois. On ne savait jamais quand ils allaient venir. Nous mettions tout en bouteille, nous vendions des gallons et des gallons de lait cru de notre laiterie.*

De temps en temps, à quelques mois d'intervalle, ils m'achetaient une vache qu'ils avaient sélectionnée. Ils m'en donnaient cinq cents la livre, plus que le tarif courant. Ils emmenaient la vache, et je me moquais d'eux, pensant qu'ils avaient leurs propres steaks, voyez-vous, mais un type m'a dit qu'ils découpaient cette vache de A à Z, la mettaient en morceaux et l'examinaient. Le sang, les tissus, la viande, tout. Il disait n'avoir jamais vu de sa vie un tel gâchis, une fois qu'ils en avaient fini avec elle. Je n'en ai jamais rien vu. Ils venaient juste prendre la vache.

Au début des essais, tout ce que j'avais à faire, c'était de prendre les relevés et de les envoyer. Cela a duré plusieurs années, peut-être dix. Je ne savais rien de ce que cela voulait dire, rien. Je n'ai gardé aucun compte-rendu, je remplissais

Les enfants de Boots Cox avec leur veau à trois pattes.
Date inconnue.
Photo avec permission de Rulon B. Cox.

simplement leurs papiers et je relevais les mesures de la machine (qui mesurait les radiations des retombées). *Les chiffres changeaient chaque fois. Je leur ai souvent demandé s'ils avaient trouvé des traces de rayonnement, ils me répondaient qu'on me préviendrait si cela arrivait. La seule fois où ils m'ont dit quelque chose, ce fut lorsque la Chine a procédé à sa première explosion ; ils m'ont alors informé qu'ils avaient une légère trace. Ils ne sont jamais venus me dire franchement : «Oui, nous avons trouvé quelque chose», sauf pour l'histoire chinoise.*

Je me souviens de la première explosion. J'avais mis les vaches dans un corral, puis elles étaient rentrées dans l'étable. Quand cette première explosion s'est produite, j'ai pensé qu'elles allaient emporter le corral, l'étable, tout. Mon vieux, elles étaient devenues folles. Elles étaient effrayées, ça explosait et ça résonnait comme si c'était au beau milieu d'elles. C'était une sacrée merde. Le ciel s'est illuminé comme si c'était la lumière du jour. C'était avant l'aube, mais ça illuminait comme un gros éclair, ensuite on a eu le choc en retour de l'explosion, et, mon vieux, on pensait que les bâtiments allait s'écrouler, les vaches devenaient folles. Vous savez, ça résonnait comme si ça explosait en plein dans la pièce où l'on était. On ne nous a rien dit au sujet de celle-là, la première. Les explosions suivantes aussi firent peur aux vaches, mais pas autant que la première fois.

J'ai essayé de laisser tomber, d'arrêter de prendre ces mesures. Je l'avais fait très longtemps, vous savez. Un jour où j'étais allé à une vente aux enchères, un type est venu et a dit à ma femme : «Il ne peut pas laisser tomber, ne le laissez pas faire ça, il a les meilleurs relevés de tout l'ouest des Etats-Unis.» Il était de cet endroit là-bas où on faisait des essais (à Las Vegas). *Il était évident qu'il était venu à la vente aux enchères* (à Cedar City, à une heure au nord de St George) *pour me voir. Alors j'ai continué quelques années de plus. Puis ils ont fini par placer l'équipement de contrôle près du lycée, et maintenant il est près du collège.*

Le lycée, tout comme le Dixie College, où se trouve maintenant l'équipement de contrôle de radiations, est distant de quelques pâtés de maisons de l'habitation de Boots Cox. Un formulaire explicatif est affiché près du complexe des machines. Celui-ci inscrit sur un graphique et en chiffres les relevés de radiations de toutes les petites villes du Nevada et de l'Utah où se trouvent les autres appareils de contrôle. Pour St George seule, la colonne du graphique et des chiffres est vide, à l'exception de la légende «Pas de données disponibles».

Ceux qui rendent les retombées responsables des cancers doivent être des gens qui se trouvaient dehors, comme Fred Ward, le crémier d'à côté. Notre fille aînée a pris des médicaments pour la thyroïde pendant un moment, moi aussi pendant une courte période, et j'ai eu plein de cancers de la peau. Mais j'étais à l'intérieur en train de traire les vaches. J'avais un toit au-dessus de moi. Quand j'avais fini, les nuages de retombées étaient partis. Quelques-unes de ces explosions avaient lieu tôt le matin, juste au moment où je venais de rentrer les vaches, et il se passait bien deux ou trois heures avant que je sorte du bâtiment. J'imagine ce que cela a pu donner, pour certains de ceux qui, comme les gardiens de troupeaux, étaient dehors avec leur bétail.

A cette époque, j'ai eu une vache dont le veau est né sans queue, pas la moindre trace. Une autre a eu un veau à trois pattes ! En voyant ça, je n'arrivais pas à y croire. J'ai pensé : quelque chose ne va pas, qu'est-ce que c'est ? Puis j'ai vu qu'il n'avait qu'une patte de devant. Il a grandi et a couru avec les autres veaux, quand il courait et jouait, on ne s'en apercevait pas. Mais il devait sauter à cloche-pied quand il marchait, vous savez. Il a grandi, c'est devenu une vache complètement développée qui a eu ses propres petits. Une autre a eu cinq veaux, très inhabituels, mais ils étaient tous morts à la naissance. Une autre encore en a eu trois et ils ont vécu.

S'ils nous avaient dit que le lait était dangereux, il aurait peut-être fallu que nous en jetions parfois, mais nous l'aurions fait. On ne voulait pas avoir dans le lait quelque chose de nuisible pour nos consommateurs, vous savez. Je pense qu'on aurait dû m'en dire davantage. J'ai souvent demandé, mais ils ont toujours dit non. Je n'en savais pas assez sur la question pour savoir s'il fallait soupçonner quelque chose. Quand on a commencé à entendre des plaintes à propos des retombées, on s'est posé des questions. Il n'y a pas moyen que je puisse dire quoi que ce soit, je notais simplement les relevés, les mettais dans une enveloppe, et envoyais le papier. Je n'avais pas de compteur Geiger, mais ils avaient des machines qui marchaient tout le temps.

Sachant ce que je sais maintenant, ce que je lis et tout ça, je ne vois pas comment ils auraient pu aider, mais je sais qu'il y avait des retombées. Je suis sûr qu'ils l'ont su, qu'ils en savaient plus qu'ils ne l'ont jamais dit. Il serait difficile de faire des examens partout sans froisser les gens, d'en faire partout, ou dans certaines de ces centrales nucléaires qui marchent mal. A chaque niveau du gouvernement, on trouve des affaires troubles. Quand on sait comment le gouvernement agit et opère, on sait qu'il ne vous dit rien de ce qu'il ne veut pas que vous sachiez.

1. un gallon = 3,78 litres.

La tombe de Chad Prisbrey au cimetière de St George.
"Nous ne nous sommes jamais préoccupés des retombées de poussière à l'époque, au milieu des années cinquante, quand la vallée de St George en était recouverte. On ne nous a jamais mis en garde en nous disant que cette poussière pouvait être dangereuse. Après sa mort, nous nous sommes demandés pourquoi notre fils, un garçon en bonne santé, était mort du cancer alors qu'il n'y en avait jamais eu dans notre famille. Nous croyons que sa mort 20 ans plus tard est la conséquence de son exposition à des radiations cancérigènes."

SCOTT

et ELAINE PRISBREY

Mars 1986, St George, Utah.

A part trois ans dans l'armée, entre 1970 et 1973, Chad Prisbrey a vécu toute sa vie au 431 South Main Street à St George dans l'Utah. Ses parents m'ont raconté ce qui, à leur avis, avait été l'enfance idyllique de leur fils qui jouait aux cow-boys et aux Indiens dans l'arrière-cour avec ses amis, comme tous les garçons de son âge. Quand je leur ai demandé quel était le premier indice les ayant amené à penser que les essais nucléaires dans le Nevada pouvaient être plus dangereux que ce qui était dit aux «sous le vent», les Prisbrey ont évoqué leurs souvenirs :

On faisait passer des examens aux enfants scolarisés, pour des problèmes de radiation, mais on a tout fait en une seule fois, le 15 Février 1955, il n'y a jamais eu de programme à long terme. Si on avait examiné ces enfants 20 ou 25 ans plus tard, on aurait un meilleur aperçu des effets des bombes A. (En fait, les études sur le cancer se poursuivent aujourd'hui.) *Nous ne nous sommes jamais préoccupés des retombées de poussière car il n'y avait pas d'information sur les risques possibles, sauf au milieu des années cinquante quand des retombées de poussière ont recouvert la vallée de St George. Un jour, à la radio, aux informations de midi, on a prévenu la population qu'il fallait rester chez soi et plus tard on a annoncé que des fonctionnaires de l'Atomic Energy Commission avaient arrêté à un barrage et nettoyé les voitures venues du sud par la Nationale 91, pour enlever la contamination dûe à la poussière radioactive. Pendant les années 50, beaucoup d'explosions effectuées 220 kilomètres plus loin, au site d'essais du Nevada, envoyaient des nuages de poussière au-dessus de chez nous. Nous n'avons jamais été prévenus qu'en cas d'exposition excessive la poussière pouvait être dangereuse pour de jeunes enfants ou des adultes. Notre enfant a passé beaucoup de temps à jouer dans la campagne à cette époque, et nous croyons que sa mort 20 ans plus tard est la conséquence de son exposition à des radiations cancérigènes. Nous n'étions pas conscients qu'il y avait un problème.*

Chad prenait soin de lui, il faisait des exercices avec des poids et courait tous les jours. Etant Saint du dernier jour, il ne fumait et ne buvait jamais. Il a été militaire en Georgie et en Allemagne de 1970 à 1973. Quand il se trouvait à Fort McPherson en Georgie, on l'a opéré d'une petite tumeur au palais. Il nous a rendu visite plusieurs fois durant ses permissions et a fait allusion à un petit problème de dos. J'ai remarqué qu'il avait une petite toux, hiver comme été.

Après avoir terminé son armée, il a travaillé pour la municipalité comme estafette de police et a rejoint le club de jogging. Il croyait être en bonne condition physique. En mai et juin 1975, il s'est plaint de maux de tête, de nausées et de saignements de nez. Puis ses doigts sont devenus insensibles, il avait toujours l'impression de toucher du papier de verre. Il était incapable de soulever aisément de petits objets, incapable de taper à la machine pour son travail. Il a rendu visite à son docteur plusieurs fois. Un soir aux environs du 1er juillet, il est venu nous dire qu'il se sentait très mal et qu'il ne pouvait pas travailler dans l'état où il se trouvait. Son médecin lui a suggéré d'aller chez un spécialiste du sang, le docteur Cecil

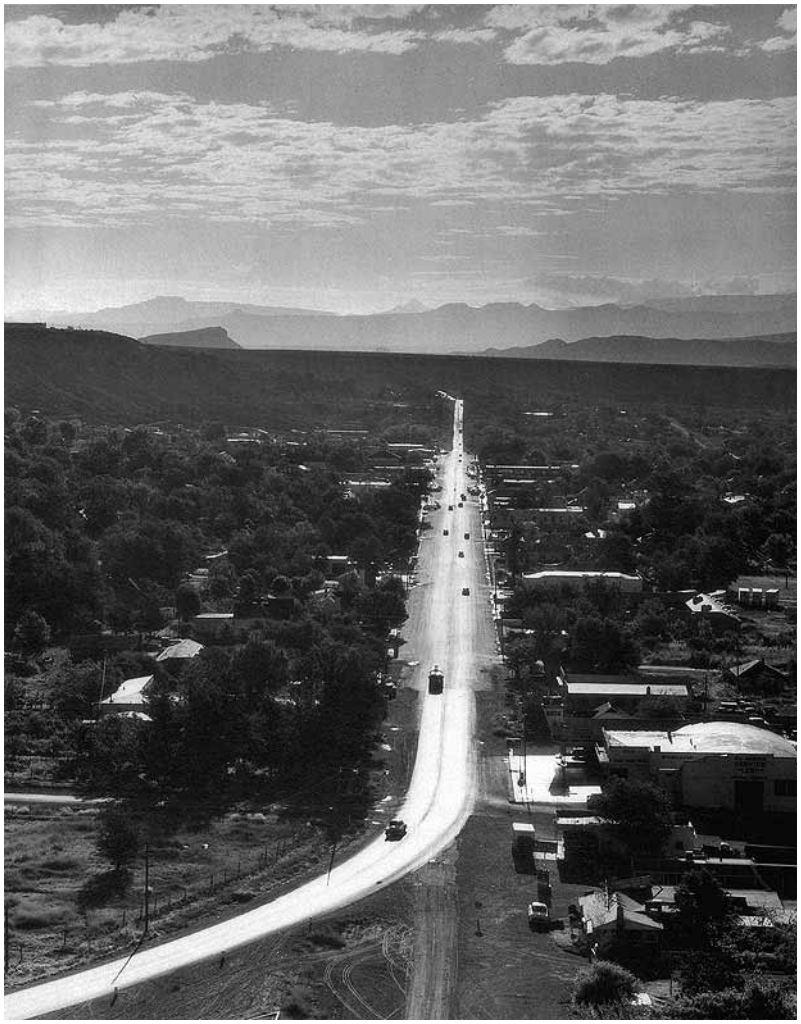
au Holy Cross Hospital à Salt Lake. Il a passé de nombreux examens et il est rentré chez lui le 17 Août, le jour de notre 34ème anniversaire de mariage. Il avait de nombreux myélomes cancéreux des os.

C'était un garçon normal de 80 kilos, il a maigri et a dépéri pour n'en plus peser que 42. Il n'est jamais retourné travailler. Sa conditions physique se détériorait de jour en jour, il a utilisé une canne, il a eu le virus de la pneumonie et on lui a fait une biopsie d'un poumon. On a dit à ma femme qu'il pouvait vivre entre deux mois et demie et deux ans et demie... Elle a souffert un véritable martyre. Dans nos prières, nous implorions le Seigneur pour qu'il l'emporte. Il est mort le 13 Novembre 1975, 18 jours exactement avant son 28ème anniversaire.

Après sa mort, nous nous sommes demandés pourquoi notre fils, un garçon en bonne santé, était mort du cancer alors qu'il n'y avait jamais eu de cancer dans notre famille. Mon père, ma mère, mes grand-parents ont vécu très longtemps, 90 ans et sans cancer. Des rumeurs ont filtré jusqu'ici. Selon celles-ci, les radiations étaient très dangereuses et il fallait de nombreuses années avant l'apparition d'un cancer. Plusieurs de nos voisins sont morts alors qu'ils étaient vraiment jeunes. En discutant avec d'autres personnes de la région, j'ai découvert qu'ici un nombre alarmant d'individus avait le même problème.

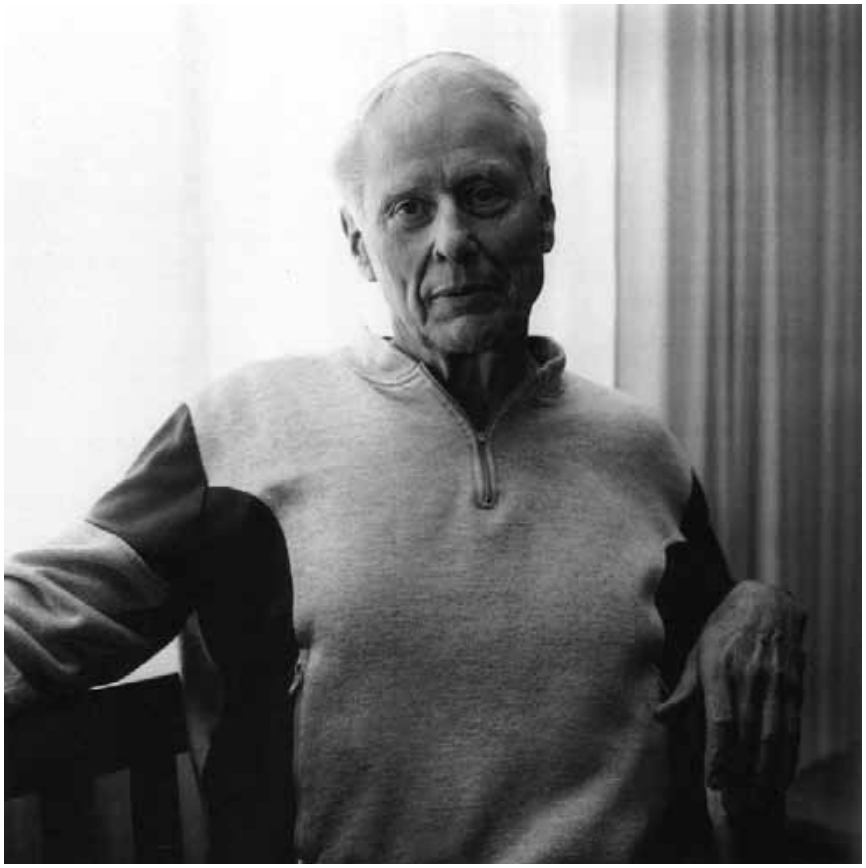
Nous avons dépensé environ 30 000 dollars au cours des six mois où notre fils a été malade. Les compagnies d'assurance en ont payé une partie, mais c'est resté une charge importante pour notre famille. Nous avions cru qu'un traitement médical approprié le sauverait. Nous avons rejoint le groupe en procès contre le gouvernement des Etats-Unis pour attirer l'attention sur notre problème. Le magazine Life est venu nous voir et a publié un article sur les «sous le vent» dans son numéro de juin 1980. Une dame de l'Est a lu l'article et nous a envoyé des copies de rapports gouvernementaux de 1956 ou 1958. Ceux-ci indiquaient l'existence de graphiques montrant les délais dans lesquels une personne mourrait après avoir subi une certaine dose d'irradiation, cela au-delà de 20 ans après l'exposition. Je sais que ces documents sont maintenant classifiés et interdits au public. Lors d'une audition sur les essais atomiques à St George avec les sénateurs Kennedy, Hatch, et d'autres, de nombreuses personnes, aujourd'hui mortes de cancer, ont témoigné. Un membre d'un conseil d'établissement scolaire a indiqué qu'il y avait deux classes entières d'enfants handicapés à la suite des essais nucléaires alors qu'avant les essais, le nombre normal était de 5 ou 6 enfants. J'ai demandé au sénateur Hatch s'il savait si les essais souterrains menés actuellement continuaient à être effectués dans de «bonnes» conditions météorologiques, si le le vent ne devait pas souffler vers la Californie ou Las Vegas. Le vent devait souffler vers l'Utah et l'est du Nevada, des zones «inhabités» et «non densément» peuplées. Ils doivent savoir que les rayonnements produits par les essais souterrains peuvent tuer.

Il y a un peu plus d'une semaine, l'essai de 150 000 kilotonnes pour la prétendue Guerre des Etoiles a été repoussé de plusieurs jours à cause de conditions météorologiques défavorables. Les «sous le vent» sont toujours les cobayes du programme d'essais.



L'ancienne Trans-Continental Higway à St George, Utah, s'appelle désormais St George Boulevard.

Photo Dorothéa Lange, 1953.



"Personne n'est jamais mort de contamination radioactive. Les statistiques démographiques des Etats-Unis ne reconnaissent que 73 causes de mortalité. La contamination radioactive n'en fait pas partie. L'ordinateur refuse de la prendre en compte. Quand le gouvernement ne veut pas voir sortir une affaire, il sait l'étouffer énergiquement. Ils mettent l'argent qu'il faut dans les procédures judiciaires et le camoufle, voila pourquoi ils gagnent toujours. C'est eux contre nous."

Docteur

BILLINGS BROWN

Mars 1988, Holladay, Utah.

Originaire de Seattle, Billings Brown a emménagé en 1952 au nord de l'Utah, où il a inauguré le département d'ingénierie chimique à l'Université Brigham Young (BYU). Six ans plus tard, il a pris un congé sabbatique et n'y est plus jamais retourné, préférant participer à l'effort militaire de l'époque de la Guerre Froide. «Mon domaine était les missiles. Je travaillais sur les fusées et les combustibles pour fusées à Hercules (Une usine de missiles à Magna dans l'Utah). J'ai continué ensuite pour Boeing et en 1968 je suis allé au Pentagone pendant quelques années, pour travailler à l'Institute for Events Analysis.» En tant que scientifique, Billings Brown s'est senti concerné par le problème de l'intégrité des études sur le cancer financées par le gouvernement et gérées par l'Université du Centre médical de l'Utah. Dans ces études, le nord de l'Utah était considéré comme une zone de faibles retombées et servait donc de point de référence pour évaluer les taux de cancer dans le sud de l'Utah. Ce tour de passe-passe statistique permettait de démontrer qu'il y avait moins de cancers chez les « sous le vent ». Il a acquis une grande expérience des radiations, que ce soit chez lui dans l'Utah pendant les tests atmosphériques, ou par ses efforts pour nettoyer l'énorme héritage du site d'uranium Vitro à Salt Lake City, ou encore en tant qu'ingénieur à la réserve nucléaire de Hanford et au Laboratoire Lawrence Livermore. Cette expérience l'a convaincu que toujours le gouvernement «engagera suffisamment d'argent dans les procès et les dissimulations pour gagner à tous les coups. C'est eux contre nous.»

Un de mes cours au BYU portait sur l'ingénierie nucléaire. J'avais donc du matériel. Un compteur Geiger n'est pas très efficace, mais il fonctionne. En mars 1955 j'ai écrit au Los Angeles Times *pour me plaindre du fait que les essais n'avaient lieu que lorsque le vent ne soufflait pas vers la Californie. Il fallait qu'il se dirige vers Salt Lake City. La poussière se répandait sur le nord de l'Utah comme les anciens ne l'avaient encore jamais vu. A partir de là, j'ai pris le compteur Geiger et je suis sorti. Nous avons mesuré la poussière déposée sur les voitures, sur les fenêtres, un peu partout. Elle était très radioactive. Très chaude. En fait, d'après mes estimations c'était au-dessus du seuil de tolérance pour les enfants, mais pas pour les adultes. Pour la lettre au* Los Angeles Times*, je me suis appuyé sur le fait que j'avais vu cette poussière partout et que je savais que mes quatre enfants étaient sortis et jouaient dedans. Je les ai appelés, je les ai fait rentrer, je leur ai fait prendre un bain et se laver les cheveux. J'ai pris le compteur Geiger et j'ai effectué des mesures sur leurs vêtements. Ils étaient chauds. Ce que je veux faire remarquer, c'est que les retombées n'avaient pas seulement lieu dans le sud de l'Utah, c'était aussi grave au nord.*

Le docteur Joseph "Lynn" Lyon, chef de la division d'épidémiologie du département de la médecine familiale et communautaire à l'Université de l'Utah et directeur adjoint du bureau des registres du cancer de l'Utah, dirigeait des études sur les cas de cancer chez les habitants du sud de l'Utah. A sa grande surprise, elles indiquaient un triplement des leucémies. La presse a tenté en vain de l'interviewer après la publication d'une seconde étude ; il dit que le Department of Energy l'avait bâillonné.

Je ne connaissais pas Lyon, seulement son impudence. Si Lyon n'avait pas agi en brouillant les statistiques, je crois que quelqu'un aurait pu prouver que sa division entre le nord et le sud de l'Utah était fausse. J'ai parlé avec une de ses étudiantes diplômée (une assistante de recherche)*, jusqu'à ce qu'il lui ordonne de cesser de me parler. C'est pourquoi nous avons pu obtenir quelques informations avant qu'elle ne se taise. Le problème c'est qu'il avait tracé une ligne de séparation dans l'Etat, qu'il utilisait le nord de l'Utah comme une référence pour le contrôle, mais c'est faux parce que le nord a été très exposé. Il aurait dû utiliser un endroit qui n'avait pas été irradié.*

Une fois, trois jours après un essai, j'ai fait un prélèvement. J'ai envoyé les mesures inscrites sur mon compteur

Geiger au L. A. Times (lequel avait décrit dans sa livraison du 24 mars 1955 les essais atomiques comme des « boules de fumées nucléaires»), *qui transmit ma lettre à l'Atomic Energy Commission. L'Atomic Energy Commission répondit qu'elle était très intéressée par mes chiffres, aussi les lui communiquai-je. Elle renvoya une lettre plutôt désagréable, comme le gouvernement est enclin à le faire, disant que l'irradiation était 18 000 fois en-dessous du seuil de concentration maximum autorisé et qu'on aurait dû inhaler 70 tonnes de cette poussière pour atteindre la quantité autorisée. C'était absolument mensonger, faux, trompeur, je ne sais pas où ils avaient trouvé leurs chiffres, mais j'ai laissé tomber cette affaire. La lettre de l'Atomic Energy Commission disait : «Nous comprenons vos soucis personnels, mais voudriez-vous s'il vous plaît essayer de les séparer des faits ?» J'avais alors 35 ans, j'étais relativement jeune et naïf. De nos jours, les gens de 35 ans sont plus entreprenants, mais à cette époque j'ai tiré ma révérence et j'ai laissé tomber.*

Autant que je le sache, à cette époque, seuls Bob Pendleton (premier directeur à plein temps du département de santé radiologique, il fut un critique incessant de l'Atomic Energy Commission et le docteur Lyon le considérait comme «très bruyant»[1]) *et moi avons fait des mesures dans le nord de l'Utah ; il en a fait beaucoup plus que moi. Il allait dans les montagnes pour mesurer la radioactivité chez les cerfs et les truites. Il disait par exemple qu'il n'en mangerait pas car elles étaient trop contaminées. Avec Pendleton, j'ai présenté un peu partout les résultats de mes différentes mesures, mais nous prêchions dans le désert. Il avait beaucoup plus de données que moi. Contrairement à moi, il suivait cette affaire avec énergie, il a bataillé sur les retombées, mais il n'a rien obtenu.* (En 1963, après que l'Atomic Energy Commission eut empêché la publication de son étude sur l'iode radioactive, il écrivit : «Je me demande si les décideurs de l'Atomic Energy Commission se rendent compte que c'est une chose de se tromper et de l'admettre, mais que la responsabilité est double quand on se trompe et qu'on refuse de rendre cette erreur publique, qu'on va délibérément contre tous les principes démocratiques en interdisant la publication d'une information vitale pour la nation.[2]»)

On récolta de la neige le 2 mars 1955. Vous pourriez peut-être vous attacher à cette date. (C'était le lendemain du tir de Tesla, 7 kilotonnes). *Il y eut un second essai quelques jour plus tard et une tempête de poussière le 7 mars* (date du tir de Turk, 43 kilotonnes, presque trois fois la bombe d'Hiroshima). *Il y avait déjà eu une tempête de sable, inscrite dans mes notes à la date du 23 février* (tir de Moth le 22 février, 2 kilotonnes).

En 1956 j'ai passé l'été à Hanford. (La réserve nucléaire de Handford à Richland dans l'Etat de Washington, où l'on produisit le plutonium des premières bombes atomiques pendant le projet Manhattan. Aujourd'hui encore c'est une “zone morte” sur le plan de l'environnement. Les habitants de la région sous le vent en parlent souvent comme d'une «zone nationale de sacrifice».) *J'ai été exposé aux rayonnements et mon collègue, un professeur de physique, est mort de leucémie peu après. Nous travaillions au sous-sol d'un des réacteurs. J'étudiais le processus Purex de séparation de l'uranium et du plutonium. Ce n'était pas la meilleure façon de le faire. Je crois qu'il y avait une fuite. Mon fils Russel travaillait à une étude sur le cancer des chiens* (à l'Université de l'Utah). *Pour ses recherches il donnait des petites quantités de radium et de plutonium à des beagles*[3] *afin de comparer les fréquences de cancer mortel chez les chiens. Nous avions donc quelques notions sur les toxicités comparées du radium et du plutonium, et sur le fait qu'au moment où la civilisation avait réussi à construire une certaine tolérance vis-à-vis de l'uranium, il n'en était pas de même vis-à-vis du plutonium. Nous étions exposés sans le savoir - nous portions des badges dosimétriques, mais on ne les lisait qu'après coup. Nous ne portions pas de masques, juste des habits de protection. On s'est un peu affolé à cette époque, on a fait des examens d'urine et de sang, mais nous n'avons jamais reçu les résultats. Là encore, nous n'avions aucun moyen de savoir ce qui se passait. On ne disait jamais rien. Personne ne nous disait un mot, à mon chef non plus, personne.*

J'ai eu un coup de fatigue, je me suis senti malade et les examens de sang ont révélè que les plaquettes et tout le reste allaient de travers. Les choses n'ont pas changé pendant très longtemps. L'hôpital des anciens combattants d'ici (Salt Lake) *a admis que j'avais la maladie des rayons. Pour vous donner une idée de la gravité de mon état, j'avais une visite médicale annuelle avec un docteur à Hercules. Il y a dix ans, il m'a fait asseoir, s'est plongé dans mon dossier, m'a regardé et m'a dit : « Vous êtes mort ». Bon, à ce moment-là je savais que c'était un jeu. J'ai répondu : «Mais, docteur, je me sens particulièrement bien aujourd'hui.» Il a répliqué : «Aucune importance. Vous êtes mort.» J'aimerais souligner ici que personne n'est jamais mort de contamination radioactive. Le gouvernement a un excellent argument. Les statistiques démographiques des Etats-Unis ne reconnaissent que 73 causes de mortalité. La contamination radioactive n'en fait pas partie. L'ordinateur refuse de la prendre en compte.*

Quand le gouvernement ne veut pas voir sortir une affaire, il sait l'étouffer énergiquement. Et on doit comprendre que personne à l'université ne peut vous parler, pour la raison que tout l'argent vient de Washington. Si quelqu'un essayait de battre en brèche l'obstruction du gouvernement, il n'aurait plus besoin de chercher à obtenir des subventions. A l'université, sans subventions on crève de faim ou on peut partir. Publier ou périr. C'est aussi facile que cela. Peu de personnes se sont remises en cause comme moi en s'opposant à l'Atomic Energy Commission et en se la mettant à dos. Je suis un survivant... Cette maison a été incendiée, mes enfants ont été menacés, mon travail a été mis en cause. Un de nos enfants a passé un été au Texas, à Dallas, et je me souviens d'un coup de téléphone. Une voix a dit : «Vous ne voudriez pas que quelque chose arrive à Tom, n'est-ce pas ?» C'est toujours la même chose : tais-toi ou alors...

1. Philip Fradkin, *Fallout : an american nuclear tragedy* (Tucson : University of Arizona press, 1989) page 44. (NdA)

2. Ibid. page 217. (NdA)

3. Beagle : race de chien.

"Je lui ai demandé comment les bergers pourraient obtenir des réparations. Là-dessus il fut très ferme. Il m'a dit que c'était impossible, qu'on ne permettrait ni ce précédent ni qu'une plainte soit déposée contre l'AEC. Il m'a dit que cela compromettrait le programme d'essais. J'ai fini par comprendre que c'est à cela qu'on a à faire. Je me suis senti utilisé et violé."

STEPHEN BROWER, PH. D.

Février 1988, Provo, Utah.

Je me trouvais dans le comté d'Iron en tant qu'agent agricole employé par l'université de l'Utah. Ma tâche consistait essentiellement à faire le lien entre les connaissances et les recherches effectuées dans les stations expérimentales de l'université, à les rendre disponibles pour les gens de l'Etat et du comté d'Iron. On entendait et ressentait les essais quand ils les ont commencés en 1951 au Nevada. Nous avons su alors. Je vivais à Cedar City. L'Atomic Energy Commission est entrée directement en contact avec moi et m'a fourni un compteur Geiger, un détecteur de radiation, que je conservais en permanence avec moi. Il n'y avait pas d'accord formel. Voyageant tout le temps à l'ouest du désert, j'étais en contact avec les hommes qui s'occupaient du bétail.

Nous étions régulièrement exposés aux retombées, chaque fois que le vent soufflait au nord ou à l'est après un essai. On m'a convoqué plusieurs fois à Las Vegas où j'ai rencontré entre autres Joe Sanders, le responsable opérationnel par intérim de l'Atomic Energy Commission. Je lui ai parlé des retombées. On m'a répondu qu'il y en aurait, on m'a demandé d'en avoir conscience et d'effectuer des mesures avec l'appareil. On a tenu à me rassurer en me disant qu'il n'y avait pas de problèmes et on m'a encouragé à rassurer les gens du coin, à leur dire qu'il n'y aurait aucun danger, que les niveaux de radiation seraient négligeables.On les comparait à des radios.

Notre fille Teresa a eu des problèmes de thyroïde et dès l'école primaire, David en avait tellement qu'il n'a pas grandi pendant 3 ans. Les médecins ont finalement trouvé que c'était dû à un problème de thyroïde et ils lui ont donné de la thyroxine, ce qui fait qu'il a commencé à grandir. Quand je suis revenu d'outre-mer en 1974, plusieurs personnes du sud de l'Utah ont pris contact avec moi et m'ont raconté les problèmes de cancers et de décès dans leurs familles. En 1953, au début du premier procès qui a duré jusqu'en 1974 ou 1975, j'étais au loin et je n'étais pas au courant de ce qui se passait.

Je devais principalement contrôler la végétation dans le désert de l'ouest et dans la vallée de l'Escalante. En faisant des mesures, j'ai découvert deux à trois fois plus de radioactivité sur les plantes que sur le sol, quand j'en avais dégagé la poussière. Au sol les mesures étaient 3 et 4, sur les plantes entre 10 et 12, c'est-à-dire 2 à 3 fois plus. L'Atomic Energy Commission n'a pas mis au point de procédure pour faire des rapports en bonne et due forme. C'eût été autre chose que de fournir des instruments et de parler occasionnellement de ce qui était arrivé. Je me souviens qu'un jour on a annoncé à la radio qu'on avait nettoyé toutes les voitures ; en fait on avait arrêté la circulation sur l'autoroute. J'estime que ça s'est produit 3 ou 4 fois. La situation la plus dramatique à laquelle j'ai été confronté fut probablement une rencontre avec les délégués du comté. Au tribunal, j'ai surpris la conversation d'un groupe d'hommes très excités qui parlaient des concessions d'uranium à l'ouest du désert. Je suis allé à cet endroit et j'ai vérifié. Ils ne faisaient que ramasser la radioactivité de la végétation.

Je suis allé avec un médecin du Service National de Santé pour rassembler des données sur une famille qui s'était trouvée dans la vallée Hambling avec des moutons pendant les essais. Ces gens m'ont parlé d'un nuage atomique qui, en juin 1954, avait rempli la vallée comme le brouillard un jour d'humidité élevée. La femme, une jeune femme qui avait entre 25 et 30 ans, avait perdu tous ses cheveux et avait eu des lésions très longues à guérir, aux oreilles et au nez, elle avait aussi

perdu ses ongles. Les hommes avaient eu les mêmes problèmes. Elle avait eu des traumatismes psychologiques très graves et elle était incapable de s'occuper de ses enfants, ce qui avait entraîné le divorce. On me fournit plus tard l'explication officielle[1] suivante : ses symptôme s'expliquaient par une hystérectomie qu'elle avait subie. Dans son rapport, Monroe A. Holmes, vétérinaire au ministère de la Santé, ajoutait que ses symptômes étaient «compliqués par une névrose».

Pendant qu'ils amenaient les moutons au paturage d'hiver du Nevada, les bergers nous ont informé, le vétérinaire A. C. Johnson et moi-même, qu'en chemin des brebis faisaient des fausses couches, ce qui était inhabituel, et que des moutons mouraient. Ensuite, durant l'agnelage ils ont perdu un nombre élevé d'agneaux. Ils étaient inquiets de savoir si j'avais contacté le vétérinaire de l'Etat et la station agricole d'expérimentation. Nous soupçonnions qu'il y avait un rapport avec les retombées, mais nous n'avions pas d'expérience. Le docteur Johnson a dit qu'il n'avait jamais rien vu de tel auparavant. Il était proche de la retraite et il avait de nombreuses années d'expérience derrière lui. Il disait qu'on pouvait arracher la laine des moutons, qui était sèche comme de l'amiante. Il était perplexe. A ce moment l'Atomic Energy Commission est arrivée : les Bulloch et un ou deux autres ont raconté qu'elle leur avait demandé d'évacuer une zone, mais qu'ils ne pouvaient pas le faire parce qu'ils devaient rester avec les moutons.

Nous avons pris des moutons parmi les survivants. J'ai fait des mesures avec mon compteur en compagnie des docteurs Thomson et Veenstra, l'un était un vétérinaire indépendant de Los Alamos, l'autre était de l'Atomic Energy Commission. Sur l'échelle basse, l'aiguille de mon appareil dépassait largement le maximum. Nous avons fait de nombreuses mesures de la thyroïde et du sommet du crâne ; les moutons avaient des lésions et des croûtes sur la tête et sur le museau. La laine commençait à tomber. Dans certains cas, elle partait par grosses touffes. Nous avons aidé à prendre des échantillons de foetus et d'animaux morts. Malheureusement, avant que l'Atomic Energy Commission ne vienne enquêter, le personnel de l'abattoir avait déjà ramassé la plupart des cadavres d'animaux morts sur le trajet dans le désert, pour en faire de l'huile et de la nourriture pour la volaille ou pour vendre la viande. A mon avis la viande a dû être essentiellement vendue sur les marchés locaux. Peu de ces animaux ont survécu. Les troupeaux furent décimés. 70 % ou plus ont péri. J'ai pris des photos de ceux qui ont survécu. On a vu que dans certains cas, les repousses de laines étaient noires, il s'agissait d'une couleur différente. On pouvait effectivement voir sur les moutons les repousses de laine, et la peau sur les têtes où se trouvaient les lésions était différente de l'ordinaire, comme du cuir.

Une des choses qui me frappait le plus était la réponse des experts de l'Atomic Energy Commission chaque fois que nous les harcelions. Ils nous disaient : «Nous n'avons aucune expérience des moutons irradiés.» En fait, les éleveurs de bétail ont parlé avec Leo Bustad, un employé de Hanford, et avec Paul Pearson, responsable de la biologie et de la médecine à l'Atomic Energy Commission, qui ont très clairement dit qu'ils n'avaient aucune expérience des moutons irradiés. Cependant en 1950, 3 ans avant cela, Bustad avait mené des expériences approfondies sur les radiations et avait présenté trois rapports concernant les moutons et l'agnelage des brebis. Je ne l'ai pas su avant 1976. A cette époque, mon contact principal à l'Atomic Energy Commission était le docteur Pearson qui était originaire de l'Utah et que cette histoire angoissait. Sa famille était dans l'élevage. Thompsett, un consultant indépendant de Los Alamos qui travaillait avec l'Atomic Energy Commission, m'a dit que d'après son expérience du cheptel, il s'agissait certainement d'irradiation et il m'a promis de me communiquer son rapport. Ne l'obtenant pas, je l'ai demandé à Pearson qui a cherché des échappatoires. Deux mois plus tard il m'a dit qu'on avait saisi toutes les copies, et qu'on lui avait demandé de tout réécrire sans référence aux radiations. J'ai eu avec Pearson une discussion approfondie au cours de laquelle je lui ai demandé si c'était bien les radiations qui étaient en cause, et comment les bergers pourraient obtenir des réparations. Là-dessus il fut très ferme. Il m'a dit que c'était impossible, qu'on ne permettrait ni ce précédent ni qu'une plainte soit déposée contre l'Atomic Energy Commission. Il m'a dit que cela compromettrait le programme d'essais.

Les éleveurs de moutons ont choisi la voie de la procédure judiciaire. Cependant toutes les données que j'avais eues, toutes mes tentatives pour obtenir des copies des rapports, tout cela a été vain. En fin de compte, au bout de six ou huit mois d'attente on me dit que tout avait été classifié et n'était pas disponible. Quand finalement nous avons porté plainte devant le tribunal, nous n'avons pas eu le droit d'utiliser les données techniques d'expert, et bien sûr sans ces données les éleveurs du Comté d'Iron ne pouvaient mettre au point une requête valable devant la cour. La stratégie de l'Atomic Energy Commission, préparée dès le départ, fonctionnait parce qu'elle avait le pouvoir absolu d'intimider, de cacher la vérité, de filtrer, de modifier, et de classer toutes les informations, tous les rapports et toutes les données. Le ministère de la Justice a bloqué l'affaire et il est devenu légalement impossible de la faire avancer.

Durant l'une des auditions du Congrès, en 1978-1979, un rapport fut rendu public. J'ai déniché une déclaration de Dwight Ink, le directeur général de l'Atomic Energy Commission à cette époque, aujourd'hui un des professionnels les plus respectés de l'Administration publique. Il déclarait : «Quoique nous ne nous soyons pas opposés à la recherche d'informations supplémentaires, la réalisation d'études du Service Public de la Santé poserait des problèmes à la Commission : réaction négative du public, poursuites judiciaires et mise en péril des programmes du site d'essais du Nevada.» Voici la déclaration politique qui guidait toutes ces personnes. La stratégie de l'Atomic Energy Commission pour atteindre son objectif ? Classifier toutes les informations qui risquaient de lui porter tort. Ils étaient capables de neutraliser toute surveillance sur leur activité d'agence gouvernementale. Il n'y avait pas de morale ou d'éthique, le seul comportement était celui soutenant la politique de l'organisation. Comme les Allemands qui ont suivi Hitler de bonne foi, même pour tuer des gens ; le même comportement est courant dans ces organisations bureaucratiques, qu'elles soient publiques ou privées. J'ai fini par comprendre que c'est à cela qu'on a à faire dans ces sortes de systèmes. Je me suis senti utilisé et violé.

1. Cette explication est des plus fantaisistes.

McRAE BULLOCH

Mars 1986, Cedar City, Utah.

Une partie de mon entretien avec McRae Bulloch a eu lieu dans son camion, sur la route à l'ouest des pâturages de Cedar City, dans l'Utah. Nous avons parlé des mois qu'il passait dans un wagon à bestiaux avec son frère et son père sur les pâturages d'hiver de leurs moutons à l'est du site d'essais du Nevada. Chaque printemps, ils revenaient à l'est de Cedar City, à plus de 160 km, ce qui représente un voyage de 30 jours. «C'était une vie solitaire, mais quelque chose en elle m'attirait, c'est quelque chose qu'on a dans le sang.» Finalement Bulloch a vendu ses derniers animaux. Il n'en a gardé que 200, un peu comme des animaux de compagnie, «pour me forcer à aller dans les pâturages, loin des nerfs de ma femme.» En arrivant aux bergeries, j'ai compris d'un coup l'ampleur des dégâts. Il me montra le toit des hangars, me regarda fixement et me dit : «Certains des agneaux naissaient avec le coeur à l'extérieur, la peau comme du parchemin de sorte qu'on pouvait voir les organes à l'intérieur du corps. Ils sont morts en si grande quantité que tous les jours on en faisait une pile allant jusqu'au toit.»

C'était une vie propre et saine. Pour en donner une idée, on ne risquait pas de respirer l'air qu'un autre avait déjà respiré. C'était de l'air pur. Mais avec la bombe, il a cessé de l'être. Nous n'étions même pas au courant ! Nous étions dans les pâturages et le ciel s'illuminait. Au début, nous ne savions même pas ce qu'ils faisaient. Puis nous avons appris qu'il s'agissait d'essais de bombes atomiques au site d'essais, nous étions juste à côté du champ de tir du Nevada, près d'Alamo et de Hiko. Nous étions à côté. Souvent nous avons mangé dehors, nous étions autour de la table avec le ciel illuminé. On voyait le champignon s'élever et le brouillard gris arriver au-dessus de la vallée, tout autour de nous. Nous en avons vu au moins une douzaine. Je crois que c'est en 1953 qu'on a largué Dirty Harry. Je n'étais pas dehors ce jour-là, mais mon frère si. Le personnel de l'armée est venu camper. Ils avaient les pieds recouverts et portaient des gants, ils ont dit : «Les gars, ici, vous êtes dans un endroit chaud. Vous feriez mieux de partir avec les moutons, vous êtes dans un endroit chaud.»

"Ils ont pris le compteur Geiger et l'ont approché des moutons. L'aiguille est allée de l'autre côté et a touché la limite. Je me souviens du type qui demandait : «Est-ce que c'est chaud ?» et de l'autre lui répondant : «Si c'est CHAUD ? C'est si chaud que l'aiguille vient de dépasser la limite !» C'était des mois après la mort des animaux, il posait le compteur sur le tas d'os."

Ils n'avaient aucune idée du temps nécessaire pour conduire les moutons ailleurs ?

Bien sûr, ils n'en avaient aucune. Ils ont fini par envoyer un message radio à la base : «Il y a deux gardiens de moutons avec un troupeau sur un point terriblement chaud. Que faisons-nous ?» Dan Sheehan (qui habitait à côté) *les a entendus. On leur a demandé : « Combien de personnes y a-t-il ?» Ils ont répondu : « Deux seulement». «S'il n'y en a que deux oubliez-les et courez à la mine», c'est-à-dire à Tempiute Mine, à 3 ou 5 km, où il y avait 2 ou 300 personnes. «Laissez tomber les gardiens de moutons et montez à la mine mettre les gens à couvert.» Ils y sont allés. Nous sommes restés ici encore quelque temps, puis il fut temps de rentrer. Il nous a fallu 25 jours pour faire les 240 kilomètres qu'il y a de là-bas à chez nous, avec le troupeau. En approchant de Cedar City, nous avons remarqué que des brebis avortaient, ou plutôt faisaient des fausses couches. Nous l'avons constaté sans en comprendre la raison. Quand nous sommes arrivés, nous les avons tondues. Nous avions à peu près de 700 à 800 brebis d'un an qui ne pouvaient avoir d'agneau, vous savez. Les petits agneaux ont commencé à mourir. Un jour Ashton est venu dire : «Mon vieux, tu ferais bien de venir voir tes moutons - il y en a plein de jeunes d'un an en train de mourir.» J'y suis allé, les brebis mouraient dans son champ. La mort d'autant de moutons, de la plupart des agneaux, et du quart des brebis, a mis mon père hors de lui. Nous les avons amenés à la montagne avec la bétaillère pour transporter ceux qui étaient incapables de marcher. Nous avons pris tous ceux que nous avons pu, ils sont tous morts.*

Nous les avons jetés en tas. Plus tard, l'Atomic Energy Commission est venu voir ce tas d'os. Après avoir jugé que quelque chose n'allait vraiment pas et après que d'autres fermiers qui avaient été en plein air près de l'endroit où nous nous trouvions au Nevada eurent eux aussi vu leurs moutons mourir, les scientifiques sont venus enquêter. Nous sommes allés voir l'agent du comté (Stephen Brower) *et le vétérinaire* (le docteur A. C. Johnson). *Les moutons avaient des brûlures sur la tête et sur le museau -les points qui avaient été en contact avec l'herbe-, des cloques sur les oreilles et sur le nez. Je l'avais remarqué au Nevada avant que nous commencions à rentrer. Les moutons noirs avaient des tâches blanches dans la laine, là où les retombées s'étaient déposées. Nous avions un cheval noir, noir comme du charbon, il a commencé à avoir des tâches blanches sur le dos. Ils ont pris le compteur Geiger et l'ont approché des moutons. L'aiguille est allée de l'autre côté et a touché la limite. Je me souviens du type qui demandait : «Est-ce que c'est chaud ?» et de l'autre lui répondant : «Si c'est CHAUD ? C'est si chaud que l'aiguille vient de dépasser la limite !» C'était des mois après la mort des animaux, il posait le compteur sur le tas d'os.*

Quel était l'attitude des officiels ?

Au début ils ont dit que ça pouvait être l'irradiation, puis ils se sont montrés sarcastiques avec Doug Clark, ils lui ont dit : «Vous n'êtes qu'un gardien de moutons abruti. Vous ne comprendriez pas si on vous expliquait.» Doug était conseiller municipal, c'était un homme très important et brillant. Ce n'était pas un homme stupide.

Avez-vous vraiment vu les nuages recouvrir vos troupeaux ?

Oh, bon Dieu, ça venait très souvent. Cela commençait par un champignon, puis il y avait une sorte de brume qui s'élevait dans la vallée. En fait, un jour que j'avais remonté mes manches, j'ai eu une éruption sur les bras. Toujours est-il que les moutons ont dormi dans cette espèce de brume, l'ont mangée, et l'ont bue avec la neige. Ils ont mangé la végétation et se sont roulés dedans.

Qu'est-il arrivé à la laine ?

Nous l'avons tondue. Parfois on pouvait l'arracher à la main, mais nous l'avons quand même vendue. Nous n'avions aucune idée de ce que c'était. En outre, ces agneaux ont été vendus au marché à l'automne. Je ne sais pas qui en a mangé, mais je suppose que des gens l'ont fait. Je crois que sept d'entre nous ont participé aux poursuites (Bulloch contre les Etats-Unis, plainte enregistrée en 1955)*, mais plusieurs n'y ont pas participé. Le gouvernement avait deux avocats, l'un d'eux s'appelait Finn et c'était un dur. Ils ont menti devant la cour, aucun d'eux n'a dit la vérité. Ils ont dit qu'il s'agissait de malnutrition, que ça n'avait rien a voir avec le rayonnement. D'après eux, c'était une mauvaise gestion qui avait tué les moutons.*

Nous avons perdu ce procès. Bien des années plus tard, Dan Bushnell, notre avocat, nous a appelé pour dire qu'il avait de nouvelles informations, il voulait savoir si nous voulions continuer avec lui. Il avait découvert qu'ils avaient camouflé des lettres. Un scientifique était de notre côté, il s'appelait Harold Knapp. (Le docteur Knapp était employé par la branche des études sur les retombées de la division de biologie et de médecine de l'Atomic Energy Commission)*. Il était persuadé que c'était les radiations. Il a perdu son travail parce qu'il disait la vérité.*

Comment vous en êtes-vous sorti après la première perte de moutons ? Quand vous avez perdu tous ces moutons, que s'est-il passé ?

Nous avons vendu notre ranch du Nevada et notre propriété ici en ville. En fait, nous ne nous en sommes jamais totalement sortis.

A la fin des années soixante-dix, après la publication de nombreux documents confidentiels de l'Atomic Energy Commission, obtenue par un recours au Freedom of Information Act, le juge du district A. Sherman Christensen déclara que, dans le jugement originel, le gouvernement avait commis une fraude devant la Cour. Les études de l'Atomic Energy Commission avaient omis de chercher les doses importantes d'irradiation interne qui avaient irradié les glandes thyroïdes des agneaux (de 20 000 à 40 000 rads - une dose de 600 rads mesurée sur tout le corps est considérée comme fatale) ainsi que les voies digestives (de 1 500 à 6 000 rads). L'Atomic Energy Commission avait estimé les doses externes «de tous les produits de fission présents dans les particules retombées ingérées avec le fourrage des pâturages communaux» à seulement 4 rads. Le juge Christensen a écrit à propos de l'attitude des fonctionnaires de l'Atomic Energy Commission au début des années cinquante : «Je ne peux m'empêcher de croire que ces gens étaient conscients des implications ; (les contre-vérités au sujet des moutons morts) mettaient en péril chacun d'entre nous, car le modèle général pouvait être étendu aux êtres humains».

Dans un document soumis à la cour en 1979 par Dan Bushnell, avocat des éleveurs de moutons, il était écrit que durant le premier procès, les avocats du gouvernement avaient suggéré que celui-ci avait peut-être la liberté d'utiliser les éleveurs de moutons comme des cobayes humains dans des expériences, pour déterminer les effets des retombées radioactives. Le juge Christensen avait demandé si le fait de différer les tirs, même s'il y avait des éleveurs de mouton dans la zone pour connaître les effets que leur faisaient les rayons béta, entrait dans le cadre du pouvoir arbitraire du responsable des essais. Finn, l'avocat des Etats-Unis, répondit que cela pouvait être le cas. Cette réponse stupéfia le juge qui déclara qu'il savait qu'une telle attitude avait existé dans les camps de concentration, «mais entendre dire que cela pouvait faire partie des pouvoirs discrétionnaires, voilà des propos qui me choquent.[1]»

Chaque décision de cour de district qui tranchait en faveur des éleveurs était remise en cause par un recours en appel victorieux du gouvernement. En 1986, le procès arriva jusqu'à la Cour Suprême, mais le jury refusa de l'entendre par un vote de 5 contre 3. Quelques mois plus tard, Tchernobyl devenait un nom familier et la compassion du monde se tournait vers les Ukrainiens, les Biélorusses, les Européens, de l'est comme de l'ouest, situés sous le vent, et vers les Lapons dont les rennes mouraient après avoir ingéré les retombées radioactives en fouillant dans la toundra à la recherche de nourriture.

Perdu dans le brouillard de l'histoire oubliée, le fait est que chaque essai atmosphérique au Nevada a relâché beaucoup plus de curies que Tchernobyl. Les éleveurs du sud de l'Utah n'ont demandé au total que 250 000 dollars de dédommagement pour leurs moutons perdus. Quand je demandai à Dan Bushnell, leur avocat, à combien il estimait les émoluments des avocats fédéraux, il eu un rire lugubre et il jeta : « Bon Dieu, maintenant ils dépensent 250 000 dollars par jour, simplement pour me combattre ! »

1. On peut trouver une excellente description des cadavres de moutons, du camouflage de l'AEC et du litige qui a suivi, dans une publication gouvernementale : *Health effects of low-level radiation*, vol. 1 1979, Washington D.C. Les citations reprises ici viennent de passages situés entre les pages 530 et 595. (NdA)

"Ils m'ont fait autant de mal qu'ils l'ont pu. Tout le monde sait qu'ils mentaient. Ils font ce qu'ils pensent être nécessaire, sans prendre en compte ni ce qu'éprouvent les gens, ni les conséquences de leurs actes. S'il s'était agi d'un autre pays, notre gouvernement y aurait envoyé de l'aide. C'est sûr. Ils se sont fichu de notre peuple."

ANNIE CORRY

Août 1988, Cedar City, Utah.

En 1953, pendant la série d'essais Upshot-Knothole, les retombées des bombes (252 kilotonnes) ont contaminé les prairies et les petites villes situées à l'est et au nord du site d'essais. La plupart des brebis pleines ont donné naissance à des agneaux mort-nés et à des agneaux difformes qui sont rapidement morts. Le reste des moutons qui avaient mangé de l'herbe contaminée présentait sur le museau et sur le corps des brûlures dûes au rayonnement béta. Des compteurs Geiger placés près de la thyroïde des survivants ont révélé des taux de radioactivité extrêmement élevés. Juste après un tir dont le nom de code était Nancy[1], le docteur Harold Knapp, un ancien scientifique de l'Atomic Energy Commission, a estimé que la dose d'irradiation interne se situait entre 20 000 et 40 000 rads. L'Atomic Energy Commission a lancé des études pour prouver que «la radioactivité des essais atomiques n'était pas responsable des décès et des maladies des moutons dans les zones adjacentes du site d'essais du Nevada.»[2] La plupart des moutons étaient morts à l'époque où les enquêtes officielles ont commencé, et «des documents substantiels tirés des fichiers de vétérinaires et de scientifiques gouvernementaux qui avaient pour tâche d'étudier les moutons morts de 1953, ont révélé les efforts concertés du gouvernement pour ignorer et effacer toute preuve sur les relations de cause à effet entre l'exposition des moutons aux retombées et leurs morts.»[3] Néanmoins, alors qu'un scientifique de l'Atomic Energy Commission étudiait des moutons morts dans la prairie, un éleveur surprit cette remarque : «Plus chauds qu'un fer rouge.»

Tout le monde sait qu'ils mentaient. Aujourd'hui encore le gouvernement ment à propos d'autres affaires aussi ne peut-on plus du tout lui faire confiance. Ils font ce qu'ils pensent être nécessaire, sans prendre en compte ni ce qu'éprouvent les gens, ni les conséquences de leurs actes. S'il s'était agi d'un autre pays, et s'il avait ce problème, je crois que notre gouvernement lui aurait envoyé de l'aide, n'est-ce pas ? Certainement. Ils se sont complètement fichu de notre peuple.

Je ne sais pas ce qu'ils auraient pu faire. Ils auraient pu, lors de la première séance du tribunal, nous rembourser de manière à ce que nous puissions reconstituer les troupeaux que nous avions perdus. C'était le moment de le faire, plutôt que de nous laisser nous endetter au cours des années, car il nous a fallu beaucoup de temps pour reconstituer nos troupeaux. Nous avons emprunté de l'argent, et à la mort de mon mari nous étions encore en train de payer les intérêts. On est toujours endetté. Ça a poussé un bon nombre de personnes à abandonner cette activité d'éleveur.

Il y a eu des agneaux mort-nés. Certains sont nés avant terme. Les brebis ne voulaient pas manger et n'avaient pas de lait. Nous en avons eu un qui est né sans pattes, c'était une espèce de grosse boule avec un coeur qui battait dedans. Il n'avait pas de laine, il était difforme. Je descendais le voir tous les jours, c'était très triste. J'ai pleuré, je n'avais plus qu'à ramasser mon chargement de brebis et d'agneaux pour les jeter dans un trou et les recouvrir. A cette époque nous n'avions pas de bergeries, les brebis agnelaient à l'extérieur, à l'ouest, vers Orange Springs. Beaucoup n'avaient ni pattes ni laine. Les brebis ne mangeaient pas ; sitôt qu'on les touchait, la laine tombait. Là où la laine était partie, la peau était douce, mais avec de grosses cloques. Ce qui me tracassait c'était de voir ramasser la laine pour la mettre dans des sacs. Avez-vous déjà vu des hommes piétiner[4] la laine ? Que pensez-vous qu'il soit arrivé aux gens qui ont piétiné cette laine pleine de radiations ? Je parie qu'ils sont tous morts. J'ai souvent pensé à eux. Cette laine a été conditionnée et vendue comme d'habitude. Songez à tous les gens qui l'ont manipulée, à ceux qui l'ont nettoyée. Elle a dû passer entre pas mal de mains. Et puis, il n'y a pas que cela, les carcasses irradiées ont été vendues. On ne nous a jamais empêché de vendre quoi que ce soit pour l'alimentation.

J'ai assisté à la séance du tribunal et ça s'est mal passé. Les gens du gouvernement se sont moqués du vétérinaire, ils ont dit qu'il ne savait rien. Ils l'ont fait passer pour un imbé-

cile. Ils ont tablé sur le fait que nous n'étions qu'une bande de fermiers, ce que nous étions. Il s'agissait de quelque chose que nous faisions aux moutons, de ce avec quoi nous les nourrissions, nous n'avions pas pris soin d'eux ou alors les pâturages étaient secs cette année-là. Bien sûr, ayant élevé des moutons toute notre vie, nous comprenions ce qui se passait. C'était quelque chose qui n'était jamais arrivé auparavant et qui ne s'est plus jamais reproduit depuis.

Je me suis demandée si tous les éleveurs étaient morts d'une crise cardiaque comme mon mari. Deux d'entre eux, plus haut dans la rue, se sont éteints d'un seul coup, comme lui. On dit que j'ai maintenant une maladie du sang. Je ne pèse plus que 43 kilos. C'est une infection le long des artères, quelque chose d'assez rare. D'abord on maigrit et on devient anémique. J'étais comme ces vieilles brebis, je n'avais pas faim, je ne pouvais manger. On a tout essayé. Ma fille aussi a un problème sanguin. Je persiste à penser que c'est lié aux radiations.

Je m'en moque. Ils m'ont fait autant de mal qu'ils ont pu. Je pense que ces gens qui protestent perdent leur temps. C'est un passe-temps stupide. Ils n'aboutiront à rien. Je m'inquiéte à propos des essais souterrains. Il pourrait y avoir quelque part une fissure entraînant une fuite. La nappe phréatique pourrait alors être contaminée. La nature a sa propre façon de s'infiltrer et il me semble que finalement nous allons avoir des radiation ici. Ils surveillent le sens du vent et s'ils le font, c'est qu'il doit y avoir du danger. Ils ne font sauter les bombes que s'il souffle dans notre direction. Mes enfants vivent par ici et je me fais du mauvais sang pour eux. Mes petits-enfants pourraient être affectés, je pense qu'ils le sont probablement déjà.

Tout ça se résume au fait qu'une partie du monde s'est transformée en une race de gens avides. Ils ne pensent tous qu'à eux-mêmes et se moquent des autres. Si le gouvernement veut faire exploser des bombes, il le fera, il le fait depuis 51 et rien ne l'a arrêté. Tous ces gens sont morts, ils savent qu'ils sont morts, ils n'ont rien fait et ils ne sont pas prêts de faire quoi que ce soit. Je pense qu'ils mentent tous. Chacun faisant la même chose, on ne peut faire passer un camp pour pire que l'autre. N'est-ce pas votre avis ?

1. Tir d'une puissance de 24 kilotonnes, effectué le 24 mars 1953.

2. Atomic Energy Commission : «Report on sheep losses», 6 janvier 1954. (NdA)

3. Health effects of low level radiation, vol.1 page 4. (NdA)

4. Pour la tasser et la mettre en sac.

"Avez-vous déjà vu un agneau à cinq pattes ? Moi, oui. Avez-vous déjà vu un agneau qui n'a qu'un œil ? Moi, oui. Ensuite, ils ont essayé de nous dire que nos moutons mouraient de malnutrition !"

DELAYNE EVANS

Octobre 1988, Parowan, Utah.

Avez-vous déjà vu un agneau à cinq pattes ? Moi oui. Avez-vous déjà vu un agneau qui n'a qu'un œil ? Moi oui. Les bombes nous ont atteints, l'une a explosé en mars et l'autre en mai 1953, j'avais environ 30 ans. L'une d'entre elles a été appelée Dirty Harry.

En fait, quatre explosions atomiques de la série d'essais Upshot-Knothole ont été responsables de la perte de moutons : le tir de Annie le 17 mars (16 kilotonnes), celui de Nancy le 24 mars (24 kilotonnes), celui de Simon le 25 avril (43 kilotonnes), et celui de Harry le 19 mai (32 kilotonnes). En juin avec le tir de Climax on est monté jusqu'à 61 kilotonnes, mais les agneaux et les moutons étaient déjà presque tous morts.

Il y avait tout le temps un vent dominant du sud-ouest qui poussait les retombées là où se trouvaient nos moutons, juste après la barrière du champ de tir atomique. Des gens de l'Atomic Energy Commission nous ont réunis dans un wagon servant de refuge pour nous dire : «Vous feriez mieux de partir d'ici, c'est plus chaud qu'un fer rouge», puis ils sont partis. Ils ne voulaient pas rester plus de cinq minutes. J'ai dit : «Bon Dieu, où vais-je pouvoir mener 2 000 têtes de moutons ?» Ils font seulement 3 km par heure, c'est l'allure maximum d'un mouton, et où aller ? Le fait est qu'ils sont encore restés là 30 jours et qu'ils ont mangé les arbustes avec toute cette saloperie dessus. C'est comme ça que les brebis ont contaminé leurs thyroïdes et c'est ce qui a tué les agneaux. A cause des retombées, mes moutons avaient des dartres sur les oreilles, sur le museau et sur les pattes. Ils étaient brûlés. Sur ces moutons sans laine chaque tache était une brûlure dûe aux radiations.

Nous avons été bombardés. Les retombées se posaient à des endroits différents, elles étaient plus intenses sur certains points que sur d'autres. Un nuage rose de saletés et de poussière est venu ici dans cette vallée et y est resté pendant douze heures. Vous ne pouvez pas imaginer. Ces brebis étaient grosses de leurs agneaux, elles avaient marché longtemps avant de s'arrêter en refusant d'avancer plus loin. J'ai dû sortir mon camion et les charger. Leurs glandes thyroïdes étaient si irradiées qu'elles ne voulaient plus remuer. Je parierais que tous les moutons qui étaient dehors en 1953 sont morts dans les deux ans qui ont suivi. Je dis ça parce que j'achetais continuellement des moutons pour remplacer les morts. Ils allaient de plus en plus mal, de mal en pis. Une histoire pareille, ça vous brise. Elle m'a brisé. J'ai dû hypothéquer ma maison afin d'acheter davantage de moutons pour repartir. Il m'a fallu 15 ans pour tout payer. Cette histoire a complètement brisé Randall Adams, mon beau-frère. Après cela, il n'a plus jamais refait surface et il est finalement mort d'un cancer vers cinquante ans. Les fils Clark ont fini par rembourser leurs dettes, mais pas les Bulloch. Ils n'ont pas réussi à travailler assez pour s'en sortir.

Un jour je me suis rendu à l'endroit où Randall faisait agneler ses brebis. Il avait un camion de deux tonnes avec des plateaux d'un mètre sur le côté. Nous l'avons complètement rempli avec des cadavres d'agneaux que nous avons emmenés ailleurs. Tous les jours ou tous les deux jours, il fallait que je ramasse un tas de cadavres d'agneaux de 3 mètres de haut, couchés autour de mes hangars et que je les emmène pour les jeter dans le champ plus bas. Par ailleurs, les brebis mouraient aussi, je devais les tirer avec le tracteur étant donné qu'elles étaient plus dures à transporter. Avez-vous déjà vu un jeune animal complètement pourri à la naissance ? Moi si. Ils étaient nus. De petits agneaux sont nés sans le moindre bout de laine sur le corps. Leur peau était transparente, on voyait battre leurs petits coeurs jusqu'à ce qu'ils meurent. Je n'avais jamais rien vu de tel de ma vie et pourtant je suis dans l'élevage de moutons depuis mon enfance.

Parlons maintenant de Doug Clark. Un jour des types de l'Atomic Energy Commission sont allés le voir et l'ont traité de menteur jusqu'à ce qu'il ait une crise cardiaque et meure sur le coup. Ils lui disaient : « Vous êtes idiot, vous ne savez pas de quoi vous parlez.» Il savait très bien de quoi il parlait, c'était l'officier du comté à ce moment-là, c'était quelqu'un d'exceptionnel. Nous savions d'où ça venait, bon Dieu, nous ne sommes pas stupides. Ils pensaient que nous étions un groupe de vieux éleveurs stupides mais nous ne le sommes pas du tout. Ils ont arrêté Doug qui venait du Nevada, ils ont stoppé son camion, ils lui ont fait enlever tous ses vêtements et les ont lavés, son camion et lui, avant de lui permettre de rentrer chez lui. Alors, il était irradié, oui ou non ? Pourquoi un compteur Geiger s'emballait-il complètement ? Ça sautait au-dessus de la butée.

Ensuite, ils ont essayé de nous dire que nos moutons mouraient de malnutrition ! Dieu tout puissant, nous les nourrissions tous les jours, nous leur apportions de l'eau pour les maintenir en forme, et ils étaient très gras ! Je leur donnais du très bon foin dans les mangeoires et de l'orge en plus, deux fois par jour !

J'ai calculé que j'ai perdu un tiers de mon exploitation en trois mois. Je sais que Mac et Kern (Bulloch)*, tout comme Randall* (Adams) *ont perdu encore plus. Ils n'admettront jamais qu'ils ont tué des milliers de têtes de moutons parce ça leur coûterait peut-être autant d'argent qu'ils en envoient en un jour au Nicaragua. C'est aussi simple que cela, ils pourraient avoir à payer toutes les dépenses et à indemniser tous les gens du sud de l'Utah, de l'est du Nevada, et du nord de l'Arizona. Notre gouvernement dépensera des milliards de dollars au Mexique, au Nicaragua, et partout ailleurs dans le monde mais il ne s'occupera pas de son propre peuple. C'est ça qui me casse les pieds. Ils se sont occupés des Japonais, mais les bombes qu'ils ont lâchées ici, tout comme aux îles Marshall et ailleurs, nous ont fait autant de mal qu'à eux. Quand on vous traite comme cela et qu'on vous ment comme ils l'ont fait, on ne se sent pas très bien. Ils savaient, et nous aussi le savions, qu'ils mentaient. Ce pays devrait s'occuper de son peuple au lieu de s'inquiéter des autres. Vous ne pensez pas comme moi ?*

Tout ceux qui ont travaillé en plein air ont été affectés par ces essais d'une façon ou d'une autre. On voyait l'explosion d'ici, ensuite on voyait les retombées s'approcher. On ne nous a jamais prévenus qu'il fallait rester à l'intérieur. Nous sortions pour regarder. Jusqu'à aujourd'hui, on n'a jamais fait exploser une bombe, même souterraine, si le vent ne soufflait pas vers nous, on n'y peut rien. Je suis sûr que le rayonnement a touché DeeAnn (ma fille) *et que c'est pour cela qu'elle n'a pas pu avoir d'enfants. Elle n'était qu'une petite fille à l'époque. Ici les gosses sont des enfants adoptés. Vous pouvez aller au cimetière voir les pierres tombales des petits qui sont morts de leucémie à peu près cinq ans après 1953, ça vaut tous les discours. Des gens ici sont morts vers 40 ou 50 ans, la plupart d'entre eux étaient des gens qui s'occupaient du bétail, dehors. Pourquoi se sont-ils tous mis à mourir du cancer en même temps, j'aimerais le savoir ? Maintenant ça frappe tout le monde, cancer des os, cancer des glandes et des seins. On n'en avait jamais entendu parler. Je risque d'en avoir un à la gorge bientôt, il faut attendre pour savoir. Si je n'avais pas été si méchant et têtu, je serais mort depuis longtemps !*

J'aime le pays et mon gouvernement, mais je pense qu'ils nous ont fait quelque chose de mal. Nous les combattons depuis des années. Tout ce que je dis est la vérité et je me moque pas mal que tout le monde m'entende.

"Le gouvernement nous disait à la radio de ne pas laisser les enfants manger la neige. Un matin, lorsque nous nous sommes levés, une légère neige était tombée sur notre camion garé près de la maison. Quand cette neige a fondu, la peinture du camion s'est écaillée. Sous les écailles, le métal était à nu. J'ai dit à mon mari : «Ils nous disent que le seul danger c'est que les enfants mangent de la neige ?»."

MARJORIE BLACK

Novembre 1988, au nord de Delta, Utah.

La première fois que j'ai rencontré Marjorie Black, mon impression a été d'avoir affaire à ce genre de femme que l'on espère devenir en vieillissant. Elle semblait très forte et elle fut gentille avec moi, pleine d'attentions ; elle avait les yeux clairs avec des sourcils épais et noirs et elle transportait un pistolet dans son camion. Parfaitement ! Depuis que son premier et son second maris étaient morts prématurément, trente ans trop tôt, d'un cancer, elle vivait seule, soutenue par ses filles qui étaient son portrait craché. Elles-mêmes avaient été victimes des radiations pendant leur enfance : des problèmes de thyroïde à cause du lait chargé d'iode radioactif. Son ranch sur le versant sud de Sheeprock Mountain appartenait à sa famille depuis un siècle et constituait une des splendeurs isolées de cette zone que l'Atomic Energy Commission qualifiait de « quasiment inhabitée ». Pendant les essais atmosphériques il y eut un ou deux "points chauds" sur ses terres, qui dégagèrent assez de rayonnement de forte intensité pour tuer un homme en quelques heures, mais pas un seul des bureaucrates, fédéraux ou de l'Etat, qu'elle avait appelés ne daigna lever le petit doigt pour les aider, elle ou son mari. Nous avons parlé dans son camion, pendant qu'elle me conduisait au ranch sur la vieille route du Pony Express, puis sur un terrain plus cahotique.

Je vis dans ce ranch depuis 1930. C'était vraiment la vie que j'aimais. Mon mari est né là. Son père a commencé à exploiter ce ranch en 1887. Nous avions notre propre viande, cultivions notre jardin, avions des arbres fruitiers. Nous travaillions ! Un jour nous avons entendu le troupeau de vaches meugler et gémir. On n'entendait jamais ça, car elles étaient bien traitées. Dans la journée, les vaches allaient dans le coin sud-ouest de ce pâturage. Il y a quelques peupliers, une canalisation d'eau, un petit abreuvoir, et aussi une source. Nous y sommes allés et les vaches n'y étaient pas. Nous les avons trouvées mortes toutes les 12. Le plus étrange - voilà pourquoi je soutiens qu'il y avait là, à ce seul endroit, une retombée concentrée d'un essai de bombe -, c'est que les vaches qui se trouvaient à l'extérieur de la clôture se portaient bien. A l'intérieur, non seulement les vaches étaient mortes, mais des lapins et des pies également.

Mon mari, Richard Ekker, a voulu y construire une clôture. Il y est resté environ une heure avant de revenir à la maison, le visage violet comme s'il avait de la fièvre. Il avait la nausée et il se sentait malade. Je lui ai dit : « Tu devrais aller voir le médecin ». Notre médecin se trouvait à Nephi, à 84 kilomètres. Il m'a répondu : « Je mourrai en route, je ne peux aller nulle part », et il s'allongea sur le lit. Ses lèvres était craquelées et il avait des cloques. Il avait la nausée, tous les symptômes, je le dis parce que j'ai lu beaucoup de choses sur les retombées et les dangers des essais nucléaires, tout ce que le gouvernement a publié. On ne disait pas nécessairement qu'il y avait beaucoup de danger mais il présentait tous les symptômes de l'exposition aux radiations. Je crois bel et bien que s'il y était resté un peu plus longtemps, il serait mort comme les vaches. Il est mort en 1973. Le docteur a affirmé qu'il s'agissait d'un cancer généralisé, c'est ce qu'il a écrit. Son foie était atteint, des caillots de sang passaient dans ses urines, et ses poumons étaient terriblement affectés.

Mon second mari était un fermier qui venait de l'ouest de notre ferme. Il est mort en 1984 d'un cancer des os, il était atteint de partout. Le docteur nous a dit que ça avait même

brûlée. J'en ai parlé à notre médecin qui m'a dit d'appeler Dugway (un laboratoire militaire de recherche biologique qui est proche). *Des types sont venus, il ont atterri en hélicoptère derrière le corral. Je leur ai parlé des vaches et je leur ai demandé s'ils voulaient descendre voir, mais ils n'ont pas voulu y aller. J'ai rappelé et j'ai pris un rendez-vous avec le capitaine Scott. Je lui ai dit : « J'aimerais que vous vérifiez dans vos archives quand cet hélicoptère est venu » et il m'a répondu : « Nous n'avons pas d'archives ».*

Autre chose, le gouvernement nous disait à la radio de ne pas laisser les enfants manger la neige. Un matin, lorsque nous nous sommes levés, une légère neige était tombée sur notre camion garé près de la maison. Quand cette neige a fondu, la peinture du camion s'est écaillée. Sous les écailles de peinture, le métal était à nu. Le camion avait à peu près 5 ans, c'était un Chevrolet de 1949. J'ai dit à mon mari : « Ne nous disent-ils pas que le seul danger c'est que les enfants mangent de la neige ? » Dans la région de Delta, des jeunes d'une certaine tranche d'âge, peut-être celle comprise entre 30 et 40 ans, ont adopté des enfants. C'est ahurissant de voir qu'une tranche d'âge particulière n'a pas eu d'enfants. J'en ai parlé avec un avocat à Delta, qui m'a dit : « Mon frère est seul. » Un autre avocat à Provo m'a dit : « J'aimerais faire une étude à ce sujet - tous mes enfants ont été adoptés. »

atteint le haut de la cage toracique. Son frère aussi est mort d'un cancer. Betty, la plus vieille de mes sœurs, a des problèmes, des problèmes de thyroïde. Elle avait à peu près 20 ans en 1951 lorsque les essais ont commencé.

A l'époque de la vogue de l'uranium, nous avions un scintillateur pour le mesurer. Il est tombé en panne et quelqu'un de Richfield l'a réglé. Je l'ai rencontré à Delta, à 84 km environ au sud du ranch. Il m'a dit : « J'aimerais avoir de l'uranium pour l'essayer. J'aimerais vous montrer qu'il marche à merveille. » Je lui ai répondu : « Mettez-le en marche et placez-le sur le tas de foin derrière le camion. » On n'aurait pas pu obtenir des résultats aussi élevé avec de la pechblende[1] tellement ce foin était radioactif. J'ai pris l'appareil et je suis rentrée avec. Dans notre coin tout était si radioactif qu'il était impossible de rechercher de l'uranium. C'était au début du printemps de 1955, en mars ou en avril.

J'ai appelé Ray Burtonshaw, l'agent agricole du comté à Nephi, pour lui demander s'il pouvait venir examiner l'endroit où les vaches étaient mortes. Il a appelé le docteur Don Thomas de l'institut agricole de Logan, ils sont venus tous les deux. Je suis descendue avec eux dans les champs où les vaches étaient mortes et je leur ai demandé : « Pourriez-vous rechercher des retombées radioactives ? » Ils ont déclaré : « Tout ce que nous allons faire c'est de vérifier l'eau. Elle est peut-être empoisonnée. » « Ce ne peut pas être l'eau. Ici, c'est un trou d'eau pour les animaux depuis des années, ce n'est pas cette eau. » Il a répondu : « Eh bien nous ne pouvons pas vérifier autre chose. » Quand ils sont partis, je ne les ai pas vu s'éloigner, tellement j'avais mal à la tête. Mon autre fille a préparé le dîner car j'ai dû aller au lit, j'y suis restée trois jours avec ce mal de tête. Je ne pouvais pas manger. J'avais envie de vomir. La douleur était si forte que mes yeux étaient atteints. Je n'ai pas voulu de lumière dans ma chambre. Je n'étais pas

J'ai vu lorsqu'ils ont fait exploser l'une de ces bombes un matin. J'étais à la fenêtre, regardant vers le sud-ouest, et j'ai vu comme un éventail de couleurs. Ça s'est dispersé, et puis plus tard ça a frappé les fenêtres de la maison tellement fort que je me suis demandée si cela n'allait pas les casser. Une dame, une amie de ma sœur, était vraiment en très mauvaise santé. Ma sœur est restée dehors pour voir cette dame, celle-ci avait des brûlures sur le visage. Jeannie lui a demandé ce que c'était : « Qu'est-ce qui vous est arrivé au visage ? » Elle a répondu : « Oh ça vient des essais nucléaires. Vous devriez voir notre bétail. » Sa chevelure était brûlée par bandes. Son mari était sorti à cheval pour voir le bétail, au bout de quelques heures il est tombé du cheval, raide mort. Je crois que ce devait être du côté de Gold Hill, à l'ouest d'Ibapah, près de la frontière du Nevada. C'est quelque chose d'effrayant, et c'était ahurissant de voir comment on se heurtait à un mur lorsqu'on allait leur demander des informations sur ce qui se passait. Nous n'avions pas de réponses. Ils disaient qu'un tas de choses étaient inoffensives alors qu'elles ne l'étaient pas. Il n'y avait pas autant de cancers que maintenant. Ce n'était pas un mot qu'on entendait tout le temps partout où l'on allait. Mon Dieu, c'est incroyable le nombre de gens qui sont morts. Et c'est le cancer, le cancer, toujours le cancer.

1. Minerai comportant une forte proportion d'uranium.

RUTH COLE FISHER

Mai 1989, Belle Fourche, Dakota du sud.

Elle n'avait pas du tout l'air contente de me voir lorsque j'ai frappé à sa porte pour notre rendez-vous. Je ne savais pas pourquoi elle était irritée, aussi ai-je pris mon air le plus humble et me suis-je assise tranquillement devant la table de la cuisine. Ruth Fishel faisait la plus belle tarte à la rhubarbe et aux fraises que j'avais jamais vue, mais à voir sa manière de me jauger en fronçant les sourcils, je compris que je n'en goûterai jamais une miette. Il me fallut une heure, voire plus, pour comprendre quel était le problème : lorsque je lui avais parlé la première fois au téléphone, j'avais dit que j'étais de New-York. Dans l'Ouest cela produit généralement cet effet là. J'allais le découvrir encore une fois, je servais de bouc émissaire à la rage contenue que les victimes des radiations (et les survivants) ressentaient à l'égard de toute personne venant de l'Est. Après tout, ils en étaient certains, les décisions concernant le programme d'essais étaient prises à Washington DC. (En fait, il s'agissait plutôt d'une situation de collaboration ; certaines décisions impliquant des périls mortels étaient prises conjointement avec des scientifiques de Los Alamos et du Lawrence Livermore Laboratory.) Et puis, New York est, je le sais par expérience, la ville que les ruraux adorent haïr, persuadés que beaucoup de citadins n'ont pas la moindre idée de ce qu'est une honnête journée de dur labeur. Néanmoins, il y avait quelque chose d'imposant dans la force de Ruth Fishel et dans son intelligence évidente. Qu'importe ce qu'elle pensait de moi : avec ou sans tarte, j'avais l'intuition d'être là pour passer une journée intéressante, quoique tendue.

Je pense que nous avons été "sacrifiables", que cet endroit a été une zone de sacrifice. Cela m'a rendu méfiante. C'est un travail de dissimulation... de la politique pourrie, en fait. Je ne sais pas jusqu'où ça remontait mais différents types ont essayé de sauver leur peau, les responsables des essais dans le Nevada. Je n'ai pas de respect pour les "politicards", j'emploie le mot parce que les sénateurs et les représentants qui bâtissent leur carrière là-dessus, ne sont rien d'autre que cela. Il y a beaucoup d'employés du gouvernement qui ne sont pas très purs. Pourquoi est-ce qu'ils ne font pas cela aux gens de New-York ? Pourquoi est-ce qu'ils ne le font pas à tous ces sans abris qui n'ont pas assez de jugeotte pour avoir un emploi et vivre honnêtement ? Les choses ne viennent pas comme ça et parfois, on doit beaucoup travailler. Je faisais les foins, je faisais marcher tous les types de machines que nous avions. Je labourais, forais, hersais, pulvérisais, fauchais, ratissais, empilais le foin, j'ai fait toutes ces choses. J'ai toujours travaillé avec mon mari Floyd pour vivre décemment, les enfants aussi nous aidaient.

"Nous avons été "sacrifiables", cet endroit a été une zone de sacrifice. C'est un travail de dissimulation... de la politique pourrie, en fait. Pourquoi ne font-ils pas cela aux New-Yorkais ? Pourquoi est-ce qu'ils ne le font pas à tous ces sans abris qui n'ont pas assez de jugeotte pour avoir un emploi et vivre honnêtement ?"

Un après-midi, celui du dernier dimanche d'août 1957, nous avons eu une pluie très forte et un sérieux orage de grêle. En moins d'une demi-heure la troisième coupe de foin qui faisait un mètre de haut a été réduite à un tas de chaume. Notre grange a des parois en tôle d'aluminium ondulée et il y a encore des taches dûes à la grêle. Le lendemain, il y avait encore de 15 à 20 cm de grêle dans le côté nord de la grange. J'avais un jardin, tout ce qui y poussait avait été ravagé. Floyd et Charles n'étaient pas à la maison à ce moment-là, mais ma fille Jean âgée de 10 ans et mon fils Dan qui en avait 7 étaient avec moi. Nous avons tous été malades durant plusieurs jours. A cette époque, je croyais que c'était ma manière de réagir à la destruction de notre jardin et d'autres récoltes.

En décembre suivant nous avons perdu trois veaux sans raison valable. Floyd pensait qu'ils avaient peut-être été empoisonnés par de mauvaises herbes. Notre bétail était toujours bien soigné et nous n'avions pas l'habitude d'avoir des pertes. D'autres veaux sont tombés malades et nous les avons perdus. Le docteur Peleski est venu faire une autopsie. Il a ouvert un veau à partir de la bouche et tout le long du tube digestif. Il y avait des lésions dans la bouche et le long du canal qui va à l'estomac, les intestins étaient salement attaqués, et le foin vert qu'il avait mangé la veille était encore là, ni décomposé, ni digéré. Et voilà, cette matière était chaude. Les lésions internes étaient profondes, tout comme dans l'estomac des autres veaux. Certains avaient une température élevée, de 41 à 42°. Les vétérinaires n'ont pas pu se prononcer. Les veaux ont continué à mourir. Le matin ils étaient là debout, la tête et les oreilles pendantes, ils refusaient de manger et de boire, ils ne voulaient rien du tout. Ils perdaient de grosses touffes de poil. La moindre contusion les faisait saigner, le sang était rose clair. Ils restaient debout sans bouger jusqu'à ce qu'ils tombent. Nous trainions les cadavres à un lavoir au nord de la maison et nous les entassions là. A la fin du mois de décembre, nous en avions perdu trente-trois, environ un tiers, et Floyd a dit : « Je descends voir là-bas, il y a quelque chose de bizarre. » C'était en janvier, la température était de moins deux ou moins trois dans la journée, et moins sept la nuit. Il a marché sur les cadavres que nous avions traînés la veille, ils n'avaient pas gelés, ils étaient encore chauds.

Les corbeaux et les pies les avaient trouvés et les mangeaient. Très vite ils ne purent plus que sautiller sans pouvoir voler et bientôt, il n'y eut plus du tout de pies, pas plus que de coyotes. A peu près à cette époque, nous avons entendu un reportage à la radio sur une personne qui avait fait une connerie : elle avait envoyé du blé irradié vers l'Angleterre. Nous nous sommes regardés et nous avons pensé, eh bien, si le blé est radioactif, on peut parier que le foin et la paille le sont aussi. Ça commençait à avoir un sens.

Après cette tempête de grêle, mon fils Chuck est venu à la maison. Il avait un compteur Geiger, un modèle Sears Roebuck, pas très gros, mais efficace. Ma voisine Lucille en avait un. En ce temps là, ils étaient aussi prospecteurs d'uranium. Elle a vérifié chez elle, Floyd chez nous et il a découvert que ça (la retombée radioactive) *venait de la grange. La mesure au sol s'élevait à 12 dans la maison et à 97 sur le fourrage. Le foin stocké dans l'étable indiquait 98. Quand nous avons découvert ça, nous avons commencé à nourrir le bétail avec du foin d'une autre provenance et nous n'avons plus perdu une seule vache ni un seul veau.*

Un gros camion blanc est venu de Rapid City. Ils avaient entendu dire que nous avions ces cadavres d'animaux, ils voulaient les emmener « pour en faire de la nourriture pour chien ». Pour nous ça avait l'air d'être un tas de bobards et Floyd a dit : « Nous devons nous en débarrasser d'une façon ou d'une autre. Si l'eau nettoie le coin ça peut contaminer toute la vallée jusqu'à la ville. » Comme Dan était un petit coquin, il a pris l'appareil photo de sa sœur, a fait un petit bruit devant eux au moment où ils franchissaient l'entrée et il a pris une photo, de très près. Savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils sont sortis de leur véhicule, ont pris l'appareil et sorti le film. Ils lui ont rendu l'appareil, mais pas le film. Destruction de preuves ! Le gouvernement a envoyé quelques types pour examiner le lait. Nous leur avons donné quelques légumes du jardin. Ils ont dit que le lait était contaminé mais ils ne nous ont jamais rien dit sur les légumes. Ils nous ont dit : « Vous pourriez les laver dans de l'eau salée avant de les consommer. » C'était incohérent, ils faisaient un travail de camouflage.

Je ne savais pas que les grêlons étaient roses, jusqu'à ce que Jeannie me le dise. Je l'ai su plus tard, parce qu'elle avait trouvé les grélons si jolis qu'elle en avait mangé quelques-uns. Ils étaient roses. Evidemment, ils étaient contaminés. Par la suite j'ai reçu un coup de fil du proviseur de l'école. Elle m'a demandé : « Est-ce que vous savez que votre fille Jeannie va aux toilettes toutes les 15 minutes ? » Je l'ignorais, car nous avions été très occupés à soigner le bétail. Je l'ai emmenée se faire examiner. Sa thyroïde avait carrément cessé de fonctionner. Elle a arrêté de grandir et a commençé à grossir, ses reins étaient touchés et sa thyroïde s'était complètement ratatinée. Le docteur lui a demandé : « Quand avez-vous eu une radiothérapie pour cela ? » Ce n'était qu'une enfant de dix ans, elle est née en 1947. On l'a placée sous traitement pour sa thyroïde et elle l'est encore. Elle a eu beaucoup d'autres complications depuis.

Le printemps suivant, Floyd est tombé malade alors qu'il nettoyait et hersait le champ de luzerne. Il ne savait pas pourquoi. Il se sentait bien avant de pénétrer dans le champ, au nord de l'étable. La poussière de luzerne avait provoqué une éruption de boutons sur son bras, aussi me suis-je posée un tissu sur le visage pour ne pas inhaler de poussière et je suis descendue pour finir le hersage du champ. Floyd avait le bord des narines tuméfié au point qu'il avait du mal à respirer. J'ai eu mal à l'estomac, ma gorge a été irritée, et je me suis sentie très fatiguée et abattue. J'ai eu une éruption de boutons sur le visage. Floyd avait une sensation douloureuse de picotement en diagonale, le long de son poumon droit. Le docteur Willard nous a dit d'aller faire un examen complet. On nous a fait des radios, des prises de sang, etc. Quand le médecin nous a dit : « Il y a une ombre en travers comme un tissu cicatriciel, » Floyd a répondu : « C'est curieux, c'est l'endroit où j'ai eu une douleur à la poitrine quand je travaillais dans le champ. » Les enfants et moi-même étions très anémiés, au point qu'on nous a prescrit des médicaments. J'étais malade et affaiblie ; je n'avais même plus assez de force pour traverser la rue quand j'allais en ville faire des courses. Je me sentais toujours malade mais je ne pouvais pas en trouver les raisons.

Bref, les poumons de Floyd ont continué à le gêner et il a eu plusieurs attaques cardiaques. Un jour que je descendais des balles de foin du haut de la meule, il lui en tomba une sur la poitrine et ça le mit presque K.O. Il ne m'avait pas prévenue que ses douleurs à la poitrine l'avaient repris. Le médecin a parlé de pleurésie, mais il n'avait pas été malade. Nous l'avons envoyé chez un autre médecin pour avoir un autre avis. Il n'a pas aimé ce qu'il a vu et il l'a envoyé faire une biopsie. C'était malin, ça suppurait. Il a commencé à être malade en 1958-1959 et il est mort en 1964. Le cancer s'est développé à l'endroit de l'ombre, en diagonale le long de son poumon droit.

Ruth Fishel avait sollicité l'aide d'un scientifique de la région, le docteur John Willard, au moment où sa famille et elle-même ont découvert le problème des retombées radioactives. Consultant de l'Atomic Energy Commission, ayant des années auparavant travaillé au projet Manhattan, Willard était professeur de chimie à l'université de l'école des mines du Dakota du sud à Rapid City. Il comprit le grave danger des retombées des radiations et il alerta les autorités de l'Etat, y compris le ministère de la Santé. En raison de ses efforts, l'Atomic Energy Commission lui téléphona pour le sommer de comparaître à Las Vegas pour faire le point. D'après le document 29691 du service des archives du Department of Energy daté du 16 août 1957, « On a consacré des efforts et un temps considérables à collaborer (souligné par moi CG) avec le docteur Willard. Il a été très réceptif et on considère que le temps passé n'a pas été perdu. » Ainsi calmé, il est rentré chez lui, sans plus pouvoir désormais apporter son aide. L'affaire a été finalement laissée en l'état pendant deux ans par le responsable du ministère de la Santé, le docteur G. J. Van Heuvelen. Dans une lettre du 24 février 1959, adressée au docteur Francis J. Weber, chef du département de radiologie du Service de santé publique, Van Heuvelen a écrit : « Vous trouverez ci-joint deux copies d'un rapport intitulé : “Enquête sur un incident d'irradiation enregistré à Belle Fourche, dans le Dakota du Sud”... suscité par la mort de bétail situé dans un ranch près de Belle Fourche... Nous sommes heureux de noter que les conclusions ne justifient pas l'affirmation selon laquelle cette irradiation était responsable. » Comme il est écrit dans ce rapport, l'Atomic Energy Commission avait une nouvelle fois pris des mesures « suffisantes pour empêcher une nouvelle fois une large publicité donnée à un autre épisode d'irradiation. »

"Nous avons saisi tout le lait. Nous avons apporté du lait de Denver et de Sioux Falls, mais l'AEC a eu vent de cela. On m'a vraiment menacé de m'expédier à Leavenworth, en me disant que je n'avais pas de pouvoir et que j'avais identifié un essai ultra-secret. C'est ce que j'avais fait. Bon Dieu, ils allaient me faire la peau. Ils m'ont consigné chez moi. Ils m'ont expliqué quel genre de traître j'étais. Même le chef de l'Atomic Energy Commission à Washington a décroché son téléphone."

Docteur

JOHN WILLARD SR

Mai 1989, Rapid City, Dakota du Sud.

Le docteur John Willard travaillait dans les services de renseignement militaire lorsqu'il fut appelé pour travailler au projet Manhattan dans un groupe dirigé par Glenn Seaborg. Leur but était de « concevoir une usine pour séparer le plutonium et à cette époque nous n'avions pas un seul gramme de plutonium disponible. A chaque fois que je venais en consultation il y avait un homme du FBI pour me prendre en charge et il ne me quittait jamais. Il y avait 6 000 scientifiques du monde libre employés sur ce programme et s'il vous arrivait de rencontrer en marchant quelqu'un que vous connaissiez, au moment où vous lui serriez la main, l'agent du FBI vous disait : "Nous ne vous autorisons pas à parler". Ainsi chaque unité était séparée de telle sorte que l'on ne puisse avoir un tableau de l'ensemble. Nous étions à Chicago sur le Projet Manhattan et nous concevions l'usine de Hanford. » Cette usine a fourni l'uranium enrichi et le plutonium pour les bombes qui ont détruit Hiroshima et Nagasaki.

Le 16 juillet 1957 à 5 heures du matin, Willard fut réveillé par la sonnerie stridente du téléphone. Vingt-quatre heures plus tôt, une bombe dénommée Diablo avait explosé dans le désert du Nevada, 1 400 km plus loin. C'était une explosion nucléaire une fois et demie plus puissante que celle d'Hiroshima. Au nord de la maison de Willard à Rapid City, dans le Dakota du sud, une chercheuse d'uranium de Belle Fourche avait découvert grâce à son compteur Geiger un taux de radioactivité inhabituellement élevé. Il avait plu durant la nuit : elle contrôlait le jardin détrempé et les gouttières. « Le compteur a bondi d'un seul coup, comme si l'on était dans une zone pleine de minerai. » Le docteur Willard et une équipe d'experts de la Défense Civile localisèrent le tracée des retombées. « C'était pire que l'enfer. » Willard prit l'affaire en main, il alerta rapidement le gouverneur Joe Foss et le quartier général de la Défense Civile à Denver. Le lait des laiteries fut jeté et on avertit les fermiers que leur foin était contaminé. On en brûla beaucoup. Pour la plupart, les incidents de retombées étaient gardés secrets parce que, selon le docteur Willard, « on pouvait provoquer une panique parmi les citoyens, les enfants et les fermiers. Nous avons pris toutes les mesures de sécurité, fait tout ce que nous pouvions afin de les minimiser. » Deux jours après l'incident, des agents du FBI sont arrivés chez Willard pour l'escorter vers le site d'essais, mais il y était déjà parti en avion pour demander l'aide de l'Atomic Energy Commission afin de faire face aux problèmes générés par les retombées dans les Montagnes Noires. Willard, qui, pendant sa participation au projet Manhattant, avait perdu l'estomac, un rein, la vésicule biliaire, et un œil à la suite d'un grave accident au cours duquel il avait été irradié, fut admonesté par les officiels du site d'essais parce qu'il était trop « alarmiste ».

Dès le début de votre participation au projet Manhattan avez-vous soupçonné que les effets des retombées étaient si graves ?

Pas vraiment au début. J'avais vu des films classifiés sur l'essai d'Alamogordo. La première fois que j'en ai vu un pour de bon, j'en suis resté bouche bée. J'avais visualisé et fait des calculs au sujet de $E=mc^2$, de l'énergie qu'on devait en attendre, mais tant qu'on n'en a pas vu un grandeur nature ni ressenti les effets, on ne peut pas comprendre. C'était les prétendues "bébé-bombes", équivalentes à 10 000 ou 20 000 tonnes de TNT.

Au fond, aussi puissantes que celle d'Hiroshima ?

Oui. Si l'on considère les effets je dirais plutôt un petit peu plus puissantes. J'en ai vu 12 ou 14. La plus remarquable fut la première bombe que j'ai vue. On les essayait toujours juste avant l'aube pour que personne ne puisse espionner. Nous étions en position à 20 km du point zéro, sur un monticule. Il y avait une table faite de planches de 6 cm fixée au béton sous le sol et des sièges en bois. (Cela s'appelait "News Knob" et c'était situé à l'extrémité sud de Yucca Flat). *On devait s'asseoir là, regarder. Je portais des lunettes de soudeur parce que mon père était mécanicien. Ces lunettes étaient très sombres, mais lorsque la bombe a explosé, la lumière était si intense que même avec mes lunettes j'aurais pu voir un lapin de garenne courir dans le désert. Ensuite, on sentait l'onde de choc. En fait, on sentait d'abord l'onde de choc venir de la terre. Si on était resté debout, on aurait probablement été jeté à terre.*

Maintenant vous me questionnez au sujet des retombées. Mon opinion c'était que la Défense Civile ne fonctionnait jamais. Je travaillais sur les retombées - nous avons commencé à faire des essais avec des avions et des ballons et nous avons pris des échantillons d'air pour les particules radioactives. J'ai eu deux années d'entraînement intensif. Nous essayions d'avoir des informations météorologiques avant de faire exploser les bombes et nous faisions des extrapolations. Nous n'avons jamais été capables d'atteindre une précision de 50% car elles produisaient beaucoup trop de turbulences. A cause des vents dominants, les retombées de la bombe étaient emportées jusqu'à l'altitude de 3 000 mètres, vers la stratosphère. Parfois les retombées ont fait deux fois le tour de la terre. A cause de la topologie, des montagnes et de choses comme ça, il y a des zones de retombées naturelles. Le Dakota du sud en faisait partie. Notre nom de code pour le Dakota du sud était Sunshine, ce qui veut dire que du fait de la topologie, il y avait naturellement des retombées. Je pense que c'est le cas des Montagnes Noires, car c'est un endroit qui s'élève à environ 2 300 mètres et qui a une surface plutôt unie et non accidentée.

Le plus curieux de l'affaire c'est que, pour chaque bombe explosant aux Etats-Unis, une grande partie des retombées avaient lieu en Russie. Ça a dû peser dans le fait qu'ils ont si rapidement ratifié l'interdiction des essais atmosphériques en 1963. En fait, il y avait un projet très confidentiel pour voir si nous ne pourrions pas accroître les retombées sur la Russie. Soit dit en passant, nous ne le pouvions pas.

En tant que consultant à l'Atomic Energy Commission, quelles étaient vos possibilités d'intervention à l'époque où vous avez découvert les retombées dans le Dakota du Sud ? Au moment des retombées sur Belle Fourche, comment avez-vous su qu'il y avait un problème ?

Je ne travaillais pas à l'Atomic Energy Commission, je travaillais pour l'Air Force et pour le gouverneur du Dakota du sud, Joe Foss, comme conseiller sur les retombées nucléaires. J'ai reçu un coup de téléphone à 5 heures du matin. Il y avait un capitaine de la sécurité à l'autre bout du fil. « Doc, nous avons des relevés anormalement élevés. » Quand nous sommes arrivés à Belle Fourche, c'était plus chaud qu'un fer rouge. J'ai eu des démêlées avec l'Atomic Energy Commission. Ils avaient une procédure standard pour effectuer les tests à laquelle je n'ai jamais accordé aucun crédit, car il est ridicule de faire des mesures à la hauteur de la ceinture. Voilà comment l'Atomic Energy Commission s'y prend pour camoufler la réalité. Par exemple, si on a reçu des radiations alpha il faudrait carrément s'allonger par terre pour pouvoir les détecter. A la hauteur de la ceinture les particules béta ont perdu toute leur énergie. Il avait plu sur Belle Fourche, ce qui avait amené les retombées. Dans les rigoles il y avait des particules de sable très fines, plus brûlantes que les flammes de l'enfer. Elles pouvaient être très dangereuses pour les jeunes enfants.

Bien sûr, aucune publicité là-dessus. Nous avons saisi tout le lait. Nous avons apporté du lait de Denver et de Sioux Falls, mais l'Atomic Energy Commission a eu vent de cela. Nous avons prévenu quelques fermiers que leurs pâturages et leur foin étaient contaminés. Les pompiers ont pris leurs lances à incendie et ont charrié le contenu de chaque rigole dans les rivières. Quelque temps après, l'Atomic Energy Commission m'a vraiment menacé de m'expédier à Leavenworth, en me disant que je n'avais pas de pouvoir et que j'avais identifié un essai qui était ultra-secret. C'est ce que j'avais fait. J'avais ramené un peu de cette foutue saleté au laboratoire. Toute matière radioactive a ce que nous appelons son empreinte digitale. Je l'ai transmise à Denver et à l'Air Force ici. Bon Dieu, ils allaient me faire la peau. Ils m'ont consigné chez moi. Ils m'ont expliqué quel genre de traître j'étais. Même le chef de l'Atomic Energy Commission à Washington a décroché son téléphone.

Ne se souciaient-ils pas de la sécurité ?

Pour la forme. En fait, ils ont envoyé une équipe et ils ont fait des relevés dans l'atmosphère. Ils ont reconnu qu'il y avait une radioactivité supérieure à la normale. J'ai demandé : « Avez-vous atterri avec cet appareil ? » « Oh, non, on ne pouvait pas atterrir là-bas. » Ils ont sans doute pris leurs mesures à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Vous devez savoir jeune fille, vous devez comprendre, qu'il y a dans ces grands projets gouvernementaux des gens qui touchent des salaires à six chiffres. Ils ont les instruments les plus sophistiqués parce que le gouvernement paye pour cela et la plupart d'entre eux ne sont même pas responsables. Quand il était président, Eisenhower nous a mis en garde contre le complexe militaro-industriel. Ils ont des subordonnés et ils sont très satisfaits de la vie qu'ils mènent. Il aurait fallu avoir une forte personnalité pour parler et pour dire : « Il faudrait stopper ce que je fais. ». J'ai passé 30 années dans ce qu'on pourrait appeler la face cachée de la science, ce qui veut dire que votre travail est classé top secret. J'ai vu beaucoup d'hommes de pouvoir. Des généraux, des sénateurs, et même des présidents des Etats-Unis ont été de la partie.

J'ai lu qu'Einsenhower, parlant des gens habitant sous le vent du site d'essais a dit : « Nous pouvons nous permettre de sacrifier quelques milliers de personnes pour la défense de la sécurité nationale. » Et on vous cite pour avoir dit que le public ne devrait pas savoir.

Je suis d'accord. Ma philosophie de la vie, c'est qu'on n'a rien sans rien. Pas d'effort, pas de profit. Les média ont fait des montagnes de trois fois rien, et ça m'ennuie. Un dicton du vieux Willard est : « Plus on remue la merde, plus ça pue », et il a raison.

Ce manager d'une station de radio «n'a pas voulu foutre la pagaille», en transmettant des informations sur l'approche de nuages radioactifs.
"On nous donnait des informations que nous ne pouvions pas complètement comprendre, même si nous avions été témoins des effets de la bombe au Japon. Mais je pense qu'à cette époque nous étions meilleurs journalistes que ces gens qui aujourd'hui sont prêts à faire n'importe quoi pour un article. Certains articles ont occulté le fait qu'il y avait des questions auxquelles on n'a toujours pas répondu. Et certaines de ces questions ont été, devrions-nous dire, occultées. Je crois que notre département de presse a fait preuve de plus d'intégrité que s'il avait tenté de faire du sensationnel avec ce genre de chose. Nous avons essayé de laisser cela dans le cadre de ce que nous considérons comme du bon journalisme."

Donald CARTWRIGHT

Mai 1988, Parowan, Utah.

Juste avant ma visite à Don et Iris Cartwright, un article du *Los Angeles Times* ridiculisant gentiment l'image ultra-conservatrice qu'il mérite, avait mis l'Utah en effervescence. « Un endroit pour Perry Como[1] », ainsi décrivait-on de manière très indulgente un Etat plutôt débonnaire et fier de ses fondamentalistes Mormons sans défaut et imbus d'eux-mêmes. La première fois que je suis allée chez les Cartwright, je n'ai pu m'empêcher de remarquer en souriant des disques bien conservés : ceux de Mantovani et de Perry Como. Don Cartwright, un Mormon, comme la plupart des « sous le vent », était responsable d'une station de radio à Cedar City au temps des retombées. Il était aussi directeur de la communication pour le Comté, il travaillait avec les autorités de la Défense Civile. Lui-même était une victime des radiations, il avait développé un cancer de la gorge et des amygdales. Aux questions sur sa responsabilité de journaliste d'aviser le public de l'approche de nuages radioactifs pendant cette période difficile, il a répondu qu'il « ne voulait pas foutre la pagaille » car « notre communauté n'a pas été éduquée de cette façon. Nous en parlons, nous nous en soucions et nous sommes au courant, mais je ne pense pas que nous soyons des gens expansifs ». Plus tard je me demandai ce que deviendrait un responsable de station de radio à New York, à Chicago, ou à Los Angeles, qui, au cas où on aurait lancé une bombe atomique si près de chez lui, suivrait arbitrairement une telle politique de non-information. Pendant les années 50 et 60, l'enfance de l'âge nucléaire, quel était exactement « le champ d'action convenable d'un bon journalisme » ?

Ma communauté comprend tout un quartier. A l'origine nous étions enthousiastes. Les essais atomiques étaient intéressants. Certains jours je ne voulais pas aller travailler. J'emmenais ma famille vers l'ouest de la ville pour assister aux explosions. Je connais bien les gens victimes des radiations. Tous autour de moi, des amis et des voisins, des personnes aimées, en ont subi de graves conséquences. Il y a trop de facteurs convergents pour que ce puisse être un accident. L'Atomic Energy Commission faisait probablement du mieux qu'elle pouvait pour les rassurer, disant qu'elle était sur le terrain, qu'elle l'observait et contrôlait. On ne faisait pas des essais un problème à traiter. L'Atomic Energy Commission a pris des dispositions pour tenir les gens des medias en dehors et elle a fait des essais spectaculaires ici. Je veux dire, par exemple, qu'on a construit ici la maquette d'une ville, à peu près à un kilomètre et demie du point zéro. Ils sont allés dans cette ville pour voir comment elle était au départ, puis ils ont vu le tir et ils y sont retournés pour voir ce qu'il était advenu aux "gens", aux structures et ainsi de suite. C'était juste pour les média, une prestation spéciale pour eux. Nous avions dans nos dossiers de la radio des croquis de cela. Je crois qu'il nous a fallu un peu de temps pour réaliser ce qui se passait. Je me souviens de rapports établis à Cedar City sur des gens qui vivaient dans deux pâtés de maisons - presque tous les ménages avaient été atteints. On constate qu'il y a beaucoup trop de ressemblances entre les différents cas, et l'irradiation est la seule chose qu'ils ont en commun.

Le premier à réagir a été Randall Adams, un de mes amis, sa réaction fut immédiate. Il avait rentré ses moutons sous les retombées. Il a reçu une forte dose de rayonnement et les effets ont été immédiats : des ennuis au niveau des poumons, du visage et de la peau. Beaucoup de ses moutons sont devenus apathiques, leurs têtes pendaient, c'était manifeste. Dans un corral on ne voit pas de moutons avec la tête pen-

dante. Ils avaient traversé le désert, mais on les avait nourris et abreuvés. Ils n'avaient pas de raison d'être fatigués ou dans un état de malnutrition. On voyait les brebis perdre leurs agneaux. La laine leur retombait sur les yeux et la tête. On voyait des lésions sur leurs museaux. Je crois que ça s'est imposé petit à petit à nos esprits. Plus ça a continué et mieux nous avons compris le caractère complexe des effets des essais et j'imagine que quand nous avons vu les moutons la première fois, nous n'avons pas tout de suite remarqué l'effet sur les gens. Il y a eu une exception : Randall a commencé à se plaindre immédiatement avec détermination. Puis nous avons vu d'autres personnes développer d'autres symptômes. Nous avons commencé à poser des questions, à faire des recoupements. Nous nous sommes alarmés.

C'est probablement à la fin des années 50, au début des années 60 que nous avons commencé à avoir l'impression qu'il existait des choses auxquelles il fallait nous intéresser et pour lesquelles nous devrions avoir plus d'informations que ce que nous avions. En deux ans, quatre adolescents de notre collège sont morts de leucémie ou de tumeur au cerveau. En 1960 ça leur est tombé dessus et ils nous ont quitté d'un seul coup. Ces jeunes étaient des camarades de classe de mes enfants. Ça a touché un foyer très proche. Je ne pense pas que les habitants d'une métropole puissent comprendre combien cela nous concerne intimement, d'abord parce que tous ces gens sont des descendants d'un groupe de pionniers. Nous sommes une petite communauté aux liens étroits. Si quelqu'un se casse le bras à Kanarraville à 60 km d'ici ce sera le centre de toutes les conversations chez nous, à Parowan. Ce fut une situation très traumatisante.

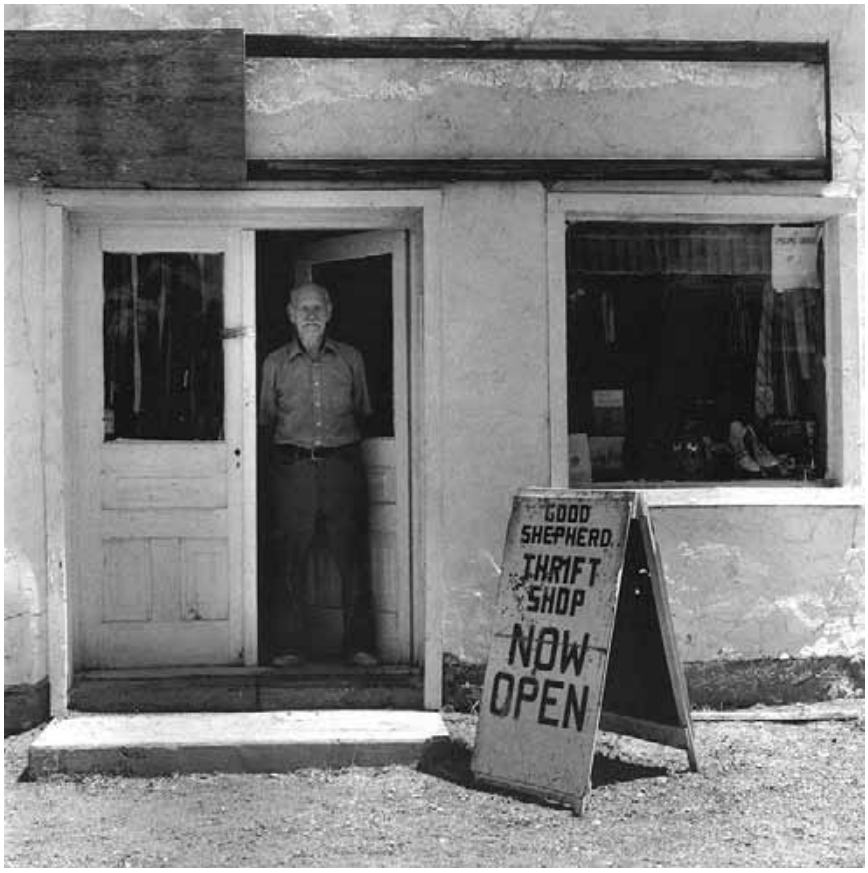
J'ai pensé que nous avions peut-être été un petit peu utilisé. Ils ont reconnu qu'il y avait des risques à prendre et lorsqu'ils les ont pris, qu'il valait mieux le faire avec une faible population se trouvant à 250 km du site d'essais plutôt qu'avec la population importante de Las Vegas, beaucoup plus proche. Quelqu'un devait prendre des risques. Dans ce cas, nous les avons pris.

Ils faisaient du mieux qu'ils le pouvaient, j'imagine. Je dois être un peu indulgent - ne jugeons pas. On nous donnait des informations que nous ne pouvions pas complètement comprendre, même si nous avions été témoins des effets de la bombe au Japon. Mais je pense qu'à cette époque nous étions meilleurs journalistes que ces gens qui aujourd'hui sont prêts à faire n'importe quoi pour un article. Nous n'avons pas essayé de faire du sensationnel. Nous voulions publier l'histoire, mais sans tomber dans quelque chose de disproportionné. Je pense aussi que certains articles de journaux ont occulté le fait qu'il y avait des questions auxquelles on n'a toujours pas répondu. Et certaines de ces questions ont été, devrions-nous dire, occultées. Je crois que notre département de presse a fait preuve de plus d'intégrité que s'il avait tenté de faire du sensationnel avec ce genre de chose. Nous avons essayé de laisser cela dans le cadre de ce qui convient à ce que nous considérons comme du bon journalisme.

1. Perry Como est un chanteur de variétés pour personnes âgées.

Mormon à l'office du dimanche dans le sud de l'Utah, considéré par l'Atomic Energy Commission comme : *"un segment de population de peu d'utilité"*, documents déclassifiés, anciennement top secret.

Photo Dorothéa Lange, 1953.



"Eisenhower nous a dit : «Méfiez-vous du complexe militaro-industriel ou il vous supplantera», et il était militariste. Nous avons été influencés au-delà de nos besoins. Il nous faut trouver des moyens de nourrir notre peuple, de le loger, de lui donner des emplois. Tout ce qu'on fait, c'est de fabriquer des trucs pour faire sauter les gens."

KEN PRIEST

Juillet 1988, Beatty, Nevada.

La ville de Beatty (Nevada), au sud-ouest du site d'essais du Nevada est fière d'être appelée "la porte d'entrée de la Vallée de la Mort". Elle a peu de choses à offrir en dehors d'une navette rapide vers Mercury, l'entrée du site d'essais, de quelques casinos, restaurants, bordels, d'une église épiscopale, et d'un centre pour personnes âgées. J'ai interviewé à Beatty deux personnes situées aux deux extrêmes de l'éventail social, mais toutes les deux prestatrices de services. Je suis allée voir Ken Priest, le pasteur de la ville, dans son magasin de bienfaisance à l'enseigne du bon Pasteur, et madame Fran York au bordel de Fran's Star Ranch.

Ken Priest, pasteur de l'église épiscopale, s'est consacré durant 30 ans aux besoins spirituels des habitants d'un vaste territoire dont fait partie Beatty, où il vit. Il parcourait d'assez longues distances lorsqu'il se rendait à Goldfield, Round Mountain, Tonopah pour s'occuper du service religieux. Pendant les années des essais atmosphériques, il a même exercé son ministère à Mercury où se trouvaient des bureaux administratifs et opérationnels du site d'essais, la cafétéria, des concentrations de roulottes, habitations provisoires de certains ouvriers. « On a ouvert une chapelle qu'on a fermée après que l'armée n'en a plus eu l'usage. Maintenant c'est une salle qui sert pour des ventes aux enchères. » C'est un homme petit et taciturne qui fait de son mieux dans une ville où trop peu de gens se préoccupent d'aller au paradis. Il travaille pour les pauvres de la ville, il leur procure les vieux habits ou les appareils ménagers qu'il peut trouver. Les veuves des ouvriers du site d'essais peuvent compter sur son soutien spirituel.

J'ai reçu un accueil plus chaleureux de Fran York, j'ai rencontré son amie, et j'ai visité l'établissement. Fran était amie avec beaucoup d'ouvriers du site d'essais, visiteurs assidus du Star. Au cours des années, elle a entendu beaucoup d'histoires sur le site d'essais, et les lits ont souvent tremblé furieusement aux premières heures de l'aube, mais à cause des ondes de choc des essais atmosphériques et des explosions souterraines. Call-girl depuis qu'elle avait treize ans, elle affirmait avec force qu'elle avait « tout vu ».

A tous les deux, j'ai posé les mêmes questions. Beatty se situe du côté du site d'essais qui recevait rarement des retombées radioactives, puisqu'on ne faisait jamais sauter les bombes tant que les vents ne soufflaient pas dans une autre direction, vers l'Utah, pour éviter que les retombées ne mettent en danger Los Angeles et Las Vegas. J'ai demandé à Ken et à Fran s'ils savaient que des gens mouraient dans l'Utah, au nord-est du Nevada, et en Arizona, à la suite de l'irradiation provenant du site d'essais. Etaient-ils au courant que le travail de leur clientèle créait de dangereuses conditions de vie non seulement pour les animaux mais aussi pour les enfants ? Savaient-ils que l'Union soviétique observait une interdiction unilatérale des essais depuis dix-huit mois ? Ne pensaient-ils pas que les essais nucléaires américains devraient être arrêtés ?

Il n'y eut aucune hésitation. L'homme de Dieu et la prêtresse de la chair donnèrent la même réponse : le site d'essais est nécessaire à la santé de l'économie de notre ville. Néanmoins, cela semblait troubler Ken Priest qui remarqua tranquillement, prudemment : « Je ne pense pas que le vent venu du site ait eu une quelconque influence ici. Ce n'est pas leur problème. »

Comment avez-vous vécu les essais atmosphériques

du site d'essais du Nevada ? C'est plutôt un voisin assez intimidant, n'est-ce pas ?

Je me souviens d'une fois quand le vent soufflait. IIs ne l'avaient pas prévu, et ce nuage rose est venu vers nous et est resté sur place plusieurs heures. Il y avait un très grand nombre d'autobus le long de la route, sur environ 3 kilomètres, dans l'attente de savoir si on devait nous évacuer ou non. Des types couraient avec des scintillateurs qu'ils tenaient en l'air, et ça faisait tic-tic-tic. Ce n'était pas un cumulus. Ça n'avait pas la forme d'un nuage, ce n'était pas comme quand on voit un nuage poussé par le vent. En fait, tout le ciel était rose jusqu'à une altitude élevée. Il est resté environ 24 heures. Je crois que trois jours plus tard il est descendu sur Los Angeles.

Quels furent les sentiments en ville ? Ceux qui contrôlaient la radioactivité vous ont-ils donné des instructions ?

Il n'y avait que 260 personnes qui vivaient ici à cette époque, en 1958, et elles ne savaient pas quoi en penser. Les contrôleurs ne savaient pas non plus quoi faire.

Avez-vous entendu parler de gens en ville qui travaillaient au site d'essais et qui ont eu de graves maladies à cause du site ?

D'un seul. Quand on a construit un tunnel pour voir ce que l'explosion atomique avait fait, l'oxygène de l'air au contact de l'air du tunnel a produit une explosion. Si un rocher n'était pas tombé sous la porte et ne l'avait bloquée, ils n'auraient pas pu sortir. Je sais que quand ils sont allés vérifier ce truc, ils portaient des habits spéciaux. Quelqu'un en ville n'est pas retourné travailler pendant six ou huit mois. On a estimé qu'il avait reçu assez de radiations. C'est le seul cas à ma connaissance où il y a eu de réels problèmes, mais on l'a suffisamment bien examiné pour savoir qu'il avait pris une dose supérieure à la dose autorisée. Quand quelqu'un reçoit une dose supérieure à ce qu'il devrait, on le met en arrêt de travail jusqu'à ce qu'elle disparaisse. C'est comme lorsqu'on s'expose trop longtemps au soleil, il faut se mettre à l'ombre. On peut y retourner au bout de quelque temps mais il faut que les brûlures guérissent d'abord. Pour les garçons comme lui, le site d'essais a été un très bon employeur et ils n'ont aucun intérêt à se laisser entraîner dans votre discussion à ce sujet. Ils ne veulent pas qu'on les mette en avant ni qu'on les cite, voyez-vous, parce que leur travail en dépend.

Quelle est l'attitude générale en ville... a-t-on peur des effets des essais sur la santé ?

Pour quelques-uns, peut-être, mais c'est plus politique qu'autre chose, c'est à propos de l'argent et du travail.

Si des gens travaillant au site avaient pensé qu'il y avait un problème sous le vent à cause de ce qu'ils faisaient, comment pensez-vous qu'ils auraient agi ?

Que font-ils ? Rien. Eisenhower, avant de prendre sa retraite, nous avait dit, et je ne l'ai vu cité qu'une seule fois : « Méfiez-vous du complexe militaro-industriel ou il vous supplantera.» Et il était militariste. C'est ma réponse. Nous avons été influencés au-delà de nos besoins pour notre protection. Nous avons suffisament d'armes pour tuer n'importe qui dans le monde, détruire tout ce qui vit. Qu'est-ce qui fonctionne d'autre dans ce pays ? La plupart des autres industries ont été déplacées au Mexique, au Japon ou ailleurs en Asie. Nous nous sommes tellement concentrés sur la chose militaire que le Japon nous dépasse. Notre seule activité, c'est de fabriquer des objets pour tuer des gens. Nous n'avons pas besoin de cela. Il nous faut trouver des moyens de nourrir notre peuple, de le loger, de lui donner des emplois. Les gens qui ont été licenciés dans l'industrie croyaient qu'ils avaient droit à un emploi qui leur donnerait une retraite, et ils ont été licenciés avec rien.

Dans une ville où les gens travaillent au site d'essais et sont plutôt pro-nucléaires, cela vous pose-t-il un problème d'être catalogué comme libéral[1] ? En tant qu'homme de Dieu ne pensez-vous pas que tout cela est un petit peu irritant ?

Non, je ne fais pas beaucoup de bruit. J'en parle parfois dans mes sermons, mais il n'y a pas beaucoup de personnes qui m'écoutent. Je n'en sais pas assez sur ce qui se passe à l'Est du site d'essais pour donner une opinion compétente sur ce que les gens d'ici devraient penser. Je ne crois pas que le vent venu du site ait eu une la moindre influence ici. Ce n'est pas leur problème.

1. Aux Etats-Unis, libéral veut dire plutôt à “gauche”, ou au moins proche du parti démocrate.

DARLENE PHILLIPS

Décembre 1991, Bountiful, Utah.

Par une belle journée succédant à une tempête hivernale, les branches des arbres ployaient en gémissant sous le poids d'une neige lourde et salée tandis que je roulais au nord de Salt Lake City pour aller à la ville voisine de Bountiful rendre visite à Darlène Phillips. Sa maison sur les contreforts des monts Wasatch domine le Grand Lac Salé qui donne aux flocons de neige leur goût saumâtre caractéristique. Quand elle m'a ouvert la porte, je lui ai instinctivement tendu la main pour la saluer. « Je ne fais pas cela, » m'a-t-elle dit, « mon système immunitaire ne peut pas se défendre contre les microbes qu'il y a peut-être sur votre main. » Depuis son enfance, elle avait très souvent été exposée aux radiations, le résultat en était une destruction totale de son système immunitaire. Depuis de nombreuses années, elle n'avait plus la moindre défense contre les maladies, ce qui l'avait quasiment condamnée à la réclusion ; il lui a même été impossible de toucher ses enfants, jusqu'à ce que, lors de sa participation à une étude gouvernementale, on lui fournisse des médicaments qu'elle n'aurait pu s'acheter autrement. On a mené depuis le milieu des années 50 des études sur les effets des radiations sur le système immunitaire, financées par des fonds fédéraux.

Enfant, elle avait passé la plupart de son temps dans le sud de l'Utah où son père, qui était photographe, aimait prendre des photos du Bryce Canyon et d'autres formations géologiques impressionnantes qui justifient l'amour des naturalistes pour cet Etat. Elle était heureuse de peindre et d'écrire, de passer le plus de temps possible à l'extérieur durant son adolescence et à l'âge adulte, et de travailler en été à Bryce. Tout le monde était enthousiasmé par les essais atomiques auxquels on procédait à cette époque, et comme par tempérament elle prenait plaisir à contempler les choses, Darlène Phillips n'aurait pas voulu en manquer un seul.

"Mon changement de religion est essentiel pour comprendre ce que je suis, cette religion est une donnée essentielle pour comprendre pourquoi l'Etat qui a reçu le plus de retombées ne s'en est pas plaint. Quand j'ai quitté l'église mormone, je réclamais le droit de décider par moi-même, même si mes décisions étaient mauvaises. Ma mère m'a désavouée. Mes soeurs n'ont plus voulu me parler. Mes voisins n'ont plus voulu rien avoir à faire avec moi. Ce ne fut pas une décision facile, mais j'ai choisi la vie plutôt que la tyrannie."

J'ai été élevée dans une famille mormone, on m'a toujours élevée pour être une patriote, pour être obéissante, et ne jamais rien mettre en question. Alors quand nous avons commencé à essayer les bombes dans le Nevada, cela m'excitait. J'étais aux anges à l'idée que j'habitais dans le sud de l'Utah et que je pouvais regarder l'explosion de la bombe. On nous prévenait toujours quand il y aurait une explosion parce que c'était un jeu patriotique excitant que d'y aller et de les contempler. Tout le monde dans la résidence universitaire du Bryce Canyon se levait tôt, avant l'aube, et montait sur la passerelle qui faisait face à l'ouest. Il faisait un peu frisquet, et nous commencions le compte à rebours puisque nous savions à quelle heure elle devait exploser. Alors on voyait le ciel s'illuminer comme si le soleil se levait de l'autre côté, même les ombres des arbres étaient fausses, projetées dans l'autre direction. J'aurais alors dû savoir que le monde était sens dessus-dessous, que ça n'allait pas, mais je ne l'ai pas compris.

De la même manière qu'aujourd'hui je suis curieuse des oiseaux qui vivent dans cet endroit, j'étais alors curieuse de tout et je ne pense pas avoir manqué une seule explosion. J'aimerais avoir conservé les peintures des nuages car après une explosion ils étaient très intéressants. Quand il y avait un essai, il pleuvait souvent ensuite, ce qui n'avait rien d'inhabituel car il pleuvait chaque jour quelque part sur Bryce Canyon à cause de l'altitude. Bryce est un plateau qui retenait tous les nuages qui y passaient, et l'amphithéâtre du canyon se remplissait comme un bol avec le brouillard venu du sol. J'aimais m'y promener à ces moments-là, c'était magique. Les doigts des formations rocheuses se dressaient à travers le brouillard, on aurait dit de la soupe.

Un jour qu'il y avait eu un essai le matin, j'ai attendu, concentrée, mais je n'ai pas pu voir grand chose du nuage, le ciel étant trop couvert. Pourtant, on avait vu le flash au moment de l'explosion. J'étais perplexe, nous n'avions pas eu de nuage à l'issue de cet essai. Mais en fin de matinée, le soleil est apparu et tout s'est dégagé. C'était mon moment préféré pour descendre me promener dans l'amphithéâtre (c'est la forme de Bryce Canyon). Alors que j'étais dans la salle à manger en train de regarder le canyon, il y eut un nuage vers l'est, au-dessus de Tropic. J'ai saisi mes pinceaux et je suis sortie. Le nuage ressemblait à un champignon, comme ce que nous voyions à l'ouest. Il était rose, avec une teinte orange au sommet, cela m'attirait. Etant artiste, je l'ai peint, et j'ai passé l'aprés-midi dedans.

Des années plus tard, mon mari et moi campions dans le sud de l'Utah à Arches National Monument. Nous avions

dressé notre tente dans une zone assez primitive, il y avait des poteaux tout autour de nous avec des petites boîtes de conserve dessus - c'était des concessions d'uranium. Il y en avait partout dans le parc, jusqu'à ses limites, partout. Je repense à nous qui avions déplié nos sacs de couchage sur le sol. L'année suivante toutes ces concessions furent refusées, car on avait gratté le sol et en-dessous de 5 centimètres, il n'y avait rien. Ce pourquoi on en avait fait des concessions, ce que les compteurs Geiger détectaient, c'était les retombées. Nous avions campé en plein dans la poussière d'un gros nuage de retombées.

Dans les années 50, notre famille a été confrontée aux retombées d'une autre manière. Juste après mon mariage, deux oncles de mon mari prospectaient dans le Nevada, ils recherchaient de l'uranium. Ils se trouvaient dans un endroit qu'ils pensaient sûr, ils y ont planté leur tente pour dormir et ont été pris dans une tempête de poussière. Quand ils sont revenus, des militaires les ont arrêtés. Il y avait des barrages sur toutes les routes. Les militaires avaient des compteurs Geiger. Leur voiture était radioactive, eux aussi. Tout était radioactif. On leur a carrément dit : « Vous avez été pris dans des retombées radioactives, mais il n'y a pas le moindre danger. Retournez à St George, lavez la voiture, vos habits, et prenez une bonne douche. Nettoyez la voiture et vous n'aurez pas de problème. » Cinq ans plus tard tous les deux sont morts de leucémie. Il n'y a eu aucun suivi. C'est ce qui me reste en travers de la gorge. On savait que ces deux hommes et le jeune garçon qui les accompagnait avaient été exposés aux retombées, on savait ce qui les avait atteint et on s'est contenté de les laisser rentrer chez eux.

A cette époque j'étais mormone, mais pour que ce soit clair entre nous, je dois vous dire que je ne le suis plus, et cela depuis de nombreuses années. J'ai choisi une autre voie. A cause de mon éducation qui me poussait à une obéissance aveugle, j'ai posé des questions pour connaître la conduite à tenir face au problème des retombées et aux querelles politiques liés à elles. On m'a répondu : «Nous sommes de bons citoyens et nous avons la chance d'avoir ces essais près de chez nous ; nous devrions être honorés. C'est pour nous l'occasion de prouver que nous sommes des citoyens loyaux envers les Etats-Unis.» Je pense que tout le monde dans l'Utah a payé pour cela. Je crois que l'Utah était le seul Etat où l'on pouvait faire cela. A la fin des années 50, au début des années 60, lorsque l'on a commencé à considérer que le lait était dangereux à cause du strontium 90, des gens qui étaient en relation avec le docteur Linus Pauling et le Conseil pour les libertés constitutionnelles de l'Utah ont organisé quelques manifestations. Il y avait peut-être 25 personnes à chacune d'entre elles. Une amie, qui n'avait jamais été Mormone, me demanda si je voulais participer à l'une d'elles, y emmener nos enfants et soulever la question. J'ai demandé à l'évêque quel était le rôle le plus approprié qu'une bonne mormone devait jouer. Il m'a dit : «Restez en dehors de cela, ces gens sont des communistes», aussi n'y suis-je pas allée. Pour les Mormons, le premier commandement de Dieu c'est l'obéissance.

En 1959, lors de ma dernière grossesse, je devais déjà être malade, mais il n'y avait pas de symptômes visibles, si ce n'est que j'étais sérieusement anémiée. Un jour que je me brossais les cheveux, une grosse touffe s'est arrachée, avec un morceau de cuir chevelu. Durant toute cette année 1961, et en 1962, j'en ai encore perdu, en telle quantité que j'ai pensé devenir chauve. Je n'ai jamais retrouvé la forme après cela, ce fut un déclin graduel. C'était à l'époque des derniers tests atmosphériques, le grand final, le "bouquet", le moment où ils faisaient tout exploser et ne s'occupaient pas de quel côté soufflait le vent. Comme j'avais 5 jeunes enfants et que j'attrapais toutes leurs infections, je n'ai pas reconnu ma maladie pour ce qu'elle était jusqu'à ce que je sois terrassée par une hépatite en 1962. Il y avait une épidémie et même après que tout le monde eut été rétabli dans le voisinage, j'étais encore malade. J'ai eu aussi des attaques qui ont débuté en même temps, on les contient maintenant grâce à des médicaments. Darlène devenait simplement «un peu cinglée». Un médecin qui s'est occupé d'une de mes pneumonies a mis sur ma fiche de santé : «syndrome de la femme au foyer». Ce diagnostic m'a poursuivie de docteur en docteur. Ils disaient tous : «Cette femme invente des symptômes», même s'il s'agissait de ma deuxième hépatite en neuf mois, et si j'avais déjà pris des dispositions avec ma belle-mère pour faire garder mes enfants, étant trop malade pour m'en occuper.

J'ai probablement perdu mon système immunitaire depuis un bon moment, si je vérifie toute mon histoire médicale, les streptocoques dans la gorge[1], les infections des oreilles, les pneumonies, dont une compliquée d'une embolie pulmonaire, les pleurésies qui ont augmenté. Finalement j'en suis arrivée au point où je ne pouvais plus surmonter la moindre infection. Dès que j'arrêtais de prendre un antibiotique j'en avais une nouvelle. J'ai raté la moitié de ma vie, puisqu'à partir de 1963 j'ai vécu d'une façon très anormale. Enfin un nouveau médecin m'a dit après un examen : «C'est exactement ce que je pensais. En fait, vous n'avez plus de système immunitaire, plus du tout. Vous en avez eu, sinon vous n'auriez pas été si loin. Vous ne produisez aucune gammaglobuline.» Ça s'appelle une anémie des gammaglobulines. Si on n'en a pas, on ne peut pas fabriquer ses propres anticorps. Cela expliquait les hépatites. Je m'en suis débarrassée car nous avons quitté la maison où se trouvait le virus. Si nous n'avions pas déménagé, je ne l'aurais probablement jamais surmontée.

En Août 1964, j'avais 34 ans. (Mon anniversaire tombe le 4 juillet, d'où l'idée que je pouvais ne pas être patriote...) Après que j'eus été guérie de l'hépatite, j'ai compris que je devais changer. Il ne s'agissait pas seulement de changer de façon de vivre ou de m'inquiéter des essais dans le désert, j'ai compris que je ne pouvais plus demeurer dans l'église mormone. Je ne désirais plus vivre sous cette tyrannie. Je savais que je ne pouvais plus écouter jour après jour cette doctrine d'obéissance, ni la voir endoctriner mon fils. Je devais prendre une décision car mes médecins m'avaient dit : «Darlene, si vous avez un autre enfant nous ne pensons pas pouvoir vous sauver parce que votre dernière grossesse a été trop dure». Mais j'étais prisonnière d'un système qui m'interdisait de prendre la moindre décision à ce sujet. J'étais censée prendre tout ce que Dieu me donnait en aumône. Si je voulais survivre, je devais me tenir à l'écart de l'église et prendre mes décisions toute seule. Une de celles-ci était de ne plus avoir d'enfant, ce qui est contraire à la structure de valeur des mormons. En Utah, le fait qu'un médecin discute simplement de contraception avec une mormone était contraire à la loi.

Cela ne m'ennuie pas de discuter de mon changement de religion, c'est essentiel pour comprendre ce que je suis,

cette religion est une donnée essentielle pour comprendre pourquoi l'Etat qui a reçu le plus de retombées ne s'en est pas plaint. De toutes les populations, c'est nous qui aurions dû nous plaindre et nous ne l'avons pas fait. Nous en avons été dissuadés. Nous étions beaucoup plus aptes à devenir des victimes. L'Utah est très connu pour l'imposture, et à cause de sa structure et de sa société, il est plein de gens qui croiront n'importe quoi et qui se laisseront entraîner vers n'importe quoi. Si quelqu'un vous apporte une idée en vous disant : «Je suis le Frère un tel», ou : «Je suis la Soeur une telle», bien sûr, il s'agit de quelqu'un de responsable, bien sûr il s'agit d'une personnne bien. Il ne vous viendrait pas à l'esprit de douter d'eux. Quand j'ai quitté l'église mormone je réclamais le droit de décider par moi-même, même si mes décisions étaient mauvaises. Mes parents étaient en colère. Ma mère m'a désavouée. Mes soeurs n'ont plus voulu me parler. Mes voisins n'ont plus voulu rien avoir à faire avec moi. Ce ne fut pas une décision facile, mais j'ai choisi la vie plutôt que la tyrannie.

La première fois que l'on diagnostiqua cette perte d'immunité, on n'y connaissait pas grand chose. C'était une nouvelle maladie. La théorie disait qu'il s'agissait d'une chose dont on guérissait. La Croix Rouge me fournissait gratuitement mes gammaglobulines, mais ils demandaient que tous les six mois je m'en passe pendant six semaines parce qu'ils avaient besoin de voir si mon corps avait retrouvé sa capacité de produire ses propres gammaglobulines. Durant ces six semaines j'essayais de m'isoler, d'éviter les enfants, de ne pas entrer en contact avec les voisins, de ne pas aller à l'église, mais il y avait toujours un microbe pour rentrer dans la maison d'une façon ou d'une autre et avant le terme des six semaines, j'étais en soins intensifs. J'ai vécu des années horribles au cours desquelles ma vie était toujours en jeu. A tel point qu'en 1973 j'ai encore échoué à l'hôpital en me disant que je ne pourrai pas finir d'élever ma famille. Le médecin qui avait tant travaillé pour trouver des réponses à mon problème, m'a parlé d'une forme plus pure de gammaglobulines provenant du Centre pour le Contrôle des Maladies (CDC d'Atlanta) et d'un programme de l'Institut National de Santé (NIH) à Washington DC, mais toujours avec ces six semaines d'isolement pour tester. Ils essayaient de réunir un groupe d'étude d'environ 45 personnes présentant une déficience spontanée du système immunitaire. Je correspondais à leurs critères. Je sais maintenant que pour eux je représentais une aubaine parce que j'étais encore en vie. La plupart des gens meurent avant qu'on ne leur ait établi un diagnostic ou un peu après.

Le programme originel recherchait des gens dont le système immunitaire ne fonctionnait plus. Cela faisait partie d'un projet d'étude sur les transplantations car on savait que si l'on voulait faire une transplantation, la meilleure chose à faire était de bloquer le système immunitaire. C'était le programme d'origine, mais un an après on m'avait transférée à l'Institut National du Cancer sur un projet différent, un projet d'étude immunologique, dans la branche métabolique. Je sais que je suis un cobaye.

Au sens propre, j'ai vécu isolée chez moi pendant 10 ans. Je suppose que c'est le prix à payer pour avoir contemplé les explosions nucléaires. Ma vue aussi fait partie de ce prix. En 1975, on a diagnostiqué ma cataracte au NIH. On m'a envoyée chez un neuro-ophtalmologiste Japonais. Il m'a demandé si j'étais déjà allée au Japon. Le Japon ? J'avais déjà bien de la chance si je réussissais à sortir de chez moi ! J'ai demandé le pourquoi de sa question. Il m'a répondu : «Eh bien, vous avez un type de cataracte que j'ai vu chez les gens que j'ai traités à Hiroshima et à Nagasaki, qui avaient assisté aux explosions nucléaires.» J'ai dit : «En plein dans le mille, vous avez vu juste !» A mon retour dans ma chambre le personnel médical m'a demandé ce que le chirurgien m'avait dit. «Il m'a dit que j'avais une cataracte des radiations.» Tout le monde a été très énervé, ils ont tous déclaré : «Il n'a pas vraiment dit cela, il ne vous a pas dit cela, n'est-ce pas ?» et ils ont consulté mon diagramme. Ils étaient en colère à cause de ce qu'il m'avait dit. Au NIH, on ne m'avait dit que trois fois que des victimes des radiations pourraient figurer dans mon programme de recherche. La première fois c'était à mon arrivée : on m'avait dit que les gens de l'Utah avait la priorité dans le département immunologique du NIH. La deuxième fois, c'était lorsque mon mari discutait avec les docteurs. Il leur avait demandé : «Qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'elle a un virus ? Est-ce qu'elle travaille trop ? Qu'est-ce qu'il y a ?» Et quelqu'un lui avait répondu : «Notre hypothèse la plus plausible est qu'elle a été trop exposée à des retombées, mais si je devais l'écrire, je ne signerais pas de mon nom.» On m'a donné une autre raison de la priorité accordée aux gens de l'Utah : ce serait parce que nous sommes sédentaires, que nous ne déménageons pas beaucoup, et que nous avons des informations très nombreuses sur notre généalogie.

Du fait des expéditions photographiques de mon père, notre famille a passé autant de temps dans le sud de l'Utah que si nous y avions habité. C'est ce qui m'a mise en colère dans ce projet de loi d'indemnisation. J'ai toujours détesté faire la différence, accepter l'idée que les retombées n'ont affecté que les gens du sud de l'Utah, car je sais qu'ici les retombées étaient élevées. Le père d'une de mes amies avait un compteur Geiger, maintenant elle est malade. Il sortait avec son compteur pour mesurer les retombées, elles étaient si importantes que l'appareil ne pouvait les mesurer. A cette époque, nous avions tous des maux de gorge. La chose intéressante à savoir au sujet du projet de loi d'indemnisation d'Orrin Hatch et de son engagement, c'est que je me suis régulièrement adressé à lui durant des années - je suis prétentieuse, c'est mon sénateur - et que je n'ai jamais eu de réponse. Je trouve qu'il y a de l'ironie dans une telle attitude, puisque je veux témoigner sur les désordres immunologiques relatifs aux retombées radioactives et aux expositions continues aux rayonnements de faible intensité. Mon histoire médicale est cataloguée, bien documentée, étant donné que depuis 1973 j'ai été une patiente de l'Institut National du Cancer dans le cadre de ce programme pour lequel on recherchait des gens avec des problèmes immunitaires spontanés, pas seulement de l'Utah mais de tous les Etats-Unis, certains du Canada. C'est si triste de voir le sénateur s'accorder le mérite de quelque chose alors qu'en fait il lutte pour minimiser les dégâts.

Je considère que je fais partie du problème. Je n'ai pas participé aux manifestations et je ne me suis pas plainte. Si nous nous étions plaints, je crois que les essais seraient restés cantonnés dans le Pacifique. Nous n'avons rien dit. Je nous qualifie de "citoyens superflus des Etats-Unis d'Amérique". Nous avons le centre d'essais de Dugway, où l'on fait toutes sortes d'essais de bactéries, et une population exposée aux radiations. Nous sommes la décharge des Etats-Unis. Je veux que les essais s'arrêtent. Ils ont duré suffisamment longtemps.

1. Angine banale.

"Je me souviens qu'une fois, à l'école, on nous a projeté un film intitulé : «A comme Atome, B comme Bombe» Je crois que la plupart de ceux d'entre nous qui avons grandi durant cette période ajoute mentalement : «"C" comme cancer, "D" comme décès». C'est ce que je vois pour l'avenir. Dans ma vie, je n'essaie pas de penser à l'avenir, parce que, en un sens, je ne sais pas s'il y en aura un. On finit par réaliser qu'on n'en a pas vraiment."

JAY TRUMAN

Novembre 1987, Salt Lake City, Utah.

Preston Jay Truman est né à Enterprise, à la frontière de l'Utah et du Nevada, côté Utah, onze mois après le commencement en 1951 du programme d'essais nucléaires atmosphériques au site d'essais du Nevada. Durant son enfance, il a assisté aux explosions des bombes atomiques et observé les nuages de retombées qui passaient au-dessus de chez lui. Ils brûlaient la végétation, provoquant des taches brunes et décimant la faune. Plus tard, il remarqua que des enfants du voisinage tombaient malades et mouraient de leucémie, que d'autres enfants naissaient mongoliens ou avec des malformations, qu'il y avait des fausses couches, des cas de stérilité et de cancer parmi les amis de ses parents. A quinze ans, il tomba très malade, il eut un lymphome, la maladie de Waldenström[1]. Il se remit, mais jusqu'à aujourd'hui, tout comme beaucoup d'adultes de l'Utah nés à l'époque du baby-boom, il a eu plusieurs problèmes de santé radio-induits, des problèmes thyroïdiens en particulier. Nous avons parlé de ce qui le satisferait, de ce qui pourrait venger les années de maladies et la mort de sa mère, ainsi que d'autres personnes comme elle. «La justice, ce serait qu'ils mettent la clé sous la porte du site d'essais du Nevada et qu'ils emmènent leur machine de mort. Les "sous le vent" sont les victimes immédiates, mais la victime finale de cette folie continuelle est l'humanité.»

Je suis né en décembre 1951. Les essais ont commencé en janvier 1951. Un des plus vieux souvenirs de mon existence, c'est mon père et ma mère qui me conduisait dans la ferme pour regarder les bombes exploser. C'était étrange dans la mesure où il y en avait tout le temps ici, où elles faisaient partie intégrante de la vie. Non seulement on avait continuellement les essais de bombe, mais en plus, on avait là les contrôleurs du gouvernement et leurs spectacles de propagande. Je me souviens très bien du début du jardin d'enfants, ce devait être en 1957. Un général avec plein de rubans sur la poitrine parlait aux écoliers des essais et de leur nécessité. Il disait que sans eux, les Russes seraient ici au petit matin, des choses de ce genre. Que c'était parfaitement sûr, que nous ne devions pas nous en inquiéter. Les petits ne devaient pas sortir jouer lorsque le nuage était au-dessus d'eux. Il essayait d'expliquer aux gosses un principe répondant au nom de «cloudshine»[2]. Je me souviens très nettement, il expliquait qu'un «cloudshine» était le truc contenu dans le nuage qui émettait des rayons vers le sol. Une fois que c'était parti, il n'y avait plus de danger.

Nous voyions aussi sans arrêt des films comme Cible : Nevada, Essais nucléaires au Nevada *et* A pour Atome, B pour Bombe, *des films de propagande. On faisait beaucoup de tentatives pour que le public soit impliqué dans le programme des essais, afin que le risque d'opposition reste faible. Il y avait un programme de «surveillance du ciel», dans le cadre duquel des volontaires de nos petites communautés surveillaient le ciel à diverses heures du jour, guettant des avions espions russes. Des femmes étaient volontaires, on leur donnait un rouleau de pièces et un numéro de téléphone à appeler.*

Personnellement, je n'ai jamais beaucoup aimé regarder les bombes exploser. Voir le ciel s'illuminer et tout, ça en valait la peine, mais moi, les bombes me donnaient toujours des sueurs froides et me faisait très peur. En plus, les années passant, elles ont servi de point de focalisation à la colère quand vers 1960, des rumeurs selon lesquelles les essais étaient responsables des cas de leucémies ont commencé à cir-

culer. Dans une ville aussi minuscule, on entend parler des problèmes et des tragédies de chacun. Quand une personne dépérit à cause d'une leucémie ou d'un affaiblissement progressif dû à d'autres types de cancers, tout nouveau problème qui lui arrive est presque instantanément transmis partout dans la communauté.

Quelqu'un a-t-il perdu ses cheveux ou a-t-il eu des nausées après avoir été exposé à un de ces nuages ? Y a-t-il eu le moindre signe de léthargie intense, comme on en éprouve après avoir été exposé au rayonnement ?

Oui. Et aussi une année, de l'automne 1958 au printemps 1959, je me souviens qu'en ville, il y a eu un nombre important de fausses couches. Ma mère a perdu un enfant, d'autres femmes aussi. Il y avait toujours des histoires sur les moutons. Je me souviens d'avoir vu du bétail, de toute évidence ces animaux avaient quelque chose qui n'allait pas. J'ai aussi entendu dire que des gens parlaient des retombées, de leurs yeux brûlés à cause des nuages, des sensations de picotements, des coups de soleil légers. Ces personnes avaient du bétail ou des moutons dans le Nevada et travaillaient dehors. Les nuages qui amenaient les retombées étaient nettement différents des autres, chaque fois qu'il y en avait, tout le monde savait très bien de quoi il s'agissait. Ils avaient l'air sale, mais ils possédaient une espèce de teinte rose ou une lueur rouge pâle. Les bombes explosaient vers 5 heures du matin, juste avant l'aube, et vers dix heures, le nuage se trouvait au-dessus de nous. Plus on était près du site d'essais, plus le nuage ressemblait à une grande muraille de brouillard qui déferlait dans la vallée. On aurait dit qu'il y avait de l'ozone dans l'air, dégageant une sensation de picotement, comme aux alentours des gros équipements électriques. Parfois, on avait un léger goût métallique dans la bouche. D'où nous étions, le nuage ressemblait plus ou moins à un champignon, mais il avait aussi une longue trainée, ou une tige. Il y avait une bonne place, en haut d'une grosse montagne, d'où l'on voyait le nuage qui se traînait du côté du site d'essais.

Avant d'aller au jardin d'enfants, je me suis rendu en Californie avec mon père qui y transportait des pommes de terre et du foin. Nous étions à 35 ou à 45 kilomètres au nord de Las Vegas quand nous avons dû ôter la bâche du camion. A ce moment-là ils ont tiré le feu d'artifice. J'ai vu la forme typique du champignon dans la direction de Las Vegas, j'ai vu le nuage qui se levait au bout du Strip. L'Atomic Energy Commission et le Department of Energy agissaient au loin pour être sûr qu'il n'y ait jamais de retombées sur Las Vegas. Mais beaucoup de laiterie produisant le lait pour Las Vegas étaient approvisionnées en foin et en luzernes qui venaient par camion des régions ayant subi d'importantes retombées. Beaucoup de ce que les gens ont subi à cause des retombées est venu du fait que nous buvions du lait cru et que nous mangions les légumes de nos jardins. Un vieux prospecteur a dit à mon père que nous ne devrions pas boire de lait cru. Il a mis en marche son compteur Geiger et l'a posé sur le dos d'une vache. Rien d'extraordinaire. Il l'a fait passer autour de sa tête, la vache avait brouté dans la pâture et l'aiguille a dépassé la limite.

Rétrospectivement, quel effet psychologique provoquait cette espèce de ping-pong : il y a un danger, il n'y en a pas, il y en a ?

C'était très déroutant, parce qu'il y avait aussi les déclarations de Linus Pauling sur les possibles effets nocifs des retombées et le fait que chacun savait que les radiations avaient tué les troupeaux de moutons. Pour les gens, je pense, le plus difficile à vivre était leur expérience personnelle, ou visuelle - en allant à l'Eglise ou au cimetière pour des cas de leucémies ou d'autres choses. Ils savaient que quelque chose n'allait pas. Pour l'accepter, il fallait aussi accepter le fait que non seulement le gouvernement leur avait fait une chose pareille, mais qu'il dirigeait en plus une vaste escroquerie destinée à leur montrer qu'il n'y avait pas de danger. Comment admettre que votre gouvernement vous ment et vous offre arbitrairement un génocide en cadeau ?

En Utah, cela a dû être accablant, puisque les Mormons croient que notre gouvernement est divinement inspiré.

Tout à fait ! Les gens étaient extrêmement patriotes, par rapport à lui ils avaient l'attitude mormone. Mais ils avaient aussi été soumis à ces spectacles de propagande itinérants dont j'estime qu'on sous-estime l'impact : on était constamment informé que ces essais étaient la seule chose qu'il y avait entre soi-même et l'arrivée des Russes au petit matin. Avec le patriotisme, c'était le genre de chose qui faisait qu'on était pris au piège quoique l'on fasse. On le savait, intérieurement. Je me souviens qu'enfant, j'avais peur qu'il m'arrivât la même chose qu'aux autres gamins leucémiques. L'une des choses les plus effrayantes dont je me souvienne, extrêmement effrayante à mes yeux, fut la projection du film Le dernier rivage[3] *à Enterprise. On n'a parlé que de ça pendant trois ou quatre jours.*

A la fin des années soixante, il y avait beaucoup d'opposition aux expérimentations au Nevada, simplement parce qu'Howard Hughes n'aimait pas le site d'essais et qu'à cause de ses efforts on a écrit beaucoup d'articles. Il pensait que les essais étaient en train de tout empoisonner. Il était obligé de voir les explosions au petit matin, c'est-à-dire au moment où il était toujours debout, où il buvait et dinait avec ses starlettes et ses clients d'affaires. Je pense qu'il avait des remords et une peur personnelle, à cause de ce qui était en train d'arriver aux membres de l'équipe du Conquérant, *le dernier film qu'il a produit. Ce film avait été tourné au nord de St George, un an et quelques après le tir de Dirty Harry. On l'a fait sur les dunes de sable, et pourtant l'on savait que c'était des points chauds.* (Plus des 2/3 des acteurs et de l'équipe de tournage sont morts de cancers). *L'Atomic Energy Commission contrôlait tout le temps. Hugues a emménagé dans le Nevada et a tenté d'acheter l'Etat. Fermer le site d'essais en était l'une des raisons principales.*

Alors dans son appartement en terrasse, il regardait les bombes exploser, il avait une légère bouffée d'émotion ?

Quelque chose de plus qu'une légère bouffée d'émotion, oui. (Truman dit qu'Howard Hughes l'avait souvent employé

comme messager et il me décrivit un endroit de l'appartement en terrasse d'Hughes, tout en haut du Desert Inn Hotel à Las Vegas, dans lequel on avait installé un pendule servant à mesurer la violence de chaque explosion atomique) *Il faut réaliser aussi que le tremblement du sol causé par ces essais du milieu à la fin des années soixante était la seule chose provenant du monde extérieur capable de pénétrer l'appartement au sommet du Desert Inn.* (A cette époque de sa vie, Hughes était devenu un ermite qui avait dépensé beaucoup de temps et d'argent pour s'assurer qu'on ne le dérangerait jamais. Tout était bien contrôlé dans son appartement, il avait beaucoup de bonnes, mais surtout des assistants.) *Une fois, ça a secoué, il a hurlé, paniqué, il a rampé sous le lit. Il a fallu pas mal de temps à ses assistants ainsi qu'à des conseillers scientifiques pour le convaincre de sortir.*

Plus que toute autre chose, le débat sur les retombées, celui de la fin des années cinquante et des années soixante sur l'interdiction des essais, a imprimé de manière indélébile dans l'esprit d'un bon nombre d'habitants le soupçon que les problèmes devaient venir des expérimentations. Ayant grandi à Enterprise, je tiens à rappeler que dans une petite ville (entre 600 et 800 personnes à cette époque) *tout le monde sait tout des affaires de tout le monde. Et d'un seul coup, il y avait un tel, un tel, et un tel qui l'avait. En l'intervalle d'un an et demi, trois femmes ont eu un cancer du foie, et une chose pareille était très rare, évidemment. Les cas de leucémie, de cancers de la peau, de l'estomac ont commencé à apparaître. Des cancers du pancréas, des lymphomes, ce genre de choses. Le cancer est alors devenu une des causes de mortalité les plus importantes des environs. On en entendait tout le temps parler. A l'école, il y avait une exposition sur la science, une fille de Modéna a amené pour son étude la tête et le cou d'une des vaches qu'ils avaient dû liquider. Ils l'avaient ouverte, et ainsi l'on voyait le cancer tout le long du cou. C'était impressionnant.*

Exactement à la même époque, nous avons tous défilés dans la salle de gymnastique où toutes sortes de médecins étaient installés. On n'avait prévenu personne et on n'avait pas envoyé de mots chez nous pour demander le consentement de nos parents. Le dernier examen qu'on nous a fait passer a consisté à nous faire boire deux sortes de liquides : nous devions dire si nous sentions la différence. Pendant qu'on les avalait, quelqu'un nous palpait le cou. Le docteur était juste en face de nous et nous disait -j'étais à peu près à trois mètres de l'un eux lorsqu'il a fait la remarque- que la clinique Mayo les avait envoyés ici et qu'ils étaient là parce que nous n'avions pas l'alimentation qui nous convenait, ni de surveillance médicale. Il s'agissait d'une étude d'ensemble. Personne ne signala qu'ils n'avaient rien à voir avec la clinique Mayo. Ils n'étaient pas ici pour remédier à une faible surveillance médicale. Ils avaient été envoyés ici par l'Atomic Energy Commission dans le cadre de son programme d'études sur la thyroïde. Ils examinaient les thyroïdes de chaque étudiant du comté de Washington et les comparaient avec celles d'un comté de l'Arizona censé n'avoir reçu aucune retombée.

Est-il vrai que le comté de l'Arizona qui servait de "référence" pour leur étude n'avait pas reçu de retombées ?

Non ! (Des cartes de retombées déclassifiées de l'Atomic Energy Commission indiquent que de nombreux nuages de retombées ont dérivé au-dessus de l'Arizona.) *Après cela, on a empêché un groupe de retourner en classe, on leur a refait des prises de sang et des examens, sans demander l'autorisation des parents. A ce moment-là, j'avais quatorze ans. On a enlevé la thyroïde d'une fille de la vallée, elle n'est pas allée à l'école pendant à peu près six semaines. Quand elle est revenue, elle avait au cou une cicatrice qui la mutilait. La fille d'un couple d'amis de mes parents a reçu un chèque pour soins médicaux, il venait de l'Atomic Energy Commission. En même temps, on a appelé ma mère à St George, où l'on examinait les thyroïdes des adultes. Elle avait un petit nodule sur la thyroïde. On ne s'est même pas donné la peine de lui dire si l'on avait ou non trouvé quelque chose. En fin de compte ça l'a tuée, c'est l'un des principaux facteurs responsable de sa mort, survenue des années plus tard.* (Mme Truman est morte d'une crise cardiaque provoquée par une crise thyrotoxique aiguë, une accélération subite et violente du métabolisme et des fonctions corporelles qui peut causer des palpitations, et même des arrêts cardiaques.)

Quand avez-vous commencé à vous sentir malade ?

Deux ans plus tard, en 1966. La première fois que je m'en suis vraiment rendu compte, c'est une nuit au cours de laquelle je me réveillais sans arrêt en sueur et moite. Vers le matin, j'ai eu des frissons. Je suis sorti faire du tir. J'ai tiré quelques coups de feu et mon nez a commencé à saigner, à cause de la secousse des tirs je suppose. Puis on m'a retiré une tumeur de dessous du pied, et il a fallu un mois avant que cette saleté de truc s'arrête de saigner pour de bon. J'avais tout le temps des saignements de nez. Tout cela m'effrayait beaucoup pour deux raisons. D'abord, je pensais que c'était la leucémie. Quand on avait ces symptômes, c'était ce que l'on pensait. Et à cette époque, ma mère était extrêmement malade et j'avais peur que mes propres problèmes puissent l'inquiéter.

L'un des médecins de St George avait une certaine expérience de ce genre de situation. Il a trouvé une maladie de Waldenström, un type de lymphome qui rend le sang extrêmement épais et provoque très facilement des saignements. Cela peut aller d'une quasi-absence de symptôme à un lymphome complètement développé pouvant aboutir à la mort, c'est ce qu'avait le shah d'Iran. J'avais constamment des ruptures des vaisseaux sanguins des articulations et j'ai passé beaucoup de temps à marcher avec des béquilles. J'avais des cernes noirs sous les yeux et des taches dûes au fait que je saignais de partout. A peu près à cette époque, un gamin de St George qui avait quelque chose de similaire en est mort. Ça a été très effrayant, car, pour une raison étrange, intérieurement je n'ai pas été surpris. Ma mère m'a donné un bon exemple sur la manière de se comporter avec une maladie chronique et ce genre de problème : il faut les ignorer et en avant, à toute allure. Votre attitude et votre détermination ont beaucoup à voir avec votre décès ou votre guérison éventuels. Cette maladie a cristallisé chez moi l'idée que le programme d'essais n'allait pas du tout et qu'il causait de sérieux problèmes.

Un type est venu débiter des inepties de l'Atomic Energy Commission. Il donnait également un cours de survie à l'école secondaire, le cours d'instruction de la défense civile de douze heures. Il avait toujours en face de lui un livre, quel-

que chose comme The book of Atomic Facts. *Je n'ai cessé de lui poser des questions, comme par exemple : pourquoi cela donnait-il la leucémie aux Japonais et pas aux Américains ? Il n'a pas répondu à cette question, aussi j'ai volé le livre. Dans le cours de survie, on nous passait un film montrant des bombes exploser et des gens aller aux abris. Le lendemain en ville, nous nous demandions quelles étaient les caves à pommes de terres que l'on avait transformées en abri. Le type nous disait que si les Russes bombardaient Los Angeles, il nous faudrait rester pendant deux semaines dans les abris anti-atomiques. Les gens aussi ouvertement stupide par rapport à la logique, j'estime qu'il faut les forcer à parler, aussi j'ai levé la main. Il m'a donné la parole : «Je ne comprends pas. Vous dites que si on bombarde le sud de la Californie qui est à quelques 1 100 km d'ici, il nous faut passer deux semaines dans un abri anti-atomique. Pourtant, alors qu'on fait sauter des bombes dans le Nevada, nous ne faisons rien. Expliquez-moi la différence : de quoi s'agit-il ?» «Oh ! Eh bien, nous parlons de bombes russes.» J'ai continué à le coincer, il était évident que j'avais touché un point sensible, qu'il était gêné de façon insupportable. Là, il y avait un conflit important. Je crois que sa non-réponse m'a fait mettre en doute toute l'histoire du gouvernement. Je savais bien qu'il n'était pas logique d'aller aux abris à cause d'un bombe lâchée sur Los Angeles, alors que pour une chose qui se passait à cent cinquante kilomètres seulement de chez nous, nous étions censés sortir et nous y pointer pour assister à l'histoire en marche.*

Alors, aux moments où l'on mourait par vagues, quel était l'état d'esprit de la population si l'on parle de l'intensité émotionnelle en ville ?

C'était le sujet de conversation, une vague de chuchotements, pour mieux dire. Si la même chose s'était passé à New-York on aurait pendu ces salauds. On avait dressé les gens d'ici à ne pas le faire. L'éducation mormone en est largement responsable. Et puis, il y a aussi le sentiment d'impuissance : qu'est-ce qu'on y peut ? Le gouvernement avait toutes les données. Il y a aussi la colère, le sentiment qu'on vous a menti, le désespoir, et un sentiment intérieur très profond : «A quand mon tour, est-ce que je suis le prochain ?» Le fait de se sentir victime est aussi important que le cancer lui-même. Des gens se considéraient comme perdus dès l'apparition de symptômes, qu'il s'agisse des symptômes du cancer ou non, je pense que c'est la raison pour laquelle beaucoup trop de cancers ont été mortels. J'ai connu des femmes qui, par exemple, ont différé le fait de faire faire des frottis ou des examens du sein, d'autres avec des hémorragies qui ont différé leurs examens suffisamment longtemps pour que l'on puisse dire qu'elles avaient signé leur condamnation à mort. Il s'agit d'une chose que les gens ne comprennent pas du tout. Cette peur, cette incertitude, ce mystère, ce fait de ne pas savoir ce qui arrive, cette résignation interne, je suppose que ce climat finit par avoir votre peau un jour ou l'autre. A mon avis, pour les «sous le vent», cette peur est un fardeau aussi lourd que les cancers eux-mêmes. C'est une torture psychologique.

Est-ce que la stérilité s'est répandue à Enterprise ?

Oui, des gens avaient ce genre de problèmes, et puis bien sûr, l'année d'après Dirty Harry, un groupe d'enfants du comté de Washington est né sérieusement retardé et malformé. Je ne sais pas si vous avez vu le numéro du magazine Life *dans lequel on les montrait tous. Il y avait pas mal de gens. Il y a eu des discussions importantes à propos des fausses couches. Dirty Harry a eu lieu en mai 1953. Je n'étais pas très vieux quand j'ai entendu parler des essais de cette année là. En 53, on a fait un tas de tirs, extrêmement sales, sur des grosses tours, c'est évidemment ce qui a eu la peau des moutons. J'étais assez âgé en 55 pour me souvenir des discussions aux repas, de la colère qui résultait de l'affaire des moutons rejetée par la Cour. Ainsi, j'entendais parler de ces essais, du fait qu'il fallait que les gens restent à l'intérieur et ne laissent pas les gosses rentrer de l'école chez eux pendant quelques heures. Harry fut le pire essai pour les «sous le vent». Les vents ont changé de direction, le nuage est allé directement sur St George pour y rester l'essentiel de la journée. L'essai baptisé Simon et d'autres de cette période sont allés se répandre partout, dans le nord de l'Arizona, à Colorado City, à Fredonia, à Bunkerville, à Mesquite et ils sont retombés avec la pluie sur New-York et Toronto deux jours plus tard.*

Si vous aviez une réunion d'anciens élèves, quel serait le pourcentage de personnes ayant des problèmes de santé ?

Trente pour cent, si l'on inclut les problèmes thyroïdiens, ceux de poids, les cas de stérilité et les cancers de la peau. Bon nombre d'entre eux prennent des produits pour la thyroïde, beaucoup ont des douleurs articulaires, un affaiblissement musculaire. Je pense que lorsqu'ils parlent de problèmes liés aux radiations, beaucoup de gens veulent dire les cancers, les thyroïdes, quelques malformations de naissance et la perception des dégâts causés par les radiations ne va pas plus loin. Il y a beaucoup d'autres problèmes liés aux radiations. Quand quelqu'un est exposé de manière répétée, cela va jusqu'au point où plus rien ne fonctionne chez lui. La meilleure façon dont je l'ai vu exposé, c'était dans le film Half Lives (un documentaire sur les effets des radiations du site d'essais nucléaires du Pacifique, réalisé par l'Australien Dennis O'Rourke.) *A la fin du film, une très vieille femme, la mère du sénateur Anjain, disait : «Eh bien, nous nous portions tous très bien avant l'arrivée de la bombe. Après la bombe nous ne nous sommes plus sentis très bien.» Ils se fatiguent facilement et ne supportent pas très bien le stress. Si quelque chose traîne, ils l'attrapent et cela s'accroche à eux le plus longtemps possible. Je ne vois pas de survivants aux radiations capables de vivre très longtemps.*

Je pense qu'il y a une chose très importante à réaliser à propos des «sous le vent» : il ne s'agit pas de tragédies personnelles isolées, il s'agit d'une tragédie culturelle qui fait partie de la vie quotidienne. Nous avons tous perdus des êtres aimés et des amis, on nous a menti à tous et nous avons tous été "sacrifiables". On dit qu'une guerre nucléaire est impossible. Nous - les «sous le vent», les anciens combattants de l'atome, les employés du site d'essais - sommes les morts et les blessés de la guerre froide, les morts et les blessés du round d'ouverture de la troisième guerre mondiale. Je pense que nous attendons toujours en imaginant les tombes innombrables des morts en sursis. C'est comme un graffiti que j'ai vu écrit sur une pierre : «Quand la plus grosse va tomber, notre long cauchemar sera terminé et les vôtres ne feront que commencer.»

Les gens doivent réaliser que, jusqu'à ce qu'on rende les fonctionnaires responsables, jusqu'à ce qu'on s'intéresse davantage aux questions de sécurité, jusqu'à ce qu'on apprenne à prendre tout ce que dit le gouvernement avec des pincettes, avec de grosses pincettes, le gouvernement pourra les assassiner, les détruire et les balayer du jour au lendemain, eux et leurs familles. On ne peut rien y faire.

Que prévoyez-vous pour votre avenir ?

Je pense que je considère ma vie de la manière dont beaucoup considèrent leurs voitures ou leurs véhicules préférés : il s'agit d'une chose qu'ils utilisent beaucoup et qui leur procure beaucoup de plaisir. Tout part en morceaux, voilà ce que je pense. Tout à l'heure, j'ai parlé de ce traumatisme psychologique qui fait tout autant partie du problème, de l'impuissance, du désespoir, de la peur. Je le comprends très bien car très profondément, il ne fait aucun doute que le "C" majuscule va faire son chemin. Je me souviens qu'une fois, à l'école, on nous a projeté un film intitulé : «A comme Atome, B comme Bombe» Je crois que la plupart de ceux d'entre nous qui avons grandi durant cette période ajoutons mentalement : «"C" comme cancer, "D" comme décès». C'est ce que je vois pour l'avenir. Dans ma vie, je n'essaie pas de penser à l'avenir, parce que dans un certain sens je ne sais pas s'il y aura un futur. On finit par réaliser qu'on n'en a pas vraiment.

1. Il y a en fait, dans la terminologie médicale française, un subtil distinguo entre les lymphomes, comme la maladie de Hodgkin, prolifération maligne de lymphocytes (notamment) et les proliférations chroniques de lymphocytes comme la maladie de Waldenström. Alors qu'on survit plus facilement à une maladie de Hodgkin qu'à une maladie de Waldenström...

2. Néologisme forgé pour les besoins de la cause, le terme américain cloudshine est formé de la même façon que sunshine, rayon de soleil ou lumière du soleil, et ne signifie rien de précis.

3. *Le dernier rivage* (*On the beach*), film d'anticipation américain de 1959 : en 1964, l'hémisphère nord a été détruit par une guerre atomique. Les radiations s'étendent et détruisent peu à peu la planète toute entière. En Australie, les gens s'apprêtent à mourir, le gouvernement leur distribue des pilules euphorisantes et mortelles. (cf. Hélène Puiseux, *L'apocalypse nucléaire et son cinéma*, éditions du Cerf, 1987)

Della Truma sur son lit de mort, ouest Jordan, Utah.

"Une phrase de Dostoïesky a souvent été citée après le massacre de Jim Jones au Guyana : «Il n'y a pas plus désespérés que ceux qui ont besoin de quelqu'un qui leur dise quoi faire.» Les Mormons croient que la Constitution et le gouvernement sont divinement inspirés, sont une partie du plan de Dieu ! C'est pour ça qu'il a été si facile de poursuivre des essais ici pendant tant d'années sans que personne ne fasse de scandale. Un gouvernement divinement inspiré n'empoisonne pas sa population."

MARY DICKSON

Décembre 1991, Salt Lake City, Utah.

Dans la communauté récente des gens intéressés par le problème des effets de la production et des essais des armes nucléaires sur la santé, il y a toujours eu un débat sur la façon de considérer les gens affectés de diverses manières par l'exposition à la radioactivité. Doit-on les qualifier de victimes ou de survivants aux radiations ? Il y a eu tellement de morts. Beaucoup d'autres vont certainement nous quitter pendant que nous travaillons avec eux et pour eux. Ils mourront de cancers, de complications du diabète, de crises cardiaques, de graves malformations de naissance et d'autres problèmes radiogénétiques : les victimes. C'est la majorité. Mais il y a ceux qui sans conteste sont des survivants, ceux dont le cancer fut diagnostiqué à temps et aussi ceux qui luttent vaillamment à l'aide de toutes sortes de traitements, valables ou non, alors que tout est contre eux. D'autres affronteront des maladies liées à la détérioration du système immunitaire, des diabètes, des lupus, de graves allergies, des arthrites invalidantes, des troubles musculaires et nerveux. Après cette décennie pendant laquelle je me suis documentée sur une petite partie des problèmes associés aux essais nucléaires au site d'essais du Nevada, tâche déprimante s'il en est, ma dernière interview de Mary Dickson ranima en moi l'espoir que ces années passées dans l'Utah avaient détruit. Mary est la quintessence du survivant, elle est réfléchie, malicieuse, c'est une vigoureuse gagnante qui a surmonté son cancer avec élégance et grâce. Son appréciation clairvoyante des causes et des effets du cancer sur sa vie et dans sa patrie fut un changement rafraichissant, comparé au mélange malin de répression, d'illusions, et de refus qui la cernait. Je remercie Mary Dickson et son mari, Keller Higbee pour avoir rallumé en moi la flamme de l'espoir.

Il y a une chose curieuse à noter, c'est que bien qu'ayant grandi à Salt Lake nous n'avions jamais tellement entendu parler des essais, nous n'avions jamais réellement su ce qui se faisait ici. Je ne me souviens pas d'en avoir entendu parler jusqu'à ce que je sois adulte, ce qui fut pour moi étonnant. Je viens d'une famille très cultivée, mon père était scientifique, il était météolorogiste et pourtant je n'en avais jamais entendu parler. Il savait tout sur les courants aériens, tout, mais je ne crois pas que l'un d'entre nous ait été conscient de ce qui se passait. Vous savez ce que c'est, le rejet de la réalité est une chose très répandue ici, on entend dire partout : «Je vis honnêtement, je suis quelqu'un de bien, ces choses ne nous arrivent pas.» Même si on était au courant, c'était une chose qui se produisait dans le sud de l'Etat, au loin, et nous nous sentions en sécurité ici, ce qui a fait que nous n'avons jamais discuté de ce problème.

Nous habitions au bord du canyon de Salt Lake, tout contre la falaise (c'est un piège naturel pour tous les nuages de retombées arrivant à l'ouest du front Wasatch des Montagnes Rocheuses). *Dans mon enfance, nous avons toujours bu du lait. On disait que cela nous faisait du bien, mais nous ne savions pas* (que le lait produit par les vaches des fermiers sous le vent contenait de l'iode radioactive qui se loge dans la glande thyroïde des enfants, du césium et du strontium, ce faux calcium qui se fixe dans leurs os.) *Quand j'étais petite, tout le monde disait que le petit nombre de cancers des habitants de l'Utah était dû aux mormons, à leur saine façon de vivre, que les gens d'ici ne faisaient rien qui soit susceptible de leur donner le cancer. Cependant, il y avait tous ces gens qui*

attrapait le cancer. Les documentaires du Public Broadcasting Service ont éclairé les gens, ensuite le gouverneur Scott Matheson a convoqué une audition de surveillance du Congrès (tenue à Salt Lake City en 1979). *Il a été ainsi un véritable catalyseur et il a travaillé très dur pour que les gens obtiennent ce qu'ils méritaient. Plus tard, lui-même a eu un cancer, et il est mort l'année dernière.*

Un grand septicisme régnait. Les gens n'arrivaient pas à croire que c'était possible, ou ils refusaient de voir une connexion réelle entre les essais et les nombreuses morts par cancer. Je pense que c'est une partie du rejet de la réalité. Ils sont conduits à croire que s'ils font ce qu'on leur a dit, on prendra soin d'eux, pas seulement le gouvernement, ni même l'Eglise, mais Dieu. Ils seront protégés, ils seront immunisés, c'est pourquoi ils ont du mal à croire que cela puisse aller si mal et toucher tant de gens qui n'ont rien fait pour mériter un tel sort. Ici on pense que les coups du sort sont le résultat d'un mauvais comportement. Cela fait partie de la théologie. Les mauvaises choses n'arrivent pas aux personnes qui sont bonnes, mais si des choses mauvaises leur arrivent, c'est la volonté de Dieu, elles servent à fortifier leur caractère. Il y a toujours une raison pour que les choses se produisent, on ne croit pas au caractère aveugle de la mauvaise fortune. Tout dépend constamment de la volonté de Dieu. Dans cette communauté, très souvent des gens meurent et on entend alors les paroles de consolation : «Eh bien, Dieu a voulu qu'il vienne le rejoindre», alors qu'il ne s'agissait que d'une sacré malchance... vous voyez ?

Cette sorte de "pensée magique" a rendu les gens inaptes à affronter les circonstances difficiles. Leur foi en Dieu les rend passifs. Elle les maintient soumis. Ils obéissent aveuglément à l'autorité et pensent toujours que l'autre sait mieux, qu'il s'agisse du gouverneur, du docteur, de leur pasteur, toujours d'un représentant de l'autorité. «Ils ne voudraient pas me mentir.» Cela les rend passifs, soumis, serviles et crédules, donc incroyablement vulnérables.

J'avais de la chance. Mon père me disait toujours : «Avoir la réponse n'est rien, il faut poser la bonne question.» C'était un scientifique, donc il devait dire ça, évidemment. Il nous apprenait toujours à poser des questions, ce qui ne l'a pas rendu très populaire dans le quartier. On me disait toujours de ne pas poser autant de questions. On n'aime pas les questions ici, en particulier celles qui mettent les gens mal à l'aise en insinuant que quelque chose ne va pas.

Ici il y a une façade de "gentillesse" et je pense que c'est dû aux Mormons. Les gens ne disent pas ce qu'ils éprouvent vraiment, ils ne posent pas de questions susceptibles de mettre quelqu'un dans l'embarras ou de le mettre mal à l'aise parce qu'on est supposé être "sympa" en permanence. On finit par avoir comme population des gens très malhonnêtes. Ils sont "sympas".

Vous verrez ici aussi, dans les petites villes où tout le monde est quasiment identique, que lorsqu'il y a quelqu'un d'anormal ou qui fait quelque chose qu'il ne faut pas, toute la ville le ou la protègera et marchera dans le mensonge. Une quasi-conspiration se développe pour protéger leur système et leur ville. Ils feront tout ce qu'il faut. C'est vrai. En fin de compte c'est extrêmement dangereux.

De quoi ont-ils si peur, au point que cela encourage les gens à ne pas penser ?

Ce dont ils ont peur, c'est que quelqu'un découvre la vérité. L'Eglise des mormons et le gouvernement ont peur des gens qui posent des questions parce qu'ils pourraient trouver quelque chose qu'ils veulent tenir caché. Ils ont toujours peur que si l'on découvre une chose qu'ils voulaient tenir cachée, cela conduise à tout remettre en question et qu'ils perdent alors leur pouvoir et leur contrôle. Pour eux il s'agit de rester au pouvoir, c'est une question de vie ou de mort, il leur faut des gens qui croient à ce qu'on leur dit et qui ne posent pas trop de questions. Regardez le système soviétique ou n'importe quel système qui dépend d'un peuple qui suit aveuglément, ces régimes ne tolèrent aucune question, ils ne vous laissent pas approfondir, être curieux et découvrir, car vous trouverez quelque chose qu'ils ne veulent pas que vous sachiez.

Ils traitent les gens comme s'ils étaient des enfants. Le gouvernement l'a fait avec les essais nucléaires et l'Eglise des mormons le fait comme une chose qui va de soi. «Nous savons ce qui est le meilleur pour vous. Vous n'avez qu'à nous faire confiance. Nous vous dirons tout ce que vous avez à savoir. Ce que nous vous taisons, vous n'avez pas à le savoir.» Ici, les gens sont tellement habitués à recevoir des ordres, si désespérés de ne pas à avoir à prendre de décisions pour eux-mêmes, de ne pas à avoir à penser par eux-mêmes, qu'il leur est plus facile de retourner tout cela comme venant d'une source extérieure à eux-mêmes, considérée comme plus intelligente et plus puissante qu'eux.

Une fois au collège quelqu'un m'a demandé : «Eh bien, si vous ne croyez pas en Dieu, alors quoi ?» J'ai dit : «Alors, je dois décider tout par moi-même, n'est-ce pas ? Je suis responsable pour moi-même.» Il a répondu : «C'est épouvantable.» Une phrase de Dostoïesky a souvent été citée après le massacre de Jim Jones au Guyana : «Il n'y a pas plus désespérés que ceux qui ont besoin de quelqu'un qui leur dise quoi faire.» Ici c'est la même chose, les Mormons croient que la Constitution et le gouvernement sont divinement inspirés. Non seulement vous les voyez dire qu'ils constituent la seule vraie Eglise et qu'ils ont le monopole de la vérité, mais en plus, l'idée que le gouvernement américain a toujours fait partie du plan de Dieu est un aspect de leur doctrine ! Tout cela explique pourquoi il a été si facile de poursuivre des essais ici pendant tant d'années sans que personne ne fasse de scandale. Un gouvernement divinement inspiré n'empoisonne pas sa population.

En 1985, lorsque j'ai eu pour la première fois un cancer de la thyroïde (à 29 ans) il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il était dû aux essais, jusqu'au moment où un radiobiologiste que j'ai rencontré à l'université me dise qu'il s'agissait du cancer le plus couramment causé par les radiations. Alors les personnes auxquelles je l'ai dit se sont moquées de moi. Vous voyez, c'est intéressant de voir comment cela fonctionne parce que

même moi, c'est-à-dire quelqu'un qui pose des questions, qui savait ce qui s'était produit à cause des essais, je n'avait pas tout de suite fait le rapprochement. Ça aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous. J'avais de la chance, c'était un cas facile à soigner, pas un de ces cas malins relevant de la chirurgie ou de la réanimation, mais cela vous fait réaliser à quel point vous êtes vulnérable et vous ne savez plus à qui faire confiance, ni ce qu'il y a eu d'autre dans l'air qui peut vous faire du mal.

Quelles mesures vous ont guérie ?

J'avais un nodule cancéreux à la thyroïde. Par bonheur, il ne s'est pas développé. On l'a enlevé, ainsi que les ganglions lymphatiques autour et les parathyroïdes. Ensuite on m'a donné un «cocktail d'iode», c'est-à-dire de l'iode radioactif que l'on boit et qui tue tout tissu thyroïdien restant. Quand l'infirmière m'a ramenée dans ma chambre, le dossier de ma chaise roulante était très haut, et il était plombé pour qu'elle soit à l'abri des rayonnements ionisants que j'émettais. Sur la porte de ma chambre il y avait un symbole de radioactivité : «Attention, matière radioactive», sur mon bracelet il y avait le même symbole et la matière radioactive c'était moi ! C'est assez écrasant. J'ai dû rester seule dans cette petite pièce pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la mesure du compteur Geiger soit suffisamment basse pour que je puisse de nouveau me trouver au contact des gens. Je n'ai pu m'empêcher de penser que ce produit ne devait pas aller uniquement dans la tyroïde, qu'il devait aller dans tout le système, tout traverser. Dans cette pièce je n'ai fait que boire de l'eau et faire pipi, je voulais évacuer tout ça. Mes vêtements étaient radioactifs. Les infirmières ouvraient la porte et déposaient rapidement la nourriture avant de détaler. Un petit homme se tenait debout sur le pas de la porte, un compteur Geiger dirigé vers moi pour voir quelle quantité de rayonnement je dégageais. Même quand je suis rentrée chez moi on m'a dit de ne pas m'approcher des bébés pendant encore une semaine. Mon mari avait si peur qu'il dormait dans une autre pièce. Je me souviens que j'étais tendue. J'ai demandé à mon médecin : «Mais, les radiations ne vont-elles pas toucher d'autres parties de mon corps ? Ne sont-elles pas responsables de ma maladie ?» Il m'a simplement répondu : «Non, non, la dose n'est pas assez élevée», mais vous savez ils disent toujours ça. Après ce traitement, on m'a recommandé de ne pas être enceinte avant un an.

Je me rappelle avoir demandé au médecin : «Maintenant que j'ai eu cette sorte de cancer, est-ce que ça veut dire que mon tour est passé et que je n'en aurai plus jamais ?» Il s'est contenté de rire.

Je suis allée écouter un docteur qui dit que maintenant le cancer est une épidémie. On ne sait jamais où il frappera, qui va l'avoir ou à quel endroit on l'aura. C'est comme un animal sauvage qui vous saute dessus dans l'obscurité, c'est terrifiant. Pour moi, voir combien de gens ont eu un cancer ici est une réalité écrasante. Six mois avant mon opération, on a enlevé la thyroïde d'un de mes collègues de bureau, c'était un cancer. Pour les indemnités, la difficulté c'est qu'ils n'indemniseront que certains cancers, et uniquement dans le sud de l'Utah. Je n'y croirai que lorsqu'ils auront obtenu un chèque.

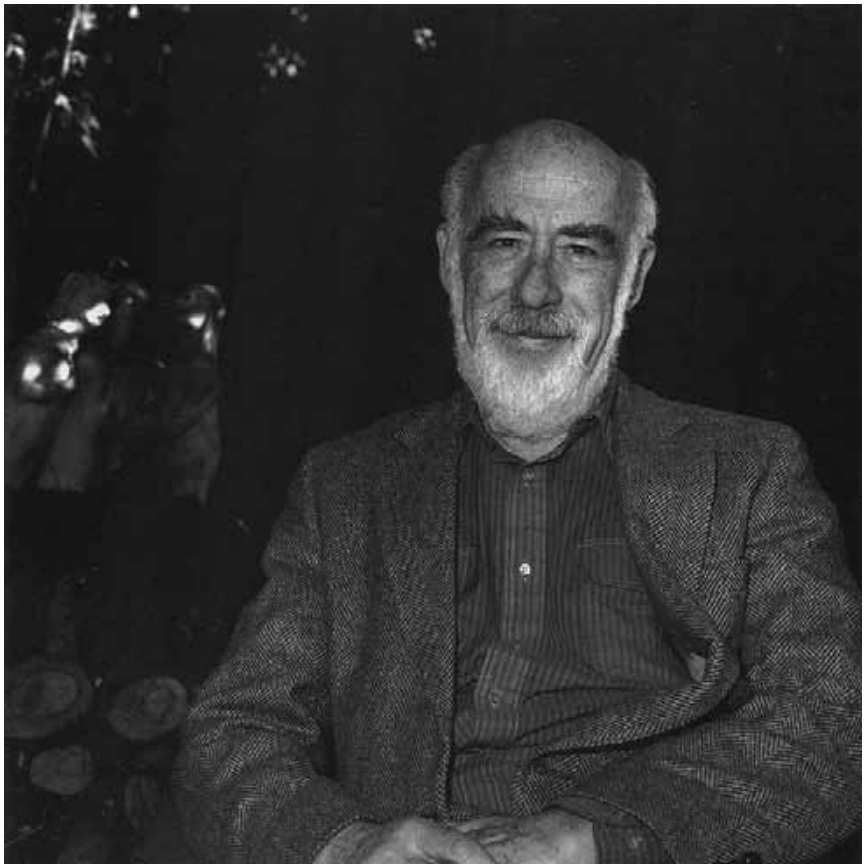
Est-ce que les gens qui ont un cancer sont abandonnés ou bien soutenus durant leur maladie ?

Je pense que partout, pas seulement ici, on nous évite d'une façon ou d'une autre. Je l'ai découvert et c'est bizarre. Il y avait des gens à qui je ne voulais pas en parler et d'autres que je savais capables de le supporter. Certaines personnes me traitaient comme si elles pouvaient l'attraper en se trouvant à côté de moi. Je prenais plaisir à discuter avec des gens, simplement pour voir quelles seraient leurs réactions. Je suis allée à une conférence d'écrivains où une femme que je n'avais pas vu depuis quelques temps est venu à moi pour me demander ce que je devenais. «Eh bien, on m'a opérée d'un cancer ». Elle a reculé, a fait : «Oh» et s'est éloignée de moi comme si elle risquait de l'attraper. C'est un vrai test. Une amie a éclaté de rire quand je le lui ai dit, elle pensait que je plaisantais, elle ne voulait pas me croire, mais lorqu'elle a réalisé que ce n'était pas le cas elle s'est mise en colère. Elle est partie immédiatement, elle a acheté tout ce qu'elle a pu trouver à lire sur le sujet. A mon bureau, on m'a vraiment soutenue. Mais en général, les gens n'entendent que le mot : «cancer», qui les panique.

Il y a aussi une fausse mythologie. Beaucoup s'imaginent que les cancéreux auraient une apparence particulière.

C'est exact, ils pensent qu'on devrait ressembler à quelqu'un qui vient de sortir d'Auschwitz. Mon vieux professeur est venu me voir : «Eh bien, je pense que vous n'allez plus avoir d'enfants maintenant.» J'ai pensé : «Mon Dieu, que croit-il qu'on m'a enlevé ?» Je lui ai demandé : «Pourquoi ?» «Eh bien, vous ne savez pas combien de temps vous avez devant vous !» Je lui ai alors répliqué : «Vous non plus, vous ne savez pas combien de temps il vous reste !»

J'avais toujours pensé que j'avais une vie charmante, que les choses se passaient toujours comme je le voulais. Puis une chose comme le cancer arrive et là, vous réalisez que vous êtes aussi vulnérable que n'importe qui.



"L'establishment nucléaire refusera toujours de reconnaître que le rayonnement nucléaire est dangereux, et cela ne se limite pas à celui des Etats-Unis, c'est également vrai en Union Soviétique, en France et en Grande Bretagne. Chaque fois que l'occasion se présente, on les voit tout mettre en œuvre pour publier que les radiations sont inoffensives. Je ne donnerai pas cher d'aucun d'entre eux. Ce sont les pires crapules de la terre."

JOHN GOFMAN

Docteur en médecine,
Professeur de Physique médicale,
Mars 1992, San Francisco, Californie.

John Gofman a participé à la découverte de l'uranium 233 et lors du Projet Manhattan, il a isolé le premier milligramme de plutonium au monde pour J. Robert Oppenheimer. Il est l'auteur de *Rayonnement et santé humaine* et de *Cancer radio-induit par l'exposition aux faibles doses*, ouvrages décisifs sur les effets de l'exposition à la radioactivité. Il a écrit trois autres livres sur le sujet ainsi que de nombreux articles importants ; il a récemment publié une estimation des dommages provoqués par l'accident de Tchernobyl. Ces livres ont été écrits en réponse aux études pro-nucléaires financées par le gouvernement des Etats-Unis. En dehors du travail de Gofman et d'un très petit nombre de scientifiques indépendants, les organismes qui contrôlent toutes les recherches liées au nucléaire (parmi lesquelles celles concernant les effets du rayonnement et les maladies radio-induites comme le cancer, les anomalies des nouveaux-nés, les atteintes du système immunitaire et les maladies cardiaques) sont les suivants : l'Atomic Energy Commission, le Departement of Energy qui lui a succédé et le ministère de la Défense. Gofman a été le premier à utiliser les principes de Nuremberg, document majeur du XXe siècle sur les crimes de guerre, comme référence permettant de juger de la moralité du complexe nucléaire militaro-industriel mondial.

L'establishment nucléaire refusera toujours de reconnaître que le rayonnement nucléaire est dangereux et cela ne se limite pas à celui des Etats-Unis, c'est également vrai en Union Soviétique, en France et en Grande Bretagne. Chaque fois que l'occasion se présente, on les voit tout mettre en œuvre pour publier que les radiations sont inoffensives. Je ne donnerai pas cher d'aucun d'entre eux. Ce sont les pires crapules de la terre.

Quelle est votre estimation des risques de cancer par unité de dose de rayonnement, en comparaison avec celles des études que le gouvernement finance ?

Globalement, pour un rad, compte tenu que les enfants sont au moins deux ou trois fois plus sensibles que les adultes, les chiffres que j'ai publiés et qui sont fondés sur les études les plus récentes sur Hiroshima et Nagasaki indiquent que 26 cancers mortels sont attendus dans un groupe de 10 000 personnes, chacune d'entre elles ayant reçu un rad. Il faut multiplier ce chiffre par deux étant donné que pour chaque cancer mortel il y aura un cancer non mortel de plus : cela porte donc le chiffre à 52 cancers pour 10 000 personnes et pour 1 rad. Ceci concerne le rayonnement libéré par l'énergie d'une bombe. En ce qui concerne les rayons X utilisés en médecine, ce serait deux fois plus élevé. Ils sont plus dangereux et personne ne se dispute sur les rayons X utilisés en médecine, contrairement au rayonnement des bombes. Le Comité BEIR (Effets Biologiques des Rayonnement Ionisants, organisme financé par le gouvernement qui analyse les risques liés au rayonnement - dépendant de l'Académie des sciences) *a réévalué un peu ses estimations et approche presque de la réalité, mais pas tout à fait... ils ont proposé un chiffre de 8 cancers mortels pour 10 000 personnes et pour un rad. Leurs chiffres ne reposent sur rien. Il n'y aucun fondement logique dans cette estimation.*

Vous savez évidemment que j'ai un désaccord important et radical sur la question de la légitimité de leur nouvelle dosimétrie (les chiffres sur lesquels reposent par exemple, le Radiation Exposure Compensation Act). (Dans l'étude dosimétrique d'Hiroshima et de Nagasaki), *ils ont modifié tous les groupes étudiés, ils ont éliminé des gens de l'étude alors qu'on ne peut pas faire cela après coup. Je considère donc que mon estimation est plus correcte. Peut-être ont-ils opéré en toute innocence et sans aucun parti-pris, mais pour un observateur perspicace et rigoureux leur méthode suggère un parti-pris. Ce n'est pas comme être accusé de tricherie mais vous avez semé le doute sur l'objectivité de vos motivations, alors que tout le monde sait que pour écarter toute suspicion il ne faut rien faire qui laisse supposer l'existence d'un parti-pris. Je n'accuse personne de quoique que ce soit, mais je pose la question : «Qu'est-ce qu'on a bien pu trafiquer pour arriver à de tels résultats ?» Vous n'avez fait que jeter le doute sur vous-même.*

Qu'avez-vous pensé des tables radio-épidémiologiques présentées dans la première loi d'indemmnisation de Orrin Hatch ?

Mensonges absolus. J'en ai fait une critique très dure. Fondamentalement, je ne peux rien croire de ce qu'écrit le ministère de la Défense ou le Department of Energy. Quant à l'Association Radiologique Nord-Américaine, elle ne vaut rien. Le gouvernement soutient (dans tous ses décrets principaux d'indemmnisation des irradiés) *que 13 cancers seulement sont radio-induits et qu'il ne peut donc y avoir d'indemnisation pour les autres cancers, mais je considère que c'est une aberration. J'estime que tous les cancers ont quasiment la même chance d'être radio-induits de sorte que je considère que cette loi* (Loi d'indemnisation pour une exposition aux rayonnements) *est fausse.*

J'ai écrit que l'une des techniques favorites utilisée par l'establishment pour embrouiller les choses consiste à faire de petites études, à les fractionner en une centaine de cancers, et ainsi on peut dire : «On n'observe aucun cancer du pancréas, le rayonnement ne peut donc être mis en cause. Nous ne pouvons rien prouver de significatif». Ils savaient ce qu'il était important de ne pas étudier. Il faut insister absolument sur le fait qu'il faut ajouter tous les cancers mortels et non pas les différencier. Mais 50 cancers sont apparus là où on en attendait 20, et ça, c'est sacrément significatif ! On pourrait penser que les responsables chargés de recueillir les données et de les analyser seraient au moins capables de nous dire si le nombre de cancers aux Etats-Unis augmente, diminue ou reste stable dans le temps.

Etant donné l'augmentation extraordinaire du cancer du sein, par exemple, est-ce que les institutions fédérales de la santé nient les effets sanitaires des radiations provenant des essais nucléaires et de la pollution nucléaire sur l'ensemble de la planète ?

Pas complètement. Si on examine les rapports du Department of Energy sur Tchernobyl, ils disent : «Bon, nous devons dire que la radioactivité relâchée a un effet, mais il faut que vous sachiez que le vrai chiffre est sans doute zéro. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y aura le moindre cancer à de si faibles doses». Ils utilisent ce qu'on appelle le modèle de risque zéro, à savoir qu'une faible dose de radioactivité n'a aucun effet. Cela les arrange. En réalité, proportionnellement, c'est exactement le contraire qui est vrai.

Une faible dose de radioactivité est-elle plus nocive qu'une dose élevée ?

L'effet cancérigène des premières faibles doses est plus important que celui des suivants. Mais cela ne doit pas être interprété comme voulant dire que 100 rads sont moins nocifs que 50 rads. C'est juste pour une seule dose de radiation que les faibles doses sont un peu plus nocives. L'explication se trouve dans la région critique de la cellule : là il suffit d'un seul point pour produire les effets que la dose va produire. Par exemple, en ce qui concerne le retard mental chez les enfants, là aussi il suffit d'un seul point.

Quel pourcentage de l'ensemble de la recherche scientifique de ce pays finance le gouvernement ? Combien y-a-t-il d'études sur les effets radio-induits qui sont indépendantes, non-biaisées, financées en dehors du gouvernement ?

Si l'on met de côté la recherche sur des produits menée par des firmes comme General Motors et General Electric, le restant doit être financé à 80/90 % par le gouvernement. Très peu d'études sont indépendantes. Il y a les miennes et celles du docteur Karl Morgan (considéré comme le père de la physique médicale). (D'autres scientifiques honnêtes[1], le docteur Thomas Mancuso et enfin le docteur Carl Johnson ont vu leur financement supprimé ou alors ont été virés dès que leurs études ont mis en évidence un grand nombre de cancers radio-induits.) *Le docteur Alice Stewart est largement financé par le gouvernement mais elle est en grande partie indépendante. Je pense qu'elle fait du bon travail et que c'est une femme honnête. Mais il y a très peu d'études indépendantes : elle sont à peu près inexistantes en ce moment. A peu près inexistantes ! L'argent achète beaucoup de choses. Il achète les gens. Tout comme on achète des oranges.*

Pensez-y. D'où viennent toutes ces subventions qui soutiennent les écoles de médecine ? Le gouvernement des Etats-Unis protège ses intérêts. Et qui sont les rédacteurs des revues scientifiques ? Des gens subventionnés, qui mènent des recherches financées par le gouvernement. Ils ne vont pas mordre la main qui les nourrit. Il est désastreux que la seule source de financement de la recherche vienne du gouvernement. Regardez le grand nombre de scientifiques qu'ils produisent à partir de leur bordel, une étable pleine. Les gens pensent qu'ils donnent une opinion scientifique. Foutaise ! Ils donnent l'opinion qui leur garantit le maintien de leur emploi ou des subventions pour leur recherche scientifiques. C'est aussi simple que cela. L'exemple des gens qui organisent des fuites vous montre que vous vous retrouverez brisés.

Selon vous, quels ont été les effets des essais ?

L'effet, c'est de produire des cancers en proportion de la dose (de radiations). *Si je connaissais la dose exacte, je*

pourrais vous dire le nombre de cancers. Nous avons des difficultés à apprécier la dose engagée et le nombre de personnes qui l'ont subie. (Bien que le Department of Energy ait organisé régulièrement depuis de nombreuse années des rencontres biannuelles du Groupe Consultatif d'Evaluation de Dose (DAAG) composé exclusivement de ses propres scientifiques, on n'a jamais rendu public les résultats. Ils disent seulement qu'ils n'ont pas de preuve suffisante des niveaux élevés de radiation sous les vents dominants, mais les données recueillies pendant les essais en atmosphère sont absurdes, les chiffres étant soit sous-estimés soit falsifiés.) *On aurait pu assister aux retombées radioactives d'un nuage de pluie sur un point très peuplé et cela changerait beaucoup le tableau. Ainsi, dans un accident comme celui de Tchernobyl, si le temps avait été différent, si le vent avait soufflé en direction de Kiev, et si l'explosion avait été un peu moins forte, le nuage ne serait pas monté si haut et se serait dirigé vers le sud en direction de Kiev et s'il avait plu, je crois qu'aujourd'hui, à Kiev, ville de 1 600 000 habitants, personne ne serait plus en vie. Cela vous donne une idée de l'importance de la direction du vent, de la hauteur du nuage et de la pluie.*

Qu'est-ce que l'hormesis ? Cela a-t-il une réalité ?

L'hormesis, c'est l'affirmation selon laquelle les faibles doses de radioactivité sont stimulantes et que les doses élévées sont nocives. Thomas B. Luckey de Loveland (Colorado) *a écrit un livre là dessus en 1982 et vient d'en rééditer une nouvelle version en 1992. Je n'ai pas encore trouvé une seule preuve de la réalité de l'hormesis, mais Luckey est très passionné. Il pense que nous souffrons tous de maladies dues à un déficit de radioactivité. Selon lui, il faudrait poursuivre les gens qui disent que la radioactivité est dangereuse, parce qu'ils retardent les efforts du gouvernement pour trouver la dose qu'il faudrait prescrire à chacun pourqu'il soit en meilleure santé. Il travaille dur sur le sujet. Il a dit que Tchernobyl était l'une des meilleures choses qui pouvaient arriver à l'Europe et à la Russie car cela va permettre d'empêcher l'apparition de cancer, parce que c'est une protection. C'est dans son livre, il le dit en passant. C'est une réécriture orwellienne de l'histoire.*

Le retard mental est-il le résultat du dommage provoqué par le rayonnement aux chromosomes des parents avant la conception ou pendant la grossesse ?

Il existe deux possibilités mais laissez-moi vous parler d'un endroit où nous avons beaucoup de preuves réelles : les femmes qui ont été irradiées alors qu'elles portaient un enfant in utero au Japon (à Hiroshima et Nagasaki). *On a constaté l'apparition de ce type d'enfant anormal dans environ 30 cas sur 1 500 femmes. L'analyse des données sur laquelle tout le monde est d'accord indique que pour 100 rads, on va avoir 45% des enfants irradiés in utero entre la huitième et la quinzième semaine qui seront retardés mentalement. Ceci est très, très grave, en gros un sur deux. Je ne sais pas si vous savez comment on définit le retard mental. Il s'agit d'enfants qui ne peuvent converser ; ils ne peuvent se prendre en charge et ne peuvent ni lacer leurs chaussures ni apprendre comment le faire. Il ne s'agit pas de mongoliens. Ils ne peuvent tout simplement pas vivre sans être pris en charge. Ces dernières années, on a exhumé des données qu'on avait plus ou moins étudiées et on a fait un classement des enfants selon leurs résultats scolaires. On constate une corrélation dans les retards mentaux : une baisse régulière des résultats à l'école correspond à une augmentation des doses de rayonnement. Ainsi chacun de ceux qui ont été exposés est affecté en fonction de la dose reçue et je suis sûr que la cause est d'origine chromosomique. Maintenant si l'on examine le retard mental des enfants de personnes qui ont été irradiées avant la conception, on n'a pas encore pu observer quoi que ce soit au Japon. Cependant, il y aurait beaucoup de choses qui pourraient produire un très sérieux retard mental dans ce cas : la cause pourrait résider dans la mutation de chromosomes des gênes du sperme ou de l'ovule, mais nous n'avons pas suffisamment de données pour le dire. Si vous avez ce type de mutation dans toutes les cellules, une grande partie des anomalies n'apparaîtra jamais : il y aura avortement spontané.*

Pourquoi le système nerveux central est-il si sensible à la radioactivité ? Pourquoi les vétérans de l'atome et les travailleurs du site d'essais présentent-ils des dysfonctionnements des systèmes nerveux et musculaires et pourquoi ont-ils des attaques ?

Selon de nombreuses déclarations de physiciens et de personnes vivant en Biélorussie et en Ukraine, de très nombreuses personnes exposées à Tchernobyl présentent des désordres nerveux. Je ne sais pas si ces personnes ont été objectivement examinées. Un physicien russe venu ici a déclaré qu'il existait une étude portant sur des soldats qui ont participé à la décontamination du site. Il m'a montré des graphiques dessinés à la main qui indiquent une hausse des troubles du système nerveux directement proportionnelle aux doses reçues. Je voudrais en savoir plus. Quant aux désordres nerveux liés à l'exposition in utero, je suis sûr qu'ils sont provoqués par les multiples lésions chromosomiques dûes aux radiations.

Comment avez-vous commencé à étudier les effets des radiations sur la santé ? Vos recherches originales qui vous ont values le Prix Stouffer (1972) et tant d'autres distinctions et d'honneurs établissaient un lien entre les lipoprotéines et les maladies cardiaques. Pourquoi avez-vous changé de domaine de recherche ?

Après avoir travaillé sur le Projet Manhattan, j'ai terminé mes études de médecine et puis après mon internat, j'entrai en tant que maître-assistant de physique médicale à l'Université de Californie à Berkeley. Mon enseignement portait sur la radioactivité artificielle et le rayonnement mais la quasi-totalité de mes propres recherches concernait les maladies cardiaques et c'est d'ailleurs pour ces dernières que j'ai obtenues mes plus importantes distinctions. J'étais parti pour aider Ernest Lawrence à Livermore au milieu des années 50. Il redoutait qu'une erreur de manipulation ait des conséquences néfastes sur la santé du personnel. Je créai donc le service médical et je devins l'officier médecin attaché aux laboratoires Livermore, deux jours par semaine. En 1963, quand l'Atomic Energy Commission leur demanda de créer une section biomédicale, John Foster qui était le directeur de Livermore me proposa de constituer la section et de devenir le

directeur associé du laboratoire. C'est à cette époque que j'orientai mon travail sur le rayonnement et la santé. Après avoir accepté le poste, nous dûmes aller à Washington pour rencontrer les cinq commissaires de l'Atomic Energy Commission. Glenn Seaborg [co-découvreur avec Gofman de l'uranium 233, et qui eut plus tard le Prix Nobel de la paix] *était le président de la commission. Je n'ai qu'une chose à vous dire sur cette rencontre : j'ai déclaré à Glenn Seaborg : «On m'a demandé de faire ce travail. Je voudrais dire que je crois qu'il vous faut réfléchir à deux fois avant de m'accepter dans cette fonction. Franchement, si je pense qu'un programme va nuire à la santé des gens à cause des effets des radiations, je le dirai. Mon seul souci concerne la santé publique et pas l'Atomic Energy Commission.» En termes mémorables, Glen Seaborg m'a répondu : «Jack, tout ce que nous voulons, c'est la vérité».*

Quand les choses ont-elles commencé à se dégrader ?

Tout s'est bien passé jusqu'à la fin de l'année 1969 où je fus invité à prendre la parole en séance plénière, à l'Institute for Electrical and Electronic Engineering (IEEE) à San Francisco. On allait parler de technologie nucléaire. Avec Art Tamplin, nous avions rapproché nos estimations de risques de cancers dûs au rayonnement, à savoir combien de cancers apparaissent pour 10 000 personnes recevant un rad. Il s'agissait d'un nombre auquel personne ne s'attendait, et je le donnai. L'allocution était intitulée Faibles doses de rayonnement, cancer et chromosome. Je présentai ce que Tamplin et moi-même avions trouvé : le risque de cancer avait été sous-estimé d'au moins 20 fois. Ce fut à ce moment-là que nous avons avancé le fait maintenant scandaleux selon lequel si tout le monde recevait la dose "permise" il y aurait entre 16 000 et 32 000 cancers mortels supplémentaires par an aux Etats-Unis. Quelques journalistes demandèrent aux officiels de l'Atomic Energy Commission ce qu'ils pensaient de mon travail, et leur verdict fut : «Absurdités». C'est à partir de là que les ennuis ont commencé.

Il existait un moyen habituel de détruire les gens qui disaient ce qu'il ne fallait pas : on les invitait à des auditions devant le Joint Comittee on Atomic Energy. J'y ai moi-même été invité le 28 janvier 1970. C'était un coup monté. Ils faisaient en sorte que toutes les personnes critiques vis-à-vis de l'Atomic Energy Commission soient présentes à l'audition ; ils en prenaient une à part dans le public et lui disaient : «Oh, je vois le Dr Untel. Que pensez-vous de ce que dit le Dr Gofman ?» Et ils se livraient tous à la mise à mort. Aussi, nous avons décidé de sortir beaucoup de choses par écrit. En quatre semaines nous avons imprimé 13 documents, et nous en avons fait 250 copies, publiées avant les auditions. Nous voulions être sûrs que les scientifiques de la région seraient informés de cette audition. Nous diffusâmes aussi environ 100 copies à toutes les personnes présentes à cette audition, si bien que pas un des auditeurs ne nous posa de questions. Nous avions franchi cet obstacle. Ils se sont rendu compte qu'il n'était pas si facile de nous démolir. Ils n'ont rien fait. (Néanmoins, le président du JCAE, Chet Holfield, eut une altercation avec Gofman après l'audition. «Etes-vous bien conscient de ce que vous faites en disant que la dose de radioactivité que nous jugeons admissible provoque des cancers ? L'Atomic Energy Commission m'a assuré qu'une dose 100 fois plus importante que celle que nous autorisons n'aurait aucune conséquence sur la santé.» Il poursuivit : «Ecoutez, d'autres ont essayé avant vous de se mettre en travers du chemin de l'Atomic Energy Commission. Nous les avons eus et nous vous aurons.»)

Vous savez, le projet favori d'Edward Teller consistait à utiliser les bombes pour creuser des canaux, détourner des rivières et déplacer des montagnes. (Il s'agissait du programme Soc de charrue qui succéda à celui d'Eisenhower, Atom for Peace.) *Dans l'un des principaux projets dont je devais évaluer les risques biologiques, il s'agissait de creuser un nouveau canal de Panama avec 350 mégatonnes de bombes à hydrogènes. Ce fut là l'occasion de m'attirer quelques ennuis au laboratoire. En 1965, je présentai mes conclusions aux directeurs du Laboratoire de Livermore. Je déclarai : «Selon moi, ce serait de la folie d'un point de vue biologique de creuser un canal avec des bombes à hydrogènes.» Edward Teller était hors de lui. J'entendis ensuite, plus ou moins sur le ton de la plaisanterie : «John Gofman, voilà l'ennemi dans nos murs.»*

En 1972, Roger Batzel, alors directeur associé de Livermore, vint me voir et me dit : «l'Atomic Energy Commission est venu nous voir l'année dernière et nous a dit : "Supprimez le budget de recherche de Gofman !" Nous leur avons répondu que nous étions en désaccord avec votre point de vue sur les normes de radioactivité mais que nous croyions que votre travail au laboratoire sur les chromosomes et le cancer était très bon, alors pourquoi suspendre toutes ces études ? Ils sont partis sans rien dire. Cependant, ils sont revenus cette année et ont dit : "Supprimez les 250 000 dollars de Gofman. Sinon, nous retirerons tout simplement 250 000 dollars de votre budget et vous licencierez qui vous voudrez." Alors Roger me dit : «Que dois-je faire ?» Je lui répondis : «Je n'ai pas l'intention de faire supporter à quelqu'un les conséquences de mes actes.» Aussi, j'envisageai de déplacer le programme avec les douze personnes environ qui y étaient associées à Berkeley, où j'enseignais. L'Institut National du Cancer envisageait de nous financer mais après l'optimisme initial, un obscur adjoint m'écrivit une lettre disant : «Le travail que vous proposez ne correspond pas à l'objectif principal de recherche de la Société Nationale du Cancer.»

La Société Nationale du Cancer fait-elle partie elle aussi du bordel qui veut étudier le cancer sous tous ses angles, sauf celui de la radioactivité ?

J'ai bien peur de devoir répondre par l'affirmative. C'est le point de vue unilatéral du gouvernement américain selon lequel les radiations sont merveilleuses et ne concernent donc pas les programmes de recherche. Les preuves réelles sur la radioactivité sont accablantes. On ne peut s'attendre à une meilleure approche d'un quelconque secteur du gouvernement. Que les recherches soient retirées des mains du Department of Energy et confiées à celle d'un autre département, elles sont toujours entre les mêmes mains. Si je souligne cela c'est parce que j'ai été pendant 7 ans leur protégé, disposant d'un budget annuel de 3,5 millions de dollars et dirigeant deux cents personnes. Après deux semaines de critique du projet Soc de Charrue de Teller, l'Atomic Energy Commission se mit à me reprocher mon «incompétence». Pourquoi diable,

personne n'a-t-il rien dit auparavant ? Il ne faut pas 7 ans pour découvrir ce genre de choses.

J'ai découvert par la suite que les attaques les plus malveillantes provenaient de l'industrie de la production d'électricité et je m'en suis demandé la raison, car je n'avais jamais rien dit de l'énergie nucléaire. Je n'avais même jamais eu de position à ce sujet. Je me suis mis à consulter des revues et j'ai découvert que tous les articles expliquaient que la radioactivité rejetée serait toujours inférieure au niveau dangereux. En d'autres termes, ils affirmaient qu'il y avait un niveau "raisonnable" alors que je soutenais qu'il n'y avait aucune preuve d'une dose raisonnable.

Dans les années 50, avez-vous su quand l'État de l'Utah, au niveau de ses responsables, a commencé à réagir au soupçon selon lequel son territoire était contaminé par les retombées ?

Vers 1962, on a installé dans les États proches du site d'essais un très important réseau de surveillance de la teneur d'iode radioactif (qui provoque le cancer de la thyroïde) *dans le lait. Quand les Russes ont cessé leur moratoire sur les essais nucléaires, les Etats-Unis ont réagi en lançant de nouveaux essais dans le Névada et dans le Pacifique. On n'avait pas compté que ce réseau de surveillance du lait était en place et dans l'Utah, on découvrit que la teneur d'iode radioactif dans le lait était 3 fois supérieure à la prétendue limite acceptable. C'était en 1962 et au début de 1963. Le prétendu Conseil fédéral des radiations résolut immédiatement le problème en annonçant subitement que le niveau inoffensif était 3 fois plus élevé. Je crois que c'est ce vaste réseau de surveillance du lait qui permit aux habitants de l'Utah et d'ailleurs de savoir qu'ils étaient atteints par les retombées. Je suis convaincu, tout comme l'étaient les gens de Livermore, les directeurs, que si l'Atomic Energy Commission a voulu créer une section bio-médicale, c'était parce qu'ils avaient été ennuyés par l'Utah. Ils ont redouté la réaction de l'Utah à la teneur d'iode radioactif dans le lait après les essais de 1962.*

La majorité des habitants de l'Utah savait-elle ce qui se passait ou pas ?

Ils l'ont su après ces essais de 1962. Ils se sont réveillés brutalement à ce moment-là. Quand Johnny Foster me demanda si je souhaitais partir à Livermore pour constituer le département bio-médical, je lui demandai pourquoi diable l'Atomic Energy Commission avait besoin de quelqu'un de plus. Vingt laboratoires effectuaient déjà des recherches biomédicales pour l'Atomic Energy Commission. Le laboratoire Donner où je travaillais était l'un d'entre eux. Il me dit : «Franchement, la raison pour laquelle ils veulent créer une section bio-médicale est que si les biologistes sont ici avec les fabricants d'armes, on pourra éviter une panique comme celle qu'il y a eu dans l'Utah à cause du lait.» Je répondis : «Johnny, si vous faites exploser des bombes dans le Névada et que les vents soufflent dans cette direction, comment les biologistes pourront-ils empêcher les retombées ?» «Bon, dit-il, pensez-vous que le problème des retombées est important ?» Je répondis «oui» mais je ne pensais pas que l'Atomic Energy Commission voulait connaître la vérité sur les retombées ou sur la radioactivité. Cet avis était fondé sur le souvenir des attaques violentes portées dans les années 50 contre Linus Pauling à cause de ses estimations sur le rayonnement. Il les avait rendues publiques. Johnny me dit alors que les biologistes pourraient être associés à la construction des bombes pour les rendre moins radioactives et que mon équipe de biologiste pourrait examiner la question avec les fabricants d'armes. Des bombes "plus propres".

Ils sont intelligents. Ils ont appris quelque chose que les antinucléaires n'ont jamais su, la leçon de Joseph Goebbels. Il avait raison. Dites un mensonge. Dites-en un très gros et on vous croira, si vous le répétez assez souvent.

Je considère qu'il est criminel de faire subir aux gens des substances toxiques sans leur consentement, qu'il s'agisse d'essai d'armes, d'énergie nucléaire ou de médecine nucléaire. On n'a pas le droit de faire cela. Je ne pense pas que cette affaire soit anodine. Aux Etats-Unis aujourd'hui, une personne sur trois sera touchée par le cancer. Selon les derniers chiffres sur lesquels j'ai travaillé, 16 à 18% pourrait en mourrir. Environ une personne sur six. Et sans compter les cancers de la peau. Sam Epstein affirme maintenant que ce cancer tuera une personne sur quatre et que la proportion des gens touchés par ce cancer et qui en mourront augmente. (Samuel S. Epstein, docteur en médecine, auteur de *The Politics of Cancer*, est professeur de médecine du travail et de l'environnement à l'école de la santé publique, à l'Université de l'Illinois à Chicago. Pour lui, l'effort pour disculper l'industrie chimique et la radioactivité issue de l'industrie nucléaire de leurs effets cancérigènes est à la fois lamentable et constant. Selon Gofman, Epstein est «plus informé sur la cancérogenèse et sur la prévention du cancer que n'importe qui d'autre au monde.»)

Y a-t-il actuellement une épidémie de cancer ?

Je pense que c'est une chose terrible quand une personne sur six meurt d'une maladie et qu'on ne peut pas dire que cette maladie n'est qu'une conséquence normale du vieillissement. On devrait dire que c'est une grave épidémie.

Comment le rayonnement se manifestait-il visuellement et physiquement pour les populations exposées, à l'époque des essais en atmosphère ?

Au début, pas de symptôme du tout. Le rougissement de la peau ou la modification de la numération globulaire apparaîssent à 25 rads. A partir de 50 rads les effets sont plus prononcés. A 100 rads, on commence à perdre ses cheveux, à avoir la nausée et à vomir ; de plus la numération globulaire se modifie et il peut commencer à apparaître des lésions du système digestif, de la moëlle osseuse ; la numération des globules rouges baisse, des hémorragies peuvent survenir. Tout cela empire à partir de 200 rads et un faible pourcentage de personnes en mourra. 50 % des personnes affectées par des doses de 300 à 500 rads en mourront dans les 2 premiers mois.

A partir de ces chiffres, j'ai interviewé plusieurs personnes qui avaient manifestement reçu 100 rads à la suite d'un seul essai de bombe dans les années 50, années durant lesquelles il y eut au moins 106 tirs. J'essayai de retrouver les habitants de chaque ville vivant sous les vents dominants, tout au moins dans l'Utah. J'envoyai environ 3 000 lettres en deman-

dant aux gens de participer à mon enquête ; j'eus environ 2% de réponses positives. Je possédais aussi beaucoup d'autres sources. J'essayai de trouver tous les types de maladies et d'expositions associés, mais cette preuve relève de l'anecdote - Comment aurait-il pu en être autrement ? Il ne s'agit ici que de témoignages oraux provenant de personnes exposées à la bombe atomique. Je déteste voir la vie et la mort de gens réduites à ce que certaines critiques peuvent appeler “simple anecdote”. Mais pour constituer un document crédible c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, avec des photographies de leur vie. Il y aura bien sûr l'inévitable mépris de ceux qui diront : « ce n'est pas scientifique» afin de déconsidérer l'expérience précieuse des victimes des essais, dont je me suis toujours beaucoup souciée. On doit se demander comment ce livre pourrait être admis par la Big Science[2], alors qu'il ne laisse pas intacte l'image prestigieuse de la recherche.

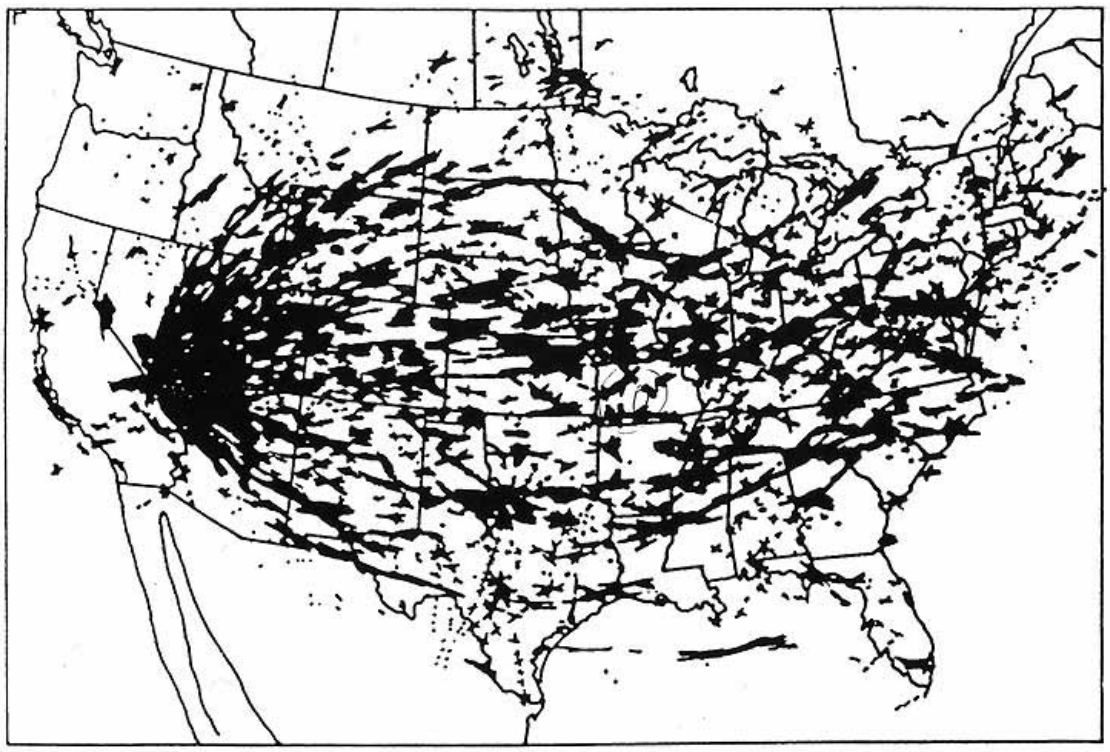
Que pensez-vous, en tant que scientifique ayant participé au projet Manhattan, de la valeur d'une telle enquête ?

La Big Science ne croira rien de tout ça de toutes façons, mais cela ne doit pas vous inquiéter. On n'attend pas de vous un travail scientifique. Vous essayez de recueillir l'histoire de ce qui est arrivé à ces gens et la manière dont ils l'ont vécu. J'ai vu tant de choses que je sais que tout ce que disent les officiels est faux. Tant de choses sont dissimulées et, quand je réfléchis à tout cela, je me demande si dans mon travail j'ai pu tout voir ou bien s'il ne s'agissait que de la partie émergée de l'iceberg. Peut-être ces gens qui vous racontent ces choses sont-ils plus proches de la vérité que tous ces trucs expurgés que j'ai l'habitude de voir. Franchement, je ne sais pas ce qu'il faut croire de ce qui est annoncé officiellement, même en provenance du Japon. J'ai dit dans l'enregistrement que si le Department of Energy dissimule des données, il aura beau les rendre accessibles 10 ans plus tard je n'accorderai pas le moindre crédit à ce qui en sortira, d'une manière ou d'une autre. Mon opinion est faite sur toutes les études qui sortent de chez eux. On peut se faire une idée si tel ou tel travail est crédible ou non. J'estime que le Department of Energy n'est pas une agence crédible. Je ne vois pas comment on pourrait lui faire confiance quand on connaît, par exemple, les mensonges qu'il colportait à l'époque où il s'appelait l'Atomic Energy Commission. Franchement, Carole, vous voyez sans doute des gens qui vous disent des choses bien plus importantes que toute la réthorique officielle.

Souvenez-vous de ce qu'Edmund Burke disait il y a moins de deux siècles : c'est la passivité des honnêtes gens qui assure le triomphe du mal.

1. Des textes de ces scientifiques indépendants ont été publiés dans Santé et Rayonnement, GSIEN/CRII-Rad (GSIEN 2, rue François Villon, 91400 Orsay).

2. Big Science : Ce terme a été employé aux Etats-Unis pour décrire la mutation de l'activité scientifique au moment de la seconde guerre mondiale. Jusque-là, la recherche était menée par de petites équipes de chercheurs maîtrisant théoriquement et pratiquement leur domaine (Little Science). A partir de cette époque, l'activité scientifique va s'industrialiser et le laboratoire artisanal deviendra une entreprise avec sa division du travail, ses hiérarchies, ses énormes moyens techniques etc. «L'exemple type d'un tel modèle de Big Science est fourni par le projet Manhattan avec ses 150 000 participants, ses installations et équipements gigantesques, ses nombreuses équipes multi-disciplinaires ne maîtrisant chacune qu'un tout petit morceau de l'ensemble... et son Military Policy Committe (Comité de politique militaire) de 5 membres (3 militaires et 2 scientifiques, V. Bush et J. B. Conant) qui avait à diriger et coordonner les activités de tout ce petit monde. C'est ce modèle d'organisation tout imprégné de vues militaires qui imprégna fortement, qu'ils en soient conscients ou non, les conceptions du monde, les pensées et les décisions des organisateurs des grands complexes de l'après-guerre. » (Georges Menahem, *La science et le militaire*, Seuil, p 54)



Les régions du territoire américain traversées par plus d'un nuage radioactif résultant d'essais atmosphériques.

LES PRINCIPES DE NUREMBERG (1950)

I. Tout auteur d'un acte qui constitue un crime en droit international est responsable de ce chef et passible de châtiment.

II. Le fait que le droit interne ne punisse pas un acte qui constitue un crime en droit international ne dégage pas la responsabilité en droit international de celui qui l'a commis.

III. Le fait que l'auteur d'un acte qui constitue un crime en droit international ait agi en tant que chef de l'Etat ou haut-fonctionnaire d'un gouvernement ne dégage pas sa responsabilité en droit international.

IV. Le fait d'avoir agi sur l'ordre de son gouvernement ou celui d'un supérieur hiérarchique ne dégage pas la responsabilité de l'auteur en droit international, s'il a eu moralement la faculté de choisir.

V. Toute personne accusée d'un crime en droit international a droit à un procès équitable, tant en ce qui concerne les faits qu'en ce qui concerne le droit.

VI. Les crimes énumérés ci-après sont passibles de châtiment en tant que crimes en droit international :

Crimes contre la paix

Crimes de guerre

Crimes contre l'humanité

VII. La complicité d'un crime contre la paix, d'un crime de guerre, ou d'un crime contre l'humanité est un crime en droit international.

Adénocarcinome du poumon : Il représente 15 à 30% des cancers du poumon. Le tabac en est le facteur de risque le plus habituel, dont l'effet est synergique et multiplicatif avec l'exposition à d'autres cancérigènes : radiations, amiante, oxyde de fer, etc. Cette tumeur se traduit par une toux, des crachats ensanglantés, des infections pulmonaires inexpliquées, ou par une opacité sur la radiographie pulmonaire. On fait alors une fibroscopie avec des biopsies (voir ce mot). Ce cancer est peu sensible au traitement, qui est chirurgical.

Atélectasie : Affection pulmonaire dans laquelle une partie des alvéoles (lieu d'échange entre l'air et le sang) n'est plus ventilée, que ce soit dû à l'obstruction d'une bronche ou à une autre cause.

Biopsie : Prélévement d'un fragment d'organe, réalisé afin de l'étudier au microscope pour déterminer la nature cancéreuse ou non de la région prélevée. Seul cet examen microscopique (dit anatomo-pathologique) permet d'affirmer le diagnostic de cancer.

Carcinome ovarien : Cancer (voir sarcome) de l'ovaire de grande malignité frappant souvent des femmes jeunes. Il est suspecté sur la présence d'une masse dure dans le bassin. Le traitement, une fois le diagnostic confirmé, consiste en une hystérectomie totale (voir ce mot) avec éventuellement chimiothérapie et radiothérapie. Seul un tiers des malades survit après 5 ans.

Cataracte : Opacification du cristallin (lentille normalement transparente présente dans l'œil, qui sert pour la mise au point). La cataracte se traduit par une baisse progressive de la vue. Elle arrive chez des personnes âgées, elle peut être héréditaire ou faire suite à un traumatisme, un traitement par corticoïde (voir prednisone) ou un diabète, mais elle est aussi l'effet le plus classique de l'irradiation de l'œil. Le traitement relève de la chirurgie (on enlève le cristallin), puis de l'équipement optique (lunettes, lentilles...).

Chirurgie reconstructive : Partie de la chirurgie consacrée à la reconstruction d'un organe absent ou détruit.

Colostomie (ou anus artificiel) : Abouchement temporaire ou définitif du gros intestin (colon) à la peau, permettant la sortie des matières fécales. Elle est pratiquée lorsqu'on ôte un segment de colon ou de rectum (pour cancer surtout), lesquels contiennent beaucoup de germes qu'on ne veut pas répandre dans l'abdomen (risque de péritonite). Selon les conditions et la localisation de la portion retirée, on peut ou non rétablir secondairement la continuité du tube digestif et donc la voie de sortie normale des selles.

Crise thyrotoxique aiguë : Complication de l'hyperthyroïdie (voir ce mot) se manifestant par une fièvre élevée, un rythme cardiaque extrêmement rapide, et une agitation ou un coma. Elle arrive dans les hyperthyroïdies négligées ou après un traitement radical (chirurgie ou iode 131) mal préparé.

Croup : Laryngite due à la diphtérie, actuellement exceptionnelle, avec toux et voix rauque, puis toux rauque et voix éteinte et, plus tard, difficulté à inspirer progressivement asphyxiante. On traite la diphtérie par des antibiotiques et des immunoglobulines (voir ce mot).

Cyphose : Incurvation en avant du rachis. La colonne vertébrale dorsale est normalement courbée en avant, cette cyphose est normale ; mais le terme désigne usuellement l'hypercyphose (incurvation excessive). Tout comme pour la scoliose (voir ce mot), une cyphose importante gène les possibilités d'expansion des poumons, ce qui a d'autant plus de répercussions que les poumons sont déjà déficients.

Diabète type 1 : (Le diabète est caractérisé par un taux trop important, dans le sang, d'un sucre, le glucose. Le diabète touche 2 % de la population en France. Parmi eux, 10 % ont un diabète de type 1) C'est un diabète par carence en insuline (hormone secrétée par le pancréas et qui fait rentrer le glucose dans les cellules, pour qu'elles s'en nourissent) dit “ insulinodépendant ”, et qui se traite par injections (pluri)quotidiennes d'insuline, tout au long de la vie. Les complications sont nombreuses : atteinte des artères qui se bouchent (athérome) et des nerfs (neuropathies), cécité, infections, atteintes rénales, comas, etc. ces complications apparaisssent d'autant plus rapidement et sont d'autant plus grave que le diabète (le taux de glucose) est mal équilibré par le traitement.

Fibrose pulmonaire : Pouvant résulter de plusieurs affections, cette sclérose irréversible des poumons est une conséquence fréquente de l'irradiation pulmonaire. Elle se traduit par une difficulté pour respirer, d'abord à l'effort puis au repos a un stade évoluée, le traitement repose sur l'oxygène et les corticoïdes (voir prednisone) ainsi que sur les antibiotiques lors des fréquentes surinfections pulmonaires.

Fluoroscopie : technique ophtalmologique permettant l'examen du flux sanguin au niveau de la rétine après injection intaveineuse de fluoresceïne.

Gammaglobulines (ou anticorps ou immunoglobulines) : Protéines du plasma (le sang moins ses cellules) porteuses de propriétés immunitaires correspondant à l'ensemble des anticorps du sang. Elles sont secrétés par des plasmocytes (lymphocytes modifiés), chacun secrétant des anticorps d'un seul type contre une seule cible. Dans le traitement de certaines maladies infectieuses, on perfuse des gammaglobulines (anticorps produits dans leur sang par d'autres personnes qui ont été au contact de la maladie) pour augmenter les défenses immunitaires. Dans les déficits globaux en gammaglobulines, on perfuse des immunoglobulines dites “ polyvalentes ”.

Ganglions lymphatiques : Amas blancs-grisâtres, allongés ou en forme de haricot, placés sur le trajet des vaisseaux lymphatiques et disposés par groupes à la racine des membres ou le long des gros vaisseaux. Les vaisseaux lymphatiques correspondent à une sorte de second système veineux (reflux du sang des cellules vers le coeur), mais conte-

nant de la lymphe (voir ce mot) au lieu du sang. Quand des ganglions lymphatiques drainent la lymphe d'une région où il y a un cancer ou une infection, ils peuvent grossir et être le siège d'une inflammation (“ adénopathies ”). Les ganglions lymphatiques drainant une zone cancéreuse sont souvent le premier lieu de métastase (ganglionnaire par opposition à métastase viscérale). Dans le traitement chirurgical d'un cancer (solide), ils sont donc souvent retirés (curage ganglionnaire). On y recherche alors des cellules cancéreuses avec des techniques très rapides qui permettent de guider la chirurgie en cours de route vers les ganglions à retirer qui peuvent être aussi touchés. Plus il y a de ganglions touchés, plus il y a diffusion de cellules cancéreuses, plus le risque de métastase (viscérale) est grand et plus le pronostic est sombre. Dans le cas des cancers liquides (lymphomes...), les ganglions sont touchés de manière souvent diffuse.

Graves (maladie de) (ou maladie de Basedow ou goitre exophtalmique) : C'est la cause la plus fréquente de l'hyperthyroïdie, avec les signes de surproduction de thyroxine (voir ce mot), dits “ de thyrotoxicose ” : tachycardie, amaigrissement malgré un fort appétit, tremblements, intolérance à la chaleur, diarrhée, fatigue musculaire, hyperémotivité. La maladie entraîne aussi un goitre (tuméfaction en avant du cou) et des signes oculaires (exophtalmie dite improprement “ œil exorbité ”, etc.). Les taux sanguins de thyroxine sont élevés. Les complications sont essentiellement cardiaques (insuffisance cardiaque, infarctus, etc.). Chez l'enfant, l'hyperthyroïdie comme l'hypothyroïdie peut entraîner un retard de croissance. Le traitement repose sur des médicaments dits “ anti-thyroïdiens de synthèse ” (qu'on doit suspendre lors des infections). Si deux ans de ce traitement ne suffisent pas, on opère ou on donne de l'iode 131 (à doses incertaines) ; puis en général, du fait d'une hypothyroïdie (voir ce mot) consécutive au traitement, on instaure un traitement à vie par thyroxine.

Hodgkin (maladie de) : Lymphome (voir ce mot) se caractérisant par le type de cellules proliférant (cellules de Sternberg) et par l'existence, en plus des autres signes communs aux lymphomes, de démangeaisons rebelles au traitement. La guérison est devenue plus fréquente avec un traitement rigoureux par chimiothérapie et radiothérapie. Son stade le plus grave est dit “ stade IV B ” (voir lymphome stade IV B).

Hydrocéphalie : accumulation du liquide céphalo-rachidien (qui entoure le système nerveux central) acquise ou congénitale. Du fait d'un défaut de la circulation ou de la réabsorption de ce liquide, la pression augmente et écrase les tissus cérébraux ; et chez les nouveaux-nés, dont les os du crâne ne sont heureusement pas encore soudés, augmente le volume du crâne. Le traitement, chirurgical, consiste à lever l'obstacle éventuel ou à réaliser une dérivation pour l'évacuation du liquide.

Hyperthyroïdie : Augmentation de la secrétion de thyroxine (voir ce mot) par la thyroïde, en général due à une maladie de Graves (voir ce mot).

Hypothyroïdie (ou insuffisance thyroïdienne) : Diminution de la secrétion de thyroxine (voir ce mot) par la thyroïde, se traduisant par les signes suivants : les traits sont épaissis, la peau est sèche et froide de teint jaunâtre, avec une dépilation (cheveux, sourcils, etc.). La voix est rauque, la parole lente, et le rythme cardiaque est ralenti. La personne est fatiguée, montrant un ralentissement, de l'indifférence, de la frilosité et une tendance à prendre du poids. L'hypothyroïdie peut se compliquer d'infarctus ou de graves comas. Le traitement de l'hypothyroïdie est la thyroxine. En France, on fait le dépistage systématique (test de Guthrie) de l'hypothyroïdie congénitale chez les nouveaux-nés, sa fréquence est d'environ 1 sur 3 000. Ainsi, on peut éviter par un traitement rapide (et à vie) par la thyroxine de voir apparaître les symptômes : diminution du tonus des nourissons, qui prend du poids mais grandit mal, et présente un retard psycho-moteur aboutissant au crétinisme avec un nanisme dit “ dysharmonieux ”.

Hystérectomie : Opération chirurgicale consistant à enlever l'utérus. L'hystérectomie totale enlève également les annexes : ovaires, trompes, etc.

Iode radioactif 131 : Dans le cadre des cancers de la thyroïde, on l'utilise (en complément ou à la place de la chirurgie). Car si l'iode 131 radioactif peut entraîner des cancers ou d'autres affections de la thyroïde, c'est que l'iode se fixe électivement dans cet organe. Le traitement du cancer (hormis celui dit “ anaplasique ”) de la thyroïde consiste (dans une sorte d'homéopathie inversée !) à suivre le même chemin, en donnant au malade, dans un verre d'eau, une dose assez massive d'iode 131 pour détruire complètement la thyroïde ; l'iode radioactif étant ensuite, faute de lieu de fixation, éliminé dans les urines. On donne ensuite à la personne privée de thyroïde un traitement à vie par la thyroxine (voir ce mot) puisqu'il n'en produit plus. On utilise aussi l'iode 131 à doses beaucoup plus petites, dans la phase diagnostique, pour visualiser la thyroïde (et surtout en distinguant les parties fonctionnelles, qui fixent l'iode et donc émettent des rayonnements, des non fonctionnelles) au cours d'une scintigraphie thyroïdienne.

Laryngectomie : Ablation du larynx, en partie (corde vocale) ou en totalité, pour traiter le cancer du larynx.

Leucémie aiguë : Prolifération maligne de cellules du sang accompagnée d'une incapacité de la moelle osseuse à produire normalement les cellules du sang (insuffisance médullaire). Ce qui entraîne entre autres une anémie (manque de globules rouges), une grande sensibilité aux infections (manque de globules blancs) et des hémorragies (manque de plaquettes). Elle survient surtout chez l'enfant et après 60 ans. En général, on n'en connaît pas la cause, mais elle suit parfois une maladie du sang (lymphome, leucémie chronique...), une irradiation, une chimiothérapie, une intoxication par le benzène ou une trisomie 21 (mongolisme). Elle se traduit par un état général altéré, de la fièvre (souvent due à une infection), une pâleur, de gros ganglions, un gros foie, une grosse rate, des infections récidivantes, des douleurs osseuses, des hémorragies, etc.. Le traitement (chimiothérapie) et le pronostic d'une leucémie dépendent en grande partie de son type (lymphoblastique, myéloblastique, etc.). Il comporte des transfusions (de globules rouges et éventuellement de globules blancs ou de plaquettes), des antibiotiques à large spectre, une stricte asepsie et, si possible, la mise en chambre stérile.

Leucémie aiguë lymphoblastique : Leucémie aiguë (voir ce mot) par prolifération maligne de lymphoblastes (cel-

lules encore immatures précurseurs de certains globules blancs, les lymphocytes). Sous l'influence du traitement (chimiothérapie et irradiation du crâne en prévention d'une atteinte cérébrale), on obtient des disparitions longues des signes de la maladie chez l'enfant de plus de 2 ans, encore brèves chez l'adulte. Parfois, les signes disparaissent pendant plus de 10 ans, permettant de parler de guérison.

Leucémie myéloïde (chronique puis aiguë) : Affection causée par la prolifération d'une cellule souche (précurseur indifférencié dont proviennent normalement, par divisions et maturations, les globules rouges et blancs et les plaquettes), frappant le plus souvent des adultes entre 20 et 50 ans. Sa survenue peut être favorisée par une irradiation ou une intoxication au benzène. Elle se traduit par une rate augmentée de volume et la présence dans le sang de beaucoup trop nombreux globules blancs aux divers stades de maturation (avec des anomalies particulières des chromosomes). Cette pléthore de globules facilite le fait que des veines se bouchent (thromboses), mais on redoute surtout la transformation de la maladie en leucémie (myéloïde) aiguë (voir ce mot). On traite la leucémie myéloïde chronique par chimiothérapie (on essaye des greffes de moelle osseuse). La survie est en général de 1 à 10 ans.

Lupus : Terme générique désignant une éruption sur le visage siégeant symétriquement sur les ailes du nez et les joues, comme le masque que l'on nomme “ loup ”. On emploie souvent le terme pour désigner le lupus dit “ érythémateux disséminé ”, maladie auto-immune de la femme jeune. (Dans une maladie auto-immune, l'individu produit des anticorps contre lui-même.) Elle se traduit par de la fatigue, des rougeurs de la peau, des douleurs articulaires, des complications rénales, etc. Il y a divers traitements.

Lymphe : Liquide clair, blanchâtre, riche en protéines et en certains globules blancs (lymphocytes), qui circule dans le système lymphatique (vaisseaux et ganglions lymphatiques (voir ce mot), rate, thymus, amygdales) et représente un volume plus grand que celui du sang (part la plus importante du liquide en dehors des cellules).

Lymphome : Prolifération de certains globules blancs (lymphocytes) (initialement non leucémique). Sous cette appelation, on regroupe la maladie de Hodgkin (voir ce mot) et les lymphomes non hodgkiniens. De manière générale, les lymphomes se traduisent par de gros ganglions lymphatiques (voir ce mot), une augmentation de taille de la rate, de la fièvre, et par des complications. Parmi celles-ci, il y a la compression et l'écrasement (voire l'envahissement) des organes voisins par les ganglions lymphatiques. A un autre niveau, dans la moelle des os, il y a diminution (et écrasement) de la production des autres lignées sanguines (globules rouges, autres globules blancs, plaquettes) par les lymphocytes cancéreux, entraînant anémie et diminution des défenses immunitaires, culminant dans la transformation du lymphome en leucémie aiguë (voir ce mot). On traite habituellement les lymphomes par chimiothérapie et radiothérapie. Inversement, chimiothérapie et radiothérapie peuvent induire des lymphomes.

Lymphome stade IV B : “ Lymphome ” renvoie ici plus spécifiquement à une maladie de Hodgkin (voir ce mot) ; “ IV ” dénomme le stade ultime de l'extension tumorale avec non seulement une atteinte de plusieurs ganglions mais aussi une atteinte viscérale (poumon, tube digestif,...) ; “ B ” représente l'existence de trois signes de gravité (fièvre prolongée, frissons, perte de plus de 10 % du poids).

Mammographie : Examen radiographique de la glande mammaire, utilisé pour dépister le cancer du sein (dont le diagnostic ne pourra cependant être confirmé avec certitude que par l'examen microscopique de la lésion).

Mélanome (malin) : Tumeur maligne cutanée noire développée à partir des cellules pigmentaires de la peau. Comme il entraîne des métastases, son pronostic dépend de son épaisseur et donc de la précocité de la chirurgie. Son incidence est en nette hausse, avec un rôle causal démontré du soleil et de la diminution de la couche d'ozone stratosphérique qui nous protège normalement des ultraviolets B (U.V. B) du soleil.

Môle hydatiforme : Grossesse avec la membrane extérieure de l'oeuf qui dégénère sous forme de kystes. L'utérus est trop volumineux et hémorragique. le traitement est l'aspiration du contenu utérin. La môle hydatiforme peut à son tour, plusieurs semaines après son évacuation, entraîner un cancer (chorioépithéliome).

Mononucléose infectieuse (ou M.N.I.) : Maladie virale à transmission orale (“maladie du baiser”) associant une angine, de gros ganglions lymphatiques, avec la présence dans le sang de gros globules blancs (lymphocytes) bleutés (“syndrome mononucléosique”). Seuls les rares adultes qui n'ont jamais été au contact avec le virus (dit E.B.V.) expriment la maladie avec une grosse fatigue d'une quinzaine de jours, et parfois des complications. Les enfants, quant à eux, n'ont en général aucun symptôme.

Myélographie : Examen radiologique permettant l'étude du contenu du canal rachidien (contenant la moelle épinière) en y injectant un produit de contraste (opaque aux rayons X, et épousant les formes du canal rachidien que l'on peut alors voir sur les radiographies).

Myélome multiple : Affection due à la prolifération d'un globule blanc (plasmocyte) secrétant des anticorps (gammaglobulines) d'un seul type (comme la maladie de Waldenström). Le reste des défenses immunitaires est entravé. Cette prolifération agressive siège dans la moelle des os, d'où un tableau de douleurs osseuses et de fractures. L'abondance extrême de l'anticorps secrété entraîne progressivement une atteinte des reins et une hyperviscosité du sang responsable de maux de tête et d'hémorragies. du fait de l'entrave aux défenses immunitaires, les infections sont fréquentes. La maladie est habituellement mortelle en quelques années, malgré le traitement qui repose sur la chimiothérapie, et parfois la chirurgie et la radiothérapie.

Neuroblastome : Tumeur maligne du système nerveux, chez l'enfant, développée à partir d'un nerf ou, souvent, localisée dans une surrénale (petite glande au dessus du rein qui secrète des hormones comme l'adrénaline, des corticoïdes...). Elle entraîne facilement des métastases et secréte souvent des neuromédiateurs comme l'adrénaline. Elle se traduit par de la fièvre, une anémie, de la diarrhée, et les signes de la

compression des organes voisins. On traite un neuroblastome par chirurgie et éventuellement chimiothérapie et radiothérapie.

Neuroblastome stade 4 (ou syndrome de Pepper) : Enorme tumeur abdominale à évolution très rapide chez un petit nourisson (métastase au foie du neuroblastome). Correctement traitée, cette forme est, paradoxalement, souvent de bon pronostic.

Neuropathie : Atteinte d'un ou de plusieurs nerfs (périphériques), par atteinte des cellules nerveuses (neurones). Les symptômes varient avec le territoire concerné par le(s) nerf(s) atteint(s) (déficits sensitifs commençant par les extrémités et s'étendant progressivement “en chaussettes” - on ne se rend plus compte quand on se brûle le pied - puis “en gants”, déficits moteurs, etc. Dans les suites d'une irradiation (quand le nerf se sclérose), comme dans les diabètes, il peut s'agir d'une mononévrite (atteinte d'un seul nerf) ou d'une multinévrite (atteinte de plusieurs nerfs). Ces neuropathies sont progressives et irréversibles.

Nodule : Lésion circonscrite et grossièrement arrondie (petit noeud).

Nodule thyroïdien : Petit nodule senti à la palpation de la thyroïde, pouvant correspondre à plusieurs pathologies (kyste, adénome secrétant de la thyroxine, nodule cancéreux, etc.). On distingue les différents types de nodule par échographie, scintigraphie à l'iode radioactif 131 (voir ce mot), l'examen au microscope de fragments de la thyroîde (une fois opérée), etc.

Numération globulaire (ou numération formule sanguine) : Décompte du nombre de globules blancs qui est normalement inférieur à 10 000 par minimètre cube (en dehors des infections, etc.). On compte aussi les différents types de globules blancs (lymphocytes, etc.), les globules rouges et les plaquettes.

Ostéoporose : Décalcification du tissu osseux, favorisant la survenue de fractures et de tassements vertébraux, se produisant en général chez la femme après la ménopause. Elle peut indirectement entraîner le décès, notamment à la suite d'une fracture du col du fémur.

Ostéosarcome : cancer de l'os, frappant habituellement dans la seconde enfance ou dans l'adolescence, touchant en général les os longs (près du genou ou loin du coude) et se révélant par une douleur ou une tuméfaction osseuse s'accentuant rapidement ou par une fracture spontanée. Ce cancer de l'os se complique de métastases, notamment pulmonaires. A la radiographie de l'os, on voit des zones de destruction et des zones de construction associées ; l'écorce de l'os est rompue et les parties molles alentours sont envahies. Le traitement habituel est l'amputation ou la désarticulation avec radiothérapie et chimiothérapie.

Parathyroïdes : Petites glandes endocrines (secrétant des hormones), au nombre de quatre, en général situées derrière la thyroïde, secrétant la parathormone qui participe à la régulation du métabolisme du calcium et du phosphore.

Plaquettes : Eléments du sang qui sont en fait des fragments de cellules provenant de grandes cellules de la moelle osseuse appelées mégacaryocytes. Les plaquettes sont nécessaires à la coagulation du sang. Après les globules rouges et les globules blancs, elles représentent la troisième lignée de cellules sanguines. Le manque de plaquettes provoque des hémorragies ; sa surabondance entraîne au contraire des thromboses (coagulation faisant un caillot bouchant une veine).

Pleurésie : C'est un épanchement de liquide, en bas, entre le poumon et la tunique qui l'entoure (la plèvre). Pour évacuer l'épanchement à mesure qu'il se reconstitue, on met en place un (gros) tube (“drain”) avec un système de “vide” pour faire une aspiration du liquide.

Pneumothorax : (Les poumons contenant de l'air sont eux-mêmes contenus dans la cavité pleurale, délimitée par l'enveloppe qui entoure les poumons, la plèvre ; l'espace compris entre les poumons et la plèvre est normalement très réduit.) Le pneumothorax consiste en l'irruption de l'air dans la cavité pleurale avec rétraction partielle ou totale du poumon. Il se traduit brutalement par un point de côté intense et une grande difficulté pour repirer. Le traitement consiste à aspirer l'air avec un drain, le poumon reprenant alors sa place.

Poitrine de pigeon (ou thorax en carène ou en bréchet) : Anomalie congénitale de la paroi antérieure du thorax, poussée en avant et déformant le thorax en “carène de navire”. cette affection n'entraîne pas de retentissement vital, mais elle est souvent associée à des malformations cardiaques.

Polyglobulie : Augmentation de la masse totale des globules rouges dans l'organisme. Cette augmentation peut être secondaire à une pathologie (insuffisance respiratoire, cancer, etc) ou “primitive” : c'est alors la maladie de Vaquez (voir ce mot).

Pontage coronarien : Intervention chirurgicale pour réaliser une nouvelle vascularisation du muscle cardiaque (myocarde) lorsque des artères du coeur sont bouchées (athérome) avec leurs conséquences : angine de poitrine, infarctus. Elle utilise en général un morceau de veine pris dans la cuisse pour faire un pont entre l'aorte et une artère du coeur après sa partie bouchée. (Les artères du coeur sont dites artères coronaires parcequ'elles forment comme une couronne autour du coeur.)

Prednisone : dérivé de la cortisone (corticoïde, dit “anti-inflammatoire stéroïdien”) qui a de puissantes propriétés anti-inflammatoires, mais peut entraîner de nombreux effets secondaires, d'autant qu'on l'utilise à fortes doses et de manière prolongée. Parmi ceux-ci, il y a des modifications d'apparence : obésité du visage (qui est rouge) et du tronc, peau fragile, ecchymoses ; mais on observe aussi des perforations ou des hémorragies d'ulcères (de l'estomac ou du duodénum), des troubles psychiques, une atrophie musculaire, une diminution de la résistance aux infections, du diabète, une hypertension artérielle, de l'ostéoporose, etc.

Résection de la poitrine : amputation des seins (résection : action de retrancher en coupant).

Sarcome (ou carcinome) : Type de cancer développé à partir d'un tissu de soutien (dit “tissu conjonctif”), de grande malignité et frappant souvent les sujets jeunes.

Scoliose : Incurvation latérale de la colonne vertébrale, atteignant 3 % des adolescents et des adultes. Les principales complications sont cardio-pulmonaires (au cours des scolioses dorsales sévères). Le traitement repose sur la rééducation active et éventuellement le matériel orthopédique (corset...).

Septicémie : Etat lié à la dissémination par le sang d'un germe (bactérie) à partir d'un foyer infectieux primitif. Cet état comporte des manifestations générales graves, avec fièvre brutale, frissons, altération de l'état général et souvent une augmentation de volume de la rate et des foyers infectieux secondaires (poumons, cerveau, rein...). Elle est favorisée par la chute des défenses immunitaires notamment quand un lymphome se transforme en leucémie aiguë (voir ces mots). Elle se traite par de grandes quantités d'antibiotiques adaptés aux germes retrouvés.

Thyroxine (ou T4) : Principale hormone secrétée par la thyroïde, dont les fonctions majeures sont d'augmenter le métabolisme et les rythmes de base et d'accélérer la croissance. Son taux sanguin, et ses effets, sont augmentés dans l'hyperthyroïdie (voir ce mot) et diminués dans l'hypothyroïdie (voie ce mot). On en prescrit, comme médicament, aux personnes souffrant d'hypothyroïdie, en général pour un traitement à vie.

Vaquez (maladie de) : Polyglobulie (voir ce mot) dite “primitive”, due à la prolifération maligne d'un précurseur immature des globules rouges dans la moelle des os (c'est un cancer liquide). Cette trop grande quantité de cellules dans le sang, responsable de sa trop grande viscosité, entraîne maux de tête, bourdonnements d'oreille, vertiges, insomnie..., et peut se compliquer par des artères et veines bouchées (thromboses). Le traitement de la maladie de Vaquez repose sur la saignée, la chimiothérapie et le phosphore 32 radioactif.

Waldenström (maladie de) : Affection caractérisée (comme le myélome multiple) par la prolifération d'un plasmocyte (lymphocyte secrétant des anticorps) secrétant des gammaglobulines (voir ce mot) d'un seul type. Cette prolifération entrave la production, dans la moelle osseuse des globules rouges et blancs et des plaquettes. Cette maladie se traduit par de la pâleur, une altération de l'état général, un gros foie, une grosse rate, des hémorragies et des infections à répétition. Le traitement consiste en une chimiothérapie, des transfusions de sang et des corticoïdes. Le malade peut parfois survivre plus de 10 ans.

Table des matières

Avant-propos par Keith Schneider p 2
Il n'y a pas de danger p 5
Prologue de Carole Gallagher p 6

Chapitre 1 :
Les employés du site d'essais p 13
Ken Case p 14
Keith Prescott p 16
Ben Levy p 18
Walter Adkins p 20
Ruby Davis p 23
June Ridgway p 25
Maple Hall p 27
Gilbert Fraga p 28
Sarah Haynes p 30
Grace Schwartzbaugh p 33
Bonnie Mc Daniels et
Marjorie.Lease p 34
Mary et
Herman Hagen p 36
Rex Tomlinson p 37

Chapitre 2 :
Anciens combattants de l'atome p 38
Robert Carter p 39
Ted Przyçucki p 41
Russel Jack Dann p 43
Reason "Fred" Warhime p 44
Robert Merron p 46
Herbert Holmes p 49
David Knighton p 51
Pat Broudy p 53
ColonelLangford Harrison p 55
Larry Pray p 57
Jackie Maxwell p 58

Chapitre 3 :
Sous le vent p 63
Martha Bordoli Laird p 64
Diana Lee Woosley et
LaVerl Snyder p 67
Claudia Boshell Peterson p 69
Winonah Shaw p 71
Isaac Nelson p 73
Josephine Simkins p 75
Ina Iverson et sa fille
Trudie Ballard p 77
Kay Millet p 79
Elmer Pickett p 81
Betty Ence, pour sa fille Toni p 83
Diane Nielson p 84
Sheldon et
Leatrice Johnson p 86
Ken Pratt p 88
Cuba Lyle p 89
Augusta Peters p 91
Berta Williams p 92
Glenna Orton p 95
Irma Thomas p 97
Evan et
Ena Cooper p 98
Eugen et
Frances Spendlove p 100
Norma Covington p 101
Agatha Mannering p 103
Alden Roberts p 104
Joanne Workmann p 105
Lorna Bruhn et
Elisabeth Wright p 107
Judith Neilson p 109
Jamie Stewart p 110
William Rosse Sr. p 112
Geneal Anderson p 114
Wilford et Helen
Nisson Jolley p 115
Glenna Berg p 116
Rulea Brooksby et
Alta Brooksby Petty p 118
Alfred Rosenham p 119
Rulon "Boots" Cox p 121
Scott et
Helen Priesbrey p123
Docteur Billings Brown p 125
Stephen Brower p 127
Mc Rae Bulloch p 129
Annie Cory p 131
Delayne Evans p 132
Marjorie Black p 134
Ruth Cole Fisher p 136
Docteur John Willard, Sr p 138
Donald Cartwright p 140
Ken Priest p 142
Darlene Phillips p 144
Jay Truman p 147
Mary Dickson p 152
John Gofman p 155

Les principes de Nuremberg p 161
Index des termes médicaux p 162
Table des matières p 167